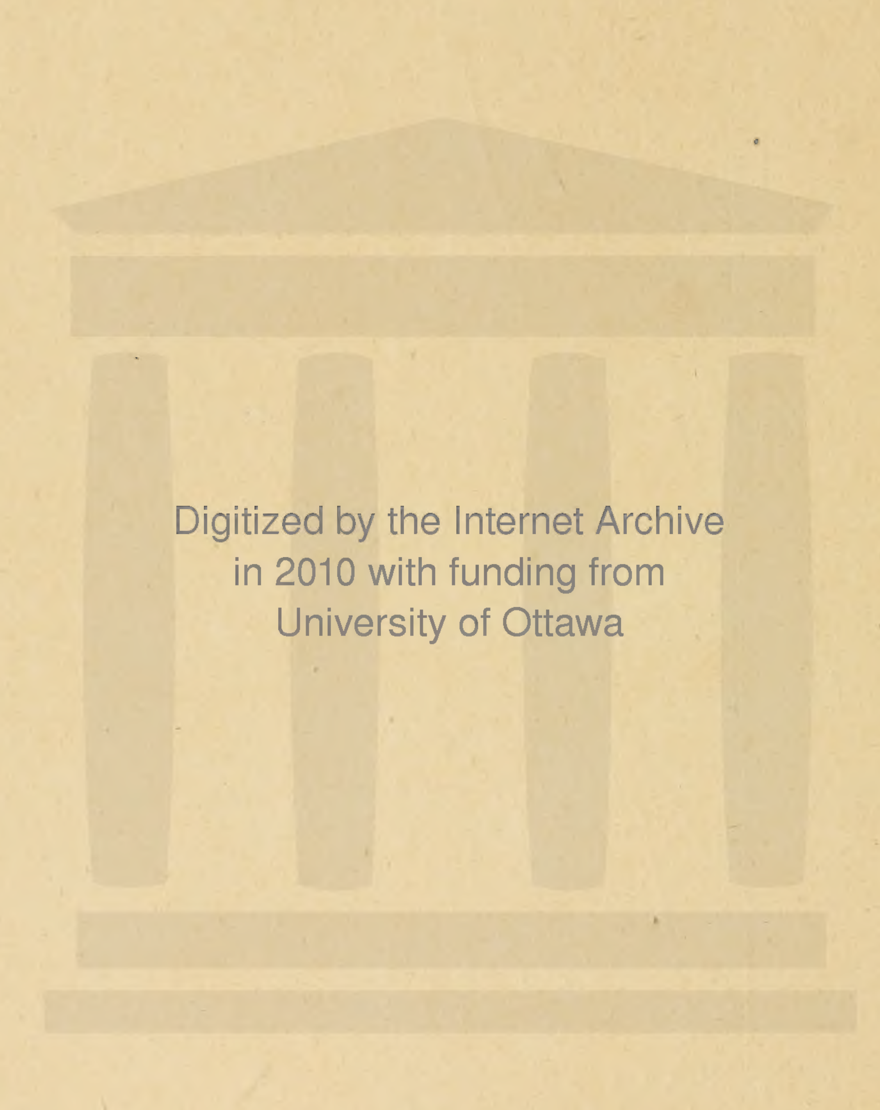




LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

LETTRES INÉDITES
DE
MAURICE BARRÈS
HENRI BATAILLE
TRISTAN BERNARD
COURTELINE
HENRI DUVERNOIS
CLAUDE FARRÈRE
LOUIS FOREST
LUCIEN GUITRY
SACHA GUITRY
SEM
ET
HONORÉ DE BALZAC

PUBLIÉ
PAR
SACHA GUITRY

N 1. — 5 Mai 1920.

Prix : 5 fr.

LETTRE DE SACHA GUITRY
A MONSIEUR PIC

23 Avril 1920.

Mon cher ami,

IL vient de me venir une idée — et je m'en voudrais de ne pas vous en faire part aussitôt.

Vous êtes un amoureux fervent des Arts, vous avez la plus accueillante, la plus délicieuse maison de Paris, vous êtes entouré de choses ravissantes, vos tableaux, vos dessins, vos gravures ont été choisis avec un discernement qui m'enchante, et je suis en admiration devant votre bibliothèque — mais, en fin de compte, vous n'avez encore rien fait pour les Arts. Vos collections, vous ne les avez pas réunies par philanthropie, vous ne pouvez même pas vous vanter d'avoir sorti de l'ombre un artiste inconnu — et jusqu'à présent, en somme, vous n'avez eu que du flair et du goût — beaucoup de flair et beaucoup de goût ! Ce n'est pas mal, assurément, mais ce n'est pas assez. Lorsque vous aurez soixante ans — dans cinq ans, si je ne me trompe pas — vous aurez le devoir de vous dire :

— Mon vieux Pic, tu n'as été qu'un amateur !

Eh ! Bien, Pic, je ne veux pas, moi, votre ami, que vous vous disiez cela dans cinq ans. Je veux que dans quinze jours vous vous disiez :

— Mon vieux Pic, tu as fait quelque chose de bien... tu as suivi le conseil d'un ami qui t'aime... et tu en as été tout de suite récompensé.

Et maintenant, le conseil, le voici :

Pic, vous êtes en relation épistolaire avec les hommes les plus remarquables, les plus fins, les plus charmants de l'époque. Vous conservez précieusement leurs lettres, vous les classez avec soin, elles viennent grossir

chaque jour votre admirable collection d'autographes — et parfois vous les faites encadrer. C'est parfait — mais en avez-vous le droit ?

Oui... ?

Non !

Non, vous n'avez pas le droit de conserver pour vous, pour vous seul, ces lettres. Moralement, littérairement, vous n'en avez pas le droit. Ces lettres ne vous appartiennent pas, elles font partie du patrimoine artistique de la France, et votre discrétion, en l'occurence, est presque de l'indélicatesse.

Ne me dites pas, surtout, qu'elles seront publiées plus tard, après votre mort. D'abord, parce que je ne veux pas que vous me parliez de votre mort — cela me ferait de la peine, et puis cela me ferait peut-être souhaiter votre mort. C'est maintenant, c'est tout de suite, c'est dès qu'elles ont été reçues par vous, c'est-à-dire dès qu'elles ont été écrites qu'elles doivent être publiées. Pensez à l'actualité, Pic ! L'actualité brûlante qui passe, s'éloigne et disparaît si vite, n'aurait, plus tard, entre ces feuillets jaunis, que le parfum subtil d'une fleur séchée.

Pic, mon bien cher ami, croyez-moi, réunissez tous les huit jours, tous les quinze jours ou tous les mois votre Courrier — et faites-le paraître. Songez à ceux qui comme vous apprécient, goûtent, adorent l'intelligence, l'esprit, la profondeur et la gaîté.

Choisissez un joli papier, de beaux caractères bien lisibles, composez une couverture assez voyante pour attirer le regard et assez distinguée pour le retenir. Puis, faites faire des reproductions soignées des pièces les plus curieuses et les plus rares de vos collections — vous vous en servirez pour orner les marges et les blancs. Si parfois, dans votre Courrier se glissent des prospectus de publicité, fermez les yeux, Pic. Que diable voulez-vous, il faut bien vivre !

Faites proprement les choses et ayez confiance. Vous ne prendrez la place de personne, aucun journal ne vous fera de tort et j'ai l'impression que vous ferez bonne figure dans les kiosques des gares, chez les libraires

et chez les papetiers, parmi les illustrés les plus beaux, les journaux de mode les plus nombreux, les revues les plus graves et les hebdomadaires les plus médisants.

A mardi déjeuner, sans faute.

De tout cœur,

SACHA GUITRY.

*
* *

25 Avril 1920.

Entendu, mon cher Pic, je me charge de tout. Tout m'intéresse et tout m'amuse.

Le temps de m'en occuper ? Je le trouverai, allez !

Demandez-donc à ceux qui travaillent, si ça les fatigue de travailler? Le Travail, mais c'est le repos, c'est la joie, c'est la liberté ! Ce qui est fatigant, c'est d'être dérangé pendant qu'on travaille. Bien des gens, hélas ! ne s'en rendent pas compte. Le travail est discrédité par ceux qui s'imaginent que l'on travaille pour vivre — tandis que l'on doit vivre pour travailler. Oui, tout est à l'envers, et pour avoir la paix, ce n'est pas « Monsieur travaille » qu'il faut écrire sur sa porte, c'est plutôt « Monsieur se repose ».

Quant à l'idée d'étendre à toutes les professions la limitation des heures de travail — elle me paraît tout simplement burlesque, cette idée ! Que penseriez-vous d'un peintre qui dirait :

— A partir de 5 heures, je cesse de regarder !

A vous,

SACHA GUITRY.

Cher Monsieur
Pie

Je vous suis
très reconnaissant
de m'avoir
montré votre merveilleuse collection.
J'ai vu que vous avez deux Rembrandt
et pas un seul « SEM ». Permettez-moi
de combler cette lacune et faites-moi
l'amitié d'accepter ce petit croquis que j'ai fait
de vous l'autre soir... avec mon affectueux souvenir

SEM.

LETTRE A M. PIC
QUI ME DEMANDE QUE JE L'AIDE A VOIR CLAIR DANS LE CHAOS ALLEMAND

M. B.

Cher Monsieur Pic,

VOUS m'avez dit, quand vous êtes parti en voyage : "" Que faut-il penser de l'Allemagne ? Tous ces détails, parfois contradictoires, qui remplissent les journaux, me submergent. En quatre mots, est-elle à craindre ? Que devons-nous en attendre de bon ou de mauvais ? Je ne vous demande pas des prophéties, mais aidez-moi à voir clair dans ce chaos d'Outre-Rhin. ""

Voir clair, ce n'est pas impossible. Le premier point, cher Monsieur Pic, c'est de bien comprendre que la révolution du mois de Novembre 1918 n'a chassé d'Allemagne, ni les hobereaux, ni les généraux prussiens. Le Hohenzollern et son fils ont passé un beau matin la frontière de Hollande, sans que d'ailleurs personne les y contraignit d'une manière vraiment décisive. Ils ont fui, mais tous leurs partisans sont restés et personne ne les inquiète.

Hindenbourg, Mackensen, Bethmann, vivent paisiblement sur leurs terres de Poméranie et de Hanovre, et viennent à Berlin quand bon leur plait.

Voilà un premier point bien établi. Maintenant, à côté de cette Allemagne des agrariens et des généraux, il existe d'autres Allemagnes : l'Allemagne des industriels et des commerçants pangermanistes, l'Allemagne des ouvriers et des employés de syndicats. Ces Allemagnes diverses

ont toutes, comme l'Allemagne des Junkers, leur programme, leurs ambitions, leurs intérêts, qu'elles défendent jalousement. Elles ont aussi leurs troupes, leurs dépôts d'armes, leurs agents d'espionnage, leurs conspirateurs.

L'Allemagne d'aujourd'hui présente l'aspect de trois Allemagnes qui se battent. Vous voudriez bien savoir qui, des trois, l'emportera. Sera-ce l'Allemagne des barons de Poméranie, ou bien celle des armateurs de Hambourg et des métallurgistes de Berlin, ou bien encore celle des ouvriers socialistes et des avocats-juifs ?

Eh bien, cher Monsieur Pic, je vais vous dire quelque chose de très important, de très propre à déniaiser les esprits : Peu importe à la France que ce soit l'une ou l'autre de ces trois Allemagnes qui triomphe, car chacune des trois est une Allemagne prussienne.

Si les ouvriers, qui ont pris à la Wilhelmstrasse les fauteuils laissés vides par les ministres de Guillaume II, s'évertuent à prêcher la concorde, c'est parce que le spectacle de cette Prusse divisée les effraie. Ils peinent comme des damnés, ces nouveaux alchimistes, à chercher la formule qui réconciliera les Prussiens et permettra ainsi de reconstruire et de replâtrer la belle façade impériale écroulée. Ils ne désespèrent point de trouver le remède magique, la « gesunde Maschung », le « mélange salutaire », comme ils disent, qui redonnera la vie à l'Empire défunt !

Étrange besogne, en vérité, que celle de ces individus, apôtres par ailleurs de guerre sociale, et qui, dans cet instant, s'épuisent à faire les pacificateurs au milieu de trois Allemagnes prussiennes qui se battent !

Et pendant ce temps, sous cette persistante et odieuse domination de la Prusse, tous les peuples de la profonde Allemagne s'agitent. Craintivement, timidement sans doute, car ils ont peur de la répression prussienne, mais ils s'agitent. Les Bavarois, les Saxons, les Souabes et surtout nos voisins les Rhénans, tous crient famine, réclament l'établissement d'un régime de liberté et d'ordre démocratique, où ils pourront s'administrer eux-mêmes. Les dirigeants de Berlin se bouchent les oreilles.

Ils ont bien d'autres soucis ! Ils ont avant tout à continuer l'œuvre de Bismarck ! A cette minute, ils veulent faire peser la botte prussienne sur les populations de Westphalie et leur donner une terrible impression de force. Du même coup, ils auraient voulu intimider la France !

En vérité, cher Monsieur Pic, nous avons beaucoup à redouter de cet étrange pays, où se déchaînent encore, après la dure leçon de la guerre, toutes les extravagances prussiennes. Elles se manifesteront sous des formes inlassablement variées. En face de cette agitation impuissante ayons la plus raisonnable constance. Notre rôle, c'est d'aider la Rhénanie à s'organiser. C'est de faire d'elle un modèle pour chacune des diverses Allemagnes.

Au cours de votre voyage, si vous rencontrez des neutres et s'il vous semble que vous pouvez vous servir d'eux pour faire parvenir aux Allemands la pensée française, dites-leur que nous savons qu'il existe, dans toute la Germanie des fractions importantes de la population qui veulent vivre pacifiquement et respirer à l'aise sans le poids de la Prusse, et que nous désirons collaborer à leur évolution, travailler à ce qu'elles se développent dans un ordre nouveau, un ordre allemand, mais non prussien.

Il est bon que tous les Français aient une idée en commun sur cette réorganisation de l'Allemagne. Nous voulons son désarmement moral et matériel et son relèvement économique. Tout en réglant vos affaires, ne négligez aucune occasion, cher Monsieur Pic, de leur faire connaître la pensée française, la politique de la France victorieuse vis-à-vis de l'Allemagne.

Je demeure à votre disposition pour tous éclaircissements et vous serre la main.

Maurice BARRÈS.

LETTRES THÉATRALES
D'UN QUI NE VA GUÈRE AU THÉATRE

MONSIEUR PIC, mon bon ami, je conçois qu'en dépit de votre vœu de solitude, il vous plaise de recevoir des nouvelles du monde en général, et, en particulier, de ce raccourci du monde qu'est le théâtre. Mais je conçois moins que, pour recevoir ces lettres, si j'ose dire, théâtrales, vous ayez eu recours à moi, qui déteste le théâtre à peu près autant que vous et certainement à meilleur droit. Tant pis pour vous, Monsieur Pic ! Vous allez être bien mal renseigné... car, mal ou bien, vous le serez... Ai-je rien à vous refuser ? M'avez-vous pas quatorze fois sauvé la vie?...[1] Chut ! Ces détails ne regardent en rien le cabinet noir, qui forcément lira cette lettre. Passons donc outre et causons théâtre.

Monsieur Pic, mon bon ami, il s'est joué ces jours-ci, à Paris, des tas de pièces médiocres, quelques pièces mauvaises et une pièce intéressante. Voulez-vous que, pour aujourd'hui, nous ne causions que de celle-là ? Une autre fois, nous causerons des innombrables pièces très bonnes, bonnes, ou assez bonnes que, ces jours-ci, on n'a pas jouées à Paris... Pour aujourd'hui, je vais m'en tenir à la seule pièce intéressante ci-dessus désignée et que je nomme : « Le Repas du Lion », de François de Curel.

Au fait, « Le Repas du Lion » est une vieille pièce, récemment rajeunie par son auteur et par la Comédie-Française, cette dernière s'étant aperçue, un peu tard, que « Le Repas du Lion » existait. Mais, à vous, Monsieur Pic, mon bon ami, qui n'allez jamais au théâtre, ce détail est certes bien indifférent. Et comme il le sera davantage encore

(1) Au moins ! (Note de M. Pic).

aux gens qui, dans cent ou deux cents ans d'ici, reliront, ou reverront jouer, n'importe où, n'importe quand, ce même « Repas du Lion » dont nous allons parler !

Sur ce, parlons-en...

Au fait, mon bon ami Pic, vous lisez si peu les journaux qu'il se pourrait fort bien que le sujet même de la pièce vous fût inconnu ?

Le voici donc, en quatre mots ; un mot par acte (1).

Un : — Le petit Miremont, âgé de 14 ans, tue un ouvrier par imprudence. Il juge honorable de consacrer par serment le reste de ses jours à soulager le prolétariat souffrant.

Deux : — Quinze ans plus tard, le jeune Miremont, devenu, de par son vœu, qu'il n'a point oublié, orateur socialiste-chrétien (espèce disparue, chimérique d'ailleurs, donc sympathique), s'aperçoit, au cours d'un dialogue avec un sien parent, grand industriel, que l'orateur socialiste chrétien est plus nuisible qu'utile aux ouvriers et que le grand industriel, au contraire, leur est plus utile, beaucoup plus utile que nuisible. Cela, malgré l'opinion contraire, mais imbécile, des ouvriers en cause, syndiqués, donc inconscients.

Trois : — Le jeune Miremont, convaincu, essaie de convaincre les ouvriers au cours d'un meeting. Ceux-ci, s'en tenant à leur opinion, contraire et imbécile, massacrent, en guise de réponse, non pas l'orateur qui les a insultés, mais le grand industriel qui leur était incontestablement utile. Cela fait d'ailleurs, ils s'en mordent les doigts, crainte que, privée du chef créateur, l'industrie dont ils vivent ne périclite...

Quatre : — Vaine crainte. Le vieux Miremont, promu héritier de son parent massacré, a abjuré avec ardeur son socialisme chrétien d'antan. Il a pris les rênes de l'usine et la pousse jusqu'à une prospérité inouïe. Vingt ans encore ont passé, — trente-cinq depuis le premier acte. — Triomphant et richissime, Miremont reçoit un ministre du travail, ancien

(1) Au plus ! (Note de l'auteur).

ouvrier très socialiste ; pas chrétien, celui-là : unifié. « Je voulais faire le bonheur du peuple », déclare Miremont ; « et, ne sachant comment m'y prendre, j'ai d'abord poussé dix mille ouvriers à toutes les grèves, puis mâté fortement toutes les tentatives de grèves de trente-cinq mille ouvriers. A votre avis, est-ce la première, est-ce la seconde partie de ma vie qui fut la meilleure, la plus bienfaisante pour le peuple ? » — « Oh ! affirme sans hésiter le ministre unifié, c'est la seconde ! » Et, sur ce formidable anathème jeté par un chef socialiste à son parti, le rideau tombe.

Voilà, Monsieur Pic, mon bon ami. — Sur ce simple aperçu, que pensez-vous des pauvres gens qui reprochent à François de Curel de ne pas conclure et de poser un problème qu'ensuite il ne résoudra pas, afin de laisser la balance indécise entre les bavards de réunions publiques et les hommes d'action, qui agissent au lieu de parler ? Entre la grève, tueuse de civilisations et le travail, créateur de mondes ? Personne, pourtant, dans toute la critique, sauf erreur ou omission, n'a souligné cette énergique et puissante « moralité » d'une de nos plus fortes fables modernes. Ne pas prendre parti, Curel ? Les aveugles seuls oseront soutenir cette absurdité-là. Et je leur souhaite non pas meilleure intelligence, — n'exagérons jamais ! — mais des yeux, tout court.

Je viens d'écrire le mot « fable... » Mon Dieu, pourquoi m'en dédirais-je ? et pourquoi « Le Repas du Lion », fable par son titre, ne prendrait-il pas rang parmi les meilleurs apologues du XIIIe livre, — inédit, — de feu La Fontaine :

> « Un lion qui chassait, et cherchait aventure,
> Fut suivi de chacals, affamés et peureux... »

Bon fabuliste que Curel, cher Monsieur Pic ! J'écris Curel tout court. Le « patron », comme l'appellent toujours ses ex-jeunes disciples, dont je suis, mérite qu'on oublie son prénom, d'ores et déjà... Ainsi

advint à MM. Jean Racine, Pierre Corneille et Jean de Labruyère... Est-ce bien Jean ? je ne sais plus, tout de bon...

Et cela dit, me voilà moins gêné pour faire au « Repas du Lion » quelques critiques, tout de même indispensables...

Le « Repas du Lion », qu'est-ce ? une pièce ?... heu... admettons... Quel est le sujet de cette pièce ? J'ai tâché de vous le raconter tout-à-l'heure... Ai-je réussi ? Très mal ! J'ai omis, dans mon résumé, les plus importants personnages... Première critique ! une pièce doit se pouvoir raconter facilement : l'unité de sujet l'exige... Voyons les autres unités... Oh ! je sais qu'il est d'usage d'en parler « par dessous la jambe... ». Et j'avoue compendieusement que Shakespeare a jonglé avec le temps comme avec l'espace... Au fait ?... Jonglé ? Peut-être pas tant que cela, tout de même...

Je constate que, dans le « Repas du Lion », il y a entre le I et le II, comme entre le III et le IV, un laps considérable... Quinze ans là... Vingt ans ici... Qu'importe, me dites-vous ? Dame ! Il importe ceci, ni plus ni moins : que c'est pendant ces quinze ans d'une part, puis ces vingt ans de l'autre, que tous les faits de la pièce prennent place, sauf un ; et que nous n'en apercevons, sur la scène, que le reflet, le récit et la dissertation. Miremont a tenté de soulager le peuple par des discours. Il constate que, ce faisant, il n'a rien fait. Il le dit. Je le crois. J'eusse préféré le voir. Miremont tente de supprimer grèves et misères et de multiplier le bien-être des trente-cinq mille ouvriers de ses usines en manœuvrant celles-ci d'une main de fer. Il y réussit pleinement. J'aurais aimé connaître le détail d'un tel succès, et vérifier sa réalité. Tout se passe en affirmations. Et j'en reviens à ce que je vous disais tout-à-l'heure : les faits de la pièce se sont déroulés dans la coulisse ; les seuls résultats nous en sont fournis. Ces résultats, je me hâte de le dire, sont des plus vraisemblables et selon la logique... cette réserve faite, toutefois, que le même homme cumule rarement les dons de l'orateur et ceux du grand maître d'usines... N'importe. Aller plus loin par là serait une

vaine et inconvenante chicane. Je ne reproche décidément au « Repas du Lion » que ceci : le manque d'action des actes II et IV. Car l'acte III, au contraire, échappe nettement à ma critique : il s'y passe tout ce qui s'y doit passer et excellemment. Quant à l'acte I, il est plus exactement qu'un acte un prologue.

Toutefois, cela constaté, la pièce en est-elle moins bonne ? Je ne trouve pas. Elle est moins pièce, et voilà tout. Le beau, le profond roman qu'eût écrit M. François de Curel ! Et comme il eût pu nous démontrer clairement, par des chapitres successifs et découpés, tout ce qu'il a dû se borner à nous affirmer, tout court ! principalement, qu'un orateur populaire est une façon de malfaiteur ; qu'un usinier briseur de grèves est une façon de philanthrope !... Quel dommage que cela n'ait pu se faire ! La faute en est aux formules trop élastiques de ce que nous appelons aujourd'hui le théâtre, et de ce que personne, il y a deux ou trois cents ans, n'eût même songé à baptiser ainsi. Voyez-vous : ni Corneille, ni Beaumarchais n'eussent écrit le « Repas du Lion ». C'eût été Voltaire qui s'en serait chargé, en une suite à « Candide ».

Ah ! Monsieur Pic, mon bon ami ! qu'elle avait de bon, et qu'elle était, en vérité, féconde, — la bonne vieille règle des trois unités ! Voyez-vous, aux temps classiques, rien jamais ne se passe dans la coulisse... Et aux temps de Shakespeare non plus, qui mieux est !... Parce que, — je vais vous le dire à l'oreille : — Au fond, Shakespeare les a observées, nos trois règles ! Pas à la lettre. Mais dans l'esprit !

Claude FARRÈRE.

LETTRE DE COURTELINE

En réponse à votre lettre, je vous adresse, mon cher Monsieur Pic, quelques lignes inédites d'un petit bouquin dont la crise du papier retarde l'apparition. Comme le dit Joseph Prudhomme : « Si elles peuvent faire votre bonheur, soyez-le. »

G. C.

JE ne vois nulle honte à être un " vieux cochon ", mais je trouve beaucoup de ridicule à être un vieil imbécile. Le tort fréquent des hommes, d'ailleurs très à plaindre, qui ne veulent ou ne peuvent dételer, n'est pas de préférer le baiser des jeunes lèvres à celui des bouches flétries : ils accomplissent, ce faisant, l'acte le plus normal, le plus instinctif, le plus naturel du monde. Il consiste à vouloir que ce qui est ne soit pas et que ce qui ne peut être soit, en perdant de vue qu'une heure arrive où l'espérance d'être aimé doit le céder à l'ambition d'être le moins odieux possible.

Il y a deux choses, chez la femme : sa caresse et sa tendresse. Maîtresse de l'une, elle en dispose ; esclave de l'autre, elle la subit. Il est donc parfaitement absurde de s'obstiner à lui acheter ce qu'elle est hors d'état de vendre, et si j'approuve fort, chez Arnolphe, le dessein qu'il a formé de dormir dans le lit d'Agnès, je ne puis songer, sans en sourire, à l'idée où il se complait qu'il sera le seul à y coucher.

■

En retour d'avantages appréciables, la situation d'amant vieux entraîne certains désagréments sur la nature desquels je croirais superflu d'insister. La probité la plus élémentaire commande au fou resté un sage, non seulement d'y présenter le dos avec une résignation souriante et

mélancolique, mais même de leur ouvrir la porte et de les accueillir sur le seuil en disant :

" Entrez donc, je vous prie. "

C'est qu'à l'amie dont il reçoit le baiser, il ne doit pas que de l'indulgence, de la reconnaissance et de l'argent : il lui doit également l'Amour, cet indispensable Amour qu'il n'est plus capable d'inspirer, dont elle entend cependant ne pas être frustrée et que, par conséquent, il est tenu de lui procurer coûte que coûte, ne la pouvant décemment condamner à payer le plaisir qu'elle donne, du bonheur auquel elle a droit. Pour mon compte, je n'hésiterais pas à saluer au passage, comme très respectable, une épitaphe conçue, je suppose, en ces termes :

CI GIT
X.
QUI SUT ALLIER LA COMPLAISANCE A LA DÉBAUCHE.
IL LUI SERA BEAUCOUP PARDONNÉ
PARCE QU'IL LAISSA BEAUCOUP AIMER.

■

Il est consolant de penser que si la folie ne gagne rien au contact de la raison, en revanche la raison s'altère au contact de la folie.

■

Les histoires compliquées, obscures, celles dont on dit : " Quelle drôle d'affaire !... Je ne comprends pas pourquoi il ou elle a dit cela !... Il y a là-dedans une chose dont le mystère m'échappe ! "... sont toujours des histoires de gens qui se sont montré leurs derrières quand ils n'en avaient pas le droit.

■

J'ai eu pour ami un poète qui, à sa condition, assez misérable déjà, de lyrique saoul tous les soirs, ajoutait cette complication d'être domicilié rue de la Tour d'Auvergne. De là, pour lui, l'obligation fréquente de

passer la nuit sur un banc, faute de pouvoir articuler clairement à un cocher qui l'eût ramené, les syllabes de son adresse. Et ce lointain souvenir de jeunesse m'ouvre les yeux sur l'utilité d'un petit guide, baptisé :

Le Mentor du Pochard,

où, d'après des observations puisées aux sources les plus sûres, un double tableau serait dressé, des rues, boulevards, carrefours, et autres, recommandés ou déconseillés aux gens dont la Sobriété n'est pas la vertu dominante.

On y lirait, par exemple, des avertissements dans ce goût :

« Nous signalons à nos clients l'avantage qu'il y a pour eux à loger dans des rues de noms brefs, et où n'abondent ni les R ni les S, ces deux consonnes étant franchement incompatibles avec l'état d'ébriété et la difficulté d'élocution qui en résulte le plus souvent. Aussi, désignerons-nous à leur préférence d'une façon toute particulière les rues Cadet, Lepic, Taitbout, Ballu, Auber, Jacob, Lobau, Say, Ney, Pyat ou Papin, dont les syllabes ont l'avantage de parvenir inaltérées — même entrecoupées de rots sonores ! — aux oreilles intéressées. En revanche, nous ne saurions les mettre trop en garde contre le danger qu'ils courraient à élire domicile Boulevard Gouvion-St-Cyr, Avenue du Général Michel-Bizot ou rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois — à laquelle, par parenthèse, la Rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie n'est pas de beaucoup préférable, non plus que rue Ste-Hyacinthe, surtout si on a le malheur d'en occuper le 66. »

■

Un des plus fréquents effets de la présence de l'enfant dans le ménage, est de rendre complètement idiots de braves parents qui, sans lui, n'eussent peut-être été que de simples imbéciles.

■

O joie ! O la force physique mise au service du bon droit !
Arrêter un taxi auto.

Dire au chauffeur : " A tel endroit " ; s'entendre répondre : " C'est vingt francs ", et déclarer : " C'est entendu ".

Grimper dans le taxi.

Arriver.

Dire au chauffeur en le payant : " Voici les cinq francs quinze centimes indiqués à votre compteur, plus, pour vous, dix-sept sous de pourboire ".

Attendre l'effet. Regarder le chauffeur dégringoler de sa bagnole avec des yeux de bête féroce ; le voir se ruer, lui casser le bras d'un coup de poing, et rentrer dîner en famille.

■

Il y a des moments où, si je m'écoutais, je me promènerais par les rues avec un chapeau haut de forme à l'avant duquel serait fixé un écriteau portant en grandes capitales cet alexandrin bien scandé :

« Je ne crois pas un mot de toutes ces histoires. »

Quelles histoires ? Toutes les histoires !... Les hommes, les femmes, les amis, la sagesse, le vice, la vertu, l'expérience, les prêtres, les juges, les médecins, le bien, le mal, le faux, le vrai, les choses dont on vous dit : " Faites-les ", celles dont on vous dit : " Ne les faites pas ", et cœtera, et cœtera. Je me retiens parce que j'ai gardé, je suis assez bête pour cela, le souci du qu'en-dira-t-on, la peur de me faire remarquer des gens que je ne connais pas. N'importe, plus j'avance dans la vie, plus je ne crois qu'à ce que je ne comprends pas, et plus me parvient le sens obscur du mot : « Credo quia absurdum », qui, prêté à St-Augustin, n'est naturellement pas de lui.

G. COURTELINE.

MES MÉMOIRES

par Lucien GUITRY

Le 25 Avril 1900, Monsieur Pic, en réponse à une question qu'il avait posée à M. Lucien Guitry, reçut la lettre suivante :

Mon cher Pic,

" Mes Mémoires " ? Nous en reparlerons dans 20 ans !

Mille amitiés,

Lucien GUITRY.

Monsieur Pic avait gardé la lettre. Il vient de mettre en demeure M. Lucien Guitry de tenir sa promesse — et voici la réponse de M. Lucien Guitry :

25 Avril 1920 — 25 Avril 1900 = 20 ans ! Déjà !

Mais oui, mon cher Pic, déjà vingt ans, c'est vrai !... Vous me faites souvenir de ma promesse — et vous me faites souvenir que j'ai tout oublié. Mes Mémoires ! Grand Dieu ! Enfin, supposons que cela puisse vous, vous divertir, moi, m'occuper. Je vous enverrai des feuillets que vous garderez pour vous jusqu'à nouvel ordre. Allons-y. Je commence...

J'avais dix ans quand j'ai demandé à Anatole, l'homme du Guignol des Champs-Élysées, de m'apprendre à faire jouer les pantins. Il m'a conseillé de peindre sur des assiettes.

A treize ans, j'ai dit à Monrose que je voulais « faire du théâtre ». Il m'a répondu :

— Tu ferais mieux de ramer des choux !

Il avait sûrement raison, pourtant, je ne me plains pas.

Mes parents raffolaient de théâtre. Mon père tenait en mémoire, toute fraîche, plus de cinquante comédies, tragédies, drames ou vaudevilles dont il savait tous les rôles. On ne cessait pour ainsi dire pas de réciter des vers à la maison. J'ai grandi dans ce divertissement sans y prendre part avant l'âge de treize ans.

A cette époque, un beau matin, je manquai le collège pour aller chez Monrose. C'était un acteur retraité de la Comédie-Française et fils d'un acteur de ce même théâtre. Les Monrose jouaient les grands valets de comédies. Cet emploi était tenu par des gens qui, à une époque, eurent tant d'abattage, d'arrogance, d'audace claironnante, gesticulante, qu'un sociétaire fort distingué et jouant les seigneurs put dire, en s'éloignant pour toujours : « Que voulez-vous faire dans cette maison, où les valets sont maîtres ! »

Chez Monrose, j'ai vu un assez gros bonhomme courbé, bougon, portant barbe arrondie et courte, sourcils en broussailles, abondants cheveux d'argent ramenés aux tempes ; la peau du visage était couleur grise, épaisse, molle, machurée, couturée, ravinée ; son corps était chaudement drapé dans une robe de chambre. Trottinant dans un grand pantalon à pieds et chaussé de pantoufles turques, il me reçut sans autres cérémonies dans son petit hôtel de la Cité Malesherbes.

Comme j'étais en collégien, mes livres sous le bras, et qu'il ignorait le but de ma visite, il parut d'abord s'intéresser et m'écouter avec bienveillance.

— Monsieur, je suis venu vous trouver...

— Oui, je vois bien que tu es venu me trouver !

— ... pour vous demander des leçons.

— Des leçons ? Des leçons de quoi ? fit-il, regardant ma serviette de collégien. Des leçons de quoi ? répétait-il, en grimaçant un large sourire.

— De théâtre. Je voudrais jouer la comédie.

Monrose, le sourire détendu, reprit son visage maussade et c'est là qu'il me dit :

— Tu ferais mieux de ramer des choux !

C'est le premier conseil qu'il m'ait donné et peut-être le seul que je n'aie pas suivi.

— Enfin, viens tout de même, on va voir !

Monrose s'assit derrière une table, près d'une fenêtre, non loin d'un beau feu de coke. La maison était très soignée.

— Qu'est-ce que tu sais ?

— Tout.

— Quoi tout ?

— Tout !

— Tu es bête, tu ne sais pas tout. Tu ne sais pas le « Philosophe marié... » ?

— Si.

Lisette a de l'esprit et s'en sert joliment...

— Assez ! Tu ne sais pas « Scapin » ?

— Si...

Ah ! Ciel ! Ah ! disgrâce imprévue. Ah ! misérable père, pauvre Géronte, que feras-tu ?

— Tu ne sais pas « Manlius » ?

— Si...

Et quel moyen, Seigneur, de guérir vos soupçons ?

— Et « Pompée » ?

— Je suis Maître, je parle, allez, obéissez !

— L' « École des Femmes » ?

— Je suis Maître, je parle, allez, obéissez !

— Pas bête ! Allons, dis-moi autre chose.

— Tragédie ou comédie ?

— Tragédie.

— Alors, « Le Cid » ?

— Vas-y.

— Et quand, faute de combattants, le combat eut cessé...

Monrose me dit en ronchonnant :

— Pas mal. Sais-tu autre chose ?

— « Petit Jean ».

— Vas-y.

« Ma Foi sur l'avenir . . . .

. . . . . . Pour dormir dans la rue on n'offense personne... Dormons ! »

Monrose me regarda par dessus ses lunettes d'or et me dit simplement :

— Je t'aime mieux dans les comiques.

Ensuite, sur un grand registre énorme, comme le journal de références d'un tailleur, il inscrivit mon nom et mon adresse. Puis, il me demanda mon âge. Comme j'avouais treize ans, il entra en fureur et me dit :

— Qu'est-ce que tu veux foutre à treize ans ? Mais il s'apaisa et me remit une de ses cartes de visite avec un mot d'écrit, qui me conférait le droit d'assister à ses cours du Conservatoire.

Deux ans après, j'avais l'âge de me présenter et je fus reçu.

Deux ans après, je sortais du Conservatoire avec deux seconds prix, l'un de comédie, l'autre de tragédie. J'avais, cette année comme les précédentes, obtenu la plus haute récompense qui accorde aux tragédiens-comédiens l'honneur de lire le palmarès à la distribution des prix, et j'ai appelé bien des noms, aujourd'hui célèbres, oubliés ou « de l'autre côté ».

Il y a 41 ou 42 ans.

J'avais donc dix-sept ans et demi à mon deuxième concours. Je fus réclamé par la Comédie-Française. L'administrateur général, Émile Perrin, voulait, en raison de mon jeune âge et tout en m'engageant immédiatement au Théâtre Français, me laisser un an encore au Conservatoire. Cette proposition me semblait inacceptable à moi qui n'avais qu'une idée, fuir cette boîte dérisoire et jouer, jouer, jouer.

J'essayais de convaincre Perrin, lui disant :

— Laissez-moi m'en aller ; ici, je ne ferai rien ; ou je jouerai "Britannicus", à 7 heures et demie, un soir de Grand Prix, et ce sera tout.

— Enfin, j'ai le droit de vous prendre et je vous prends.

Il sonna et dit :

— Préparez l'engagement de ce jeune homme, il signera ou ne signera pas. Mais si vous ne signez pas, je vous ferai faire un procès, vous le perdrez et vous payerez 10.000 francs.

Il avait dit, ce qui, par la suite, se réalisa d'un bout à l'autre, car, sorti de chez Perrin, j'allai chez Montigny, directeur du Gymnase et je signai avec lui un engagement de trois ans, qui me valut procès, condamnation et paiement. Oui... 10.000 francs de dommages-intérêts envers le Conservatoire, les Beaux-Arts, la France, le Monde, que sais-je ! Idiots ! (Nous sommes entre nous, n'est-ce pas et je ne vais pas me gêner pour dire ce que je pense des gens, des choses et des Institutions).

A bientôt, cher ami.

LUCIEN GUITRY.



(Collection de M. P.) [illegible]

LETTRE DE LOUIS FOREST

Mon cher Pic,

GRABROUTSOKO Krenimlovi rotof la boulski pournaristorilarotsatorof. Kramoroni reampratroitzi Kritzionorovonwna Chaïmi roumalaïtzof chouï chouï chouï ! Païtchi païtcho mvoloïnskaïa tsitirof Kramoul naboulikoïtof prout. Sinopaïa koïtof ibri melaïka chabro trokif toumaïcapif sitiromarbibi petrouchka melekasstrofinskaïa lamerdazof. Touroumpia kia Jubol ala krimpon soveï la kioutra dicra preobra toubisski Urodonalskof maïtaprita kre muratranoumchi Kepoutcko la pravston chouï ! Meamprale Koritzi chiamischalaroutrabiz laferanskromitzikofreapanchiron Koprechamontzo neanstrifoilaieskaïa ! . .? ! (sic) Kroumoun ameselefilafro amrou chemout choncamaïabeobimsktrivz Ktrvrtrckroum choïtrou !

■

Mon cher Pic, je pense que vous m'avez compris. Mon souci de votre santé s'est exprimé dans cette admirable langue, si claire, si nette, mieux que dans notre idiome habituel qui, si j'en juge d'après ce que certains professent aujourd'hui, est un peu sur ses boulets. Ainsi écrira-t-on couramment, dans dix ans, sur nos boulevards, quand le grand vent qui souffle du Nord aura balayé notre civilisation obscure ; et mon plaisir est grand de pouvoir, par avance, vous offrir, à vous qui êtes si ouvert à toutes les nouveautés, un peu de cette littérature de remplacement qui va bientôt s'imposer à nous.

■

Vous savez, cher ami, que ce que je viens de vous écrire, et qui

à coup sûr, vous a convaincu, (Vous avez évidemment du sable dans l'urètre) n'est pas du russe. Si je vous le fais remarquer, c'est que beaucoup de ceux dont le cœur actuel est à la Russie, la connaissent mal et pourraient se méprendre. Je ne voudrais pas, si vous publiez ma lettre, induire en erreur la sincérité de ces apôtres et leur faire admirer pour la langue des nouveaux dieux, un parler moins digne. Non, l'idiome dont je viens de me servir est, je tiens à l'indiquer ici, non pas pour vous qui êtes averti, mais pour les autres, du français. C'est le français tel qu'on le parlera prochainement, lorsque les innombrables étrangers qui se précipitent pour nous améliorer, auront renouvelé notre fonds latin par des apports originaux.

■

Si, cependant, mon cher Pic, je continue ma lettre en vieux français, ne m'en veuillez pas trop. Je ne suis pas encore maître de la langue qui vient et prends trop de peine à l'écrire. La syntaxe surtout me fait de gros ennuis, et le renvoi à la fin de la phrase suivante des verbes de la phrase précédente me cause des difficultés qui m'humilient ; car je rencontre beaucoup de Français qui jonglent avec ces obstacles pénibles à mon intelligence, lente à se mettre à la page. Enfin, en forçant l'attention, j'arrive, comme vous l'avez pu lire, à écrire le néo-français tout de même assez proprement.

■

Vous estimerez, sans doute, mon cher Pic, que l'effort que je m'inflige pour ne pas rester en arrière de mon temps, est plus méritoire que celui des esprits arriérés qui cherchent sans cesse à retenir les évènements aux basques. Pour réagir contre les nouvelles façons de s'exprimer qui, cependant, forceront, bon gré mal gré, tout le pays, des « vieux jeux » essayent de lutter. Il faut remonter aux sources, gémissent-ils. Là est le salut. Comme si jamais rivière avait pu, quittant la plaine pour la montagne, regrimper à son origine ! Néanmoins je veux vous faire noter, comme un signe de leur obstination à ne pas mourir, la tentative de

quelques fossiles qui songent encore, eux les ossifiés, à la vie ! Kraproutchikomilouratcka Piberk, n'est-ce pas, cher ami ?

■

On m'a signalé que des antropopithèques lettrés se sont réunis pour publier un journal tout en latin. Ils pensent ainsi lutter contre la rénovation du français sous la pression d'étrangers qui le savent mieux que nous. Je vous indique le fait comme une curiosité digne de pitié grande !...

A vrai dire, il ne s'agit pas d'un journal, mais d'une revue. Elle parait quelquefois, quand elle a le temps et du papier. Mais dites-moi, ami Pic, n'est-il pas bizarre, au milieu des calamités issues des guerres (Bella matribus detestata !) qu'il reste encore quelques personnes (cara deum soboles ??) dont la sérénité créatrice peut réaliser (mirabile visu !) un périodique en latin !

J'ai tenu dans les mains quelques numéros de cette étrange publication dont on ne peut nier l'émotion naïve. La présentation en est sûre. Une typographie rare orne des illustrations sobres qui l'ornent à leur tour ; et le goût est là encore certain, mal employé, mais très certain qui veut que ce soit le texte imprimé qui fasse cortège aux images lesquelles doivent tenir leur place, mais non pas la première. Les humanistes qui publient la revue ont, n'en doutez pas, l'intelligence soignée. Leur publication a fait ses ongles ; elle a du linge. Mais à quoi bon ?... La revue s'appelle : « Janus ». Le J est de trop, tant il faut avoir l'esprit sédentaire en nos temps d'aviation, pour imaginer une revue nommée ainsi. La couverture porte, en médaillon initial, sur la couverture, le portrait de Janus, le dieu à deux têtes dont l'une était tournée vers le passé, et l'autre vers l'avenir. Ainsi les protagonistes de la revue en latin entendent-ils se rendre favorable cette sorte d'agent de liaison entre le chaos et la culture libératrice ! Piètres gens qui ne comprennent pas, malgré toute leur éducation, que le chaos est ce qu'il y a de plus beau, que le chaos c'est l'avenir, qu'il est supérieur à

l'ordonnance, et que le progrès aujourd'hui est dans la réanimalisation de l'homme. Kroumalaïskala Krompitch !...

■

Comme il faut honorer les morts, mon cher Pic, je veux vous indiquer les noms de quelques-uns de ceux qui collaborent à « Janus ». Je ne les connais pas, mais ils méritent de ne point rester ignorés. L'un des rédacteurs en chef signe Andréas Lambert et l'autre Georgius Aubault de la Haulte-Chambre. Cet Andréas Lambert est un graveur aquafortiste, et, sans doute, « Janus » lui doit-il la tenue du papier, son air de bel esprit et de mesure. Je sais que collabore aussi M. de Laigue, un ancien ministre plénipotentiaire qui descend directement, par ses parchemins, du frère de Jeanne d'Arc ! "Ils n'en ont pas en Angleterre !" Et cætera, et cætera, et cætera !

Je me suis arrêté, mon cher Pic, à cette tentative pour vous montrer combien certains esprits peuvent encore retarder, puisque, le bolchevisme avançant et le dollar étant cher, ces hommes actuels impriment leur prose en la plaçant sous l'invocation de Romulus et Rémus suçant la Louve !

■

Hélas ! Andreas Lambert et Georgius Aubault de la Haulte-Chambre perdront le beaucoup de latin qui leur reste. Dans la seule ville de Reims, le commissaire de police vient d'arrêter en un mois une série de fraudeurs de tabac. L'un s'appelait « Papadiamandakis Pandali » ; il était grec. Un autre se nommait « Douchan Spasswitcha » ; il était serbe. D'autres, grecs de nouveau, répondaient aux noms de « Pandelidis Constantin, Bibit Sasto, Tœmellis Eptiatos, Simsaroglon ». Un autre jour, on coffra « Merlin Albino », italien, qui rejoignit en prison « Prudent Sibirio », espagnol. Combien tous ces messieurs doivent s'intéresser à « Janus » !

■

Remarquez, ami cher, que les relations internationales sont encore

difficiles, qu'on exige des passeports, que les gardes veillent aux frontières, que les transports sont rares, que pour voyager on s'inscrit à l'avance. Vous imaginez les difficultés d'entrer en France pour des étrangers qui portent leur nationalité sur le visage ! Mesurez donc l'invasion qui nous submergera sitôt que les horaires s'accorderont avec les migrations qui s'organisent.

Or, par le nombre, — et que sera-ce quand le torrent slave pourra suivre le rail ? — ces étrangers finiront par nous plier à leur façon de s'exprimer qui sera un amalgame d'idiomes sans liens. Ils nous obligeront alors aussi à suivre leurs goûts d'art et leurs plaisirs rudimentaires. Ils seront, dans cette entreprise, soutenus par nos pauvres d'esprit à nous, que la guerre a multipliés, par les politiciens qui cherchent à durer et par ces hommes de lettres pleins de talents, dont l'opinion essentielle est la crainte de n'être plus à la mode.

Connaissez-vous, mon cher Pic, un sort plus atroce que celui dont eut jadis à souffrir Ovide, exilé chez les Gètes et les Sarmates ? Ce poète, — c'est mon poète favori. Je n'en connais point d'autre qui ait été, autant que lui, touché des Grâces précises ! — ce poète ayant déplu à l'empereur, apprit un matin qu'il avait vingt-quatre heures pour quitter sa jolie maison confortable et fleurie, ses livres, son bain, ses amours. Il dût, n'emportant que le strict utile, partir au loin s'établir dans une colonie tantôt glacée, tantôt torride, où quelques soldats romains surveillaient des foules barbares. Là, il promenait au milieu des sauvages la muse la plus subtile. Que pouvaient les raffinements justes de sa pensée devant les murs qu'étaient les fronts des Colchiens et des Jajiges dont toute l'activité intellectuelle se résumait à traverser le Danube à la nage ! « Aucune oreille ici ne peut entendre mes vers, pleurait-il ; nul ne peut les comprendre ! » Et il enrageait de la perfection de sa pensée, perle au milieu des pourceaux. « Quel est l'exilé qui soit plus loin que moi de sa patrie ? »..., chantait-il, navré.

Nous ne sommes Ovide, mon dévoué Pic, ni vous ni moi ; mais

son aventure nous menace. Aucun empereur, sans doute, ne nous chassera ; mais nous serons poussés dehors par la force des choses. L'exil viendra pour nous. Nous n'irons pas vivre parmi les étrangers innombrables. Nous n'aurons pas besoin de faire cet effort. C'est eux qui viendront nous entourer, chez nous. Alors tu auras beau, dans une langue longuement polie, affinée par des milliers d'ans d'éducation accumulée, exprimer les idées qui éloignent l'homme de la bête, tu ne sera plus compris !

Ami Pic, il est prudent d'apprendre, avant qu'il ne soit trop tard, le langage des Colchiens à la barbe inculte, des Jajiges, des Gètes, des Sarmates, afin qu'un jour nous puissions, place de la Concorde, demander notre pain. Veuillez donc examiner avec attention si, dans la phrase que je vais écrire, ne s'est glissée aucune faute grammaticale. J'avoue ne point savoir si je dois écrire Kracharpoumcracricrusroro ou Kracharpoumcricrucrasrora ; mais vous me redresserez, si j'ai failli, vous qui êtes déjà plus savant que moi, à notre prochaine correspondance.

En attendant, Achaïcrocrabarlarsmeïrchim Kracharpoumcricru, cher ami Pic, Kemelerederetemimmsioku brachomar emaninstroïkebretroumskaïa !

Bien vôtre,
(ou mieux :)
Chproute popo.

Louis FOREST.

LETTRE DE TRISTAN BERNARD A M. PIC

Mon cher ami,

J'AI déjà fait, il y a quelque vingt-cinq ans, une communication à une publication dont j'ai oublié le nom, sur le fait historique dont j'apporte aujourd'hui une relation plus détaillée, fortifiée par des documents. Il faut vous dire qu'entre temps, je me suis acheté un Larousse illustré, dont mon professeur de culture physique me recommandait le maniement.

Le roi Salomon, comme vous le savez, mourut en 975, à Jérusalem et naquit en 1032. — C'était une originalité des personnages d'avant l'ère chrétienne, de mourir ainsi avant leur naissance.

Il était l'auteur de ce jugement dont je n'ai pas besoin de vous rappeler les attendus et les considérants, qui sont présents à toutes les mémoires : On sait que deux jeunes femmes se disputaient la maternité d'un enfant. Le roi Salomon fait apporter un grand sabre pour partager l'enfant en deux. Une des femmes s'y opposa. — Voilà, dit le roi Salomon, la véritable mère.

Ce jugement avait fait dans le pays une très grande impression et avait bien porté ses fruits. Depuis, l'Injustice était devenue très timide, et aussi la Justice, quand elle n'était pas absolument sûre d'elle-même.

Si une boulangère s'apercevait qu'on lui avait dérobé un pain, elle se disait : « Il vaut mieux laisser ça tranquille. J'irai devant le roi Salomon ; il va trouver à mon voleur toutes sortes d'excuses. Je m'en irai ensuite la tête basse et j'aurai une presse exécrable. »

Salomon arrivait tous les jours au palais pour rendre la justice.

— Rien de nouveau ? disait-il au lévite de garde.

— Rien de nouveau, Majesté.

— Montrez-moi le rôle.

Le lévite montrait le rôle. Personne n'y était inscrit. Le rôle était complètement nul.

Salomon hochait gravement la tête et disait : Tant mieux ! Tant mieux ! Seulement, il trouvait à part lui, qu'on ne parlait pas beaucoup de sa justice et que son renom de bon juge était mal entretenu et pâlissait un peu dans le souvenir des hommes.

Évidemment, un bon juge ne travaille jamais pour la gloire. Seulement il estime qu'on devrait parler davantage de ses jugements, dans l'intérêt même de l'exemple de justice qu'ils présentent.

Mais, n'est-ce pas, comme personne n'en parlait plus, ce n'était pas à lui à prendre les devants.

Et puis, la justice régnait dans le pays. C'était l'essentiel.

Mais voici qu'un jour, comme le roi Salomon, qui ne se pressait pas, arrivait au palais avec une demi-heure de retard, le lévite de garde vint à sa rencontre en courant :

— Majesté, il y a ici deux plaideurs !

— Nous allons voir, dit le roi.

Il entra précipitamment dans la salle d'audience et on lui amena deux hommes et une femme âgée. Les deux hommes qui paraissaient très irrités l'un contre l'autre, racontèrent, tant bien que mal, fréquemment interrompus par la femme, l'affaire qui les amenait au tribunal :

Un de ces hommes était parti, trente ans auparavant, dans un pays lointain, où il avait épousé une jeune fille ; ladite jeune fille étant morte assez rapidement, il avait quitté le pays en question et était revenu dans sa ville natale.

Trente ans après cet événement, la mère de la jeune femme décédée arrivait à Jérusalem et s'informait de la demeure de son gendre. Mais il se trouvait qu'il y avait deux hommes dans le pays qui portaient le même nom et qui étaient à peu près du même âge.

Grande perplexité. Chacun de ces hommes disait à la femme : « Je

ne vous connais pas ! » L'un, de bonne foi, l'autre de mauvaise foi, évidemment.

Quel était le véritable gendre ? La femme elle-même, dont les facultés avaient baissé, était incapable de le désigner.

Le roi Salomon se recueillit quelques instants et, selon la jurisprudence qui lui avait déjà réussi, commanda d'apporter un grand sabre pour partager en deux le corps de la femme.

Mais au moment où l'écuyer tranchant allait faire son office, un des deux hommes s'écria : « Non, non, c'est trop inhumain ! » tandis que l'autre disait : « Mais c'est une solution... ».

Salomon s'approcha de ce dernier, lui mit la main sur l'épaule et lui dit : « Tu es le véritable gendre ! »

Et il lui attribua la belle-mère en entier.

A vous,

TRISTAN BERNARD.



Collection de M. Pi... — *Étude de Renoir*

LETTRE D'HENRY BATAILLE

Le P... à R...

Cher Monsieur Pic,

AUJOURD'HUI 29 Avril 1920, je me suis installé dans ma nouvelle maison des champs. J'ai trouvé trois paquets sur une table. Trois amis ont eu la même pensée : ils m'ont dispensé le pain, le sel et l'encens. J'ai brûlé l'encens ; j'ai porté le sel à mes lèvres ; j'ai enfermé le pain dans une armoire. Ce sont là des gestes symboliques d'une parfaite innocuité qui dissipent réellement les appréhensions et chassent les mauvais esprits attachés aux lieux où des hommes vécurent avant nous. Je suis rasséréné désormais. Dans le colombier il y a aussi des colombes toutes neuves et blanches, qui ne connaissent le pays que depuis hier. Que manque-t-il ? Vous me demandez ce qui pourrait me faire le plus de plaisir « pour le jardin » et votre magnanimité hésite entre un hortensia bleu et un beau buis taillé. Cher Monsieur Pic, je vais vous décevoir et vous surprendre à la fois. Voilà : Si vous voulez m'être agréable, vous m'apporterez simplement, à votre prochaine visite, un crapaud. Je vous tiens pour un humoriste de profession et je vous vois déjà sourire ; mais comme tout humoriste est doublé d'un sentimental, vous aurez vite fait de pénétrer les raisons de mon exigence. Je me suis aperçu qu'il y avait ici tout ce qui est nécessaire à la cadence harmonieuse d'un jardin, soit : un merle, un sansonnet, un rossignol ; tout — mais pas un crapaud.

Or, pour moi il n'existe pas de soir digne de ce nom, il n'est point de majesté ni d'intimité crépusculaire, sans cette note isolée, qui semble la voix de la première étoile et qui donne le « la » à la nature entière. J'aime les crapauds et je me suis toujours demandé si ce n'est pas à cette tendresse lyrique que Zola voulait faire allusion lorsqu'il s'écriait : « Donnez-moi, Seigneur, mon crapaud quotidien ».

Les oiseaux sont d'irritants virtuoses, irritants comme tous les virtuoses. Ils chantent pour la galerie ; on sent qu'ils comptent sur leur public.

Le crapaud, c'est le rêveur insigne, c'est l'ermite des pierres, le paroissien de l'ombre. Vêtu de bure, il chante pour lui seul, pour traduire une émotion profonde, vétuste, ancestrale, l'amour du ciel...

Il a la passion du ciel ! Dès que le magister-Soleil a cessé sa ronde dans les préaux d'azur, alors il dit son amour nostalgique et navré... Et il envoie de petites bulles sonores qui montent de son gosier, comme les bulles d'air se détachent de la plante aquatique, pour s'en venir crever à l'air du soir...

Un jardin sans crapaud, c'est une rêverie incomplète.

Mon ami, à votre prochaine visite, apportez-moi cet absent. Je ne veux tenir que de vous, et nullement de mon jardinier, un don aussi précieux. « Per amica silentia... » Ne poussez pas l'humorisme dont vous êtes coutumier jusqu'à lui mettre une faveur au cou et un petit grelot sous le ventre. Réfrénez-vous, je vous en conjure et répondez à mon caprice par votre inestimable complaisance... Sans compter que je vous ménage un effet certain...

Lorsque mes amis vous verront enfouir dans un carton cette bestiole rétractée et quand vous leur aurez dit que c'est pour moi (je les connais), ils ne se tiendront pas de joie ! Ils prendront pour une injure ce qui n'aura été qu'une attention... Et, de cette façon, votre cadeau aura deux faces, une bonne et une mauvaise, très ressemblant en cela aux choses d'ici-bas qui ont leur avers et leur revers : apparence et réalité...

Dépêchez-vous !... Au loin le rateau du jardinier fait crier le gravier ; le vent s'apaise, le train s'éloigne... Il ne me manque que l'harmoniste ineffable et mon imagination supplée, d'instinct, à son absence... A bientôt, n'est-ce pas ? J'attends avec impatience.

Votre

HENRY BATAILLE.

LETTRES DE MOINEAU

ACCUEILLIES, RECUEILLIES ET CORRIGÉES

par Henri DUVERNOIS

Mon cher...

MON cher quoi, au juste ? Mettons : cher ancien amant et nouvel ami, me voilà rentrée. J'ai retrouvé mon ciel provincial, mon soleil exubérant, mes fleurs, mes oiseaux et ma solitude. A la gare, ma petite voiture m'attendait, avec mon poney qui est beaucoup trop gras et mon domestique qui lui ressemble. Imagine la reine Victoria d'Angleterre au temps où elle se promenait sur la côte d'Azur dans un équipage semblable. Les bonnes gens me saluent avec respect : il leur faut une châtelaine ! Quel repos, après Paris ! Intercale la description d'un crépuscule de roman ou de mauvais tableau, avec une débauche de pourpre, de rose, d'or, d'émeraudes et d'opales. Et, tout-à-coup, la nuit. A Paris, c'est le soir qui tombe ; ici c'est la nuit, la nuit au cimetière. Les indigènes, serrés dans leurs maisons étroites, sont tranquilles comme des morts dans leurs tombeaux. Pas de lumière ; pas de bruit. Il faut avoir beaucoup d'optimisme pour se rendre compte que tout cela n'est pas définitif et qu'il y aura une aurore au bout de ce néant.

Tu m'as dit :

« Ecris-moi. Raconte-moi l'impression que t'a produite notre rencontre après trente ans de séparation. Tu n'as pas grand chose à faire là-bas ; ça te distraira. Je ne te répondrai pas, parce que je ne réponds jamais. Envoie-moi beaucoup de lettres, veux-tu, Moineau ! Ecris-moi aussi la vérité sur ce qui a été notre amour. La vraie vérité. Après trente ans, il y a prescription. Sois franche, surtout ! Prends modèle sur Jean-Jacques. Forme « une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont

l'exécution n'aura point d'imitateur ». Montre un homme et une femme « dans toute la vérité de la nature » et cet homme ce sera moi et cette femme, ce sera toi. »

J'obéis.

D'abord je te remercie : Tu as été délicieux et d'un tact exquis. Tu n'as pas trop cherché sur mon vieux visage la trace de tes jeunes baisers. Quand nous nous sommes cognés l'un dans l'autre au coin de la rue Royale et de la place de la Concorde, tu n'as pas plus hésité que je n'ai hésité :

— Zizi !

— Moineau !

... Un monsieur confortable, une vieille dame comme il faut, avec des perles d'une grosseur bourgeoise aux oreilles, un chapeau à plumes très faubourg Saint-Germain, une robe de dame patronesse... Moineau et Zizi ! Crois-tu ! Si l'on nous avait entendus ! Mais personne ne passait. Nous avons toujours eu cette chance là.

Mon cœur en a battu très fort pendant quelques secondes, comme ces pendules anciennes qui recommencent à marcher parce-qu'on les a remuées. On s'étonne : « Cette vieille toquée, croyez-vous, elle vit encore ! ». Mais au bout de deux ou trois tic-tac, c'est fini.

Je revenais, émue, de mon petit pélerinage annuel. La maison où je suis née et qui pleure toujours les mêmes larmes de crasse... Distribution de sous à la marmaille. Visite à des amis de mon enfance, à ceux qui furent ma joie et ma consolation : les monarques asiatiques, bonshommes de cire coiffés de tiares scintillantes, vêtus de robes brodées et aux visages en chocolat, qui se font vis-à-vis dans une vitrine du boulevard et qui fixent de leurs yeux d'émail, pour l'éternité, le théâtre du Gymnase. Visite à ce tableau artistique qui décore la devanture d'un bonnetier pour gens de maison, près des Halles, et où l'on voit un garçon de café, orné de favoris et pourvu d'une serviette et d'un tablier qui sont une vraie serviette et un vrai tablier ! J'ai passé autrefois

devant ces chefs-d'œuvre ingénus des minutes de rêverie extasiée. Quand j'avais bien travaillé, mon père me récompensait :

— Amélina prends tes cliques et tes claques, je t'emmène voir le garçon de café et si tu ne m'as pas trop embêté en route, nous pousserons jusqu'aux Chinois.

Je crois que je ne me sentirai vieille que quand je ne verrai plus en venant à Paris mes Chinois en chocolat et mon garçon de café qui n'a pas changé de linge depuis cinquante ans. Ils me rappellent un tas de choses et notamment que tout bonheur se paie. Quand je rentrais, ivre de tant de luxe, avec la fièvre d'une spectatrice enthousiaste, je recevais une gifle. Infailliblement. Histoire de me ramener à la réalité. Et aussi parce que j'avais l'air insolent. Il y a des enfants dont la naissance fut une catastrophe et qui, toute leur vie, ont l'air de s'excuser. Moi j'avais pris cela du bon côté ; je m'invitais ; je voulais ma place au banquet ; je rappelais ma présence à tous propos, dans une malveillance à peu près générale. J'étais : le pou, la puce, la punaise de bois de lit, la vermine, la môme, la grouillotte et la morveuse, au choix. Rien n'arrivait à m'émouvoir. Je chantais en fausset « Le père et la mère Badingue » et « Ah ! il a des bottes, il a des bottes, Bastien ! ». Un besoin de vie, de mouvement, de bruit, de chaleur... J'avais, pour les moments où l'on m'oubliait, une façon de soupirer : « Eh ! je suis là ! » qui m'attirait les gifles aussi sûrement que le paratonnerre attire la foudre. Mon nez retroussé, mes yeux d'un bleu de vertige exaspéraient le monde qui n'aime pas l'ironie et qui me le faisait bien voir. Gifles de mes auteurs, gifles de la concierge, gifles des voisins, parents et amis, gifles des petits garçons... En ai-je reçu, Seigneur ! Il m'est impossible d'évoquer sans en sentir la cuisson à mes joues, ce printemps de giroflées !

Par exemple, les boutiques de mon enfance ont disparu. Une fatalité ! Il y avait une boulangerie qui sentait bon le pain chaud. Comme j'ai toujours été sensible aux parfums je m'attardais volontiers là.

Le boulanger était hémiplégique. Sa bouche et son nez projetés vers la droite, il gardait le bras gauche replié et faisait de la main le geste d'écarter quelque chose qui était sans doute sa femme. La boulangère débordait d'activité, fendait les miches avec une autorité de bourreau, maniait les poids dorés avec une adresse de croupier et, souveraine, tranchait de tout comme elle tranchait le pain. Le boulanger savait dire : « Serviteur » et « Il faisait beau à l'Exposition », en souvenir de l'Exposition de 1857. Nous avions de longues conversations. Quand je me taisais, à bout de souffle, il plaçait au hasard : « Serviteur » ou « Il faisait beau à l'Exposition ». Les clients pressés pouvaient croire que nous soutenions une conversation ordinaire. Cela flattait la boulangère qui affirmait : « Avec la petite Amélina il cause très bien ». Et elle ne criait pas pour les notes en retard. Les notes en retard ont aussi charmé mon enfance. Il y avait les Chinois du boulevard Bonne-Nouvelle, le garçon de café des Halles et les créanciers. Le rôle d'apaiser les réclamations m'était dévolu. Il me plaisait beaucoup. Il me donnait les émotions que devaient me procurer plus tard la chasse, les ventes à l'hôtel Drouot et le baccara. Heureuse nature ! Devant un créancier courroucé, je faisais l'idiote de toute mon âme, et avec quelle science théâtrale ! Je louchais comme le boulanger hémiplégique ; j'ouvrais une bouche d'enfant arriérée et je débitais d'une voix aigüe :

— Madame Lantantieux, je voudrais une demi-livre de fraise de veau, s'il vous plaît.

— Et ma note ! hurlait Madame Lantantieux. As-tu fait ma commission à ta mère ? Pas d'argent, je bouche l'œil, c'est compris ?

— Madame Lantantieux, je voudrais une demi-livre de fraise de veau, s'il vous plaît.

On ne pouvait pas me faire sortir de ma fraise de veau. De guerre lasse, la tripière me servait, encouragée d'ailleurs par les clientes : « Donnez-lui donc ce qu'elle demande ; ce n'est pas sa faute si elle est en retard pour son âge, cette pauvre petite ! Probable que si son père

avait moins bu, elle serait plus intelligente. » Je sentais le rire fou, le rire adorable des enfants me chatouiller la poitrine, monter à ma gorge, gonfler mes joues. J'éclatais dans la rue. Les gens croyaient que je me moquais d'eux et je recevais parfois quelque gifle supplémentaire, don d'une passante susceptible. Mais peu m'importait ; je rentrais en portant ma fraise de veau comme un trophée. Enfoncée la tripière !

Hélas ! Je ne pouffe plus jamais. Je ne suis plus folle. Je connais le secret de ces conversations mondaines qui ressemblent à un colloque de cadavres dans les catacombes. Je suis devenue si distinguée ! J'étonne, à la façon des carafes frappées : Comment tant de glace a-t-il pu entrer là-dedans ?

Mais que ne donnerais-je pour revivre un jour de l'année 1885... Le 1er Juin... Obsèques de Victor Hugo... Tu m'as pêchée dans la foule : « J'ai une bonne place pour vous, Mademoiselle, sur un toit de la rue de Rivoli... » Un moineau sur le toit ! La bonne place était contre une cheminée. On ne voyait rien que le ciel et la foule. Les voisins nous renseignaient : « C'est le corbillard des pauvres — aux Pompes Funèbres, on appelle ça un chicaneau. — Les chevaux se nomment Fanfan et Florella, à ce qu'il paraît. — Tiens, voilà qu'on lance des pigeons ! — La garde ! — Les bataillons scolaires. — Une dame et un monsieur viennent de se noyer dans la Seine, au pont de la Concorde. C'est là qu'on se bouscule, faut voir... — On est mieux ici... » On était mieux, en effet... Nous avons mis un quart d'heure à descendre l'escalier de service qui était obscur. Dans la rue, tu m'as offert un petit bouquet d'immortelles jaunes qui achèvent de ne pas mourir dans le tome I de la « Légende des Siècles... »

Tout de même j'étais jolie, n'est-ce pas ? Tu ne m'en veux pas trop d'avoir laissé abîmer de la sorte celle que tu as aimée ?

MOINEAU.

Bon Dablin, les emprunts, toutes les
combinaisons ont manqué, mais
aujourd'hui à deux heures, j'ai
signé un traité qui finit toutes
mes angoisses et une agonie qui
m'eût emporté si elle eût continué.
Ce traité va avoir une immense
célébrité par des avantages semblables
à celui de Chateaubriand, je n'ai
que le temps de vous l'annoncer,
voici les conditions de rente —
je n'aurai plus à penser qu'à vous,
à ma mère, chez Mme Delannoy
sans aucune angoisse, et si je
trouverais dans le travail auquel
je suis condamné, vos trois ravies
sont altérées par l'attache
de ma vie —
je vous donne une poignée
de main de vieil ami
Honoré

Autographe de BALZAC

(Collection de M. P.



Collection de M. Pic — *Le Balzac de Rodin*

LETTRE DE BALZAC

Bon Dablin, les emprunts, toutes les combinaisons ont manqué ; mais aujourd'hui, à deux heures, j'ai signé un traité qui finit toutes mes angoisses et une agonie qui m'eût emporté si elle eût continué. Ce traité va avoir une immense célébrité par des avantages semblables à celui de Châteaubriand ; je n'ai que le temps de vous l'annoncer. Vous le connaîtrez de reste.

Je n'aurai plus à penser qu'à vous, à ma mère et à Mme Delannoy sans aucune angoisse ; et si je mourais dans le travail auquel je suis condamné, vos trois créances sont assurées par l'assurance de ma vie.

Je vous donne une poignée de main de vieil ami.

HONORÉ.



Collection de M. Pic — *Pastel de Degas*

Le Gérant : Jean Vollerin.

Les Impressions d'Art, Jean MEYER, Directeur,
17, rue Beaubourg. — Paris-4e.

"Les Impressions d'Art"
Jean MEYER, Directeur
17, Rue Beaubourg, Paris.

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

LETTRES INÉDITES
DE
Mme DE NOAILLES
HENRY BATAILLE
TRISTAN BERNARD
RENÉ BENJAMIN
HENRI DUVERNOIS
CLAUDE FARRÈRE
LOUIS FOREST
LUCIEN GUITRY
SACHA GUITRY
GEORGES DE PORTO-RICHE
J. & J. THARAUD
ET
HENRY BECQUE

PUBLIÉ
PAR
SACHA GUITRY

N° 2. — 5 Juin 1920. Prix : 5 fr.

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

Directeur :
SACHA GUITRY

Les abonnements, limités à 100.000, doivent être adressés à Monsieur le Caissier Principal du COURRIER DE MONSIEUR PIC
2, rue des Italiens, Paris

6 numéros :		**30**	francs
12	—	**60**	—
24	—	**120**	—

LETTRE, RETARDÉE, DE MADAME DE NOAILLES A MONSIEUR PIC

CHER Monsieur Pic, je vous ai vu, j'ai causé avec vous, j'ai été charmée par votre grâce savante et courtoise, et pourtant vous m'intimidez ! J'ai cependant abordé toutes les questions qui intéressent la pensée humaine avec les personnes les plus illustres, les plus révérées, les plus diverses, et, au cours de ces entretiens déférents, il était rare que je ne m'entendisse pas appeler soudain ces interlocuteurs chargés de gloire, d'années, — parfois d'embonpoint et d'altitude — « mon petit ». Cela tient à ce qu'étant timide mais chaleureuse, cette timidité expansive va jusqu'à la familiarité.

Je sens, Monsieur Pic, que je ne vous appellerai jamais « mon petit », ou du moins difficilement.

Il y a cela entre nous, — c'est beaucoup. Pourquoi m'inspirez-vous cette réserve qui me laisse dans l'embarras ? Je crois que j'ai trouvé ; c'est parce que vous êtes très particulièrement élégant ! En somme, l'élégance, telle que vous la pratiquez, depuis la minceur de votre attitude frileuse jusqu'à vos chaussures effilées, c'est une opinion ! Cette élégance exquise fait songer à la vieille chartreuse, devenue introuvable, aux dîners luxueux du temps de mon enfance, qui comportaient neuf ou dix

plats, et toujours des truffes, à l'importance qu'avaient alors les Expositions Universelles, le déjeuner chez Ledoyen le jour du Vernissage, et la rubrique « Mondanités » dans les journaux. Donc, votre élégance, qui me révèle votre caractère, me fait supposer que vous êtes excessivement réactionnaire ! Je suis sûre que tout vous incommode et vous blesse à l'époque où nous vivons, que vous êtes soucieux, — comme beaucoup d'autres, — des lendemains, que vous n'augurez rien de bon d'un temps qui vous éloigne à chaque seconde de celui de votre jeunesse, et que l'avenir, avec ses ombres et ses rayons, ne vous plaît pas du tout !

Les personnes que j'appelais « mon petit » étaient ce qu'on nomme des gens d'avenir ; quelques-unes d'entre elles avaient soixante-dix ans pour le moins, mais envisageaient l'avenir hardiment [1], et l'avenir, en manière de remercîment, leur a offert un glorieux accueil.

J'ai cette même tendance optimiste, cher Monsieur Pic, je regarde avec confiance le futur. Je crois aux choses éternelles, à la splendeur du soleil et des cieux, à l'intelligence de l'homme, à sa bonté, à la sagesse curieusement voilée mais finalement certaine du Destin.

On craint ce qui sera, et ce qui sera est inévitable, et sans doute, au bout du compte, bienfaisant. L'Espérance et la Nécessité sont deux déesses anxieuses et véhémentes, mais leurs mains, fraternellement unies, donnent à leur démarche inlassable une harmonieuse solennité.

Voilà bien des mots, cher Monsieur Pic, pour m'excuser de ne vous avoir pas écrit plus tôt comme je me l'étais proposé. Donc, d'une part la timidité charmée que vous m'inspirez, et d'autre part la fatigue que me cause la correction des épreuves de mon prochain volume de vers.

Je ne puis vous cacher, cher Monsieur Pic, que mon fils, un peu irrévérencieux, se promène autour de moi et me crible de ses gaies taquineries.

« N'êtes-vous pas lasse de Pic ? » me demande-t-il, pour se venger de n'avoir pas eu l'honneur de vous être présenté, et voyant que je mets

(1) Avec des yeux de Tigre ! (Note de M. Pic.)

beaucoup d'application à vous expliquer mon caractère, il ajoute avec jalousie : « Pourquoi essayez-vous d'accorder la Poésie et Pic ? ».

Mais redevenons graves ; — il n'est pas de travail plus fastidieux pour un poète que celui de corriger des épreuves.

Là où tout était inspiration, révélation, chant facile, incoercible, et comme la naturelle et suave expiration de l'arôme aspiré, — tel est l'élan chez le poète et le trille dans la gorge de l'oiseau, — tout est en ce moment pour moi besogne ardue, épaisse, compacte. Je ressemble à quelque malheureuse abeille qui au lieu de transporter du miel remuerait une pâte de ciment.

J'avais compté sur le tiède éclat des jours printaniers pour armer mon triste stylo d'un dard de soleil, mais combien je suis déçue ! Vous êtes comme une hirondelle, Monsieur Pic, vous ne faites pas le printemps, aussi puis-je vous dire, sans désobliger ni vous ni elle, que le printemps est bien mal fait. Des grêlons, retentissants, viennent frapper à ma fenêtre, je leur ouvre, et dans la chambre que chauffe un feu de bois ils viennent fondre, s'anéantir, cesser d'être, ces charmants sorbets de l'air !

Mon fils me dit : « Je vous envie de faire si agréablement, puisque tout à l'heure vous parliez d'abeilles, de la Piculture ! ». — Quel mauvais plaisant que ce fils très gentil qui gambade entre vous et moi !

Enfin, Monsieur Pic, je tiens à vous confier que la publication d'un nouveau livre de poésies m'inspire de mélancoliques rêveries. Lorsqu'à vingt ans je publiais mon premier recueil, écrit pendant l'adolescence, une excessive fierté me soulevait. Il y a dans l'orgueil des jeunes êtres, — pourvu qu'il soit tempéré de goût et d'apparente modestie — une touchante vigueur et comme un pacte fait avec l'avenir. Promesse de soi, engagement à beaucoup tenter, à beaucoup lutter, à beaucoup souffrir. Ah ! comme on tient bien cette promesse-là !

Aujourd'hui, je ne connais plus cette pétulante joie qui participe de la naissance des choses, du printemps, de l'enfance, de l'espérance

éblouie. Aujourd'hui, je songe seulement avec tendresse, avec reconnaissance, que des âmes, — de jeunes âmes surtout, — se pencheront sur ces pages où j'ai étendu la nature et mon cœur, et je me dis que je n'ai pas failli à ma tâche qui est de leur promettre la joie, — c'est-à-dire de leur donner la tristesse...

Noblesse de la tristesse, désir spiritualisé, nostalgie, espérance, vous fûtes le vin que je leur ai versé, qu'ils ont bu, qu'ils ont réclamé, que je leur offre encore !

Vous voyez, cher Monsieur Pic, avec quelle amitié facile et confiante je vous ai livré les secrets de mes journées et de mes pensées.

A mesure que je vous écrivais je me rapprochais de vous. En ces temps où les trains ne marchent pas, quel bonheur que ce voyage rapide de l'esprit que j'espère renouveler bientôt. Croyez, cher Monsieur Pic, à toute ma haute considération.

COMTESSE DE NOAILLES.



(Collection de Monsieur Pic) *Femme à genoux*
(Aristide Maillol)

au crayon

Oct.
Haute-Savoie.
Infidelite

Tu la vois, cette vie
Que nous nous bâtirons ?
Nous sommes sur ton lac, et Menthon nous convie ;
La barque, dont tu tiens les frêles avirons,
Écarte les roseaux et dérange les cygnes ;
Abordons, j'ai la clef... et bientôt tu désignes
Le lit, qu'on va creuser !...
Je ne puis t'apaiser,
Car mes cheveux sont gris, et c'est avec des ruses
Que j'arrive à tromper tes vingt ans vigoureux ;
Tu t'échappes, tu viens, je t'ai, tu te refuses...
Un an de cette vie, et je meurs d'être heureux.

. . . .

Puis, c'est Paris, les cœurs tristes qui se recherchent,
Mes pieces, ta bonté, le public hasardeux,
Notre-Dame, les quais, et ces vieux toits où perchent
Les amants... c'est nous deux !
Tu montes, j'écrivais... c'est elle ! et tu m'enivres
De tes yeux, de ta voix...
Le temps d'un grand amour et de deux ou trois livres ; —
Et dans ma boîte en bois,
Vers mon fils qui chantait mon œuvre, et vers ma mère
Qui raillait mes travaux,
J'irai docilement, au pas de noirs chevaux,
Avec la peine amère
De laisser au départ
Ma maîtresse et mon art.

GEORGES DE PORTO-RICHE.

LETTRE DE SACHA GUITRY

Londres, le 10 Mai 1920.

Mon bien cher ami,

AVANT toute autre chose, serrons-nous la main et félicitons-nous de la réussite immédiate de votre « Courrier ».

Vous avez pu facilement vous figurer mon émotion en recevant votre télégramme.

Une large part de cette réussite est incontestablement due à la complaisance de la Presse parisienne, — je tiens à l'en remercier publiquement et de la façon la plus sincère.

▪

Oui, notre voyage s'est effectué dans les meilleures conditions possibles.

Sitôt que nous fûmes installés dans notre compartiment nous fîmes la liste des principaux objets que nous avions oubliés. Ce travail ne nous prit guère plus d'une heure ou deux. Puis la conversation s'engagea immédiatement sur le sujet, le seul sujet qui semble occuper l'esprit des personnes qui se rendent de Paris à Londres : Aura-t-on ou n'aura-t-on pas... une bonne traversée ?

G... nous avait dit qu'en tout état de cause il convenait de prendre

ses précautions. « Ses précautions » consistaient en deux petites boulettes d'ouate hydrophile qu'il fallait s'introduire au fond des oreilles. H... nous jura qu'il suffisait de fermer les yeux pendant toute la traversée pour être tranquille, tandis que V... nous conseillait tout simplement de « ne pas y penser ». Cependant, mon père, au départ, m'avait remis une petite boîte mystérieuse en me disant : « Voilà le sauveur ! ». Cette petite boîte contenait des pilules et des instructions écrites, écrites en toutes les langues, excepté en langue française. Tant bien que mal je compris que le médicament que m'avait donné mon père devait être absorbé deux heures avant ou deux heures après les repas, qu'il convenait ensuite de rester allongé pendant un certain temps, de ne point parler, de ne point lire, d'éviter les soucis, les chagrins et les énervements de toute nature — et certains mots, dont la signification exacte m'échappa, me portèrent à croire néanmoins que l'efficacité du médicament était subordonnée à d'autres conditions, — le calme absolu des flots, par exemple.

Nous négligeâmes le « sauveur » conseillé par mon père, car à notre arrivée à Calais la principale condition était remplie : il faisait un temps superbe.

■

Notre première impression en arrivant à Londres fut particulièrement agréable, — jugez-en : Une vingtaine de messieurs en habit de soirée nous attendaient sur le quai de la gare et l'un d'eux remit à Y... une magnifique corbeille de fleurs tricolores. Les couleurs choisies étaient le blanc, le rouge et le bleu. Ce n'était pas une coïncidence. J'ignore si tous les Français qui arrivent à Londres sont reçus de cette façon-là — je suis obligé de le supposer — et je trouve que cette coutume est infiniment gracieuse — coûteuse, certes, mais charmante. Dix minutes plus tard nous étions à l'hôtel — les messieurs en habit de soirée nous

y avaient précédés. Nous fûmes conduits à notre appartement — et, le plus spontanément du monde, les messieurs en habit de soirée nous y rejoignirent.

Chacun d'eux ayant sorti de sa poche un petit carnet et un stylographe, ils nous souriaient et semblaient nous dire : « Quand vous voudrez ! ». Je compris alors que, malgré leur bonne tenue, ces messieurs en habit de soirée étaient des journalistes.

Ils voulurent bien me demander quelles étaient mes impressions sur l'Angleterre. Je leur répondis que jusqu'au lendemain de nos débuts mon opinion sur l'Angleterre manquerait certainement de précision. Au sujet des artistes anglais, ne connaissant que ceux qui sont venus jouer à Paris, j'eus l'imprudence de leur dire tout de suite ma grande admiration pour Little Tich. Le lendemain, l' « Evening News », le « Daily News » et d'autres journaux s'étant emparés de cette déclaration, je pus lire en gros caractères les sous-titres suivants : « Little Tich à l'honneur ». — « Honneur à Little Tich ! ». — « Tribut d'admiration française pour Little Tich ! ». — Et j'ai cru m'apercevoir en lisant leurs articles, que les journalistes anglais avaient de commun avec les journalistes français cette curieuse habitude de ne pas considérer, avec le même respect, l'artiste qui fait rire et l'artiste qui fait pleurer.

12 Mai.

Quant au public, mon cher ami, l'expérience faite hier fortifie mon opinion : Le bon public n'a pas de patrie ! Le public est un être international quand il est bon, c'est-à-dire quand il comprend — c'est pourquoi l'Art n'a pas de patrie. Et je vous jure qu'à Londres, pendant que nous jouons, nous n'avons pas du tout l'impression que nous sommes à l'étranger.

Dans les rues, dans les hôtels, dans les demeures si exquisement, si merveilleusement accueillantes, nous avons certainement du mal à nous faire comprendre, — mais le soir, nous ne sommes plus en Angleterre, nous ne sommes plus devant des Anglais — nous sommes devant le public.

■

17 Mai.

Depuis une huitaine de jours, j'ai pu me faire une espèce d'opinion sur Londres.

Les choses qui ont été frappantes pour moi vous sembleront peut-être futiles au premier abord — qu'importe ! — les voici :

Les chauffeurs de taxi ne se disputent pas entre eux et je n'ai pas vu un seul accident de voiture depuis que je suis arrivé — ce n'est pas un regret que j'exprime.

L'autorité des policemen est si naturellement respectée qu'il semble à Londres que les lois aient été faites par ceux-là même à qui elles sont appliquées.

Tandis que le peuple anglais est persuadé que les décrets sont votés dans l'intérêt général, nous sommes enclin chez nous à supposer que « tous ces trucs-là c'est fait pour embêter le monde ! ».

D'autre part, si la galanterie est française — je vous jure que la bonne tenue, la discrétion et la politesse sont tout à fait à la mode en Angleterre.

La modestie des femmes est charmante au sujet de l'élégance — et elle est justifiée. Leur distinction est grande, certes, mais nous n'avons pas le même goût. Il est bien évident par exemple, que le trottin, la midinette, la petite femme — ils n'en ont pas en Angleterre !

Je reconnais que la minceur des hommes est ici favorable à l'habit noir — néanmoins si le bourgeois français cessait de considérer que « l'habit » doit être exclusivement réservé aux mariages et aux enter-

rements, nos salles de restaurant et nos salles de théâtre offriraient un coup d'œil peut-être plus joli.

L'art culinaire continue d'être un art français. Cette impression se renouvelle ici chaque jour d'une manière progressive. Le petit déjeuner du matin est nettement anglais, le déjeuner est franco-anglais et le dîner français.

Au grand nombre des enseignes commerciales ainsi conçues : Untel et « sons », Untel et « brothers », — j'ai cru m'apercevoir que la famille anglaise était plus unie que la famille française.

Enfin, mon cher ami, si à plusieurs reprises j'ai eu la sensation que la France était assez loin de l'Angleterre — je puis bien vous l'avouer, puisqu'à plusieurs reprises j'ai eu la sensation que l'Angleterre était assez loin de la France.

A très bientôt.

Votre ami,

SACHA GUITRY.

LETTRE DE TRISTAN BERNARD

Cher Monsieur Pic,

VOICI, à propos des derniers moments de notre pauvre ami Frédéric, les détails que vous m'avez demandés :

Vous savez que la vie de notre ami fut consacrée, dès sa plus tendre adolescence, au culte de la Beauté. Vous vous rappelez cet admirable visage, si parfait de lignes, ces cheveux et cette barbe d'argent fin, et leur désordre harmonieux. La jeune fille que Frédéric avait épousée, quand il eut vingt-cinq ans, était aussi belle que son mari. Il eut le malheur de la perdre, après trois années d'une union céleste et il donna à son entourage le spectacle modèle d'une magnifique et pure douleur.

Isabelle — c'était le nom de la défunte — laissait à son époux une petite fille de deux ans, dont je dirais volontiers, et hardiment, qu'elle était aussi belle que jour, si le jour d'ici, comme celui, par exemple, de l'île de Formose, était d'une limpidité absolue. Pour me conformer à la vérité stricte, je dirai que cette enfant était et demeure sensiblement plus belle que le jour de Paris (16e arrondissement).

Que faut-il admirer le plus chez Frédéric, de cet amour si noble de la beauté, ou de cette bonté infinie, ce courage de sacrifier ses idées les plus chères, qui lui firent, il y a quelques années, prendre à son service un domestique qui portait le nom de Joachim et qui ne s'arrêtait pas là : c'était un homme si laid, si vraiment repoussant que dans une cité bien

organisée il aurait dû, à chacune de ses sorties, être précédé d'une trompe, d'un claxon et d'une sirène à vapeur, pour avertir les femmes grosses qu'elles eussent en toute hâte à fuir cette vision pernicieuse au plus profond de leur logis. Il était déplorablement asymétrique, ayant le front haut à droite, bas à gauche, le menton fuyant d'un côté et carré de l'autre, enfin le bras droit trop court ; ce qui lui permettait d'ailleurs d'exécuter avec l'autre bras un certain nombre de fonctions usuelles.

Quand Frédéric, le mois dernier, se vit sur le point de mourir, il fit venir sa fille à son chevet... (Je ne sais pas si je vous ai dit qu'elle s'appelait Aurore, mais il n'y a pas encore de temps perdu).

— Aurore, lui dit-il d'une voix défaillante, je vais mourir, et vous n'avez que dix-huit ans ; voilà deux idées qui ne semblent pas avoir de relation : elles en ont une, au contraire, et très étroite. Je vous laisse seule dans la vie, exposée, étant données votre jeunesse et votre beauté, à mille sollicitations masculines. Je ne vous fais pas promettre de ne pas prendre d'amants, car je ne veux pas emporter dans l'autre monde l'éternel remords de vous avoir contrainte à un parjure. Sur la sainte photo de votre mère, promettez-moi seulement, si vous prenez un amant, non pas de ne jamais le trahir, mais de ne lui être infidèle que pour tomber dans les bras d'un homme qui soit nettement plus beau...

Puis il mourut, ayant ainsi parlé. J'oubliais de vous dire que je me trouvais là et que j'avais été témoin du serment d'Aurore... « Je jure, avait-elle dit pieusement, de ne jamais trahir un homme qu'au bénéfice d'un amant plus beau... »

— Comment ? lui dis-je quinze jours après... Il paraît que vous couchez avec cet affreux Joachim ?

— Rappelez-vous mon serment, me dit-elle. C'est pour avoir de la marge...

A bientôt, cher Monsieur Pic.

TRISTAN BERNARD.



Dessin d'HENRY BATAILLE

LETTRE DE LOUIS FOREST

Mon cher Pic,

JE m'intéresse, comme vous, au mouvement Dada. Je m'y suis intéressé avant son existence, car voilà bien vingt ans déjà que je me suis pris à étudier le sens de la poésie chez les enfants en bas âge et le rythme du vagissement. Dada ! Ce redoublement a donc été, pour moi, révélateur ! Popo, toto, coco, papa, tata, etcætera. C'est la même inspiration linguistique.

Les amants sont aussi souvent, par la force de la nature qui, dans certaines circonstances, rallume le primitif, tentés de bêtifier sur le même mode. Vous n'ignorez point, Pic, par votre propre expérience, que les hommes même affinés, aux minutes d'ardent amour, sont ramenés, malgré eux, au mouvement Dada... Ces temps derniers j'ai pu également observer des chiens obsédés par la pleine lune. L'un d'eux, lui adressant une incantation, excita les autres et, les yeux au ciel, ils me donnèrent une représentation Dada, fervente et convaincue.

Le mouvement Dada est donc une expression de la nature. Comme nous assistons à une réanimalisation de l'humanité, il n'est pas étonnant que quelques jeunes gens en aient désiré tirer une forme d'art, soit que, sincères, ils l'aient voulue pour eux, soit que, spéculateurs, ils l'aient voulue adéquate à l'intellect de quelques amateurs.

Au plein de la guerre, mon cher Pic, je vous ai envoyé un livre, la : « Descartomancie ou : On peut prévoir l'avenir. » J'ai essayé, dans cette étude, d'indiquer, pour la vie de tous les jours, les simples règles, si souvent oubliées, de l'entendement humain. Pour ce volume, j'avais eu l'idée d'écrire un poème dans le genre de ceux que la rudimentarisation par l'ignorance, l'affaiblissement des méninges et le cosmopolitisme devaient fatalement, d'après mes déductions, faire naître chez nous

dans des temps prochains. C'était, notez-le, avant la naissance du mouvement Dada. Je n'imprimai pas ce poëme prophétique dans le livre déjà trop gros ; mais je l'envoyai à M. Henry Lapauze qui le publia dans la « Renaissance ». Vous me permettrez de rééditer ici ce chef-d'œuvre pré-dada à qui le bruit de la guerre fit un tort immérité :

BROUISSEF CHICHONS LA !

« — Brouïssef chichons là, amie. » — Non ! Ici l'âpre feuille est mouie,
Non ! Plus loin, volète ta gazouille et la brouïssef. Aime.
Sous l'arbre, aime ou sème ! L'un aime ou l'autre fume et sème.
Et sève ainsi remonte à — voilà ! — l'arbre ; c'est chic !

« — Brouïssef chichons là ! »... — Non ! Plus loin, noble cœur, le trafic.
Ici, ici, ici, sous l'arbre vert le spécimen d'hymen.
O nature que Cérès brouïssève, éden sous l'abdomen.
Plus loin, toi, porte sève pour demain-feuille, l'alambic.
Et maintenant, mes amis doux, si d'autres brouïssèvent à l'ombre,...

« Brouïssef chichons là ! » causons, nous : « Des fourmis ? Grattez. Ça tombre ».
Les... Oh que ! Chionodoxas sont bleues !... Cher mon, hier mon moteur cala.
L'herbe sur incurvés ou incurvés sur l'herbe, sans tralala,
Ainsi nous sous-parlons l'arbre tandis que, là-bas, d'autres en nombre
Vont, o nature éternelle, o arbre vert, redire : « Brouïssef chichons là !
Brouïssef chichons là ! Brouïssef chichons là ! »

Ces vers, mon cher Pic, eurent une certaine fortune. Une jeune fille qui sut s'en bercer en donna la traduction suivante :

« Pendant que la feuille tombe, l'oiseau gazouille et vole. — C'est le moment d'aimer. — Aime ou sème ; ne reste pas sans rien faire. — L'un aime, l'autre reste inactif. — L'autre travaille, la sève monte et crée la feuille ! Ne t'occupe pas du trafic, noble cœur ; choisis plutôt l'amour. Les uns aiment et les autres travaillent ; d'autres là-bas tombent et retournent à la nature. »

La demoiselle qui se livra à cette exégèse comprit-elle le sens profond de mes vers ? Je suis incapable de le dire. Cet art échappe à son auteur ; c'est ce qu'il a de beau, mon cher Pic.

Mais un aveu, tout bas. Ayant lu ce poème à Tristan Bernard, l'ayant lu avec sérieux, je dus reconnaître qu'il y avait tout de même là une espèce de musicalité intérieure, non négligeable. Pour un peu, j'allais m'y laisser prendre. C'est que le goût du rythme, même vague, est humain. Il est, à mon sens, né de l'alternance de notre respiration.

L'amusant de l'affaire fut que le « Journal des Débats » analysa longuement : « Brouïssef chichons là ». Il en blâma goût, forme, tendances. Je pus éprouver alors dans le vif, la jouissance que recherchent les promoteurs du Dada lorsqu'ils excitent des acrimonies ou des gloses.

Pour le critique de « Brouïssef chichons là », j'écrivis alors le sonnet suivant :

Je sais tourner aussi le vieux vers ronflonflon
Dont votre ami Boileau nota le catéchisme,
Le vers que vous aimez, le vers pion et sans schisme,
Dont la césure en plomb tombe, monsieur, d'aplomb.

Et c'est pour le prouver que, serrant le boulon
D'un moule alexandrin dépourvu de cubisme,
— Panpanpan, panpanpan, panpanpan, panpanbisme !
Je vous fais ce sonnet ni trop court ni trop long.

Il plaira, j'en suis sûr, à ceux dont le fétiche
Reste le vers assis, fessu, sur l'hémistiche,
Rythmé, correct, mondain, légal, ex-cathedra.

Et de même il doit plaire à qui le sort dénie
Le sens de découvrir le fond d'une ironie...
Et c'est pourquoi, je crois, monsieur, qu'il vous plaira !

Mon cher Pic, j'ai cru devoir aujourd'hui vous rappeler ces aventures. Elles me semblent, maintenant que ma prophétie annonçant le Dadaïsme a été réalisée, apporter leur petite contribution à l'étude de la poésie contemporaine, peut-être après tout aussi vaine contredada que dada !

LOUIS FOREST.

LA CHAMBRE

AU-DESSUS DES DÉPUTÉS

Cher Monsieur Pic,

VOUS douteriez-vous que les séances de la Chambre et leurs comptes rendus n'ont aucun rapport ? Ah ! C'est que les comptes rendus, faits par des journalistes, ne vous entretiennent que des députés, et il manque toujours le récit d'un homme qu'on aurait député... près des journalistes, pour vous parler de ces derniers, si cocasses, qui du haut de leur « poulailler » ne se contentent pas de suivre les débats, mais les mènent, les brouillent, les prolongent ou les précipitent par des appels, des cris, des éclats, du chahut : une vraie classe de rhétorique ! Mais comme les bancs les plus élevés de la salle arrivent à hauteur des tribunes, il semble aux parlementaires que la voix de la Presse n'est que celle de l'assemblée, si bien que les trois quarts du temps, ils sont à leur insu conduits par ceux mêmes que l'opinion publique a chargés d'aller voir comment ils se conduisaient. Quelle farce !

Les chroniqueurs de ce genre de spectacles ont une gavrocherie spéciale à leur race et à leur métier qui sait jeter dans n'importe quelle dispute le mot pour la juger, l'orienter, la conclure, le mot irrespectueux mais vrai, le mot humain et nécessaire qui avertit : « Eh là ! Eh là !... Ne vous prenez pas trop au sérieux ! ».

Quand le Président fait son entrée solennelle, parmi ses gardes du corps, la Chambre est encore vide, mais tout en haut, penché sur la salle comme s'il regardait de l'eau filer sous un pont, il y a toujours

quelque gratte-papier pour lancer : « Zut ! Aujourd'hui, c'est Péret ! En voilà pour jusqu'à dix heures ! » ou : « Flûte ! Arago ! Il va falloir tout mener pour lui ! ». Un confrère s'installe à droite, un autre à gauche. Les voici trois à guetter les députés qui entrent : « Tiens, Daudet a mis sa redingote à revers de soie ! Il va interpeller... Nous allons rire... Ah ! Papa Cornudet ! Je vous présente Môssieur le vicomte ; toujours éberlué : asseyez-vous, Môssieur !... Oh ! Murat ! Pige ce pantalon !... Est-ce un cadeau de son Comité ?... M'sieur Vaillant-Couturier... A gauche, vieux, à gauche ! Il va à droite : il est fou !... Non, c'était pour voir Daudet de près... Chut !... Voilà l'autre qui commence à délirer avec sa cloche. Pilant cet Arago. Quoi ? Qu'est-ce qu'il dit... Remise à demain ? Demain, samedi ? Séance supplémentaire ? Ah ! jamais ! Demain je suis invité dans la banlieue ! Non, non ! Pas demain ! Discussion immédiate !... Soutenez-moi donc, tonnerre de chien ! Gueulez avec moi ! La discussion tout de suite ! ».

L'idée est lancée. Les députés croient que c'est par un des leurs. Ils commencent à crier : « Pas samedi ! Mardi ! ». Mais quelques-uns hésitent. Alors la Presse enfle son boucan. On dirait qu'ils jouent de l'orgue là-haut. L'Assemblée prend le vent sans savoir d'où il vient. On entend : « Mardi ? Trop tard ! Tout de suite !... » Et c'est décidé.

— Ah ! ah ! font les journalistes qui sont dix à présent à se battre les cuisses, ils n'ont rien préparé. Ça va aller tambour battant : on sera libre à cinq heures !

Mais... M. le vicomte Cornudet monte à la tribune.

— N... de D... ! avec celui-là on est flambé ! C'est un type de tout repos, mais regardez ça ! Une phrase de dix lignes et il boit ; puis dix lignes, et il reboit. S'il pouvait se noyer ! Quoi ?... Hein ?... Il est noyé ?... Non, il parle ! Il parle de son amour pour l'Asie Mineure ? Petit sentimental, va, ne t'y fie pas : elle n'est pas si mineure que ça... Il se tait ? Déjà ? Oh ! Parlez, Monsieur, je vous en prie, parlez, parlez !

Et tandis que la Chambre joyeuse se détend en applaudissements de délivrance, la Presse tempête et annonce : « Au suivant ! Le premier de ces Messieurs ! ».

Marc Sangnier vient d'entrer, qui marche absorbé, les yeux sur ses pieds, tel un homme qui a perdu quelque objet. « Qu'est-ce qu'il cherche ? » lance là-haut quelqu'un d'un ton gras. « Il cherche sa voie », répond un autre d'un ton flûté. Et Marc Sangnier, farouche, dévisage ses ennemis de la droite.

Le débat continue. La parole est à Ernest Lafont. Lui ? Ah ! La Presse se déchaîne :

— Non, non, assez ! C'était bon avec l'autre Chambre ! Assez ! A la Trappe !

Mais Lafont Ernest parle fort bien dans le tumulte. Barrès arrivait : le voyant, il est reparti. Cachin sortait : il soupire et il reste. Daudet le guettait ; il attend son attaque ; elle arrive ; tumulte. Mayéras qui n'est plus député et redevient journaliste, pénètre dans la tribune.

— Vieux frère, ça ne te paraît pas plus rigolo d'ici que quand tu étais lâché dans le cirque ?

Mais Millerand demande la permission d'interrompre : « Monsieur Daudet, déclare-t-il, veut m'interpeller. Quelle date la Chambre... ».

« Comment quelle date ? Aujourd'hui ! Illico ! » crient les journalistes. Voilà assez longtemps qu'on s'embête avec un débat interminable qui n'intéresse que le pays ! Il y a autre chose que le pays ! Lafont, débarrassez le plancher ; et qu'on lâche Daudet !

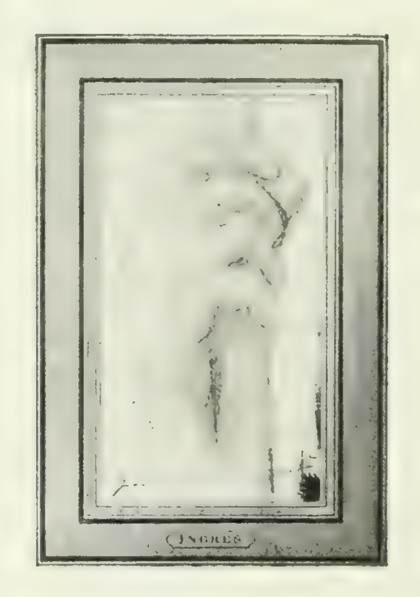
Un frémissement de curiosité descend de la tribune de la Presse et court sur cette assemblée sensible au pathétique. Les visages frétillent. Les P. T. T., le budget, tout cela peut bien attendre ; tandis qu'une interpellation, ah ! on va les voir s'empoigner ! Oui, oui, parfait, immédiatement ! Et Daudet déjà a sauté à la tribune. Il prononce deux mots, crie les trois suivants, hurle pour le sixième. La gauche se dresse ; les journalistes l'excitent. Mais le prince Murat lance : « Embusqués ! ».

Aussitôt les journalistes de se tourner vers la droite. Moro-Giafferi les rappelle à gauche. « Non ! au Palais, vieux ! Ou au Sénat ! Pas ici ! Chut ! Sangnier va parler... Il parle... il a parlé ; il est loupé ! C'était sûr... Et qui recommence maintenant ! Lafont ? Sans blague ? C'est une plaisanterie ! Un faux Lafont, un type qui a mis sa perruque ? Hein ? C'est le vrai ? Il n'y a plus qu'à filer. Je file. Tu files. Filons. Au revoir. On va prendre des bocks ! ».

Et dire qu'au lendemain des séances, jamais dans aucune feuille on ne trouve le moindre écho de cette galerie populaire, où sont les titis de l'opinion, les seuls peut-être qui jugent sainement ! C'est eux pourtant qui écrivent : hélas ! pas comme ils parlent ! On ne retrouve dans leurs articles, ni clins d'yeux, ni claquements de doigts, ni ces éternuements magnifiques qu'ils précipitent sur l'assemblée. Et... moi-même me sens malhabile, cher Monsieur Pic, à faire grouiller tout cela dans une lettre. Je m'arrête. Déchirez ce papier où j'ai inscrit des noms, ou si vous les montrez, jurez que ce sont des pseudonymes !

Tout vôtre,

RENÉ BENJAMIN.



Collection de Monsieur Pic · *Sanguine* (Ingres

MES MÉMOIRES

par Lucien GUITRY

(Suite)

MAIS non, mon cher Pic, bien moins que cela !

Lorsque je quittai le Conservatoire, M. Montigny me fit un engagement de trois ans — 6.000 fr., 7.000 fr., 8.000 fr. — et c'était énorme ! Saint-Germain en pleine forme, en plein talent, en plein succès lui a, un jour de cette même année 78, demandé en ma présence mille francs par mois pour renouveler son contrat.

— Mille francs ! répondit Montigny, mais ce sont les appointements de Lesueur !

— Alors ? dit Saint-Germain.

— Tu es fou, conclut Montigny, on ne répond pas à un fou !

Quelle époque !

Montigny avait pour moi une affection paternelle dont il me donnait des témoignages touchants. Je lui rappelais son fils, Chéri (tel était son prénom) qu'il venait de perdre affreusement. Chéri était mort enragé pour avoir été mordu par son petit chien.

Montigny s'amusait à me faire dire des vers et répéter des scènes classiques devant n'importe qui dont il recevait des visites au Gymnase. Cela se passait généralement au foyer et cela ne m'amusait guère. J'imagine

que les assistants n'y goûtaient qu'un plaisir limité ; mais tous nous voyions Montigny si heureux que, ma foi, on faisait bonne figure devant ce visage réjoui.

J'ai débuté au commencement d'Octobre 1878, au Gymnase, dans le rôle d'Armand Duval, de la « Dame aux Camélias ». J'avais dix-sept ans et demi.

Je crois me rappeler que j'étais exécrable dans les trois premiers actes et peut-être (je dis : peut-être) assez bien au quatrième.

Après cet acte, on releva le rideau cinq fois — ce qui ne prouve absolument rien.

Montigny était de haute taille, corpulent ; il portait favoris ras et moustache blanche coupée court sur la lèvre. Son crâne était énorme. Il avait les yeux à fleur de tête, le dessous en était largement poché. Il s'habillait de grands vêtements amples en drap noir. Il parlait à ses acteurs et à ses auteurs avec une autorité souveraine, mais rien de brutal ni de tyrannique.

Dumas avait à cette époque cinquante-deux ans. Il était charmant. En pleine gloire depuis quelques années, il était au Théâtre-Français et venait récemment d'y donner « L'Étrangère ». Tout remué de souvenirs il revint au Gymnase pour assister à nos répétitions de la « Dame aux Camélias ».

Je me souviens qu'à un moment Montigny, remontant de la salle sur le théâtre, nous déclara : « La scène du second acte n'y est pas. » et, s'adressant à Dumas (Montigny avait alors soixante-quinze ans), il lui dit :

— Alexandre, tu vas me donner la réplique de Marguerite, moi je vais faire Armand.

Il s'assit avec grande précaution sur une chaise, la tête menacée à tout instant de disparaître sous le chapeau haut de forme que maintenaient seules les oreilles repliées en cariatides, et, appuyé des deux mains sur sa canne, laissant s'écarter ses genoux tant qu'ils voulurent, il com-

mença : « Marguerite, vous m'avez fait mal ! ». C'était pesant, terrible, essoufflé ; tous les trois mots environ, il s'arrêtait comme s'il dictait un discours mal conçu à un copiste peu doué, et j'écoutais.

Oh ! bien sûr, il me paraissait que, de cette façon, « ça » non plus n'y était pas. Alexandre Dumas donnait à Montigny la réplique de Marguerite Gautier et, pour jouer l'indifférence de la courtisane devant les reproches injustifiés de son amant, Alexandre Dumas faisait mine de mâchurer son lorgnon entre ses dents. Il récitait presque aussi lentement que Montigny, mais il était, lui, un peu honteux ; l'autre, pas du tout.

La scène finit dans une extraordinaire majesté ; Montigny était arrivé à l'imminent sommeil. Inévitablement, Dumas s'était englouti de même. Montigny dit : « Voilà la scène » et se tournant vers Dumas : « N'est-ce pas, Alexandre ? ».

Et Dumas malicieux répondit : « Oui, oui, exactement ! ».

Puis redoutant les conséquences d'une pareille indication, il dit en faisant faire à son poing deux ou trois ronds rapides dans l'espace, comme s'il fouettait une crème : « C'est ça ! Mais plus vite ! plus vite ! ».

Dumas, ce jour, me remit de son roman, la « Dame aux Camélias », un très bel exemplaire d'une édition privée, avec cette dédicace :

« A mon jeune Armand Duval, Lucien Guitry, à qui je prédis, s'il « continue à travailler comme il l'a fait jusqu'à ce jour, la plus belle « carrière dramatique. Souvenir de son premier auteur. »

Ce rôle d'Armand Duval m'a toujours paru insupportable et je m'en croyais délivré à tout jamais après la dernière représentation de cette première série et, pas du tout ! car, en Russie, cette malheureuse pièce a servi de début à toutes les jeunes premières qui mouraient d'envie de mourir de la poitrine vers minuit moins le quart, dans le rôle de Marguerite Gautier.

Dix ans plus tard, revenu à Paris et m'en croyant à tout jamais dépoisonné, j'avais la douleur d'en connaître trois reprises nouvelles avec Sarah ; et la dernière de ces reprises, en costume !

Mon Dieu ! comme je me suis embêté encore dans cet habit marron ! Mais comme Sarah, dans Marguerite, était donc belle et charmante ! D'ailleurs — Sarah, splendeur incomparable — et ce mot a une valeur, n'est-ce pas ? Sarah, Monstre Sublime de grâce, de puissance et de noblesse, Sarah qui peut parler de ce « sacré Soleil » comme du Dieu dont elle est descendue en nous faisant dire : « Mais oui, au fait » ; Sarah que nous nommons « Sarah » quand nous parlons d'elle et que nous appelons « Madame » quand nous lui parlons — oui — « Ma Dame », — car elle est véritablement « Notre Dame du Théâtre » — chère Sarah ! Merveilleuse amie !

Au cours de mes dernières répétitions de la « Dame aux Camélias », en 1878, Dumas a modifié une réplique bien curieuse dans cette pièce :

« Est-ce que je vais danser avec Saint-Gaudens ? » demandait Olympe. « Non ! répondait Marguerite, j'y danserai, moi ! ».

Le sourire de Dumas donnant le coup de crayon sur ce « j'y » !

On dit depuis : « Non. Je danserai avec lui, moi ! ».

Dumas, un jour, m'a dit aussi : « Mon père m'a donné la vraie recette pour faire une bonne pièce : un premier acte très clair ; un dernier acte très court et de l'intérêt partout. »

La deuxième pièce que j'ai jouée au Gymnase, c'est l' « Age Ingrat ». Là je suis sûr de mes souvenirs : j'y étais détestable — mais je n'y étais détestable que d'un bout à l'autre ! L'erreur n'est pas grave quand elle n'est que totale !

Je n'avais pas dix-huit ans et je jouais un désabusé, commandant en retraite, assez vieux serin, ridicule et bafoué.

De Pailleron, je n'ai pas grand souvenir. Il avait un bel appartement quai Malaquais, à l'hôtel de Chimay, pris depuis par les Beaux-Arts. Il avait une grande barbe châtain, un gros sourire, un toupet de cheveux et il m'a dit à la messe de mariage de Mlle Derval qui épousait M. Pitron :

« Vous avez vu la pièce du Gymnase ? Quelle ordure ! Ça pourrait s'appeler : une tempête dans un bidet ! ».

C'était la « Navette » !

J'ai joué aussi la « Comtesse Romani », une pièce de Gustave Fould, devenue pièce d'Alexandre Dumas fils et signée Gustave de Jalin, du prénom de Fould et du nom d'un des personnages du « Demi-Monde ».

Fould était un homme de taille moyenne, à la barbe blonde, au parler zozotant et qui parlait avec fréquence de son tailleur, un tailleur qu'il recommandait et qui s'appelait Pomadère !... Pomadère ! ! !

C'était bien Second Empire !

Quand Dumas arrivait, Fould disparaissait.

J'ai joué aussi et en été, bon dieu ! par quelle chaleur ! une pièce en trois actes de Louis Leroy, très grand diable d'une soixantaine d'années, qui écrivait, je crois, au « Journal Amusant » ou au « Charivari » et que Montigny semblait tenir en vague amitié légèrement railleuse et qu'il appelait le « Piston sentimental ». Il avait l'air en effet d'un piston de fanfare. Le Gymnase lui jouait tous les trois ans en plein mois d'août une pièce qui, mon dieu ! n'était pas autrement mauvaise.

Je jouais cette dernière pièce avec Alice Regnault, à cette époque très agréable comédienne, délicieusement jolie et rieuse. Francès jouait dans la pièce. Un soir, on eut à le remplacer et l'acteur chargé de ce soin, ne sachant pas son rôle, dut lire sur le manuscrit. Un fait curieux se produisit : nous avions une scène d'amour avec Alice Regnault, et le personnage en question, à quelques pas de nous sommeillait, puis finissait par s'endormir. Cependant, nous continuions nos tendres propos :

« Faites attention », me disait-elle.

Je lui répondais : « Il n'y a pas de danger, il dort profondément ».

Mais l'autre, attentif à ses répliques de rentrée, surveillait le texte et n'en tournait pas moins les pages de son manuscrit, les yeux grands ouverts. Il lut cette indication : « Il ronfle ». Et, toujours dans la même posture attentive et tournant les pages, il émit quelques ronflements sonores, nous regardant de temps à autre d'un air inquiet et penaud...

C'était assez curieux !

J'ai joué encore une pièce dont le titre était : « Celle qu'on n'épouse pas », et qui était en un acte.

L'auteur s'appelait Paul Alexis, l'un des disciples de Zola. Il jouissait d'une assez agréable notoriété. Pas très grand, assez gros, moustachu, myope à l'excès, grisonnant et négligé dans sa tenue.

C'était un homme sympathique, un compagnon fort agréable. On redoutait son approche, à cause qu'il était oublieux du nombre de fois qu'il avait confié « aux mesmes personnes » une lettre de Dumas fils qu'il portait constamment sur lui. C'était une lettre aimable qui l'encourageait à faire du théâtre, après lecture de sa petite pièce.

Paul Alexis aimait à se faire lire à haute voix cette lettre par les personnes qu'il rencontrait.

Alphonse Daudet le désignait ainsi : « Le gros homme qui sort des lieux ». Il semblait que ce fut absolument exact. Dans tous les cas, c'était irrésistible, surtout lorsqu'après cette réflexion d'Alphonse Daudet, on voyait s'avancer cet excellent Paul Alexis...

En vertu de quoi, mon cher Pic, je serre, sans trembler, votre main loyale.

LUCIEN GUITRY.

LETTRE DE JÉROME & JEAN THARAUD

Cher Monsieur Pic,

VOTRE grand ami Tristan Bernard vous a fait, le mois dernier, une communication savante et du plus haut intérêt, sur un jugement, inédit jusqu'à ce jour, rendu par le roi Salomon.

Sa lettre me remet en mémoire un petit fait divers, que jadis j'ai recueilli en Ukraine. Certes, il est loin d'avoir la haute portée historique et morale de la sentence si heureusement retrouvée et mise au jour par l'auteur de « Triplepatte », du « Petit Café », du « Cordon Bleu » et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Je vous l'envoie pourtant comme une contribution modeste à l'histoire, qui reste à écrire, de l'ingéniosité avec laquelle Israël, depuis la chute du Temple, l'Exil et tout ce qui s'ensuivit, s'est toujours tiré d'affaire au milieu des Nations.

L'histoire se passe à Kiew, un jour de grand marché :

Vous savez, cher ami, qu'avant la Révolution, les Juifs russes étaient contraints, par des ordonnances sévères, d'habiter certaines localités dont ils ne pouvaient sortir que munis d'un passeport. A Kiew, le séjour de la ville leur était formellement interdit. Et quand on y trouvait un Juif de passage, sans son précieux papier, le délinquant se voyait condamné, d'abord à une forte amende, ensuite à regagner à pied la résidence, plus ou moins lointaine, d'où il était venu par le train. Cela n'empêchait pas qu'aux jours de marché, la ville était remplie

d'Hébreux qui, en fait de passeports, n'avaient dans la poche de leur caftan que leur mouchoir à carreaux et la bouteille aux ablutions qui sert aux soins les plus intimes. Il faut d'ailleurs ajouter que bien moins par tolérance que par nonchalance asiatique, l'autorité se montrait assez facile et ne devenait exigeante que lorsque Son Excellence, le Chef de la Police, ayant perdu au jeu, éprouvait le besoin, pour rentrer dans son argent, de faire une copieuse distribution de procès-verbaux et d'amendes. Ces jours-là, sur un coup de sifflet, les policiers s'élançaient. Et alors, c'était une fuite éperdue d'échines courbes, de pieds plats, de longues barbes jamais coupées, et de papillotes rituelles dissimulées sous le chapeau. Bref, il ne restait sur la place que les rares enfants d'Israël qui par hasard étaient en règle.

Quelle fut un jour, cher Monsieur Pic, l'angoisse de Moïse Tobschiner, lorsque, discutant au marché avec Abraham Braunstein, pour lui prouver que le chat et que la zibeline ne sont pas un même animal, il entendit retentir le terrible coup de sifflet, annonciateur de la rafle ! D'un rapide regard, les deux compères avaient compris leur situation respective à l'égard de la police, en même temps qu'ils mesuraient toute l'imminence du péril, à la vue de deux argousins qui marchaient sur eux à grands pas.

Une inspiration divine descendit sur Abraham.

— Reste ici, dit-il à Moïse, ne bouge pas, et laisse-moi faire !

Sur ces mots, il prit sa course, tandis que les deux policiers, laissant là Moïse immobile, et qu'ils supposaient en règle, s'élançaient derrière Abraham à travers les rues de Kiew.

Ce fut, pendant près d'un quart d'heure, une poursuite éperdue. Enfin, le fuyard s'arrêta. Les agents s'en saisirent, et sans plus d'explications ils le poussaient déjà vers le Commissariat, quand d'une voix paisible encore qu'un peu essoufflée :

— Pardon, Messieurs ! Un moment ! Qu'avez-vous donc contre moi ? leur demanda Abraham.

— Ton passeport, Juif de malheur !

— Le voici, dit-il en tirant des profondeurs de son caftan un papier fort crasseux, mais en bonne et due forme — car, loué soit l'Eternel ! tant qu'on peut lire un nom sous la graisse et les taches, un papier est toujours valable.

— Alors, pourquoi te sauvais-tu, maudit Juif ?

— Excusez-moi, Messieurs, je ne me sauvais pas ! Je courais simplement parce que j'ai pris, ce matin, un verre d'eau de Karlsbad.

L'eau de Karlsbad, cher Monsieur Pic, c'est, vous le savez, la grande eau digestive de toute l'Europe Orientale, et l'étiquette collée sur la bouteille recommande de courir sitôt après l'avoir bue.

— Mais ne voyais-tu pas, animal, que nous courions après toi ? et ne pouvais-tu t'arrêter ?

— Eh ! je le voyais bien, Messieurs ! Mais je croyais que, vous aussi, vous aviez bu de l'eau de Karlsbad...

Mince historiette, en vérité, mon vénérable ami. Mais je vous avais prévenu. Et tout de même, si je ne m'abuse, ce menu fait, entre mille autres, jette sa petite lumière sur la façon dont en Russie, Israël, ces derniers temps, s'est débarrassé du gendarme.

Bien respectueusement à vous.

JÉROME & JEAN THARAUD.

LETTRES THÉATRALES

D'UN QUI NE VA GUÈRE AU THÉATRE

MONSIEUR PIC, mon bon ami, je n'aime pas le cinématographe ; et, cela dit, je pourrais m'abstenir de rien ajouter, ayant, somme toute, répondu à votre question. Toutefois, il me souvient d'un monsieur à qui moi-même je demandai jadis son opinion sur la Mort et qui me répondit : « Je ne l'aime pas... ». J'ai toujours trouvé ce monsieur-là simpliste dans ses opinions, et j'ai gardé l'impression qu'il m'avait insuffisamment renseigné. A Dieu ne plaise, cher Monsieur Pic, que jamais je vous renseigne insuffisamment ! Je reviens donc sur ma réponse, et vous déclare qu'à la vérité je n'aime pas le cinématographe ; mais que j'aurais fort bien pu l'aimer ; et qu'il est possible que je l'aime un jour.

Expliquons-nous.

Monsieur Pic, êtes-vous allé en Espagne et savez-vous ce qu'on y appelle le théâtre des « zarzuelas » ? C'est un spectacle qui se peut découper, par tranches, le plus commodément du monde. La soirée s'y divise, en effet, par exemple en quatre fractions égales ; et ces quatre fractions sont attribuées à quatre petites pièces bien distinctes les unes des autres. Le spectateur achète à la porte, non pas un billet collectif donnant droit aux quatre représentations successives, mais un billet

partiel donnant droit à l'une des quatre seulement. Vous voyez d'ici l'économie du système : au lieu de payer vingt francs mon fauteuil d'Opéra et d'assister à « Guillaume Tell » du prélude au baisser du rideau, je paie cinq francs, j'entre à dix heures, je sors à dix heures trente, et j'ai savouré le troisième acte(1) (1 bis). Inutile de vous souligner le principal avantage d'un tel système. A notre présente époque de vie chère, le théâtre des zarzuelas aurait probablement chance de s'implanter victorieusement de ce côté-ci des Pyrénées.

Ce, néanmoins, je n'aime pas le théâtre des zarzuelas. Je ne l'aime pas parce que c'est un théâtre au rabais, et que je n'aime rien de ce qui est au rabais. Je ne l'aime pas parce qu'il n'a d'autre prétention que celle d'amuser son public et que toute chose uniquement amusante m'a toujours ennuyé uniquement.

— Ainsi, m'allez-vous dire, vous n'aimez pas les pièces en un acte ?

— Pardon ! Je n'aime pas « toutes » les pièces en un acte. Je n'aime pas les pièces que leur auteur a été condamné à faire en un acte, mais il y a des pièces en un acte que j'aime beaucoup.

N'importe, d'ailleurs. Il ne s'agit pas de cela...

Monsieur Pic, mon bon ami, je n'aime pas le cinématographe, — et c'est de ceci qu'il s'agit, — pour la même raison que je n'aime pas le théâtre des zarzuelas.

Je n'aime pas le cinématographe parce que le cinématographe est un théâtre au rabais. On y a lésiné sur la couleur, sur la parole et sur la perspective. Le tout, pour y obtenir des fauteuils d'orchestre économiques. Voilà ce que je ne peux pas accepter.

Mais vous voyez immédiatement la réserve qui s'impose : j'aurais aimé un cinématographe qui n'eût pas été un théâtre au rabais. Et, justement, le cinématographe eût très facilement pu ne pas l'être.

(1) En admettant naturellement que le III de « Guillaume Tell » n'ait aucun rapport ni avec le I, ni avec le II, ni avec le IV. (Note de l'auteur.)

(1 bis) Ce qui est d'ailleurs exactement le cas. (Note de Monsieur Pic.)

— Comment cela ?.

— Vous allez voir :

Êtes-vous allé au Pôle Sud, Monsieur Pic ?

Moi non plus. Non que l'envie m'en ait manqué, mais la plupart des deux ou trois surhommes qui ont réussi ce petit voyage ont dû y consacrer sept ou huit années de leur vie... Sept ou huit années, c'est long... D'autant que la vie est courte.

Tout de même, n'être jamais allé au Pôle Sud, c'est un gros regret. Eh bien ! Depuis hier, figurez-vous que ce regret m'est adouci.

— Pourquoi ?

— Parce que, depuis hier, je me figure approximativement ce qu'aurait pu bien être ce voyage que je n'ai jamais fait et que je ne ferai jamais.

— Comment ?

— Grâce au cinématographe. Et voilà justement où j'en voulais venir, Monsieur Pic, mon excellent ami ! Si je n'aime pas le cinématographe, qui est... au fait, pardon ! qui n'est même pas : qui essaie d'être un théâtre au rabais, j'adore le cinématographe qui reste cinématographe ; le cinématographe qui s'occupe de choses sans équivalence au théâtre ; le cinématographe qui réalise des choses que le théâtre n'aurait jamais eu la prétention de réaliser.

Je vous parlais, à ce propos, cher Monsieur Pic, des surhommes qui ont découvert le Pôle Sud. En bonne justice, ils sont trois : le Norvégien Amundsen qui, le premier, parvint à cette fameuse latitude 90, et qui en revint ; l'Anglais Scott qui y parvint le second et n'en revint pas ; et l'Anglais Shackleton qui n'y parvint pas mais qui en approcha si près qu'en vérité je ne puis me résoudre à ne le pas compter parmi les conquérants du Pôle ; surtout, étant donné ce détail que, pour ne pas tout à fait réussir, ce surhomme-là souffrit certainement plus que ceux qui avaient réussi, et fit preuve d'une énergie probablement supérieure. L'expédition de ce Shackleton, voilà, Monsieur Pic, mon bon ami,

ce qu'il vous serait loisible de voir actuellement dans un cinématographe, si vous n'aviez fait vœu de ne jamais sortir du paradis qu'est votre maison. Pour une fois, peut-être avez-vous tort.

Toutefois, je ne vais vous « raconter » ni les pingouins, ni les chiens esquimaux, ni les icebergs, ni la banquise, ni les tranches de phoque... (les phoques se coupent en tranches comme les saucissons, cher Monsieur Pic ; mais en long, pas en travers...) Tout cela, certes, est du plus haut intérêt, mais je n'aurai pas l'impudence de vouloir vous l'apprendre. Je me permets simplement d'attirer votre attention sur ce point : que jamais, ni au Vaudeville, ni à l'Opéra, ni même à la Comédie-Française, aucune compagnie ne nous a représenté les éléphants de mer en liberté, ni le blizzard au naturel : le Théâtre n'y aurait pas suffi ; il y fallait cette invention neuve capable de nous fournir des spectacles neufs : la Photographie Animée. Elle seule pouvait nous donner, non la représentation, n'exagérons rien ! mais l'image approchée, le schéma, la démonstration de ce qu'est cette région formidable et à peine aperçue par à peine trois chefs et trois équipages, — cent hommes en tout, peut-être ! cent hommes, entre les deux milliards d'êtres humains qui peuplent la planète... Cette vision-là, rien, exactement, n'aurait pu nous l'évoquer, il y a seulement vingt ans. Et c'est aujourd'hui chose faite, — grâce au cinématographe.

Or quand le cinématographe s'occupe ainsi de ce qui est proprement son métier, je l'aime beaucoup, cher Monsieur Pic. Quel malheur que, le déplorable goût populaire aidant, on ait détourné de son vrai chemin cette glorieuse invention qui aurait pu être si féconde ! Quel dommage que, partie des cartes postales illustrées, la niaise sensiblerie de Jenny l'ouvrière et de Monsieur François Coppée ait cru devoir pousser plus outre, et envahir l'écran ! Voilà, voilà !... on veut toujours faire les choses pour lesquelles on est le moins fait... A chacun son métier, disait le vieux proverbe... Le vieux proverbe, de nos jours, a singulièrement

tort. L'écran, au lieu de nous dérouler le Pôle Sud, prétend plus généralement à nous « filmer » « La Rafale » d'Henry Bernstein ou « Le Passé » de Porto-Riche... tout comme M. Monmousseau, au lieu de chauffer sa locomotive, prétend à « nationaliser » les voies ferrées... Je veux être modeste, Monsieur Pic, mon excellent ami ; je n'ai pas la prétention que jamais les vaches soient bien gardées ! mais, tout de même, si elles pouvaient l'être un jour un tout petit peu moins mal !

CLAUDE FARRERE.



Collection de Monsieur Pic

Zamore, le nègre de la du Barry (par Lemoyne)

LETTRES DE MOINEAU

ACCUEILLIES, RECUEILLIES ET CORRIGÉES

par HENRI DUVERNOIS

(Suite)

...CALME-TOI, cher ancien *Zizi*, je ne t'ai pas trompé tant que ça et la vérité ne sera pas si difficile à dire que tu le penses, après trente ans ! J'ai été Moineau ou la Folle raisonnable et je suis aujourd'hui sereine et pacifiée, parce que j'ai plus de remords que de regrets. Comment aurais-je su que tu m'aimais vraiment : tu ne me le disais pas. On avait, en 1885, une singulière difficulté à sortir « Je t'aime » de son cœur. Ce n'était point encore une monnaie dépréciée. Au surplus, je ne réfléchissais guère et si tu me permets une comparaison poétique, j'étais un pétale de fleur emporté par le plus clair, par le plus furieux, par le plus bondissant des ruisseaux d'Avril. Il y eut des circonstances...

Quand je fus en possession d'un gros billet de vingt-cinq louis, je courus m'acheter une paire de souliers mordorés. Je les avais contemplés bien souvent à la devanture d'un bottier des boulevards. Le rêve devenait une réalité. Je m'assis donc dans la boutique pleine, j'attendis sagement mon tour et une demoiselle de féerie m'apporta la première preuve palpable de mon luxe. Sois assuré que j'avais choisi pour cette solennité ma meilleure paire de bas. Il faut croire qu'elle n'était pas fameuse, puisque ma bottine enlevée laissa voir un trou déshonorant par lequel

prenait l'air un orteil intempestif. Je rougis. Les clientes sourirent avec dédain. J'eus alors une inspiration. J'enlevai mon bas d'un coup et j'exhibai devant ces péronnelles un pied nu, un pied si net, si harmonieux que ce fut au tour des clientes de rougir. Ces pauvres dames pensaient à leurs extrémités pour orthopédistes, chacune faisait un retour douloureux sur soi-même et j'obtins, dans la haine générale, un facile triomphe. Plus complet encore que je ne l'eusse imaginé : du boulevard, quelqu'un m'avait remarquée, un jeune homme qui collait à la vitre la face hâve et malicieuse d'un gamin devant les éclairs et les babas du pâtissier.

C'était Gotre.

Il me dit :

— Bravo ! vous avez été très chic ! Mademoiselle, je sais qui vous êtes... Vous êtes la Fantaisie, je vous cherchais depuis longtemps. Je commençais à désespérer. Vos souliers mordorés sont d'ailleurs hideux ; mais quand vous aurez du goût, vous ne serez plus la Fantaisie. Promenons-nous ; je connais des endroits où l'on trouve les tableaux et les bronzes les plus ridicules.

J'acceptai. Je dois dire que je trouvai les tableaux ravissants et les bronzes superbes. Gotre m'apprit ainsi à me méfier de mes inclinations artistiques. Et de là datent mes relations avec ce comique poignardé dont tu as été si jaloux. Gotre, auteur d'un recueil de vers, d'une plaquette de prose et d'un roman inachevé, est mort à trente ans, de son mépris du déjeuner et du dîner courants. Dès qu'une somme lui tombait du ciel, il m'invitait et j'acceptais. Je peux te l'avouer maintenant, cela me faisait du bien, après avoir vu trop de riches si pauvres, de voir ce pauvre si riche. Un balthazar à tout casser, qui suivait et précédait des jours de famine. Gotre, minuscule, demandait au restaurant trois Bottins : un pour s'asseoir dessus, deux pour mettre sous ses pieds.

— Voilà ce que je fais du Commerce ! s'écriait-il.

Un roi sur son trône n'eut pas été plus fier que Gotre sur son Bottin, avec son crâne de fœtus, ses cheveux d'un blond malade, sa barbe

et sa moutache de mousquetaire phtisique, pour les jours de Mi-Carême où il pleut. Au dessert il me dédiait une sorte de poème blanc de ce genre :

La grotesque petite usine
Que je porte en moi !
Des vins, du poisson mort,
De la chair de vache, de la crème au chocolat,
Du sang, du café, de la confiture,
Des crèpes, des œufs, des truffes, du café, de la soupe,
...Dire qu'avec tout ça nous ferons de l'amour !

Nous ne faisions, d'ailleurs, rien du tout, je te le jure mon ami. Quand mon pauvre Gotre, un peu ivre, commençait à vaciller sur son Bottin, je le prenais sous le bras et je le ramenais chez lui. Quelle chambre ! Il écrivait sur une planche à repasser, don d'une blanchisseuse admirative. Pour ornement, onze parapluies accrochés au mur : « Je pends les bourgeois ! » affirmait-il en grinçant des dents. Il avait choisi les spécimens les plus monstrueux, ceux qui représentent des têtes de cheval en os carié ou des singes accroupis sculptés dans un bois funèbre. Au-dessus du lit, tombant du plafond et retenu par un fil très mince, un pavé de onze mille kilogs — en carton-pâte, histoire de faire crier d'angoisse les petites dames qui se hasardaient dans ce galetas. « Je leur dois au moins une émotion », déclarait Gotre. Je le couchais donc, sous la menace de son pavé. Il restait là, un peu frissonnant, avec cette crainte de se coucher pour toujours qui fait de ces malingres autant de noctambules.

— Allume toutes les bougies ! suppliait-il.

Puis :

— Déshabille-toi, mon Moineau.

Je me déshabillais. Gotre avait acheté en mon honneur un bon petit poèle, un poèle rageur qui sifflait, ronflait et crachait des flammes quand on lui donnait du charbon. Je restais nue, sur l'unique fauteuil, en face de mon camarade, pour entendre les mots qu'il me disait, des mots qui

parlaient de moi, qui me chantaient, qui me célébraient de la tête aux pieds, des mots si tendres, si fervents, si enveloppants que toute ma chair en était heureuse, comme d'autant de caresses... Me comprendras-tu, aujourd'hui ? Oui... Un jour il m'avait si bien bouleversée que je lui dis :

— Gotre, tu serais content si je venais un peu à côté de toi ?

— Bien sûr...

— Alors, fais-moi une petite place.

— Non.

— Pourquoi, non ?

— Parce que je te connais : tu ne peux pas aimer sans aimer...

Il ajouta :

— Permets-moi cependant de t'adresser l'expression de ma plus vive reconnaissance et de mes sentiments dévoués.

As-tu assez tiqué sur ce pauvre être, mon ami ! Tu lui devais cependant, de n'être plus caressé par une brute, mais par un être sensible. Gotre a eu des disciples ; j'ai été son élève. Une très bonne élève. Tu étais jaloux des bouquins qu'il me prêtait. Un jour, tu m'as déclaré superbement :

— Moi aussi, j'ai beaucoup lu... J'ai même été amoureux de presque toutes les héroïnes : de Manon Lescaut, de Namouna, de Rolla...

J'ai beaucoup ri et tu n'as pas insisté, mais tu t'es mis au travail et un beau soir tu as découvert Gotre avec une stupeur hargneuse... Et quand tu as appris sa fin, dans cet hôpital de Montevideo, tu as eu l'affliction rayonnante d'un amoureux qui présente ses condoléances à la veuve de son ami.

Mais il se produisit alors un singulier revirement. Gotre, ayant disparu, conquit la célébrité posthume d'un peintre bafoué de son vivant. Ses livres ne s'étaient pas vendus ; ses premières éditions s'arrachèrent à poids d'or. Beaucoup de jeunes gens du monde s'inspirèrent de cet inspiré et se découvrirent une vocation, à travers lui. Le bruit courut que j'avais été sa seule amie. On me rechercha, comme un exemplaire

sur Japon. J'avais des lettres de mon camarade. Un vieux collectionneur prétendit me les acheter et m'entretenir par dessus le marché, en souvenir du défunt. Je devins la dame qui a des « inédits de Gotre ». Mais les meilleurs inédits c'étaient ceux qu'il gaspillait quand nous étions seuls, ces mots de pitié, de tendresse, d'ironie que je n'ai jamais répétés à personne et qui mourront avec moi comme meurent tant de paroles qui seraient sans doute plus dignes de subsister que beaucoup d'écrits illustres.

Tu passas là un bien fichu moment, à te battre contre une ombre. Tu étais bien gentil ; tu n'étais pas encore indulgent. C'est alors que tu décidas de te venger. Tu ne choisis pas une intellectuelle. Tu choisis une dompteuse. La vogue de Bidel, de Pezon, de Marseille t'avait guidé. La Mode a été créée pour remplacer l'Imagination. Cette dompteuse avait la réputation d'apprivoiser les tigres par son charme et de rendre les lions amoureux d'elle. Tu tins à la connaître. Tu tins à me la présenter. Je pensais : « Un beau jour j'entrerai moi aussi dans la cage et il sera bien attrapé. » J'avais à ce moment, sur la mort, des idées spéciales, les idées de Gotre. Il affirmait qu'elle n'existait point, que c'était un préjugé et il me demandait de parler toujours de lui au présent. Je cachai soigneusement ce projet, car on ne voit pas bien un moineau jaloux et la maîtresse d'un dandy doit rester impassible. La vue de la dompteuse me rassura. C'était une petite personne fade, timide, correcte et que tes amis et leurs amies effarouchèrent. Elle parla de ses fauves comme une première au rayon des chapeaux parle de ses modèles. Votre conversation la terrorisa, littéralement. A la fin elle me confia :

— C'est effrayant ce qu'ils sont méchants, Mademoiselle ! Ils me font peur....

MOINEAU.

Notes d'album

Quand tu ouvres ta porte, c'est un ennemi qui entre.

—

Défends-toi, défends-toi de toi-même et des autres

—

Le juge n'a bien souvent à se prononcer qu'entre deux intérêts également délictueux.

—

Toutes les idées sont justes, toutes les bouches sont fausses.

—

L'homme sensible, franc, ouvert, sera toujours écouté avec attention; on le met dedans.

—

Le mariage et la politique se ressemblent; il faut s'y jeter de bonne heure

—

Nous ne trouvons guère que deux plaisirs dans notre intérieur, celui d'en sortir et celui d'y rentrer.

—

Le meilleur souvenir que garde une femme d'une liaison, c'est l'infidélité qu'elle lui a faite.

—

(Collection de Monsieur Pic)

AUTOGRAPHE D'HENRI BECQUE

Le Gérant : Jean Volterin. "Les Impressions d'Art", 17, rue Beaubourg Paris-4e

" Les Impressions d'Art "
Jean MEYER, Directeur
17, Rue Beaubourg, Paris.

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

LETTRES INÉDITES
DE
ÉMILE BOUTROUX
de l'Académie Française
TRISTAN BERNARD
HENRI DUVERNOIS
CLAUDE FARRÈRE
LUCIEN GUITRY
SACHA GUITRY
ROBERT DE MONTESQUIOU
FERNAND VANDÉREM
ALBIN VALABRÈGUE
un dessin de FORAIN
ET
un autographe de VOLTAIRE

PUBLIÉ
PAR
SACHA GUITRY

N° 3. — 5 Juillet 1920. Prix : 5 fr.

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

DIRIGÉ PAR

SACHA GUITRY

PUBLIE DES LETTRES DE

Mme de Noailles
Emile Boutroux
Henri Duvernois
Henry Bataille
Louis Forest
Vuillermoz
Forain
Gérard Bauer
Claude Farrère
Vincent d'Indy
Pr Albert Robin
Albin Valabrègue
Charles-Henry Hirsch
Georges de Porto-Riche

Maurice Barrès
Robert de Flers
Tristan Bernard
Hervé Lauwick
René Fauchois
Franc Nohain
Sem
Sacha Guitry
René Benjamin
J. et J. Tharaud
Roland Dorgelès
Georges Courteline
Fernand Vandérem
Robert de Montesquiou

MES MÉMOIRES, par LUCIEN GUITRY

ADMINISTRATION : **2, Rue des Italiens, Paris**

A l'occasion de la Fête de Monsieur Pic, la Direction du "COURRIER DE MONSIEUR PIC" a décidé d'offrir à tout abonné à 24 numéros une page autographe d'un de ses illustres collaborateurs. Evidemment, c'est une folie, mais qu'importe ! N. D. L. D.

Les abonnements doivent être adressés à M. le Caissier Principal du "**Courrier de Monsieur Pic**", 2, Rue des Italiens, Paris.

6 numéros **30** fr. — 12 numéros **60** fr. — 24 numéros **120** fr.



(Collection de Monsieur Pic) — *Environs de Grenoble* — Aquarelle de Jongkind

LETTRE DE MONSIEUR ÉMILE BOUTROUX A MONSIEUR PIC

Cher Monsieur,

VOTRE lettre ne laisse pas de me surprendre un peu, très agréablement d'ailleurs. Vous souhaitez de publier notre échange d'idées, non pas quoique je sois classé comme philosophe, mais pour cela même que cette qualification m'est attribuée. Une telle fantaisie, à l'heure présente, est doublement étrange. De toutes parts, en effet, et des bouches, comme on dit, les plus autorisées, j'entends répéter, avec une énergie qui m'impose, que l'heure n'est plus aux spéculations de la pensée et aux délectations de l'esprit pur, mais que les nécessités de la pratique nous étreignent, et qu'à y satisfaire nous devons consacrer tout ce que nous avons de force et d'intelligence. Et, pour appuyer cette injonction, on ne manque guère d'invoquer le fameux adage : *Primo vivere, deinde philosophari :* « vivre d'abord, philosopher ensuite. »

Jugeriez-vous donc excessif un pareil emploi de la maxime classique, cher Monsieur Pic, qui, aujourd'hui même, exprimez le désir de livrer au public les propos d'un philosophe ?

S'il en était ainsi, je n'oserais, quant à moi, vous donner tout à fait tort.

Supposons que l'on mette effectivement en pratique cette méthode de vie qui consiste à n'avoir un regard pour l'idéal qu'après que l'on a satisfait jusqu'au bout aux exigences du réel. Pendant une période dont la durée ne peut être assignée, on se partagera tout entier entre deux occupations : un labeur matériellement productif, et des plaisirs uniquement destinés à procurer la détente et le relâchement que l'organisme réclame après l'effort.

Or, lorsque, pendant des années, on se sera ainsi déshabitué de ces choses idéales, sans lesquelles, en fait, on peut vivre, et qui ne sont l'objet d'un besoin que chez ceux à qui la vie ne suffit pas, est-il sûr que, l'heure venue de se reprendre, on éprouvera la nostalgie de la patrie spirituelle, et que l'on en voudra recréer en soi le sens peu à peu disparu ? Il est facile à l'esprit de s'abandonner et de s'abîmer dans la matière. Il est impossible à la matière de désirer et de susciter en soi la vie de l'esprit. Pour demeurer capable de penser il n'est qu'un moyen, c'est de penser sans relâche.

Vous faites appel, cher Monsieur Pic, à la philosophie. Je n'en induis pas qu'une complaisance d'amateur pour le paradoxe vous incline à déprécier cette activité pratique et immédiatement productive, dont tout, actuellement, nous clame la nécessité. Car, en réalité, l'esprit n'est pas sans action sur le corps, et la philosophie elle-même peut servir la pratique.

Qu'est-ce que la pratique, sinon l'emploi utile du travail ? Or, est-il indifférent que le travail soit subi comme une corvée, ou qu'il soit recherché comme un honneur ; qu'il soit organisé d'après des principes purement mécaniques, ou qu'il soit considéré comme la libre activité de

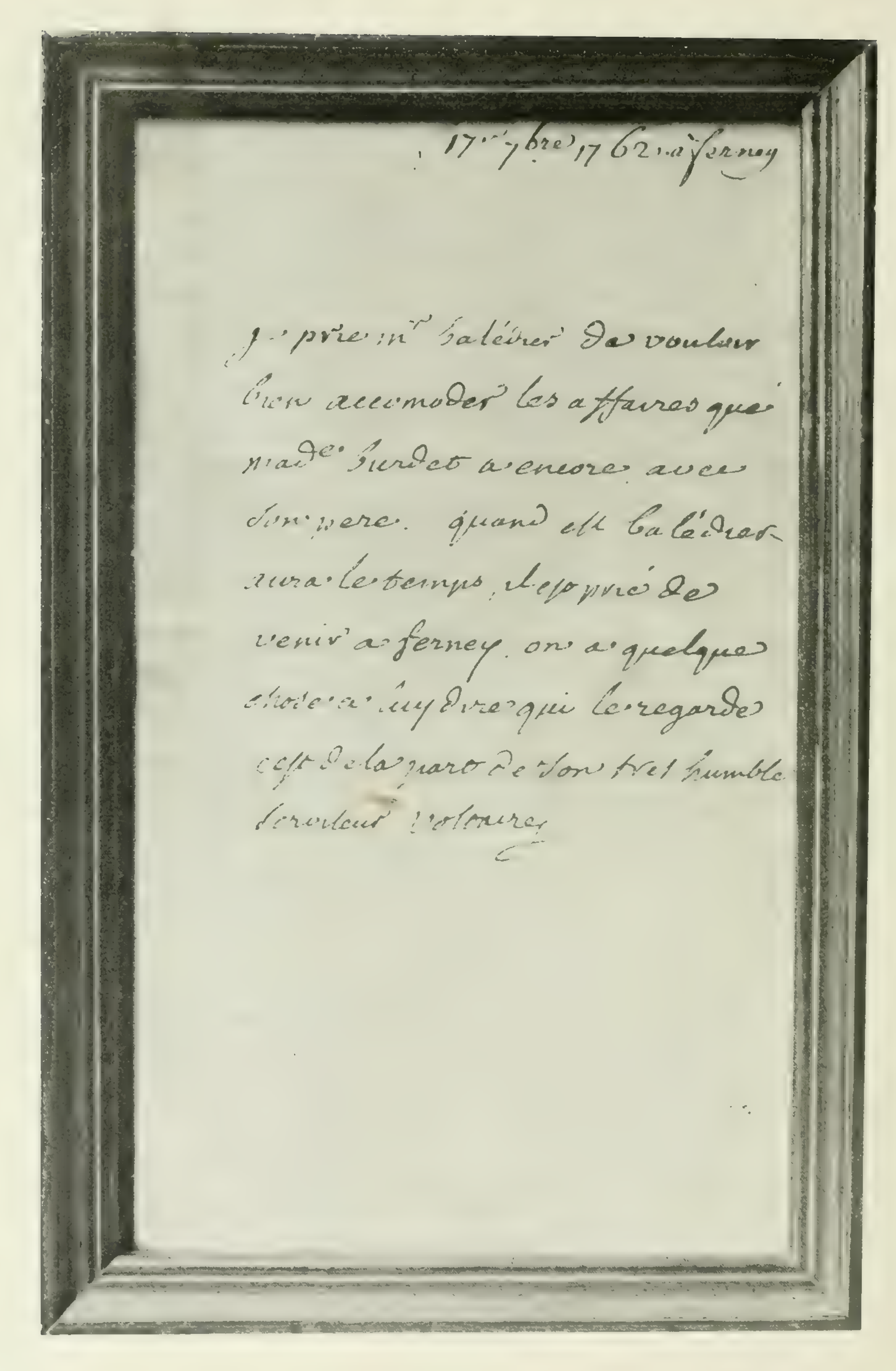
personnes libres et maîtresses d'elles-mêmes ; qu'il n'ait d'autre fin que le gain, la force et la jouissance, ou qu'il soit voué à la création de choses belles, bonnes, et vraiment dignes de l'humanité ? Ne se peut-il pas, même, que, régi par de hautes idées, le travail se manifeste plus consciencieux, plus intense, plus achevé, plus harmonieux, plus productif ?

Et, s'il en était ainsi, ne conviendrait-il pas d'affirmer que la philosophie, avec son dévouement à l'idée, n'est pas seulement, pour l'homme, une parure, mais un outil ? Notre victoire militaire fut le fruit du mariage de l'esprit avec la force. Il en sera de même de notre relèvement matériel.

Je crois donc entrer pleinement dans votre pensée, cher Monsieur, si je conclus : Nous Français, qui, de tout temps, fûmes épris des lettres et des arts, des nobles exercices de la pensée et de l'imagination, de la philosophie et de la politesse, ne considérons pas aujourd'hui notre patrimoine spirituel comme un poids mort dont il importerait, pour un temps, de nous décharger. Restons nous-mêmes : travaillons en pensant, pensons pour mieux travailler. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui, unissons intimement la philosophie et la vie, le réel et l'idéal, le beau et l'utile, l'œuvre qui dépend de nos mains et les dons qui descendent du ciel.

Votre dévoué,

EMILE BOUTROUX.



17 7bre 1762 a ferney

je prie m.r baléxer de vouloir
bien accomoder les affaires que
mad.e burdet a encore avec
son pere. quand m.r baléxer
aura le temps, je le prie de
venir a ferney. on a quelque
chose a luy dire qui le regarde
c'est de la part de son tres humble
serviteur voltaire

(Collection de M. Pic)

AUTOGRAPHE DE VOLTAIRE

AVARICE SPÉCIALE
DES PROPRIÉTAIRES D'AUTOS

Tristan Bernard à Monsieur Pic.

Mon cher Monsieur Pic,

VOUS connaissez mon excellent ami Lepicton, l'auteur dramatique, qui lit si clairement dans l'âme d'autrui parce qu'il regarde si impitoyablement dans la sienne, et à qui l'on doit un certain nombre de définitions savoureuses, telles que celle-ci : « On appelle égoïste un homme qui n'a plus besoin des autres. »

Nous étions assis l'autre soir, lui et moi, dans un coin du salon de notre charmante amie, Mme Toucan. Du divan où nous nous trouvions, nous apercevions l'antichambre. Et nous vîmes distinctement le départ à l'anglaise de Lafollette, ouvrant d'une main sournoise la porte d'entrée, pour y glisser son corps replet de quinquagénaire assez étroit d'épaules, que les années avaient arrondi à la ceinture.

— Tu devines, dis-je à Lepicton, pourquoi Lafollette « se débine »? Son auto est devant la porte, et il tient absolument à ce que personne n'en profite... Comme c'est curieux ! J'ai toujours considéré Lafollette comme un garçon généreux. Depuis qu'il a sa voiture, il est tout changé...

— C'est fatal, dit Lepicton.

— Mais tu vas m'expliquer pourquoi, puisque toi, Lepicton, grâce à tes bénéfices de théâtre, tu viens de t'acheter une torpedo, passant ainsi de la catégorie des invités dans celle des propriétaires d'autos... As-tu déjà eu le temps de changer de mentalité ?

— Je le crois...

— Alors dis-moi ce qui se passe dans l'âme d'un propriétaire d'auto ? Comment arrive-t-il à perdre sa générosité native ?

— Je pourrais, dit Lepicton, te répondre évasivement, comme à un étranger, qui ne fait pas partie de ma catégorie sociale...

— Je sais que ta sincérité l'emporte sur tout au monde, et que le besoin professionnel de dévoiler ton âme t'empêchera toujours de mentir.

— Je vais donc parler... L'humanité se partage en deux parties : ceux qui ont une auto et ceux qui n'en ont pas. On pourrait croire qu'il y a plus de haine dans le cœur des derniers que dans celui des premiers : il n'en est rien. Les gens qui ont une auto haïssent davantage ceux qui n'ont pas d'auto. Et cette haine vient d'une peur : la peur d'être obligés de les inviter dans leur auto.

— Sans doute craignent-ils aussi les remontrances de leur chauffeur ?

— Ce n'est pas cela, ou plutôt ce n'est plus cela. A l'origine, le chauffeur montrait une tête sinistre quand on lui parlait de surcharger sa voiture ou de prolonger son travail en faisant un détour. Mais cette bouderie a disparu, depuis qu'il est d'un usage solide de donner un pourboire au chauffeur détourné de son chemin. Ce pourboire, on ne le donne pas toujours. Quand le propriétaire est dans la voiture, on aime à se dire qu'il ne faut rien donner à son chauffeur devant lui... Mais quand ce propriétaire obligeant vous dit : « La voiture va me déposer chez moi et vous mettra chez vous ensuite », on rentre seul avec le chauffeur, et il faut y aller de la pièce ou du petit billet. Quoi qu'il en soit, le chauffeur est en droit d'espérer un pourboire, et il ne proteste plus contre les invitations. Maintenant, c'est tout simplement le proprié-

taire qui n'aime pas être agréable à ses amis. Une fois, deux fois, il vous proposera bien de vous emmener... Mais, à la troisième, vous considéreriez que c'est pour lui une obligation. Et vous ne lui en auriez aucune gratitude. Car vous ne vous doutez pas de ce que coûtent en essence, en pneus, les kilomètres supplémentaires. Le propriétaire nouveau ne l'apprend pas tout de suite : c'est ce qui fait qu'il ne perd pas tout de suite son obligeance d'antan. Aussitôt qu'il calcule, sa générosité décroît. Un proverbe charitable dit qu'il faut donner sans compter. Il a raison, le proverbe : dès que l'on compte, on ne donne plus...

— En somme, tout cela est bien mesquin...

— Oui... Mais ce sont là des mesquineries d'une forme toute récente. Les usages du monde n'ont pas encore eu le temps de les condamner, ou de les tourner en dérision. Alors les gens du monde, non avertis, continuent à être mesquins. Ils s'en aperçoivent à peine, et, s'ils s'en aperçoivent, ils s'en absolvent entre eux, dans leurs conversations bien fermées de propriétaires d'autos, où l'on exècre en commun le parasitisme des invités...

— Mais toi, mon vieux Lepicton, qui te rends compte de ces mesquineries, je pense bien que tu n'en commets plus de semblables ?

— Evidemment... Alors je continue à inviter mes amis à monter dans ma voiture... Ça m'ennuie un peu, mais tant pis !

— Tu portes la peine d'être trop clairvoyant, d'apercevoir trop bien combien marquerait de petitesse une mauvaise hospitalité...

... Cependant la soirée tirait à sa fin. Nous prîmes congé de la maîtresse de maison, et nous descendîmes ensemble. Quelques autos attendaient devant la porte...

— J'avais une belle occasion, dit Lepicton, de te montrer que j'étais toujours fidèle aux bonnes traditions. Mais par un fait exprès, je n'ai pas ma voiture aujourd'hui. Elle est « à la répare » depuis ce matin, et j'en suis privé pour vingt-quatre heures...

Ceci dit en me serrant la main, au moment de nous séparer. Nous

suivions des routes différentes. Il montait, moi je descendais l'avenue d'Iéna.

Nous nous étions quittés depuis un instant à peine, lorsque je m'aperçus, en regardant ma montre, qu'il était encore assez tôt pour me rendre à une partie de poker dans le quartier de l'Etoile. Je rebroussai donc chemin et montai à mon tour l'avenue. A ma forte surprise, je n'apercevais plus Lepicton, qui aurait dû se trouver à une cinquantaine de pas devant moi...

Mais, quelques mètres plus loin, à un tournant, je le vis en train de s'installer dans son auto, qui l'attendait dans une rue latérale...

TRISTAN BERNARD.



PÉTROLE ET TURQUIE

Claude Farrère à Monsieur Pic.

AH BAH ? Monsieur Pic, mon excellent ami ! Le voyageur reparaît en vous ? Et sous prétexte que, cette semaine, j'ai fait deux conférences à propos de la question turque, vous vous souvenez d'avoir, jadis, avec moi, parcouru les vieilles terres d'Islam ? Si bien qu'il me faut vous donner mon opinion sur ce qui se passe aujourd'hui là-bas ? Soit !

Causons donc Turquie.

Aussi bien, des choses d'importance se sont passées depuis le temps heureux que nous chevauchions, côte à côte, de Brousse, la bleue et blanche, couleur de cyprès et couleur de tombeau, à Angora, capitale des chats.

Il s'est passé principalement ceci : que, grâce à l'or grec ingénieusement répandu dans les poches de Français faibles en géographie... ou trop forts ? qui sait !... l'opinion française a cessé de comprendre que tous ses intérêts en Orient sont enchevêtrés aux intérêts turcs, et que chaque recul sur la carte de l'Empire Ottoman a été un recul pour l'influence française.

Il s'est passé, cher Monsieur Pic, que Salonique, d'abord, et Smyrne, ensuite, villes jadis turques, c'est-à-dire moitié françaises... (N'oublions

jamais que la langue officielle des chrétiens de l'empire Ottoman fut le français !...) il s'est passé que ces deux villes sont grecques aujourd'hui ou peu s'en faut ; c'est-à-dire que les Français en sont chassés à coups de bottes. Oui ! tels furent chassés d'Athènes, le 1er Décembre 1915 les marins de notre amiral Dartige du Fournet, doux souvenir ! Autres temps, mêmes mœurs. Et il se passe que, sous prétexte de nous offrir la Syrie qui ne leur appartint d'ailleurs jamais, les Anglais s'emparent de la Mésopotamie, de la Palestine, bref, d'à peu près toute l'Asie-Mineure, laquelle, somme toute, était à moitié française puisqu'elle était ottomane.

Nous y avions, après le Sultan, la première place, et c'était quelque chose. Désormais, nous n'y aurons et n'y serons plus rien du tout. Triste !

J'insiste là-dessus, cher Monsieur Pic, parce que cette fâcheuse habitude semble s'incruster à Londres d'échanger, non ce qu'on a contre ce qu'on désire mais ce qu'on désire contre ce qu'on n'a pas. En 1904 déjà, l'Angleterre, en échange de l'Egypte qui était partiellement à nous, nous offrit le Maroc qui n'était pas du tout à elle. Certes, ce sont là jeux de princes commerçants. Il ne faudrait cependant pas que la France s'accoutumât à ne jamais jouer que les rôles de poires. Ce sont les bons comptes qui font les bons amis ; et les bonnes poires n'ont jamais été que mangées. Cher Monsieur Pic, plaise aux dieux que nos gouvernants se persuadent de cette vérité incontestable.

Je vous entends d'ici :

— Vous n'avez jamais aimé l'Angleterre !

— Quelle erreur ! J'ai toujours tellement aimé l'Angleterre, Monsieur Pic, mon bon ami, que, dès la première fois que je tins une plume, — et c'était le 4 Octobre 1897! — je commençai de lutter pour la conclusion de l'entente cordiale et pour une alliance franco-anglaise contre l'ennemi commun d'alors qui était l'Allemagne !

(« Qui était » ; j'ai bien écrit. Une fois mon ennemi vaincu, je ne l'appelle plus mon ennemi. Cela soit dit en passant.)

Quant à mes amis, je les appelle toujours tels. Mais je désire ne pas me sacrifier à eux. Je sais trop bien que si j'en usais ainsi, ils ne m'aimeraient plus : on n'aime pas les imbéciles.

Et, d'ailleurs, en l'occurrence, je prétends aimer l'Angleterre beaucoup mieux que ne le fait M. Lloyd George. C'est aimer médiocrement son pays que de le lancer à l'aveugle dans des aventures très graves pour seulement satisfaire la cupidité d'une poignée d'hommes d'affaires. Et voilà exactement le cas présent.

M. Lloyd George, pour procurer à qui de droit les puits de pétrole qui entourent Mossoul et pour y ajouter certaines mines de cuivre et certains champs de céréales avoisinants, a lancé nettement l'Angleterre dans la conquête plus ou moins déguisée des Lieux Saints de l'Islam.

Qui pis est, M. Lloyd George a, du même coup, entrepris d'imposer au Sultan le protectorat anglais sur les Dardanelles et le Bosphore.

Résultat, cher Monsieur Pic ? Une inévitable révolte dans l'Inde, une inévitable révolte en Egypte, et, par ricochet, une inévitable révolte en Irlande...

J'aime beaucoup l'Angleterre, Monsieur Pic, je vous assure ! et cela m'ennuie de la voir ainsi courir de gaîté de cœur au suicide.

Au suicide, parfaitement ! Casse-cou à l'Angleterre !...

On ne lutte pas contre les impondérables, surtout quand les impondérables sont d'un poids écrasant. L'Islam est de ces impondérables-là.

L'embêtant pour nous, c'est que le suicide anglais pourrait bien avoir sa répercussion de Tunis à Casablanca, chez nous.

Que diable ! quand un voisin fait des bêtises, c'est le devoir de toute la maison de lui crier casse-cou !

Voilà, cher Monsieur Pic, ce que je pense du traité que les marchands de pétrole prétendent ces jours-ci imposer à la Turquie.

Naturellement, écrivant à vous, moi, je n'ai garde d'aborder la question justice et sentiment. Vous savez aussi bien que moi que les Turcs sont d'honnêtes gens, que les Grecs et les Arméniens sont généra-

lement le contraire... il est des exceptions qui confirment la règle... et que, pour le droit comme pour l'équité, le démembrement de l'empire des Khalifes est une abominable chose.

A Paris même, cher Monsieur Pic, c'est vous qui m'avez fait un jour observer que tous les défenseurs des Turcs, Pierre Loti en tête, sont des gens de cœur et qu'on n'en peut dire autant de ceux qui les attaquent.

Cela juge. N'en parlons donc plus, et croyez-moi bien vôtre.

CLAUDE FARRÈRE.

P. S. — Avez-vous lu le dernier écho de la Conférence de Boulogne ? Voilà que l'Entente accorde à la Grèce le droit de voler l'Asie-Mineure à main armée. L'Asie-Mineure, plus française encore que turque ! Ah ! Monsieur Pic... après Pavie, nous avions tout perdu, fors l'honneur. Mais cette fois, n'ayant pas perdu Pavie, et perdant tout le reste, nous perdons encore l'honneur en sus !



Collection de Monsieur Pic — *Côte Saint André* — (Aquarelle de Jongkind)

MES MÉMOIRES

par Lucien GUITRY

(Suite)

Oui, mon cher Pic, et votre mémoire est fidèle, oui, ensuite vint le « Fils de Coralie », pièce en quatre actes d'Albert Delpit, qui fut un grand succès.

Jusqu'alors il ne m'était rien arrivé de bien éclatant. Cette pièce fut pour moi, dit-on (dit-on !) une chose excellente.

Bon !

Montigny malade n'avait assisté à aucune répétition et le lendemain de la première, j'allai le voir chez lui. Il était couché et déjà en

conversation avec Landrol qui lui faisait un rapport de la soirée qu'il qualifia de « triomphale ».

Bon !

Montigny, heureux, transfiguré, me reçut à bras ouverts en me disant : « Eh bien ! Ils y sont venus enfin ! Ils y sont venus, les imbéciles ! ».

Pourquoi imbéciles ? S'ils n'y étaient pas venus jusqu'alors, c'est qu'ils avaient sûrement de très bonnes raisons.

Il conserva ma main dans la sienne fort longtemps, tout le temps que dura le récit renouvelé, qu'il avait exigé que Landrol lui refît en ma présence, et, au bout de deux heures, je quittai un homme fort heureux.

Et il renvoya un garçon fort ému.

Je ne devais plus le revoir que sur son lit de mort.

Il eut des obsèques splendides : on entendit des discours éloquents et les hommes qui les prononçaient, ces discours, étaient pénétrés d'admiration comme de reconnaissance. Alexandre Dumas, non pas à la tombe de Montigny, mais à son fils Didier qu'il tenait aux épaules, dit les plus belles et plus émouvantes choses. C'est un discours sublime. Tous les assistants étaient bouleversés. Sardou sanglotait.

C'est la gloire d'Alexandre Dumas fils d'avoir ainsi parlé de Montigny. C'est la gloire de Montigny d'avoir inspiré Dumas comme il ne le fut jamais !

A cet enterrement de Montigny qui partait du fond de Passy pour aller au lointain cimetière, j'ai vu Rouffé, le vieux et célèbre acteur qui, au Gymnase, avait créé trente rôles, qui établirent sa réputation. C'était un petit vieux trottinant. Les personnes que j'interrogeai sur la nature de son talent me dirent :

« Il jouait comme il marche, menu, glissant sur ses semelles, avec des petits regards futés. »

Il y avait dans le convoi un vieil acteur qui regardait Rouffé avec haine, moquerie et dégoût. C'était un vieil acteur du Gymnase, qui s'appelait Binard ou Minard, on n'a jamais su, car il était affiché sous

le nom d'Ernest et affligé d'un certain mal au voile du palais. Il ne pouvait prononcer ni les B ni les M, cela faisait « Inard » avec quelque chose d'indéfinissable devant.

Il confiait généreusement les motifs de son aversion pour Rouffé. — C'est moi qui devais jouer le « Gamin de Paris », mais M. Rouffé est arrivé, il a tellement intrigué qu'on lui a donné le rôle. Je lui ai dit : Monsieur Rouffé, rappelez-vous ce que je vous dis, ça ne vous portera pas « h...onneur ! ». Eh bien ! Monsieur, j'avais raison, car vingt-cinq ans après son beau-frère était paralysé.

Suivant le convoi il y avait aussi un acteur fameux qui, à cette époque, jouait avec le plus grand succès un drame célèbre où il faisait un ivrogne — cet acteur excellent était (non pas au même degré que le personnage qu'il représentait, mais fortement) amateur de spiritueux, de boissons fermentées ; en outre, si j'ose dire, il adorait le vin et connaissait tous les bons troquets du parcours.

Dans la foule des gens qui formaient le cortège, il choisissait un ou deux camarades à qui il disait avec mystère : « Venez donc avec moi, je connais un petit vin blanc là-bas — vous allez voir ! ».

Et, pour avoir le temps de déguster, on allait d'un pas rapide — on dépassait le corbillard que l'on saluait et, allongeant le pas, on arrivait jusque chez le marchand de vin, cent mètres plus loin. On buvait. L'enterrement rattrapait et tout le monde pouvait voir les deux ou trois camarades debout, tête nue, regardant passer le char et ayant entre eux, sur un guéridon, une bouteille et des verres. Aux premières voitures de deuil on vidait la bouteille, on payait et, en route ! Un peu plus loin, même souvenir chez l'amateur de vins :

— Venez, il y a, pas bien loin, un petit beaujolais, vous allez voir ça !

Même course le long du cortège qu'on dépassait et quelques minutes plus tard même vision, à la porte d'un bistrot, de trois êtres recueillis, debout, tête nue, devant un corbillard qui passait ; achèvement de la bouteille, solde de l'addition et pareil acheminement parmi la foule

désolée, mais dont la douleur avait été un instant distraite par la deuxième station chez le marchand de vins. Un peu plus loin des camarades entendaient murmurer à leur oreille :

— Aimez-vous le petit saumur ? Venez !

Et, deux cents mètres plus loin, par suite de la manœuvre qui, pour la troisième fois se répétait, on voyait trois hommes debout, autour d'un guéridon chargé d'une bouteille et de trois verres. Ils étaient tête nue, les yeux baissés, cependant que le cortège tout entier sentait monter une douce vague de cocasserie.

Par les mêmes procédés on a pu voir plus de quinze fois, les mêmes hommes immobiles, saluer le même cortège sur quinze points différents du parcours.

Vouvray, Beaune, Pouilly, Chambertin et d'autres... d'autres !

Il y avait tout de même quelque chose d'hallucinant dans cette vision quinze fois répétée tout le long de la route de ces trois individus, pochards renommés, ivrognes fameux qui semblaient sortir des dalles mêmes du trottoir de tous les marchands de vins établis sur le passage de ce convoi funèbre, et qui étaient là, immobiles, sévères comme des statues, pénétrés, recueillis, figurant à merveille la dignité dans le malheur, cependant que la procession tout entière qui suivait le pauvre défunt, se retenait mal d'éclater de rire.

Pauvre patron ! Pauvre Montigny ! Il eut été le premier à se tordre si des circonstances indépendantes de son vouloir ne l'eussent placé dans l'impossibilité de s'en rendre compte. . . . .
. . . .

LUCIEN GUITRY.

PLAIE D'ARGENT

Fernand Vanderem à Monsieur Pic.

Si j'ai pensé à vous, pendant ces journées de krach, mon cher Monsieur Pic ? Cette question ! Mais je n'ai fait que cela. Et je puis même vous citer, entre autres, deux circonstances, où, avec ma pensée, mon cœur s'est affectueusement porté vers vous.

La première, c'était un soir, sur le coup de cinq heures, en lisant dans le bullетin de la Cote : « Le marché a eu aujourd'hui un moment de mauvaise humeur. »

Pour qui connaît un peu le ton des journaux financiers, ces quelques mots touchaient au tragique. Car le dialecte de ces gazettes dépasse de loin, pour les trouvailles de tournures optimistes, tout ce qu'avait inventé, dans ce genre, feu le communiqué.

Ainsi jamais un bulletin qui se respecte ne reconnaîtra que la Bourse a été mauvaise : tout au plus concédera-t-il qu'elle a été lourde ou irrégulière. A ces irrégularités il y aura du reste toujours une excuse plausible ; tantôt ce sera l'approche de la liquidation de fin de mois, tantôt c'en sera la conséquence. La lourdeur, par contre, aura le plus souvent pour cause, si invraisemblable que cela puisse paraître, ce qu'on appelle des « allégements ». Ce terme coquet désigne discrètement des ventes, par paquets, de telle ou telle valeur, à moins encore qu'on ne déguise ces réalisations à outrance sous le pseudonyme rassurant de « prise de bénéfices ». En général, même, ce dernier vocable sera préféré,

comme plus plaisant et comme évoquant plutôt des idées de gain que de perte. Enfin, si par hasard, on se trouve absolument obligé de constater un « fléchissement », on ne manquera jamais d'y adjoindre les épithètes de « léger » ou de « momentané », et l'on aura bien soin d'affirmer avec force « qu'il n'affecte nullement l'excellente tenue du marché ». Bref un ensemble de locutions soigneusement sélectionnées d'où il devra toujours résulter l'impression que tout est pour le mieux sous la meilleure des Colonnades...

Vous devinez alors mon émoi en parcourant dans la Cote les lignes ci-dessus. Pour qu'on s'enhardît à un si noir aveu, il fallait sûrement qu'il se fût produit quelque chose de grave. J'ai illico sauté aux cours et je n'ai pas eu besoin de deux coups d'œil pour embrasser en bloc l'universelle débâcle. Hélas ! tant de valeurs, où je vous savais fortement engagé, ne s'étaient pas montrées plus « résistantes » que les autres. Et tout de suite j'ai songé mélancoliquement : « Ce pauvre M. Pic ! Quelle pipe ! ».

La seconde circonstance, où je vous plaignis encore plus peut-être, ne tarda pas à suivre la première. Ce fut, à une quinzaine de là, en lisant, dans la même feuille, qu'on avait dû procéder d'office à la liquidation complète des gens du monde et des gens de maison. A cet instant, je vous l'avouerai, je n'ai plus gardé pour vous grand espoir. Et le peu qui m'en restait, votre lettre de ce matin achève de le dissiper.

C'est donc bien ce que je redoutais, mon cher Monsieur Pic : vous avez pris dans la bagarre et votre prise n'a pas été de bénéfices ! Sans vain étalage de compassion comme sans sournoise satisfaction, laissez-moi vous exprimer de ce petit accident mon amicale tristesse.

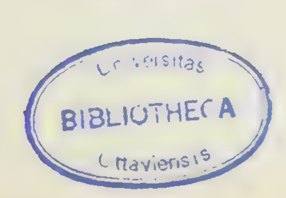
Seulement ce qui m'étonne, c'est que vous, si avisé et si à la page, vous ne vous soyez pas garé à temps. Combien de fois cependant ne m'aviez-vous pas répété que « cela » ne pouvait pas durer, que « cela » craquerait un jour ou l'autre ? Oui mais voilà ! La bouche proclame une chose, le cœur en croit une autre. On compte sur sa veine, sur son

adresse, sur son flair de l'opportunité. « Après nous le déluge ! » disaient déjà les gens de l'époque biblique, comme s'ils eussent été les maîtres des grandes eaux célestes et de l'heure H du déclenchement. Or vous connaissez la suite. Il n'y eut pour se sauver du désastre qu'un nommé Noë qui, prévoyant la catastrophe comme prochaine, avait sagement mis tous ses fonds dans les valeurs de transports maritimes.

Évidemment, mon cher Monsieur Pic, pour avoir agi d'une façon si opposée à votre clairvoyance, vous avez dû, à un moment donné, perdre cette originalité de pensée et cette indépendance d'esprit, qui jusqu'ici vous tenaient en dehors et au-dessus de la masse. Vous avez, malgré vous, subi votre temps, la contagion ambiante, cette panique en avant où, depuis un an, le mirage de la grosse fortune entraînait toute la France. Et ayant cessé, à votre insu, d'être vous-même, vous avez fatalement pâti avec les autres dont vous étiez devenu le semblable.

Gardez-vous au surplus d'en rougir. Cette passagère défaillance de votre sens critique n'a rien pour vous diminuer à mes yeux. Elle témoigne au contraire chez vous d'un cœur juvénile et chaud que la crédulité de la passion peut encore faire battre. Vous confierai-je même que, durant cette période de béguin pour l'or, vous accusiez un entrain, une forme, un brio comme rarement je vous en ai vus. Vous aviez positivement rajeuni de vingt ans. Toute la fougue du grand amour, toute sa foi, toute sa belle humeur ! Enfin, ce que vous deviez être à votre première femme du monde.

Tenez, je me rappelle une causerie avec vous, par un tiède soir d'Avril dernier, comme nous remontions les Champs-Élysées. Vous vouliez à tout prix m'engager sur la Titi-Panpan, une petite mine d'or obscure, une découverte à vous, où vous aviez déjà ramassé des monceaux de billets. Une mine d'or, où il n'y avait pas d'or, oh ! ça, pas une once, mais où on avait semé du riz, planté des rizières à perte de vue, de quoi alimenter de riz les deux mondes pendant des siècles ! Et les grains de riz, dans votre discours, prenaient la forme de pépites et les



sacs de riz, la forme de lingots. Et personne au courant ! Le fin tuyau parmi les plus fins. Des millions en poche, avant un an, pour les initiés... Je n'oublierai jamais votre éloquence, la flamme de vos regards, l'expression extatique de votre visage, comme si vous aperceviez à l'infini les rizières de la Titi-Panpan envahissant, l'une après l'autre, toutes les plaines de l'univers. Vous étiez vraiment merveilleux, et je peux vous assurer que tout ce que vous avez perdu, depuis, dans la Titi-Panpan, vous en aviez dès ce soir-là regagné l'équivalent dans mon admiration sympathique.

Mais maintenant, mon cher Monsieur Pic, que vous proposez-vous de faire pour subvenir au large train qui était en ces derniers mois, le vôtre ? « Le marché panse ses blessures » annoncent élégamment les gazettes financières. J'imagine qu'en ce qui vous concerne vous procédez aux mêmes soins. Seulement une fois pansé, j'espère bien que vous n'allez pas renoncer pour toujours à ce goût du risque et de l'aventure qui est un des charmes de votre personnalité et qui fit celui de votre existence.

« Il y a pour un homme trois manières de se ruiner, avait coutume de déclarer mon vieux notaire : le baccarat, les femmes et les placements de père de famille. »

Après avoir par miracle échappé aux deux premières, iriez-vous, pour quelques insignifiantes différences de Bourse, vous jeter, pieds et poings liés, aux griffes de la troisième ? Non, mon cher Monsieur Pic, ce qu'il faut à quelqu'un comme vous, je vais vous le dire : ce sont des placements hardis mais sûrs, des participations à des entreprises sérieuses mais de rendement confortable. Ainsi je connais en Birmanie une petite affaire... Quand nous nous reverrons, je ne vous dis que cela !

FERNAND VANDÉREM.



DESSIN
DE
FORAIN

PORTRAIT DE Mlle.....

Offert à Monsieur Pic,
à l'occasion de sa fête.
J.-L. F.

LETTRES DE MOINEAU

ACCUEILLIES, RECUEILLIES ET CORRIGÉES

par HENRI DUVERNOIS

(Suite)

Mon bon Zizi,

ON a beau se retirer très loin, les souvenirs viennent vous chercher. Sais-tu qui je viens de rencontrer ? Mme Krebs ! Ce nom ne te dit rien ? Cherche un peu ! Tu m'avais donné un professeur d'orthographe et de littérature, un professeur de piano, un professeur de danse et de maintien. Le hasard m'amena Mme Krebs qui professait un peu tout cela à sa façon et qui était, par dessus le marché, manucure et proxénète. L'excellente Mme Krebs, confite dans son infamie, a aujourd'hui quatre-vingt-six ans. C'est une de ces momies fardées que le soleil et la roulette conservent indéfiniment. Ses cheveux d'étoupe débordent d'un bonnet médiéval, d'un bonnet d'ouvreuse médiévale ; la face n'est plus qu'un affreux mélange de plâtre écaillé, de rouge et de noir distribués à l'aveuglette. Avec cela des yeux d'enfant contente d'aller au bal et de mignons souliers dans lesquels il semble qu'il n'y a plus rien que des pieds pour rire, en fil de fer. Ce fantôme avançait pourtant sous une ombrelle, à petites saccades, avec la prudence voluptueuse d'une qui ménage ses dernières minutes et qui s'entend à les savourer. Mme Krebs, déjà retraitée quand mon cœur commençait à battre, m'enseigna de belles choses : à écrire de ces lettres

qui irritent la jalousie d'un monsieur, à jouer une polka sur les touches noires avec mes poings et à danser le cancan. Elle habitait à cette époque une boutique qu'elle avait convertie en rez-de-chaussée galant, passage des Panoramas. Là venaient les membres de ces cercles éphémères où la joie était de rigueur et qui s'appelaient les Faucheurs, les Braconniers, les Biberons et enfin les Canards, reconnaissables en ceci que les adeptes s'engageaient d'honneur à porter une canne à bec de canard. Les pschutteux, les grelotteux, les v'lan, les boudinés, les fleurs de gomme l'honoraient de leur amitié. Je la croyais morte au moins depuis l'Exposition de 1889. Mais non ! Elle vivait ! Elle respirait ! Elle était devant moi, habillée avec une rare somptuosité et balayait la poussière d'une traîne royale ! Elle jouait la vieille princesse comme elle avait joué la petite folle.

— Par exemple ! m'écriai-je ! Madame Krebs ! Vous vous souvenez bien de moi ? Je suis Moineau !

— Vous êtes qui ?

— Moineau !

Mme Krebs chercha à mettre une pensée dans son œil vide, n'y réussit point, secoua la tête et reprit sa marche en me jetant :

— C'est possible. Mais je ne m'occupe plus d'affaires, Madame... J'ai quatre-vingt-six ans... Je ne m'occupe plus d'affaires, plus du tout... Je regrette...

Soixante-et-onze ans d'amour, d'intrigues, de drames, de vaudevilles, — d'affaires, disparurent lentement à l'horizon. Ce qui s'en allait là, mon cher Zizi, c'était l'empoisonneuse de nos baisers. Un beau jour, Mme Krebs était venue me trouver porteuse d'une bonne nouvelle et d'un visage funèbre.

— Votre ami, me dit-elle, va être très riche. J'apprends qu'il hérite de plusieurs millions. Ne vous hâtez pas de vous réjouir et si vous voulez vous amuser sans arrière-pensée, vous n'avez plus que ce soir, car il ne sait rien encore. Son oncle Alexis vient d'être reconduit à son domicile

par deux amis qui sont allés le chercher chez Albine. Le pauvre homme est mort dans le lit d'Albine, bien sagement, bien tranquillement, comme s'il dormait, à ce qu'il paraît. On arrange tout et on va prévenir la famille. Vous aurez maintenant un Zizi de trois cent mille livres de rente. Alors ma petite fille, il faut changer du tout au tout. Quoi que vous fassiez, votre amant ne croira plus jamais que vous êtes désintéressée. Par conséquent, suivez mon conseil, cessez de vous adresser à son cœur et ne vous adressez plus qu'à sa vanité. Si vous voulez le garder, ne perdez jamais de vue qu'il faut vous montrer supérieure à lui et qu'il craigne à chaque instant de vous perdre. Il va avoir beaucoup de domestiques et il sera porté à confondre sa maîtresse avec eux.

Je n'attachai pas la moindre importance à ces prédictions de fée Carabosse : j'avais encore pour une nuit Zizi à peu près pauvre. Tu arrivas en effet avec ton visage de tous les jours, ta bonne tête de gosse insouciant. Tu ne savais rien. On arrangeait l'oncle Alexis sur son lit de parade, sur son lit vertueux dans lequel il ne couchait jamais et qui prenait sa revanche. Tu m'apportais un gros paquet :

— Moineau, me dis-tu, j'avais promis de t'amener au restaurant, mais je suis allé aux courses et j'ai perdu l'argent du ménage. J'ai donc acheté des écrevisses, un pâté de foie gras et des mandarines. Il me reste onze sous. Mais si tu veux aller au restaurant tout de même, je dispose encore de quelques minutes, j'ai le temps de tuer quelqu'un.

— L'oncle Alexis ? fis-je.

— L'oncle Alexis est immortel.

— Crois-tu ?

— J'en suis sûr.

— Alors laissons-le où il est et dînons.

— Sais-tu que tu es un ange !

Je le savais, mais je craignais de ne pas le demeurer longtemps. De quoi demain serait-il fait ? La voix de Mme Krebs me soufflait : « Demain, il sera riche. Tu ne sais pas encore, infortunée Moineau, ce

qu'est un homme riche ? Mais tu as été glacée jusqu'au fond de l'âme par le regard que te jetait celui-ci ou celui-là qui croient que tout s'achète. Demain Zizi passe à l'ennemi. Il va être absorbé par son deuil, par son héritage. Toutes les petites dames s'offriront à lui et il est faible et il est vaniteux ! ». Je ne connaissais jusqu'alors que cette jalousie vague, imprécise qui est plutôt agréable. Brusquement je fus jalouse. Jalouse à crier. O honte ! Il me fallut ce coup de poignard pour t'aimer vraiment.

C'est effrayant une femme qui commence à aimer. Il émane d'elle je ne sais quoi de sombre et de terrible. Tous les mots qui ne sont pas les mots qu'elle attendait la blessent comme des insultes. Son corps et son cœur, à force d'être sensibles, lui sont douloureux. Intelligente, elle devient bête. Bête, elle devient une bête. Mon pauvre Zizi ! Tu essayais de me distraire en me disant des choses bien plates. Tu tentais de me ramener à la norme, sans comprendre pourquoi je m'en écartais, pourquoi j'étais tout à coup pâle, muette, concentrée, les nerfs en pelote, la gorge palpitante, prête à m'évanouir, à sangloter, à hurler. Tout à coup tu devinas que tu allais me perdre... Oui, ce fut un éclair de génie. Tu écrasas sur ma bouche les mauvaises phrases qui allaient en sortir et tu me maintins là, étouffée et ravie, jusqu'à mes larmes, jusqu'à mon gémissement de vaincue : « Je t'aime. Aime-moi, je t'en supplie... ».

A ce moment, on sonna à la porte. Une voix retentit :

— C'est moi Zizi ! Ouvre ! C'est moi : Georges Lerigoulot.

Je murmurai : « Je ne veux pas le voir. Je te retrouverai tout à l'heure. Expédie-le vite, mon chéri. » Et j'écoutai derrière la porte :

— Je te dérange, mon vieux, mais il faut que tu viennes tout de suite. Ton oncle Alexis est mort. Tu sauras plus tard comment. Il est mort très bien, c'est tout ce qu'il y a de plus « bécarre ». Moineau n'est pas là ? Dépêche-toi. J'ai une voiture en bas. Il faut encore que tu t'habilles ! Je suis content de t'avoir trouvé. Il est plus convenable que tu viennes dès ce soir. Il n'y a personne auprès de lui... Ah ! mon

vieux ce que j'ai couru ! Retire ton pyjama. Ça fait tout de même de la peine, hein ?

Tu passas pour prendre tes affaires dans le cabinet de toilette. J'allai dans la salle de bains. Je n'en pouvais plus... Un découragement comme il vous en prend à vingt ans, en pleine joie, en pleine santé, quand on pressent tout à coup ce que l'on aura à souffrir !... J'ouvris le gaz du chauffe-bains. J'ouvris le robinet qui était au-dessus de la glace et j'attendis. « S'il ne vient pas me dire bonsoir, il me retrouvera asphyxiée... » Là dessus, le vertige me prit. J'entendis pourtant ta voix... « C'est par là... Il y a une fuite... Bon Dieu ! ce que ça sent mauvais. Moineau ! Moineau ! ». Et la porte ouverte, tu me pris dans tes bras.

— N'allume pas, surtout, eus-je la force de balbutier... J'ai voulu...

— Elle a voulu se tuer ! cria Georges Lerigoulot.

Tu me couchais et tu bégayais :

— Pourquoi ? Pourquoi as-tu fait ça ?... Ah ! j'y suis... Il ne me restait plus que onze sous ! Elle m'a cru ruiné... Moineau ! Réveille-toi mon Moineau !... Sois heureuse, je suis riche ! J'hérite de l'oncle Alexis ! Je suis riche ! Je suis riche !... Ah ! Moineau de luxe, va !

J'étais un peu vague, bien entendu, et je ne te détrompai pas. Tu n'as jamais rien su... Je suis restée celle qui a été poussée au suicide parce qu'elle a cru son amant ruiné au moment où une grosse fortune venait de lui échoir, — alors que c'était exactement le contraire. Mais on a la pudeur de certaines sentimentalités quand on vit au pays d'Ironie et je préférai la Légende plausible à l'Histoire que personne n'aurait admise..

MOINEAU

LETTRE

DE

ROBERT DE MONTESQUIOU

Monsieur Pic,

VOUS me demandez si le « décrochez-moi ça » contemporain me paraît de nature à suggérer quelques réflexions au *de Re Vestiariâ* de l'Antiquité ou à la Philosophie de l'Habillement du grand Carlyle.

Baudelaire a écrit d'un observateur particulièrement aigu : « Si une mode, une coupe de vêtement a été légèrement transformée, si les nœuds de ruban, les boucles ont été détrônés par les cocardes, si le bavolet s'est élargi et si le chignon est descendu d'un cran sur la nuque, si la ceinture a été exhaussée et la jupe amplifiée, croyez qu'à une distance énorme son *œil d'aigle* l'a déjà deviné. »

Je me demande ce que ferait l' « œil d'aigle » en présence des modes actuelles de ces dames, et j'aime à croire *qu'il se fermerait* plutôt que de subir le bouquet de sensations pénibles que leurs combinaisons apprêtent à l'infortuné sens de la vue. Certes il jugerait que point n'est besoin d'observation pour être aveuglé, crevé, après avoir subi trente-six chandelles.

C'est vrai que le même Baudelaire ajoute, en substance : une gravure

de modes révèle la pensée philosophique dont l'époque était le plus occupée et agitée. Or, depuis 1914, cette pensée philosophique étant devenue, hélas ! celle du cataclysme, c'est en lui qu'il convient de chercher les raisons de cet autre cataclysme qui, d'abord, s'est emparé de la présentation féminine, après, l'a envahie ; bien entendu je fais exception pour la tenue de l'ambulancière, à l'enveloppe toute de dignité et d'austérité.

Ces raisons furent, à l'origine, parfaitement *logiques,* puis *héroïques ;* en effet, les jupes étaient apparues, du jour au lendemain, courtes, puis plus courtes, puis peu convenables, parce que l'étoffe *menaçait de manquer,* ensuite *parce qu'elle manquait.*

Notre désir d'admirer le geste de Pénélope, même celui de Phryné, trouvait amplement à se satisfaire, mieux, à s'exalter, en face de la complaisance que les dames mettaient à s'enlaidir, même à se découvrir, pour remédier à l'absence de fournitures créée par une situation exceptionnelle et angoissée. Il y avait, dans ce sacrifice momentanément voulu, mieux encore brandi, quelque chose de celui des jeunes fées, lesquelles consentent à se montrer en Carabosse, heureusement pour reparaître rajeunies, quand l'épreuve a cessé ; ceci dans le but d'expliquer l'acceptation de l'enlaidissement ; celle de l'inconvenance ne semblait pas moins magnanime, elle allait jusqu'à rappeler Lady Godiva, la belle cavalière qui, désireuse de sauver sa ville, dut admettre d'en faire le tour, exposée sans voiles sur sa monture. Mais la récompense de son impudeur sublime et de sa décence paradoxale fut que tous les habitants — sauf un rustre — fermèrent leurs volets pour témoigner de leur respect à leur magnifique protectrice.

Les Parisiennes n'étaient pas réduites à cette extrémité, mais, je le répète, à une plus cruelle, qui était de se montrer bien mal attifées. C'est en effet sur ces entrefaites qu'on vit les rues se sillonner de cantinières sans tonneau, ceinturées, bottées, coiffées de chapeaux en cuir bouilli qui tiraient les larmes des yeux de l'esthétique, en même temps que celles qui leur venaient de notre admiration, même de notre reconnaissance pour

leur facilité à supporter une diminution sur ce point de la coquetterie. C'est alors aussi que j'écrivis ces vers :

OFFRANDE MOQUABLE

Faute de goût, manque de tact, erreur d'esprit,
Le tour des vêtements imposés à la femme,
En ces jours sérieux de tempête et de drame,
Par les créateurs vains d'un costume prescrit.

Fâcheux aspect guerrier des modes militaires
De celle à qui s'impose aujourd'hui le rouet ;
Pénélope nous doit des contours plus austères
Que ceux d'une Bellone aux formes de jouet.

Compagnes de celui qui lutte pour sa vigne,
Sa maison et son champ, son épouse et sa sœur,
Jamais votre péplum ne dut sembler plus digne,
Ni votre écharpe envelopper plus de douceur.

■

Jusqu'ici pourtant, rien qui ne soit à l'honneur du sexe, sinon à la gloire de son opportunité, du moins à celle de sa résignation. Par malheur, et cela est fort spécieux, cette résignation, d'abord réelle et sincère, j'en suis persuadé, avec l'usage ne tarda pas à tourner au goût, puis au goût effréné pour ce qui fut primitivement accepté comme un pis-aller, au point (peut-être sous l'impulsion de couturiers criminels, qui rencontraient là leurs bénéfices de guerre) de se complaire dans le laid, de le rechercher, ensuite de le requérir uniquement, enfin de créer cette *émulation passionnée du laid*, aujourd'hui devenue le *goût du jour*, auquel pas une femme ne voudrait renoncer, maintenant que le métrage se fait moins chiche. On affirme que la guerre est finie, elle ne l'est pas dans ses effets, et elle aurait bien dû cesser dans l'ordre de la toilette, devenue cette guerre aux yeux, dont nous continuons d'être victimes, car il serait temps de

proclamer cette forme de la victoire des rues et des appartements, qui deviendrait la révolution, ou plutôt la *restauration* de la mise, elle aussi *région dévastée* :

Évidemment, seule, une prédilection du genre de celles que certaines personnes, au dire de Fourier, éprouvent pour les mets dont la saveur est désagréable, dicte le choix des patronnes comme des clientes, et quand deux choses laides sont offertes à une direction ou à une acheteuse, si, au dernier moment, s'offre une chose plus laide, c'est sur celle-là qu'on saute. Inutile d'ajouter que les plumes chargées de décrire dans les journaux ces spectacles affligeants ont recours aux adjectifs « suave, exquis, adorable », quand ces épithètes sont devenues hors de saison et aussi déplacées que les cheveux sur la soupe, qui du reste ne le seraient peut-être plus du tout. Néanmoins je serais curieux de connaître les plaisirs et l'inspiration que peut fournir un tel état de choses à mon ami Helleu, le peintre de l'élégance raffinée.

Les personnes qui vivent dans le milieu où cette aberration se développe quotidiennement, s'aperçoivent moins des progrès graduels, puis brutaux, d'un mal confinant à l'épidémie ; mais ceux qui les enregistrent sont terrifiés à chacun de leurs passages dans les villes, et leur terreur le cède à leur stupeur devant la satisfaction qui habite les ex-minois tournés en épouvantails, une satisfaction faite de sécurité, d'une conviction imperturbable de réaliser, sinon le beau absolu, du moins ce qu'il faut être en état d'offrir aux regards, si l'on veut que la lumière du jour ait une raison d'être.

J'ai lu, dans un article de M. Vaudoyer, que cette tendance réalisée et résolûment hostile de la toilette, s'appelait (la bien nommée !) la mode « coup de fouet » ; mais ce doit être une mode déjà vieille, la suivante fut sans doute la mode *coup de poing* et, la toute dernière, la mode *coup du pere François*.

Ce composé, d'ailleurs de peu d'éléments, est fait de chaussures treillagées, grillagées ou pattues, de jambes, pas toutes bonnes à montrer,

de gros, souvent de vieux mollets (car les matrones se distinguent dans cette course au clocher, d'ordinaire surmonté d'un coq), de cotillons si collants que je les appellerais volontiers des pantalons sans fente, de chapeaux toujours adoptés de préférence, même d'enthousiasme, quand ils sont sans forme rationnelle, sans coloration caressante, pourvu que la rencontre de leurs bords saugrenus s'opère avec le col engonçant d'un manteau à l'allure de housse, donnant aux femmes un aspect de tortue dressée sur ses pattes de derrière ou d'une poule de Chantecler. De la sorte, d'un des principaux attraits féminins, je veux dire la nuque, le *col de cygne,* on est sûr que la plus faible trace sera escamotée, comme le fut celle du coquillage charmant des oreilles, voué de même à son enfouissement sous des cheveux ramenés en rouflaquettes, et comme une infortunée dissimulerait, cette fois sagement, un triste stigmate d'écrouelles.

Rien n'est beau que le laid, le laid seul est aimable.

Tel est le cri de ralliement de tout ce qui opère sous la direction de nos modernes Eloffe, cela ne se voit que trop, un cri assez perçant pour n'être pas contestable, même pour n'être pas incompatible avec certains chefs-d'œuvre obtenus selon cette formule par des peintures audacieuses. Mais cette profession de foi ne révèle qu'une face de la question, il y faut encore l'équivalent d'une déclaration célèbre, qui deviendra celle-ci : *Le joli, c'est l'ennemi.* Et on ajoutera, par conséquent : *A bas le dix-huitième siècle !*

Il n'y a pas longtemps de cela, quand le mot d'ordre était la grâce, j'ai vu des chapeaux si charmants (une vraie spécialité Parisienne, disons de Reboux, qui l'incarna) qu'il fallait les admirer comme objets d'art, indépendamment de la tête qu'ils coiffaient ; j'en citerai un que certain « curieux » avait obtenu pour les vitrines de sa collection d'ajustements historiques, et où il faisait plaisante figure entre un bonnet d'Appenzell et une corne de doge. Aujourd'hui on ne l'accrocherait plus que dans un cerisier aux fruits mûrissants, dans l'espoir que les oiseaux, peut-être

convertis aux élucubrations des modistes, ne viendront pas becqueter la récolte ; un bénéfice, du moins.

Notez que ce procès, volontairement circonscrit dans le domaine de ce qui fut l'atour, me paraît s'étendre à de plus graves sujets, de littérature et d'art, par exemple.

L'autre jour, je parcourais une exposition de peinture, avec le sentiment tout de même reposant de ne faire qu'une promenade hygiénique, puisqu'elle n'était pas interrompue par l'obligation de regarder. Cependant, à la longue, pénétré de l'inanité de ce circuit, je crus naïvement pouvoir *(meà culpà !)* l'attribuer à l'incapacité des peintres, qui me semblait devoir être seule rendue responsable de cette décoration murale peu digne de ce nom, et mon regard qui, malgré tout, s'était obstiné dans la direction des parois, prenant le parti de changer d'orientation, se trouva contempler la foule. Prodige ! le spectacle était le même ; ce qui circulait dans les salles, c'était exactement l'humanité figurée (défigurée) dans ces tableaux, mêmes costumes affligeants, mêmes colorations heurtées ou mornes, mêmes attitudes déformées et — ce fut du reste un réconfort — au contraire, l'obligation s'imposait à moi de rendre justice à l'extraordinaire talent des peintres, qui s'étaient montrés capables de reproduire des modèles si peu propres à inspirer d'autre désir que celui de prendre ses jambes à son cou, en emportant ce qui aurait autrefois servi à représenter :

« Tout ce qui fait qu'on aime et ce qui vaut qu'on vive ! »

Monsieur Pic, je ne doute pas que l'erreur d'une industrie à laquelle nous avons dû des manifestations séduisantes — mais qui ne fait plus que nous exécuter le *jazz-band* du chiffon et nous professer son système dada — ne vous rallie aux doléances d'un Jonas, retiré dans une baleine, elle-même relevée de fonctions par le corset mis en disponibilité.

ROBERT DE MONTESQUIOU.

LA COLLABORATION AU THÉATRE

Albin Valabrègue a Monsieur Pic.

OUI, cher Monsieur Pic, il y a en effet beaucoup de choses à dire sur la collaboration au théâtre ; il y a aussi beaucoup de choses à ne pas dire.

Il m'est arrivé souvent, le long de ma vie, de m'entendre poser cette question : « Comment peut-on écrire une pièce à deux ? ».

Question bien naturelle de la part du public, peu familier avec le mariage des pensées, avec la psychologie de cette partie de l'âme où réside le don dramatique.

Tout auteur collabore, même ceux qui travaillent seuls. On ne peut pas ne pas collaborer. On collabore avec le travail de ceux qui vous ont précédé.

La collaboration, par excellence, est celle qui unit deux auteurs dont les facultés s'harmonisent, se complètent ; dont l'un ne pourrait pas écrire, sans l'autre, des pièces de valeur « égale » à celles qu'ils écrivent ensemble.

Exemple : Meilhac et Halévy. Prenez toutes les pièces que Meilhac a écrites avant et après sa collaboration avec Halévy et vous n'en trouverez aucune — c'est du moins ma modeste opinion — qui vaille celles qu'il a écrites avec Ludovic Halévy.

Eh ! bien, cette différence, c'est la part d'Halévy.

Quand je suis arrivé à Paris, en 1877, je rencontrais souvent, à l'Opéra-Comique, le père Dupin, vénérable ancêtre qui se rappelait avoir chassé le lapin là où se trouve aujourd'hui la place Clichy.

Le père Dupin, collaborateur de Scribe, était inconsolable de voir l'Opéra-Comique sombrer dans le drame lyrique. Je partageais sa désolation et nous venions nous enivrer de la musique d'Auber, d'Hérold et de Boiëldieu le plus souvent possible.

Ceux qui ont assassiné l'Opéra-Comique, en France, ont pris une grave responsabilité. Au Jugement Dernier, ils trouveront le père Dupin, implacable, qui leur demandera des comptes.

Ce bon vieillard était l'ami de Meilhac et Halévy et il avait trouvé une définition lapidaire de leur collaboration. Il serait fâcheux qu'elle fût perdue, car elle peut servir pour d'autres. La voici :

« Meilhac, en voilà un qui a été heureux de rencontrer Halévy !... Halévy, en voilà un qui a été heureux de rencontrer Meilhac !... ».

Il disait encore : « Meilhac, c'est le cheval ; Halévy, c'est le cocher. ».

Un jour, le père Dupin s'en allait trottinant sur le boulevard des Italiens, pommadé, ganté, portant ses quatre-vingt-six ans, avec une prestance que je vous souhaite, quand vous aurez cet âge-là.

— Où allez-vous ? lui demande-t-on.

— Je vais voir ma petite amie. Aujourd'hui, « son vieux n'y est pas ! ».

Je ne connaissais pas la petite amie ; sans cela je lui aurais demandé si le père Dupin allait jusqu'au bout de cette collaboration.

A côté du mariage dramatique, du mariage régulier, il y a l'union libre, la polygamie, l'homme aux cent collaborateurs : c'est Scribe, c'est Labiche, c'est d'Ennery et bien d'autres. Ils avaient leur harem.

Ceux-là sont des « mâles ». Car nous avons, au théâtre (c'est Émile Augier qui l'a écrit) des « mâles et des femelles ».

D'Ennery m'a dit, un jour, ce mot féroce :

— C'est avec mes plus mauvais collaborateurs que j'ai fait mes meilleures pièces.

— Comment expliquez-vous cela ?

— C'est bien simple : ils étaient tellement idiots que je m'emballais... et je trouvais !

Labiche et ses collaborateurs travaillaient d'une façon si consciencieuse que beaucoup de scénarios de ce temps-là sont plus longs que la pièce elle-même.

Un de nos plus jolis vaudevilles faillit brouiller Labiche et Gondinet. Il s'agit du « Plus Heureux des Trois ». Quand les deux collaborateurs eurent dit : « Nous la faisons », Gondinet fut très surpris, très dérouté, par la façon de travailler de Labiche. L'obligation d'écrire, d'abord, un scénario minutieux lui parut intolérable. Il était le plus jeune et se résigna. Devant le troisième acte, le désaccord était complet. Labiche avait son idée, Gondinet avait la sienne.

Aucun d'eux ne voulait céder. C'était grave.

Labiche proposa, alors, d'écrire deux troisièmes actes, version Labiche et version Gondinet, puis de réunir trois amis et de les prier de choisir, sans leur dire de qui était l'une ou l'autre version.

C'est le troisième acte de Gondinet qui fut choisi et, malgré le très grand succès de la pièce, les deux auteurs ne collaborèrent pas plus avant.

Nous devons à la collaboration quelques-uns des plus grands succès comiques de notre époque : « Le Voyage de M. Perrichon », « Les Jocrisses de l'amour », « Les Faux Bonshommes », « Divorçons », « Les Surprises du Divorce », etc., etc. J'en passe, mais pas de meilleures !

Adrien Decourcelle, qui était plein d'esprit, avait défini la collaboration : « Deux auteurs qui ont fait la pièce " à lui tout seul " ».

J'ai cité, plus haut, un mot cruel de d'Ennery ; en voici un, non moins cruel, contre d'Ennery. Il avait donné, au Vaudeville, une pièce, avec Louis Davyl, qui était tombée. Et comme on demandait à Davyl :

« Qu'a fait d'Ennery dans cette pièce ? » Davyl répondit : « Il y a mis son âge ! ».

Chivot et Duru, deux « collabos » inséparables, allaient au travail comme on va au bureau. On pensait à heure fixe et on cessait de penser tous les jours, au même instant. Si l'un d'eux tenait la plume, quand l'heure sonnait de la sortie du bureau, il s'arrêtait net et, si la phrase n'était pas finie, on la finissait le lendemain, à moins que ce ne fut dimanche. Cette collaboration chronométrique est excellente pour le système nerveux.

Le livret de « La Fille de Madame Angot », l'inépuisable opérette, est signé de trois auteurs : Clairville, Siraudin et Koning.

On raconte — mais, vous savez, je n'y étais pas et je fais toutes mes réserves sur ce propos — on raconte, donc, qu'à l'une des séances de travail, l'un des collaborateurs dit aux deux autres : « Je me sens en train, aujourd'hui, vous pouvez dicter, messieurs. » Il toucha ses droits tout de même.

Dans cette opérette, dont le compositeur était Lecocq, ce collaborateur fut, disons, si vous voulez... le chapon.

Sur ce, mon cher Pic, recevez tout ce que j'ai d'amitié sur moi.

ALBIN VALABRÈGUE.



(Collection de Monsieur Pic) *Environs de Nevers* Aquarelle de Jongkind

LETTRE DE SACHA GUITRY

Londres, le 15 Mai 1920.

Mon bien cher ami,

Ma première impression s'est singulièrement fortifiée depuis ma dernière lettre au sujet de Londres et du public anglais.

Certes, et j'en conviens volontiers, le champ de mes expériences n'est pas très étendu et la façon que j'ai de me faire une opinion sur un peuple peut sembler pour le moins étrange puisqu'elle est si particulière. En effet, que penseriez-vous d'un monsieur qui dirait : « Voilà comment je m'y prends pour juger un individu. Je le plonge dans une obscurité presque totale. Je me place, moi, en pleine lumière — et, tandis que je parle, tandis que je gesticule devant lui,

tandis que je m'efforce de l'intéresser, de le distraire et de le faire rire, je lui confère uniquement le droit d'approuver ou de désapprouver ma conduite. Ceci fait, et son opinion sur moi s'étant exprimée, je prends à son égard la liberté d'exprimer la mienne. S'il m'a trouvé de son goût je dis qu'il est intelligent, spirituel et subtil — s'il m'a trouvé mauvais, je dis qu'il est exécrable. Mon opinion sur lui est donc nettement subordonnée à son opinion sur moi. »

Après une telle déclaration, j'ose à peine vous répéter ce que je pense de l'Angleterre. Et cependant il faut que je vous dise certaines choses — car on m'avait trompé sur bien des points.

On m'avait assuré par exemple que la censure anglaise n'autoriserait pas la représentation de mes pièces. C'était inexact. Les six comédies présentées ont obtenu le visa. Une seule modification insignifiante m'a été demandée. On m'avait également conseillé de ne donner que deux ou trois représentations de la même pièce parce que — me disait-on — le nombre des personnes comprenant le français est extrêmement restreint à Londres. Or nous avons pu jouer seize fois *Mon père avait raison.*

En somme on m'avait dit bien des bêtises — mais on ne m'avait pas dit la vérité. On ne m'avait pas dit que le public anglais possédait les qualités les plus précieuses, les plus rares, les plus importantes. On ne m'avait pas dit le principal, on ne m'avait pas dit qu'il adorait le théâtre et qu'il le considérait comme un des plus grands plaisirs de la vie.

Voyez-vous, mon cher ami, j'ai l'impression que tous les Anglais vont au théâtre. Dans la journée j'ai l'impression que je rencontre des commerçants, des bourgeois, des ouvriers, des gens du monde, des étudiants — mais, quand le soir descend, j'ai l'impression que tous ces gens-là deviennent des spectateurs. Et, comme je ne veux pas me priver du plaisir d'exagérer un peu, je n'hésite pas à vous déclarer que j'ai même l'impression que tous ces gens-là passent leur journée à se demander où ils vont aller le soir. Je peux vraiment le supposer puisque ma

journée, à moi, je la passe à me demander si je les verrai tous le soir. Il se peut très bien en somme qu'ils nous aiment autant que nous les aimons.

Et si vous me demandiez quelle différence essentielle je trouve entre le public anglais et le public français, je vous répondrais : la différence qu'il y a entre un homme de trente ans et un homme de soixante.

Le public, en France, avait, à mon avis, quarante-trois ans en 1912. Je trouve qu'il a beaucoup vieilli depuis. Je ne sais pas si le public anglais m'aurait fait, en 1912, l'effet d'un enfant — mais je vous assure qu'il a, à mes yeux, aujourd'hui, l'aspect d'un homme jeune, plein de vigueur et de santé. Il n'est ni ironique ni blasé, mais il a un sens profond de l'humour.

Mais il y a un grand malheur.

Le grand malheur pour nous, auteurs dramatiques, c'est que les destinées de notre théâtre à l'étranger se trouvent entre les mains des impresarii et des grands artistes.

Les impresarii choisissent toujours des comédies susceptibles de plaire à coup sûr et à tout le monde ; et les grands artistes ne veulent jouer à l'étranger que des pièces qui comportent un rôle considérable et à « effets ». Ils veulent non seulement que le rôle principal soit considérable, mais ils veulent en outre que les autres rôles soient peu importants, assez peu importants pour être interprétés par des acteurs sans talent — ce à quoi les impresarii ne manquent jamais de souscrire. Dans la composition d'une tournée, l'avenir de l'art dramatique est donc certainement la dernière préoccupation des organisateurs.

Depuis une trentaine d'années, quelles ont été les pièces jouées à Londres par quatre des plus illustres comédiens français ? *La Dame aux Camélias, Œdipe Roi, Madame Sans-Gène* et *Cyrano de Bergerac.*

Lorsque les quatre illustres comédiens auxquels je fais allusion modifiaient leur répertoire, que jouaient-ils ? « Phèdre », « Hernani », « Zaza » et « Tartufe ». Quelle opinion le public anglais pouvait-il se

faire sur le théâtre contemporain en France ? Qu'en connaît-il aujourd'hui ? A l'exception de mon père, quel est le comédien français qui joua à Londres plusieurs auteurs vivants ?

La plupart d'entre nous laissent traduire leurs pièces d'une façon déplorable. Certaines de ces traductions sont de véritables trahisons et je trouve injurieux à l'égard de l'Angleterre, et je trouve pénible vis-à-vis de l'art dramatique français cette insouciance que les auteurs affectent volontiers au sujet de l'adaptation de leurs œuvres. Ce n'est pas être modeste que de se laisser mutiler. C'est un terrible aveu de sa propre médiocrité ou bien c'est afficher un mépris bien injuste et bien sot pour le public anglais, si attentif, si intelligent, si désireux de nous connaître et de nous aimer davantage. Quand on aime son pays, il est infiniment douloureux de constater que sa littérature dramatique n'est pas appréciée partout à sa juste, à sa considérable valeur ; Henry Becque, Georges de Porto-Riche et François de Curel sont inconnus à Londres...

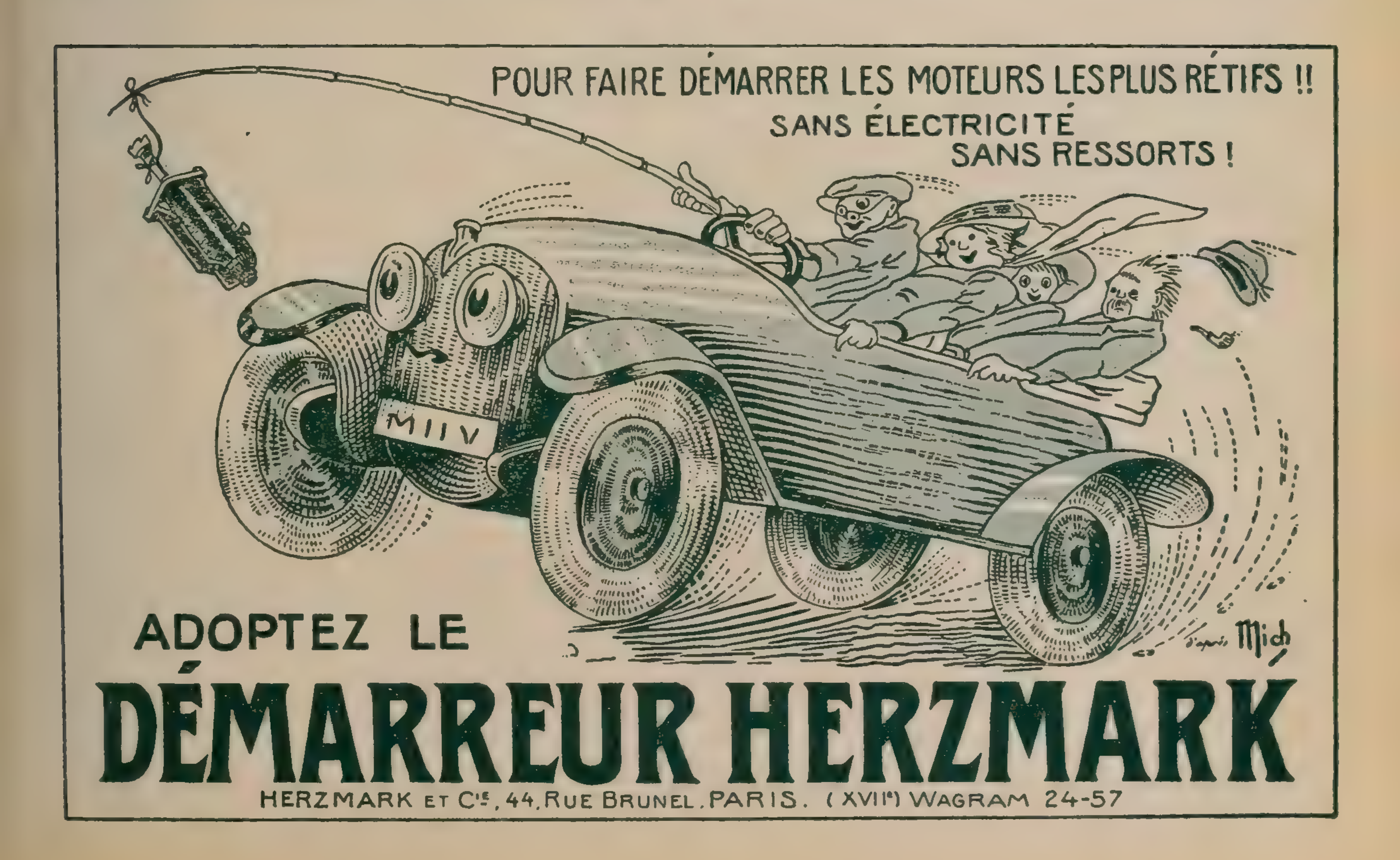
Je suis à vous de tout cœur.

SACHA GUITRY.



(Collection de Monsieur Pic) Aquarelle de Degas)

Le Gérant : Jean VOLLERIN. " Les Impressions d'Art ", 17, rue Beaubourg. — Paris-4e.



POUR FAIRE DÉMARRER LES MOTEURS LES PLUS RÉTIFS !!
SANS ÉLECTRICITÉ
SANS RESSORTS !
MIIV
d'après Mich
ADOPTEZ LE
DÉMARREUR HERZMARK
HERZMARK ET Cie, 44, RUE BRUNEL, PARIS. (XVIIe) WAGRAM 24-57

"Les Impressions d'Art"
JEAN MEYER, Directeur
17, Rue Beaubourg, Paris.

N° 4. — 5 Août 1920.

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

Prix : 5 fr.

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

DIRIGÉ PAR

SACHA GUITRY

PUBLIE DES LETTRES DE

Mme de Noailles
Emile Boutroux
Henri Duvernois
Henry Bataille
Louis Forest
Vuillermoz
Forain
Gérard Bauer
Claude Farrère
Vincent d'Indy
Pr Albert Robin
Albin Valabrègue
Charles-Henry Hirsch
Georges de Porto-Riche

Maurice Barrès
Robert de Flers
Tristan Bernard
Hervé Lauwick
René Fauchois
Franc Nohain
Sem
Sacha Guitry
René Benjamin
J. et J. Tharaud
Roland Dorgelès
Georges Courteline
Fernand Vandérem
Robert de Montesquiou

MES MÉMOIRES, par LUCIEN GUITRY

ADMINISTRATION : **2, Rue des Italiens, Paris**

Cédant à la prière de nombreux Abonnés nouveaux, la Direction du " COURRIER DE MONSIEUR PIC " maintient la décision qu'elle avait prise à l'occasion de la Fête de Monsieur Pic, d'offrir à tout abonné à 24 numéros une page autographe d'un de ses illustres collaborateurs.

N. D. L. D.

Les **abonnements** doivent être adressés à M. le Caissier Principal du "**Courrier de Monsieur Pic**", 2, Rue des Italiens, Paris.

6 numéros **30** fr. — 12 numéros **60** fr. — 24 numéros **120** fr.

Mes Mémoires.

Et d'ailleurs à cette époque les congés les vacances les séjours aux eaux les campagnes autant de rêves. Hein! on jouait.. on jouait tout le temps, et fort heureux - Aujourd'hui c'est tout autre chose - ainsi la première campagne c'est toute la campagne vue, prise respirée de la Route. Ici toutes les Routes, tous les Chemins. Marcher marcher tout le temps - être en état de marche même aux escales, aux étapes au repos - En Route! Quel mot - quel ordre magique - En route! Voila une décision! Voila une promesse une libération - Partir dans sa voiture

qui est un morceau détaché de sa
maison, et rouler, rouler. Faire changer
les paysages, les accents, les costumes
parfois — Quitter la Pointe-du-Raz
un matin pour arriver le soir au
Puy-de-Dome et le lendemain prendre
le bain du coucher de soleil dans
l'azur [redacted] divin du
Golfe de St Tropez...
La Campagne c'est un très grand mot
pour moi —
Il n'y a qu'un pays, le pays natal —
qu'une maison, la maison Paternelle!
En dehors de cela, il y a tout le reste,
qui est splendide merveilleux, énivrant,
c'est la Terre, toute la terre.. Ce n'est pas
la Terre maternelle — L'adorable!
Celle-là n'est pas grande.. C'est d'abord
la maison, et dans cette maison, une pièce,

un coin de cette pièce... C'est, dans le jardin un coin familier, habituel, élu – un détour d'allée, un vieux poirier, la couleur de la muraille entre les espaliers.. C'est, plus loin, la haie du pré et les grands ormes tortillards qui s'en échappent et croissent souverainement.. C'est la Plaine composée des deux mille champs des trois communes, les luzernes vertes, les sainfoins carminés, les blés roux les avoines pâles. – Je sais bien qu'il y en a d'autres, de ces champs.. La terre en est couverte... oui, mais ces champs ne sont pas au bout du pré qui est à nous et qui touche à ce jardin qui est le nôtre, au milieu duquel est cette maison..."... qui fut la sienne, qui est la mienne, et qui sera la tienne.." devrait-on pouvoir ajouter

parlant a son fils de son Grand Père
& de soi-même...
Gardez.. conservez dans le Pays
natal la bonne Maison Paternelle.

[signature]

29-7-20

La Baule

Août 1920

J'ai d'abord planté ma table de travail dans le jardin. Il est tout
petit, ce jardin. Il comporte deux arbres morts dont on a fait un étendoir en les
reliant avec un fil de fer; deux sapins; dix pins; une pelouse tondue et un monticule
chauve, qui sert de terrasse. Il y a là-dessous des bêtes mystérieuses, des bêtes de plage
surprises par l'arrivée brutale des Parisiens et qui n'ont pas eu le temps de chercher
un autre refuge. Elles se cachent et elles se taisent. A peine les entend-on remuer
faiblement. Seuls les insectes sont familiers. Quand je me suis assis, un vent assez fort
s'est élevé et je n'avais pas écrit trois lignes que ce vent, fin connaisseur, les
envoyait au diable, ne respectant, en passant, les ânes, les chevaux, les chiens
et les automobiles...

Ma table est légère. Elle n'a jamais servi qu'à des courriers vite expédiés, au
verso de cartes postales illustrées. Elle est légère et transportable. Je la montai donc
au dernier étage de la maison. Une chaleur subite tomba. On grillait, là-haut. ~~Le~~ Le
spectacle de messieurs et de dames faisant trempette dans la mer y devenait aussi
exaspérant que la vision d'une citronnade glacée en plein Sahara. Heureusement,
ma chambre était là. Mais une table de travail et un lit font assez mauvais ménage.
l'après-midi ~~le jour~~ le lit invite à la sieste qui a la douceur âpre du péché. La nuit, il
convie au sommeil, ce sommeil délicieux qui n'a rien à réparer ~~que~~ qu'une fainéantise
savoureuse, le long d'un jour vide, bleu et transparent.

Je traînai donc ma table ~~dans le~~ [au] salon. Dans les villas à louer on trouve
les derniers salons pleins d'ombre et de meubles cérémonieux. Les pièces sont faites
pour la conversation oiseuse de personnes en visite, écrasées par la chaleur au point
que la calomnie elle-même leur devient accablante. Tout y est disposé pour un
frais échange de lieux communs. Ma table créait une disparate. Je me hâtai de
la remettre dans le jardin. Il plut!

Il y a des étés, comme ça, où l'on le croit en train. Je pris donc un
stylographe, un cahier et j'allai au bois qui s'appelle ici le Bois d'Amour. Il
pouvait être dix heures, moment où les Parisiennes entr'ouvrent leurs volets et
demandent au ciel de leur éviter les insolations, à la mer de rouler les vagues,
d'une bonne température. Mais quand on a pris l'habitude d'écrire sur des
feuilles libres, rien n'est plus impressionnant qu'un cahier, cela vous ramène aux
pages scolaires; c'est relié d'avance comme si tout ce que l'on y écrit ~~doit~~ [devait] rester
définitif. ~~Mon cahier~~ Je m'aperçus d'ailleurs que mon cahier était rayé sur la
droite pour quelques colonnes de chiffres. C'était un cahier de comptabilité
domestique. Les papetiers imitent leurs contemporains: ils ne pensent jamais à
la littérature...

Tâtonnements ! Recherche de l'endroit idéal où les phrases ~~semblables~~ pareilles à des chats, selon la ~~de~~ comparaison de Gautier, bondissent, cabriolent et retombent exactement sur leurs pattes. ~~[illegible]~~ Si on le trouvait, ce lieu d'élection, le reste viendrait tout seul, par miracle...

– Cela n'a pas d'importance, me dit un vieux monsieur. Ce qui ~~il y a~~ est important, c'est de respirer. Ici, l'air se déguste comme un cru. Il faut l'apprécier. Je sais un petit coin où les effluves des marais salants se mélangent avec tant de bonheur à ceux qui viennent de la mer et du bois d'Amour que l'on hume de la violette à plein nez. Pas la violette des parfumeurs, mais la violette portée par la femme aimée. Ailleurs c'est le chèvrefeuille. Or, il n'y a pas plus de chèvrefeuille que de violette. Il n'y a que des géraniums qui puent l'encre gâtée. Par quel mystère, le géranium devient-il chèvrefeuille ? L'air est ici le plus subtil, le plus paradoxal des chimistes. Je vis beaucoup par le nez. L'odorat est paralysé à Paris et pour cause. Rééduquez-le. Faites de la gymnastique olfactive : un, vous respirez ; deux vous expirez, si je puis dire, et sans ouvrir la bouche. Il faut saisir le moment où les parfums ont leurs marées dont la cause est encore inconnue. Qu'importe, d'ailleurs ! Ils me réjouissent parce qu'ils sont vivants. Vous n'avez à Paris que ces odeurs mortes qui exhalent les essences et les fleurs coupées et qui ont une insupportable mélancolie. Seulement le dégustateur doit avoir l'esprit libre. Entre la respiration et l'expiration, gardez-vous de laisser la place d'un vil souci. Pendant que vous trimballez votre table de travail, vous perdez des minutes bien précieuses, pour le nez. Je vois les gosses qui font de la bicyclette et qui jouent au tennis ! Et parmi ces enfants, en est-il un seul à qui une mère ou un père avisés ordonnent parfois de se taire, de ne plus bouger et de goûter avec recueillement l'air divin ? ~~[illegible]~~ Résultat : des mains qui ne connaîtront jamais la douceur de certains tondeurs, ~~un palais~~ des palais ~~bouche~~ qui insensibiliseront l'âcre tabac et les sauces violentes ; des oreilles fermées à toutes les musiques de la nature ; des yeux de taupe et des nez bouchés.

... Je ne sais plus au juste où est ma table... Je l'ai peut-être laissée dans le jardin... ou dans le salon, entre le portrait de la Malibran orné de ces vers : « Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse – La mort ravit tout sans pudeur » et une gravure aggravée de cette prose : « Une pauvre jeune fille, fuyant la ville et les persécutions, arrive, épuisée de douleur et de fatigue devant l'habitation d'honnêtes villageois qui l'accueillent avec bonté »... Un ! Je respire !... Deux ! J'expire !... Le matin cela sent la nuit close et chaude ; le soir cela sent le matin trempé de rosée... Je pense aux tunnels du Métropolitain, à certains magasins de nouveautés qui fleurent la flanelle mouillée, aux Halles, quartier des choux ; aux Abattoirs de la Villette, aux voitures qui transportent les quartiers de viande, aux soupiraux qui soufflent une ~~[illegible]~~ haleine cariée. Il me semble que le train, là-bas, le train qui va se reposer un peu avant de rejoindre ces horreurs soupire : « Pouah ! Pouah ! Pouah !... à l'idée de les retrouver...

Henri Duvernois



Cher monsieur Pic

La photo ci-jointe vous dira, non sans éloquence, quelles sont mes occupations d'été. Ne vous effrayez pas toutefois. Je ne fais d'autre exercice que de mettre le matin ce costume de sport, et de me regarder dans la glace. Après quoi, convaincu de ma valeur physique, je me livre pendant des heures à cet autre exercice spécial, qu'on appelle le rocking.

Bien affectueusement

Tristan Bernard

Non, cher ami, certainement non ! Je n'irai pas cette année à Deauville.

Et je vous affirme que si je m'abstiens, ce ne sera pas par respect humain, par crainte que les imbéciles ne m'accusent d'aller là-bas pour me faire voir. Me faire voir par qui ? Par le tout-Maxim's, le tout-Ambassadeurs, le tout-Ritz, le tout-Bagatelle ? La belle avance !

Ce n'est pas cependant que tous ces gens me semblent plus mal que d'autres. Par rapport à ce qu'on trouve ailleurs, ils seraient même plutôt mieux. Ils ont l'élégance, la désinvolture, le sens du plaisir — voire, à certains égards, le sens de la vie. Et puis, si vous voulez, ce sont toujours les mêmes têtes qu'à Paris. Mais ce ne sont pas les mêmes visages. Sur toutes les physionomies brille comme un reflet de fête et de belle humeur, qui les métamorphose — qui rend les plus odieuses presque supportables. Les femmes surtout ! Je sais bien que Deauville n'admet que du premier choix. Mais, quand même, ce que le pays leur réussit !...

N'empêche que je n'irai pas à Deauville. D'abord, jeu et le reste à part, avec les prix du jour, les complets à 1200 francs, les souliers à vingt-cinq louis, l'hôtel et le restaurant à l'avenant, ce ne serait pas raisonnable. Évidemment, au bout du compte, cela ne ferait guère que trois ou quatre billets de plus que jadis, ce qui n'est pas la mer à boire.

Cher monsieur Pic,

Ce que je ferai de mes vacances ? J'irai travailler à la campagne en Lorraine, dans la maison de mes parents (et de mon enfance) ~~car si~~ les Allemands ne l'ont pas prise par terre ; ils ont été arrêtés à dix kilomètres de là par les armées de Castelnau et de Dubail. Pendant toute la guerre, elle a logé des soldats français.

En voilà des souvenirs ! Je me rappelle comment au lendemain de la bataille de Charmes, en 1914, ~~d'octobre 1914~~, je suis venu de Paris me promener une demi-heure dans mon jardin tout rempli du frémissement d'une radieuse journée d'octobre et du ~~frémissement~~ parfum des dernières roses. Les allées étaient toutes jonchées du grand corps des peupliers et des mirabelliers que nos soldats avaient abattus pour mieux

ajuster leur tir. Ah! que j'aurais aimé demeurer là et qu'il me fût permis sans me déplaire à moi même de me mettre au travail! Et puis, une autre fois, ~~durant la guerre~~ en mai 1915 je l'ai revue encore, ma petite maison au bord de la Moselle. J'y étais allé à l'improviste demander à déjeuner aux officiers qui me faisaient l'honneur et le plaisir d'être mes hôtes. ~~Cette~~ visite m'apparaît comme un souvenir à demi-rêvé. Cela me semble une bizarre combinaison de songe, ces chambres, ces jardins, ces fleurs, ce soleil, tout ce décor familier et puis ces figures étrangères qui avaient là leurs habitudes. Étais-je un mort, un revenant qui venait avec sympathie regarder des inconnus ses héritiers?

Enfin, c'est à peu près la paix.)

(Pour la première fois après sept années, voici donc que je pourrai me reposer, c'est à dire travailler pour ~~[illegible]~~ mon plaisir propre. ~~[illegible]~~ Tous mes livres je les ai écrits,



dans cette maison de Charmes. A Paris, durant les sessions de la Chambre je puis tant bien que mal esquisser un plan et amasser des matériaux, mais comment y trouver le silence, la solitude, la suite monotone d'heures et de jours nécessaire pour qui veut maintenir avec persistance son regard sur un même ouvrage ?

Je vais retrouver à Charmes une caisse qui en juillet 1914 j'y fis parvenir toute pleine des documents que je rapportais d'un long voyage que je venais de faire par terre de Damas à Constantinople par Homs, Hama, Alep, Antioche, Alexandrette, Mersine, le Taurus et Konia. Je comptais bien relire mes notes et en tirer en quelques semaines (avec un immense plaisir) un volume, mais aujourd'hui qu'y prendrais-je, y comprendrais-je ? Je doute que je décloue ma caisse trop vieille)

(Et puisque vous voulez savoir, cher monsieur Pic, à quoi je vais employer mon temps de vacances, c'est à préparer le cours que je ferai cet automne à l'Université de Strasbourg sur "Le génie du Rhin".

Je vous ai déjà dit les circonstances, la nécessité et l'urgence qu'il y a de créer, en même temps que des relations économiques, des relations intellectuelles entre la France et la Rhénanie.

Que peuvent être ces relations? Voilà les questions qui tout naturellement se posent. Comment l'un et l'autre pays y trouvent-ils leurs avantages? Qu'est ce que le génie du Rhin? qu'est ce que le génie de ce fleuve qui est le passage des peuples et dont les deux rives à travers les siècles ont appartenu aux deux mondes germanique et latin? Voilà ce que je voudrais étudier, ~~[illegible]~~ dans une suite de quelques leçons vers novembre à Strasbourg!

Pourquoi, cher Monsieur Pic, ne me feriez-vous pas l'~~amitié~~ honneur ~~de~~ y ~~venir~~ entendre

Votre ami,

Maurice Barrès





Mon cher Monsieur Pic -

pour vous interesser à nos vacances - C'est
bien aimable de votre part - Voici ma vieille
maison. La Loire n'est pas loin. Tournez à droite
entre la chaise et la tour, vous y serez tout de suite.
Si vous êtes pêcheur à la ligne je dois vous prévenir que
le gardon est hésitant. et que la tanche ne va
pas fort. L'anguille fait prime. ce que c'est que de
savoir se faufiler! - Mais vous l'ignorez, cher
Cher Monsieur Pic, vous qui ayant toujours été riche.
n'avez jamais rampé que sur des tapis - Cela
vaut beaucoup mieux pour les vêtements. mais

vous met le caractère dans un état épouvantable.
Le parc dont vous apercevez quelques arbres — qui
sont parmi les plus beaux — (ce n'est point tout à
fait par hasard) est entièrement humide — Mais
j'y ai pas mal de souvenirs bien au sec — les
souvenirs d'enfance et d'adolescence. Les premiers ne
seraient pas suffisants. Pourquoi ne se souvient-on
jamais de ce qui vous est arrivé entre vingt six
ans et trente deux ans et demi ? — C'est très
ancien — Mais ce n'est pas du tout une raison
pour que je ne parte pas pour la chasse.
Dans l'appareil où vous me voyez — Vous me
direz que la chasse n'est pas ouverte — Permettez
moi de vous répondre que cela ne vous regarde
pas. J'adore la chasse, mon cher Monsieur Pic —
C'est un passe-temps délicieux et qui lorsqu'il n'y
a pas de gibier ne présente aucun danger —
Néanmoins dans le fond de la prairie où vous
me voyez m'avancer — près des arbres — il y a
généralement une compagnie de perdreaux — Je les
connais depuis vingt ans. Ce ne sont jamais les
mêmes mais ils se ressemblent — Lorsque j'en
aurai le loisir je vous en raconterai de bien
bonnes sur leur compte — Ce ne sont que des
petits scandales de perdreaux mais je vous assure qu'il

gagnent à être connus. - Je sais bien que Monsieur Thiers - qui d'ailleurs était tout petit le Marseillais à déclaré qu'un vrai chasseur aime mieux raconter la mort d'une perdrix que la bataille d'Austerlitz - Mais évidemment - cela prouve tout simplement que cet homme d'État n'a jamais tué une perdrix et qu'il n'a jamais remporté la bataille d'Austerlitz - On l'ignorait - grâce à cette petite méchante phrase sur les chasseurs. nous le savons tous. - À bientôt, mon cher Monsieur Pic -

Robert de Flers



SUJET

des lettres publiées dans les numéros précédents

N° 1. — 5 Mai 1920

SACHA GUITRY.	Le Courrier de Monsieur Pic.
MAURICE BARRÈS	L'Allemagne est-elle encore à craindre?
HENRY BATAILLE	Mon vœu.
TRISTAN BERNARD.	Le second jugement de Salomon.
COURTELINE	Aveux philosophiques.
HENRI DUVERNOIS.	Lettres de Moineau.
CLAUDE FARRÈRE	La vraie morale du *Repas du Lion*.
LOUIS FOREST.	Le langage de l'avenir.
SEM.	Croquis.
LUCIEN GUITRY	**Mes Mémoires.**

et un autographe d'**HONORÉ DE BALZAC**

N° 2. — 5 Juin 1920

Mme DE NOAILLES	Confidences littéraires.
HENRY BATAILLE	Portrait.
TRISTAN BERNARD.	Le serment d'une jeune fille.
RENÉ BENJAMIN	La Chambre des Députés.
HENRI DUVERNOIS.	Lettres de Moineau.
CLAUDE FARRÈRE	Le Pôle Sud au cinéma.
LOUIS FOREST.	Les origines du Dadaïsme.
SACHA GUITRY	Impressions de Londres.
GEORGES DE PORTO-RICHE. .	Poésie intime.
J. et J. THARAUD.	En Ukraine.
LUCIEN GUITRY	**Mes Mémoires.**

et un autographe d'**HENRY BECQUE**

N° 3. — 5 Juillet 1920

ÉMILE BOUTROUX	La maxime dangereuse.
TRISTAN BERNARD.	Avarice spéciale des propriétaires d'autos.
HENRI DUVERNOIS.	Lettres de Moineau.
CLAUDE FARRÈRE	Pétrole et Turquie.
FORAIN.	Portrait de Mlle X...
SACHA GUITRY	Le Théâtre français en Angleterre.
ROBERT DE MONTESQUIOU . .	" Cotillonnaire ".
FERNAND VANDÉREM	Plaie d'argent.
ALBIN VALABRÈGUE.	La collaboration au théâtre.
LUCIEN GUITRY	**Mes Mémoires.**

et un autographe de **VOLTAIRE**

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

SE COMPOSAIT CE MOIS-CI DE LETTRES DE

François de Curel

Mistinguett

Claude Farrère

Fernand Vandérem

E. [illegible]

SEM

Tristan Bernard

Louis Forest

Henri Duvernois

Albin Valabrègue

Sacha Guitry

N° 5. — 5 Septembre 1920.

Prix : 5 fr.

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

DIRIGÉ PAR

SACHA GUITRY

PUBLIE DES LETTRES DE

Mme de Noailles
Emile Boutroux
Henri Duvernois
Henry Bataille
Louis Forest
Vuillermoz
Forain
Gérard Bauer
Claude Farrère
Vincent d'Indy
Pr Albert Robin
Albin Valabrègue
Charles-Henry Hirsch
Georges de Porto-Riche

Maurice Barrès
Robert de Flers
Tristan Bernard
Hervé Lauwick
René Fauchois
Franc Nohain
Sem
Sacha Guitry
René Benjamin
J. et J. Tharaud
Roland Dorgelès
Georges Courteline
Fernand Vandérem
Robert de Montesquiou

MES MÉMOIRES, par LUCIEN GUITRY

ADMINISTRATION : **2, Rue des Italiens, Paris**

Cédant à la prière de nombreux Abonnés nouveaux, la Direction du " COURRIER DE MONSIEUR PIC " maintient la décision qu'elle avait prise à l'occasion de la Fête de Monsieur Pic, d'offrir à tout abonné à 24 numéros une page autographe d'un de ses illustres collaborateurs.

N. D. L. D.

Les abonnements doivent être adressés à M. le Caissier Principal du **"Courrier de Monsieur Pic"**, 2, Rue des Italiens, Paris.

6 numéros **30** fr. — 12 numéros **60** fr. — 24 numéros **120** fr.

Dessin de SEM



MAURICE ROSTAND

LETTRE DE FRANÇOIS DE CUREL

Gondrexange (Lorraine). *21 Août 1920.*

Cher Monsieur Pic, vous avez sans doute appris par les journaux qu'il est fortement question de me nommer professeur de littérature dramatique au Conservatoire. — Professeur !... Il y a quelques années une caissière de Zurich, à laquelle je venais de verser le solde de mon compte, et qui voulait me décerner un titre conforme à ma renommée m'a dit : « Au revoir, Monsieur le... professeur ! »

L'avenir se révélait par sa bouche innocente. Je suis dans la joie ! A vous, si discret, je puis bien l'avouer : depuis mon entrée à l'Académie je suis devenu friand d'honneurs officiels. Pensez donc ! Le jour de la réception du Maréchal Foch, voulant faire placer une personne de ma famille, je l'accompagnais par l'entrée du public. A la vue des plumes de mon bicorne, les soldats ont présenté les armes ! Je connais à présent l'état d'esprit de Joffre arrivant sur le front des troupes, un jour de grande revue.

Gondrexange. Lorraine 21 Août 1920
~~8, RUE ALFRED DE VIGNY~~
Cher monsieur Pic, vous avez sans doute
appris par les journaux qu'il est
fortement question de me nommer professeur
de littérature dramatique au Conservatoire.
Professeur !... Il y a quelques années, une
caissière de Zurich à laquelle je venais de
verser le solde de mon compte et qui voulait
me décerner un titre conforme à ma
renommée m'a dit « Au revoir monsieur le
... professeur ! » L'avenir se révélait par
sa bouche innocente. Je suis dans la joie !
A vous, si discret, je puis bien l'avouer :
Depuis mon entrée à l'Académie je suis
devenu friand d'honneurs officiels. Pensez donc !
Le jour de la réception du Maréchal Foch,
voulant faire placer une personne de ma
famille, je l'ai accompagnée par l'entrée du
public. A la vue des plumes de mon bicorne,
les soldats ont présenté les armes. Je connais
à présent l'état d'esprit de Joffre arrivant sur
le front des troupes un jour de grande revue.

*A ma joie il y a une autre cause. A une des dernières séances du Conseil Municipal de Metz, ma ville natale, un quincaillier notable parlant des récentes représentations de l'*Ame en Folie, *m'a traité de pornographe. Cet homme, ayant parmi mes concitoyens une grande autorité, chacun, ici, me regarde de travers. Quelle réhabilitation si le Gouvernement de la République me confiait les âmes délicates des futurs auteurs dramatiques ! Ne m'objectez pas que je suis mal doué au point de vue de l'élocution et que parler devant une nombreuse assemblée n'est pas du tout mon fait. Sachez-le, j'aurai excessivement peu d'élèves. Avant de commencer mon cours je me charge d'éliminer toutes les non-valeurs. Comment je m'y prendrai ? Oh ! c'est bien simple. Avez-vous remarqué que tous les bons auteurs dramatiques ont une manière frappante de raconter les moindres faits. Instinctivement, ils visent à faire bondir ceux qui les écoutent. S'ils commandent un plat à leur cuisinière, celle-ci les quitte en riant. Il me suffit de passer cinq minutes avec les jeunes gens qui m'apportent des pièces à lire pour être certain que le manuscrit qu'ils déposent sur ma table n'est bon qu'à mettre au cabinet. Cela posé, mon plan est tout tracé. Aussitôt que ma nomination aura paru à l'*Officiel *je conséquerai*

A ma joie il y a une autre cause. A une
des dernière séances du conseil municipal de
Metz, ma ville natale, un quincailler notable,
parlant des récentes représentations de l'Ame
en folie, m'a traité de pornographe. Cet homme
ayant parmi mes concitoyens une grande autorité,
chacun ici me regarde de travers. Quelle
réhabilitation si le gouvernement de la république
me confiait les âmes délicates des futurs auteurs
dramatiques. Ne m'objectez pas que je suis mal
doué au point de vue de l'élocution et que parler
devant une nombreuse assemblée n'est pas du tout
mon fait. Sachez le, j'aurai excessivement peu
d'élèves. Avant de commencer mon cours je me
charge d'éliminer toutes les non valeurs. Comment
je m'y prendrai ?... Cela c'est bien simple. Avez
vous remarqué que tous les bons auteurs dramatiques
ont une manière frappante de raconter les moindres
faits. Instinctivement ils visent à faire bondir
ceux qui les écoutent. S'ils commandent un
plat à leur cuisinière, celle-ci les quitte en riant.
Il me suffit de causer cinq minutes avec les
jeunes gens qui m'apportent des pièces à lire,
pour être certain que le manuscrit qu'ils déposent
sur ma table n'est bon qu'à mettre au cabinet.
Cela posé mon plan est tout tracé. Aussitôt que
ma nomination aura paru à l'Officiel je ferai

convoquerai les dramaturges embryonnaires et les ayant mis en confiance j'écouterai leurs petits souvenirs de jeunesse. L'un me racontera comment sa grand'mère est morte pour avoir avalé de travers une arête de poisson. Un autre, que passant sur le pont d'Avignon, il a vu retirer du Rhône, d'un seul coup de filet, cinq saumons et le corps d'un artilleur. Après dix minutes de récits de cette importance ils seront jugés. S'il en vient un ou deux à cet examen ~~préparatoire~~ préliminaire ce sera bien beau. Mon cours se fera donc dans une véritable intimité qui me laissera toutes mes facultés, car devant une ou deux personnes je deviens orateur.

Monsieur Pie il faut que je vous quitte. Il y a sur ma table une centaine de lettres soigneusement classées par ordre d'arrivée et qui attendent une réponse. Elles attendront toujours, mais le sentiment qu'elles sont là me donnerait des remords si j'écrivais un volume à la même personne.

Affectueusement votre

François de Curel

Je rouvre ma lettre pour vous faire part d'une désastreuse nouvelle. Dans son numéro du 13 août Comœdia a publié sur ma famille un article tellement bien documenté qu'il m'a appris des choses auxquelles je ne m'attendais pas. ainsi je descends de St Louis, ce qui fera réfléchir les quincailliers de Metz. Malheureusement Monsieur Cossira, l'auteur de ce fatal article s'étend longuement sur les aventures de mon grand père Léonce, celui qui a écrit des livres de chasse, lui dur pour lui même et les siens, mon grand père ne l'était pas moins pour ses chiens. Ses méthodes de dressage étaient féroces et une caricature de l'époque le montre rossant d'une façon terrible un misérable cabot. Derrière lui, sur un écriteau on lit ces mots : « Institut canique de Curel. » Cette image a fait réfléchir le ministre, auprès duquel les jeunes gens ont d'ailleurs fait des démarches. Je suis de l'Institut bien plus que mon grand père. Ce qui ~~est~~ est une circonstance aggravante. Bref, je ne serai jamais professeur.

les dramaturges embryonnaires et, les ayant mis en confiance, j'écouterai leurs petits souvenirs de jeunesse. L'un me racontera comment sa grand'mère est morte pour avoir avalé de travers une arête de poisson. Un autre, que passant sur le pont d'Avignon il a vu retirer du Rhône, d'un seul coup de filet, cinq saumons et le corps d'un artilleur. Après dix minutes de récits de cette importance, ils seront jugés. S'il en survit un ou deux à cet examen préliminaire, ce sera bien beau. Mon cours se fera donc dans une véritable intimité qui me laissera toutes mes facultés car, devant une ou deux personnes, je deviens orateur.

Monsieur Pic, il faut que je vous quitte. Il y a sur ma table une centaine de lettres, soigneusement classées par ordre d'arrivée et qui attendent une réponse. Elles attendront toujours, mais le sentiment qu'elles sont là me donnerait du remords si j'écrivais un volume à la même personne.

Affectueusement vôtre.

FRANÇOIS DE CUREL.

P. S. — Je rouvre ma lettre pour vous faire part d'une désastreuse nouvelle. Dans son numéro du 10 août, Comœdia a publié sur ma famille un article tellement bien documenté qu'il m'a appris des choses auxquelles je ne m'attendais pas. Ainsi, je descends de Saint-Louis, ce qui fera réfléchir les quincailliers de Metz. Malheureusement, M. Cossira, l'auteur de ce fatal article s'étend longuement sur les aventures de mon grand'père Léonce, celui qui a écrit des livres de chasse. Très dur pour lui-même et les siens, mon grand'père ne l'était pas moins pour ses chiens. Sa méthode de dressage était féroce et une caricature de l'époque le montre rossant d'une façon terrible un misérable cabot. Derrière lui, sur un écriteau on lit ces mots : « Institut Canique de Curel ». Cette image a fait réfléchir le ministre auprès duquel les jeunes gens ont d'ailleurs fait des démarches. Je suis de l'Institut, bien plus que mon grand'père, ce qui est une circonstance aggravante. Bref, je ne serai jamais professeur.



LETTRE DE TRISTAN BERNARD

Mon cher Pic,

VOUS êtes un gros despote. Vous n'écrivez jamais à personne et vous troublez le repos estival de vos amis en leur demandant de vous écrire.

En ai-je le temps, Monsieur Pic ? Certes je mène à Deauville une existence calme, mais terriblement occupée. Couché dès l'aurore, je me lève à midi moins dix. La splendeur du soleil au milieu du jour, c'est un spectacle que tient à contempler, dès son réveil, tout homme un peu vertueux. Puis, pendant qu'une foule animée se presse sur la plage, je m'abandonne à l'eau paisible de ma baïgnoire (les bains de baignoire ont ce grand avantage d'être bien indépendants de ces vaines questions de flux et de reflux).

A la Potinière maintenant, car il ne s'agit pas de flâner. De toute nécessité, il faut souhaiter le bonjour à des quantités d'amis et connaissances que l'on n'a pas vus depuis la veille au soir, et que l'on ne verra plus avant deux bonnes heures, sur l'Hippodrome. Puis se pose une question angoissante : manger. Où déjeunera-t-on ? Au Royal ? Au Normandy ? Au Grill ? A-t-on pris rendez-vous ? Qui s'est chargé de retenir une table ? L'homme qui en a pris la responsabilité, court après ses convives, tout comme après des poussins dispersés.

La conversation, à la Potinière, roule surtout sur les événements du Jeu... « Il a levé hier soir sur deux millions. — N'exagérons rien, dit un monsieur pondéré : quatorze cent mille, j'ai vu compter les billets. » On se contente de ce chiffre, déjà suffisamment imposant, et d'ailleurs inexact... Puis on parle de l'immoralité du jeu. Car il ne faut pas croire, Monsieur Pic, que ce soit ici une réunion d'êtres frivoles. C'est un vrai congrès de moralistes. Les joueurs les plus passionnés condamnent le jeu ; c'est encore une façon d'en parler, en attendant que reprenne la séance de baccara.

D'autres fois, ils en parlent en mathématiciens, par un orgueil d'êtres pensants, qui tiennent à ne pas paraître dominés par le Hazard. Ils établissent des parallèles entre le jeu des Courses et celui du Casino, comparent le taux des retenues, affirment qu'il est impossible ou qu'il est possible de se défendre. Tout cela, c'est pour causer. On se fait bien venir de son interlocuteur en lui communiquant gravement des choses élémentaires, qu'il est heureux de savoir aussi bien que vous. On se donne raison l'un à l'autre ; on se décerne mutuellement des brevets de bon sens. Tout le charme de la conversation est là.

C'est aussi un passe-temps assez agréable que d'évaluer la fortune des gens. Rien ne nous satisfait autant que d'attribuer quatre cents millions à un monsieur, si ce n'est d'apprendre que sa situation est difficile.

Cher Monsieur Pic, je me suis bien amusé à Deauville, car j'ai cru docilement tout ce qu'on m'a raconté, ayant admis une fois pour toutes que deux renseignements contradictoires peuvent l'un et l'autre être vrais. Qui a dit que la vérité n'existait plus ? Il y en a beaucoup plus qu'on ne croit. Et il y a très peu de vrai mensonge. Car le mensonge est de plus en plus difficile et nécessite un effort et une patience dont nous ne sommes plus capables.

Et puis on s'amuse trop pour être menteurs, ou méchants. Il y a ici un besoin intense de plaisir. Les hommes s'aiment éperdument ; non

pas les uns les autres ; ce qui serait trop demander. Mais chacun s'aime soi-même avec tant de force qu'il lui en reste à peine pour haïr son prochain. Certes on dit beaucoup de mal d'autrui. Mais ce n'est pas par méchanceté. C'est pour se faire plaisir à soi-même, ou à la personne à qui l'on est en train de parler. Et je le répète, on ne ment pas. On ne ment pas plus quand on fait de grands compliments à quelqu'un que lorsqu'on dit du mal de lui, une fois qu'il a le dos tourné. Le bien se dit par devant, et le mal par derrière. Voilà tout.

Sans doute, on dit aux gens trop de bien, et l'on dit d'eux un peu trop de mal. Mais en fin de compte, la balance est assez juste.

Deauville, voyez-vous, Monsieur Pic, c'est le Domaine de la Justice, de la Sincérité, de l'Ingénuité. Je vous le dis comme je le pense, et sans désir de paradoxe. Des gens de notre âge, qui ne sont plus tourmentés par le besoin de jouer un rôle, s'y amusent comme des petites filles dans un square. Vous auriez dû rester ici, vous qui êtes un vrai sage.

Le vrai sage est celui qui comprend la folie.

Il sait se contenter de peu et, à l'occasion, s'accommoder de beaucoup.

Votre vieux camarade,

TRISTAN BERNARD.

QUESTION DE COURTOISIE

Claude Farrère à Monsieur Pic.

AVEZ-VOUS savouré, cher Monsieur Pic, la dernière bouffonnerie internationale ? — Tandis que plusieurs députés de France... et non des moindres : un Lemire, un Castelnau... proposent chez nous la suppression du duel, — ailleurs, d'autres parlementaires en proposent la réglementation et l'obligation !...

Je vous connais assez, mon vieil ami, pour être bien sûr que vous m'approuverez sans réserve si je vous affirme que l'une et l'autre initiative sont également fâcheuses, et que, contrairement à l'avis de Pascal, il y a aujourd'hui erreur en deçà des Pyrénées et erreur au-delà.

La vérité est, en effet, que le duel tel qu'il existe en France aujourd'hui, tel que nous l'ont perfectionné la demi-douzaine de siècles qui nous séparent de l'ancien jugement de Dieu, est une chose en soi excellente et qui cumule un maximum d'avantages avec un minimum d'inconvénients !

Entendons-nous ! Il va de soi que je ne range sous cette rubrique : « duel tel qu'il existe en France aujourd'hui » aucune sorte de combat sérieux et moins encore de combat mortel. J'ai d'ailleurs toujours trouvé merveilleusement imbécile le quelconque monsieur qui, insulté, lésé ou

déshonoré, — tout de bon, — pousse la bonté d'âme jusqu'à s'offrir une chance d'être par surcroît assassiné. En pareil cas, cher Monsieur Pic, je fais comme vous faites : j'assassine moi-même, le premier ! Ce grâce à quoi, nous sommes, à l'heure qu'il est, vous et moi, vivants, hilares, honorables et honorés, — au lieu d'être au cimetière. Félicitons nous en, cher Monsieur Pic. Et je continue :

Ce dont j'entends parler, c'est seulement des duels anodins ; de ceux-là qui viennent après les querelles anodines ; ces querelles dont aucun tribunal n'acceptera jamais de connaître, et qui ne valent pas la peine que pour elles on risque la moindre guillotine.

J'entends parler du monsieur qui vous a marché sur le pied ; de la dame dont un mari prend, quand il ne faudrait pas, la défense ; du journaliste qui a oublié que je suis un homme privé ; de l'amoureux qui ne s'est pas souvenu des relations que j'ai avec ma maîtresse. Ces petits pécheurs-là, cher Monsieur Pic, je ne veux pas leur mort. Mais je ne veux pas leur impunité non plus : car si, du jour au lendemain, la mufleric se trouvait libérée du dernier frein qu'elle connaît encore, cette pauvre vieille courtoisie française en recevrait un coup dont elle ne se relèverait pas.

Mon Dieu ! je sais bien, la courtoisie peut mourir, les nouveaux riches se portent bien... Mais, quoi ! je ne veux pas que les nouveaux riches la tuent, cette périssable courtoisie !... j'aimerais mieux tuer moi-même les nouveaux riches !... fût-ce en duel...

... Pardon ? Vous dites ?

— Je dis que le duel ne me semble pas avoir une influence...

— Vous dites très mal, cher Monsieur Pic ! Le duel moderne, — et moderne est à dire inoffensif, — a sur ce qui nous reste encore de civilité puérile et honnête la plus favorable influence...

Eh oui ! on appelle en effet « duel inoffensif » un duel qui ne l'est que quatre-vingt-quinze fois sur cent.

Quatre-vingt-quinze fois sur cent. Restent donc les cinq autres fois.

Ce sont cinq exceptions évidemment. Mais, cinq exceptions, cela vaut une fameuse règle !...

Tenez, cher Monsieur Pic, voulez-vous me permettre d'illustrer cette règle-là d'un exemple ? si toutefois cela ne vous ennuie pas...

Vous vous souvenez de Machin... Machin ! vous n'avez connu que lui !... Eh bien, l'autre jour, il y aura cinq ou six ans aux nèfles, Machin fut bousculé par un mufle. Si la chose fut arrivée à vous, boxeur comme je vous connais, vous auriez assommé le mufle. Machin ne pouvait pas : le mufle était un poids lourd. Alors Machin tendit sa carte au mufle.

Bien entendu, j'allai voir. Le rendez-vous était pris pour le Parc des Princes. Je vous assure que rien jamais ne fut plus amusant. Ce n'était pas un duel féroce, vous pensez bien ! Tout de même, Machin, qui avait sa bousculade sur le cœur, chargea le mufle comme un rhinocéros.

Le mufle, qui n'était pas brave, (ils sont tous comme ça dans la confrérie...) rompit tant qu'il put... jusqu'au-delà des limites !... Il avait horreur du meurtre, ce mufle-là... ça se voyait... Finalement, il prétendit que Machin l'avait piqué au bras. Les témoins arrêtèrent. Les médecins accoururent.

On ne voyait pas une goutte de sang. Le mufle n'en avait pas moins lâché son épée ; et il refusa sèchement de la reprendre : paralysie du bras droit. L'honneur fut déclaré satisfait.

(Machin n'était pas satisfait du tout, lui ! Et il ne me l'envoya pas dire, comme je le blaguais mal à propos... Mais, cela, c'est une autre histoire).

Et, d'ailleurs, je dois convenir que un quart d'heure plus tard, quand le gros du public fut écoulé, le mufle rattacha son faux-col d'une main étonnamment légère. La paralysie n'avait été que momentanée...

— Pourquoi riez-vous ? Il n'y a pas du tout de quoi ! Le mufle ne riait pas, lui ! Il était vert comme un sous-bois... Il avait peut-être

été réellement paralysé, — paralysé de terreur ! et je vous donne ma tête à couper que, par la suite, il ne bouscula plus personne et fut avec tout le monde courtois comme feu le duc de Lauzun.

Cher Monsieur Pic, le duel, — le duel moderne, inoffensif, — n'aurait-il d'autre avantage que de paralyser les mufles et de leur enseigner la politesse, il faudrait le tenir pour une grande bénédiction de Dieu. Qu'il vive et survive, *ad saecula saeculorum — Amen !* C'est la grâce que je nous souhaite.

A vous comme à moi,

CLAUDE FARRÈRE.

P. S. — Surtout, n'allez pas m'opposer l'objection classique :

« Et si je ne sais pas me battre ?? »

Ça n'irait pas à vous, cette objection-là ! Vous ne savez pas, vous n'avez jamais su vous battre, cher Monsieur Pic ! Je ne l'ignore pas...

Mais vous avez toujours su dire, ou laisser dire que vous disiez :

« On ne me voit jamais au Cercle Hoche ? Parbleu ! je ne tire qu'avec Cassagnac ! »

Et quelle paix vous y avez gagnée !...

Vôtre

C. F.

Vichy, le mois d'Aout.



Mon cher Pic

Vous me voyez, pensant à vous, tout timide et craintif. J'ai, avant que d'écrire, tourné mon stylo sept fois entre mes doigts. C'est une excellente façon de réfléchir et une non moins bonne manière de se tacher les doigts. (Bon! Un double pâté; je l'ai arrondi pour lui donner figure humaine!)

Madame de Sévigné est cause de mon angoisse, et du pâté. Je noircis, en effet, ce papier, à Vichy, dans la chambre même où la marquise écrivit ses plus jolies lettres bourbonnaises. Alors j'hésite; je remets sur le métier. Les lignes avancent dans

Sur le désir de Louis Forest, soucieux de ménager les beaux yeux de ses lectrices, nous substituons aux signes manuscrits [illegible] exprimer sa pensée à Monsieur Pic des caractères d'imprimerie d'une convention plus généralement admise. N. D. L. D.

l'agaçante présence de la fine femme. Elle regarde par dessus mon épaule. « Allez-vous-en, madame ; c'est insupportable ! » Mais elle ne bouge pas ; elle reste avec sa terrible patience d'institutrice ; elle me force à choisir mes mots. J'efface, sous sa surveillance, ceux qui sont trop de littérature [1] ; et cependant de la littérature, il en faut. J'affecte la simplicité, et cependant il est indispensable que la simplicité ne soit pas affectée. Quelle quadrature du cercle que celle de la spontanéïté préparée ! Enfin, mon cher Pic, je me permettrai tout de même quelques négligences. Tant pis ; elle en dira ce qu'elle voudra ; et puis, moi au moins, je sais que ma lettre vous la garderez pour vous seul. La marquise s'imagine toujours que lorsqu'on écrit à un ami, c'est pour la place publique.

Dans ses lettres, madame de Sévigné a longuement décrit Vichy. On ne me sortira pas de l'idée que c'est la Compagnie Fermière qui a payé cette publicité. La marquise a eu son traitement à l'œil. On l'offre bien à tant de députés, sénateurs et présidents de conseils généraux, qu'il n'y a plus de place pour ceux qui désirent encore se faire soigner en payant ! Elle s'est, vous dis-je, douchée gratuitement. Sans quoi elle n'eut pas pu écrire que Vichy est un petit trou pas cher. Sa collusion avec les autorités du bicarbonate est évidente ! Vichy, dit-elle, un village au frais, le long de la rivière ! Tout y est pour rien !... Mais, mon cher Pic, lorsqu'on arrive, une population entière aux yeux radio-actifs pénètre votre portefeuille ; elle en évalue l'épaisseur, la forme et le contour ; et lorsque vous quittez après vingt et un jours, ses rayons X scrutateurs s'insinuent encore une fois dans votre maroquin flasque, et si vous avez le malheur de remporter quelques billets, fussent-ils de la chambre de commerce de La Palisse ou de Gannat, tous ils crient : Au voleur ! Aussi lorsque madame de Sévigné nous raconte qu'on est accueilli par de bons paysans, larges pour l'œuf et le laitage !...

Et voyez encore comme elle est véridique, cette vieille goutteuse !

(1) Remarquez que je n'efface rien du tout ; j'efface par hyperbole et par souci de la postérité.

Elle nous raconte que, le soir, pour se distraire, elle paye un joueur de flûte et qu'alors les paysans et les paysannes viennent danser la bourrée pour elle. On ne peut pas tromper l'humanité avec plus d'impudence. Ses paysans qui viennent danser la bourrée ? Ce sont des figurants du Casino que Victor de Cottens a fait répéter ! M. Prestat a voulu ainsi flatter une manie de la marquise, M. Prestat qui s'y entend si bien ici à recevoir les vanités truffées comme les poulardes qu'il offre, M. Prestat que, sur le macadam central, des amis à la voix haute mais déférente, appellent : Monsieur le Président ; ce qui fait retourner les richards de Castelbajac et de Montron qui savent que M. Clemenceau est ici !

On a bien besoin de demander aux paysans d'ajouter aux spectacles de la danse ! On ne boit plus à Vichy ; on danse. Le dimanche, ce sont les paysans qui viennent voir tourner les gens chics. C'est exactement l'opposé des descriptions de madame de Sévigné. Mais, sans doute, a-t-elle voulu cacher à sa prude fille de Grignan, qu'elle aussi sacrifiait au fox-trot, en compagnie de quelques autres antiquités de son époque qui, devant les orchestres du Thermal ou du Royal ou du Génital ou de l'Ombilical, déshonorent la vieillesse, chochottes pour cercueils ! Quelle blague ! On loue un flûtiste rural ? Or, mon cher Pic, nul ne peut plus suivre sa cure ici, nul ne s'y peut plus reposer, à l'exception toutefois des bruyants musiciens qui, eux disposent d'un secret, puisqu'ils savent admirablement roupiller en ayant l'air épileptique et qu'ils ont trouvé le moyen de s'abandonner, en trépignant frénétiquement, au beau, bon, doux sommeil, calme et réparateur !

Autre imposture ! La marquise raconte qu'elle absorbe, par jour, vingt grands verres de Grande Grille alors que la mode, aujourd'hui, est de ne boire que vingt grammes, en trois fois, doucement, prudemment, religieusement ! Elle n'a donc pas été voir de médecin !

Elle n'y a pas été, à Vichy, puisqu'elle affirme que l'Allier est navigable et que madame de Montespan est partie de Moulins dans un bateau peint et doré, meublé de damas rouge avec mille chiffres, mille

banderolles de France et de Navarre, bateau tel qu'il n'y en eut jamais de plus galant. Voyons ! Chacun sait que madame de Montespan ne navigue plus que sur caoutchouc. Madame de Montespan a profité de la guerre ; et celle qu'on se montre ici a été surnommée Sans-Soupape, à cause des exigences de sa carburation...

Elle n'a pas été à Vichy, la marquise ; elle ne nous dit rien d'Aletti, du noble Aletti, car à la noblesse d'épée et de robe, notre civilisation a ajouté la noblesse de chambre... d'Aletti qui dirige quatre mille lits, trois mille deux cent cinquante salles de bain complètes, qui est à la tête de cinq mille trois cent vingt armoires à glace et de onze mille quarante-trois casseroles de cuivre. Lift ! Quand Aletti salue ses hôtes, il n'incline pas la tête ; il la lève et il a, tout en vous demandant des nouvelles de votre santé qu'il souhaite fâcheuse puisqu'ainsi elle vous lie à lui, toujours l'air de chercher dans les nuages s'il n'y a pas un hôtel à acheter !

Elle n'y a pas été, car elle ne nous parle pas des deux Clemen qui sont ici, le Clemen-ceau et le Clemen-tel, deux personnages qu'on se montre. Certains poussent même l'admiration un peu loin. J'en ai vu qui, lorsque M. Clemenceau se gargarisait à la robinetterie de Chomel, chantaient " la Marseillaise ".

Et voilà, mon cher Pic. Mon foie va un peu mieux ; mes reins ont encore des raideurs. Vous vous en fichez parce que vous êtes à Paris. Vous seriez devant la buvette que vous vous intéresseriez vivement à mes viscères afin que, par réciprocité, je m'inquiète des vôtres. C'est tout. On m'écrit de Paris que M. Loucheur met la main sur le " Petit Journal ", que M. Dibie qu'on espérait voir rester aux Affaires Etrangères où on a bien besoin de sourires débrouillards, va devenir secrétaire général du " Petit Journal ". Cher ami, les concierges sont en émoi ! Je parle des Affaires Etrangères.

Tibissime.

LOUIS FOREST.

LES MARTYRS

Deauville, 26 Août 1920.

ALORS vous aussi, mon cher Pic, non content de m'avoir indignement lâché, voilà que vous vous mettez à me plaindre! Savez-vous bien que vous êtes au moins le vingtième à me donner cette marque de sympathie ? Depuis trois semaines, pas de lettre que je reçoive sans la formule : « Je vous plains d'être à Deauville ! » On dirait une immense vague de commisération qui monte vers nous de tous les points de la France. Nous habiterions une localité infestée de la peste, occupée par les Bolchevicks ou sous les coups de la Bertha, que nous n'exciterions pas plus de pitié. Deauville a adopté Longuyon. Quel est maintenant le Longuyon qui va adopter Deauville ?

Si touché que je sois de ces affectueux mouvements, je dois pourtant vous avouer, mon cher Pic, que nous n'avons pas été si malheureux que cela.

Les souffrances de la population locale ont été réelles. Mais je vous assure qu'elles n'ont pas dépassé en rigueur celles qu'on subit à Paris toute l'année durant.

Je dirais même que pour des troupes entraînées pendant des mois aux galas des grands cabarets du Boulevard ou du Bois de Boulogne, aux danses dans les caves jusqu'à l'aube, aux formidables parties des grands Cercles, le régime ne présentait rien d'extraordinaire.

Les misères de Deauville sont hélas ! leur pain quotidien et elles les ont acceptées avec cette discipline qui fait la force principale des armées de la fête.

Quant aux engagés volontaires pour la durée de la Grande Semaine, beaucoup d'entre eux avaient déjà accompli des périodes à Deauville et savaient ce qui les attendait. Au bout de quelques jours, ils s'étaient refaits au service et y rivalisaient de belle humeur avec l'active.

Les journaux ont donc fort exagéré en dépeignant notre existence comme un enfer.

Nous avons eu assurément des moments durs, des instants de lassitude où nous appelions tout bas la libération. Mais en fin de compte, l'agrément l'a emporté sur la peine. Car, comme vous imaginez, il y avait des compensations.

D'abord le spectacle des femmes dont rarement la réunion a été si brillante. Je dis spectacle parce que vous n'ignorez pas qu'à Deauville les femmes constituent surtout un plaisir de l'œil. Les unes sont attachées à de riches amis par des liens d'or plus solides que des liens de fer. Et les autres perdent au baccara de telles sommes que la prudence élémentaire commande à leur égard le platonisme le plus discret. On cause, on boit, on badine, mais on surveille ses propos, car on sent qu'un mot de plus risquerait de vous coûter les yeux de la tête.

Les dîners au Casino offraient également un grand attrait. Outre l'éclat de l'assistance, des toilettes, des pierreries, des jolies personnes, rien de plus reposant pour l'esprit que ces repas tumultueux. Prise en fourchette entre la sauvagerie de l'orchestre noir et la furia de l'orchestre blanc, la conversation y était réduite à son strict minimum. Pour y placer avec succès une remarque ingénieuse, une pointe, un lazzi, il n'eût fallu rien moins qu'un porte-voix de marine. Les dîners se passaient donc dans un vacarme chargé de mutisme, à peine coupés de-ci de-là par de vagues gestes de courtoisie ou de vagues sourires d'acquiescement. Bref le rêve pour qui n'aime pas faire de frais à table.

Puis sitôt les liqueurs, les amateurs d'émotions sportives gagnaient le « Privé », la salle interdite aux dames, où la grosse partie battait déjà son plein. Et quelle partie, mon cher Pic ! Les journaux vous en ont

cité quelques chiffres. Mais ce qu'ils ont négligé de vous en dire, c'est l'aspect impressionnant. Sur l'arène, au lieu des parterres de billets bleus comme l'an dernier, des pyramides, des monticules, des colonnades de liasses. Entre elles, les petits caoutchoucs blancs des paquets de dix mille, rampants tels des vers, par douzaines. Autour, un quadruple cercle d'aficionados juchés debout sur des chaises, des tabourets de bar, des tables de café, la mine grave comme si toute leur fortune se jouait là. Et à chaque prise de cartes, des coups de cent mille, de deux cent mille, de trois cent mille ramassés ou perdus, le sourire aux lèvres, parmi les murmures admiratifs de la galerie. Et chaque matin, le communiqué de la soirée accusant des gains ou des culottes se comptant par millions. Parlez-moi après ça des Jeux Olympiques ! Il n'existe pas un de leurs records qui égale ceux des neufs abattus ici.

Mais plus encore que ces nobles luttes, voulez-vous que je vous dise ce qui m'a ravi, ce sont les journées succédant à la Grande Semaine. Deauville peu à peu y prenait le calme d'un dépôt après le départ de la classe. La Potinière devenait abordable. On circulait à l'aise au baccara. Les appels des croupiers s'y faisaient moins âpres et moins agressifs. Les tables une à une se dégarnissaient et formaient autant de petites pelouses vertes dont l'automne aurait balayé les roses. Aux autres, ne se pressaient que des femmes d'une beauté parfaite et d'une élégance sans reproches. Plus de cohue, plus de mélange, plus d'intrus. Et flottant sur l'ensemble un fin parfum d'arrière-saison, de dispersion proche...

Je me rappelle notamment un des derniers soupers. Certes, assemblée moins dense. Mais chambrée de choix : Françaises et Américaines exquises, des grandes dames, des comédiennes, des cantatrices, des peintres, des écrivains, des musiciens, et pas mal d'officiers venus pour l'Hippique.

Dès les premières mesures du jazz-band, on sentit une sorte d'intimité cordiale qui s'établissait de couple à couple, de table à table. Rien de la familiarité des petites plages. Plutôt une sympathie tacite. La détente de gens qui se connaissent à la longue pour avoir ramé sur la

même galère et qui se sourient cordialement tels des compagnons de chaîne. Le champagne aidant, cette bienveillance réciproque ne fit que s'accentuer. Jamais les nègres ne s'étaient montrés plus en verve. Jamais le Shimmy n'avait secoué d'une pareille allégresse complice les épaules, les torses et les hanches. Un souffle d'abandon semblait traverser le souper, comme si chacun eût abdiqué rangs et protocole, pour mieux savourer les suprêmes minutes de la fête...

Quand soudain, un funèbre silence. L'orchestre épuisé s'était tu. Il fallut qu'un jeune Anglais se dévouât, se mit au piano et les danses reprirent. Mais lui, de même, était si las, que bientôt les notes devinrent presque imperceptibles. Elles ne sonnaient guère plus fort qu'un harmonica, baissaient à ne plus les entendre. Et, miracle, les couples poursuivaient leurs pas, sans refrains, sans musique, comme poussés par le rythme acquis, par l'harmonie accumulée...

Alors, devant la grâce inoubliable de cette agonie, j'ai songé brusquement à vous, mon cher Pic, qui n'étiez pas là pour goûter avec moi ces impressions charmantes, à tant d'autres qui, comme vous, m'aviez honoré de votre pitié, et ce fut à mon tour de vous plaindre.

Car Deauville, ses folies, ses excès, sa fiévreuse nouba, évidemment il n'y a pas que cela.

Mais il y a aussi cela.

Votre ami,

FERNAND VANDÉREM.



Clos du Belloy
25 août 1920

Mon bien cher ami,

SANS avoir pour cela complètement renoncé au théâtre, je m'occupe exclusivement de photographie depuis quelques jours.

Je vous adresse par le même courrier les premiers résultats obtenus.

Ah ! Mon ami, quelle existence !

Vous ne reconnaîtriez plus la maison !

Je me suis dit qu'il fallait faire les choses grandement — et, pour commencer, j'ai installé mon laboratoire dans l'office, à cause de l'eau



courante. Le service maintenant se fait par l'antichambre. D'ailleurs, je vous annonce que depuis mardi nous prenons nos repas dans le salon, parce que, de la salle à manger, j'ai fait un atelier. C'est là que je " prends " les portraits et que je charge les châssis. Je commence le matin à neuf heures et, jusqu'à minuit, je n'arrête pas.

J'ai l'impression, voyez-vous, que je traverse une crise. Ça va se calmer, je le sens. C'est l'affaire d'un jour ou deux maintenant. Ça c'est déclaré brusquement samedi, dans la journée. Oui, tout à coup, j'ai eu une envie folle de reproduire les expressions favorites des êtres qui me sont chers. Depuis samedi, je suis à l'affût et je regarde en clignant des yeux les personnes qui m'entourent. Je n'écoute plus ce qu'on me dit. Rien ne saurait m'intéresser en dehors de mon Art et j'interromps grossièrement les conversations par de formels :



— Ne bougez plus !

Puis, tel un visionnaire, je m'élance en criant :

— Restez comme ça, je reviens !

Et je vais m'enfermer dans l'office — car je ne sais jamais si mon appareil est chargé !

Un instant plus tard, je reviens en courant et je braque alors l'objectif sur le sujet choisi. Et c'est à ce moment

que mes exigences deviennent tyranniques — car à chaque plaque nouvelle, j'ai la certitude que je vais faire un chef-d'œuvre. Je le sens, je le vois, le chef-d'œuvre — je dois, je peux, je veux le faire ! Une sorte de fièvre me prend. Je modifie l'éclairage par des rideaux que j'ouvre ou que je ferme — je perds un peu la tête — je ne sais plus très bien ce que je fais — je calcule les diaphragmes — et en deux minutes je transforme en martyr la personne complaisante qui veut bien se prêter à ma fantaisie. Je lui demande de me regarder, de lever un peu la tête, de décroiser les bras, d'éteindre son cigare, de refaire le nœud de sa cravate et j'ajoute :



— Tâche de sourire !

Avant-hier, pour photographier notre petit fox, cette exquise Pépé, je n'avais pas mobilisé moins de quatre personnes ! Mon père tenait un écran, Noblet un morceau de sucre et Yvonne faisait mine de battre la chienne, tandis que Vollerin comptait les secondes.

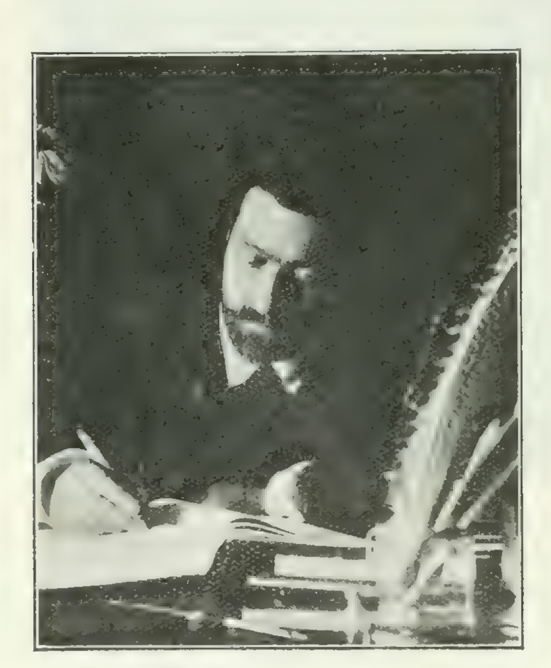
Mon despotisme ne connaît plus de bornes. J'ai voulu photographier mon père à la tombée de la nuit ce soir et je lui ai tout simplement demandé de bien vouloir rester une minute et demie sans respirer !

Et le développement, mon ami, quelle affaire ! Quel gâchis ! Ce que j'ai pu faire de taches depuis huit jours, c'est prodigieux ! Il y a de l'hyposulfite partout, c'est bien simple. Les plaques sèchent sur le piano

— et malheur à celui qui s'en approche ! J'utilise tous les plats creux de la cuisine, il y a du papier sensible dans tous les tiroirs et des épreuves dans tous les livres. Quant à l'office, n'en parlons pas ! Le papier rouge que j'ai collé sur les vitres fait qu'en entrant l'on ne remarque pas qu'il y a par terre au moins un centimètre d'eau. Mais pour peu que l'on ait des bottines de toile, il est aisé de s'en apercevoir bientôt.

Si encore je me contentais de faire des instantanés comme tout le monde, je n'empoisonnerais pas la vie des miens. Mais non, et ce qui gâte tout, c'est cette prétention que j'ai de faire à chacun *sa plus belle* photographie. Le soir en m'endormant je rêve de clairs-obscurs et de contre-jours !

Il me reste encore à expérimenter le magnésium. Je commencerai ce soir — et j'ai la certitude qu'après avoir raté une douzaine de plaques, je brûlerai le tapis de la table du salon, le vêtement d'une de mes intimes et le bout de mes propres doigts !



C'est à ce moment-là que je renoncerai à la photographie.

A vous, de tout cœur,

Sacha Guitry

P.-S. — Quand venez-vous déjeuner ? Je vous ferai une jolie photo.

MES MÉMOIRES

par Lucien GUITRY

(Suite)

MONTIGNY avait vendu son théâtre à Victor Koning, qui ne devait prendre possession du Gymnase qu'au mois d'Octobre suivant. Il quittait la Renaissance après quelques années qui furent extrêmement brillantes.

L'opérette triomphait, on y avait vu « La Petite Mariée », « Le Petit Duc », « La Jolie Parfumeuse », « La Marjolaine », « Kosiki », « La Jolie Persane », « Giroflé-Girofla » et dix encore peut-être, également célèbres.

C'était le temps de Charles Lecoq, de Jeanne Granier, de Zulma Bouffard, Hading, des acteurs Joly, Vauthier, et combien d'autres encore ! et même accidentellement Capoul et Heilbronn.

J'ai connu des gens qui exécraient Koning, mais, tout franchement, l'exécraient. J'ai connu des gens qui disaient de lui :

— Moi, je l'aime beaucoup.

Ce « moi » et ce « beaucoup », disaient à peu près ce que l'on pouvait dire de mieux sur les sentiments que l'on pouvait professer à son égard. Il était spirituel, actif, intelligent. Tout ce que l'on répandait sur son compte, tout ce qu'on lui rapportait était pris et supporté par lui avec élégance et sa riposte était parfois pleine d'agréments.

Jules Jouy, le chansonnier, avait fait sur Koning des couplets que ce dernier connut. Dans ces couplets, Jules Jouy fouettait son homme

comme les gosses fouettent un sabot. C'était alerte, vif, admirablement établi et d'une méchanceté parfaite.

Sur l'air de :

Il est un petit homme,
Tout habillé de gris
Dans Paris...

on chantait :

Il est un vilain homme,
Le portrait ressemblant
D'un mal blanc.
C'est Victor qu'on le nomme.
Taisons son autre nom
Ou sinon,
Ce pou, cet abcès
Ferait un procès
Pour gagner un peu d'or.
Gluant d'abord,
Blanc comme un mort,
Il est complet, Victor !

Nous passions la journée à la campagne, chez des amis. Koning vint. Jules Jouy était là. L'émoi fut assez grand, et, il faut le dire, l'amusement général. Presque immédiatement Koning manifestait le désir de connaître Jules Jouy. Il s'en approcha et lui dit :

— Monsieur Jules Jouy, je connais tout ce que vous faites et je vous adresse mes félicitations bien vraies. C'est charmant !

Il prononçait mal le « ch ». Je l'entends encore, il répéta trois fois :

— C'est farmant, farmant, farmant !

Jules Jouy était borgne, comme Laurent Tailhade, et ce n'était pas le seul trait de ressemblance qu'il eût avec ce magnifique homme de lettres. Il répondit à Koning :

— Heureux de vous avoir fait un petit plaisir.

Il y avait aussi Thérésa, que Jules Jouy admirait beaucoup et dont elle chantait « La Terre », avec une ampleur et un sentiment

merveilleux. Il me racontait que, dernièrement, ils avaient séjourné dans une petite ville, station balnéaire quelconque, lui, habitant une chambre meublée au-dessus d'un café ; elle, une villa de l'autre côté de la rue et juste en face. Jules Jouy attendait à la terrasse de ce café le moment de monter chez Thérésa, pour la faire répéter.

Thérésa faisait, dans la journée, une sieste de deux heures. Les volets clos ne s'ouvraient que quand la sieste était finie et la femme de chambre en avertissait le chansonnier, tout bonnement, si j'ose ainsi parler, par l'appel de son nom. Ça se passait tous les jours de même sorte, à la même minute, sous l'œil des mêmes consommateurs attablés.



THÉRÉSA

On entendait le petit bruit claquant d'une espagnolette ; tous les regards se portaient vers la fenêtre de Thérésa ; les persiennes, doucement poussées, s'entr'ouvraient, s'appliquaient au mur, et, à la façon d'un Maréchal de la Cour clamant d'un balcon du palais la naissance d'une princesse royale, la bonne criait trois fois :

— Monsieur Jouy ! Monsieur Jouy ! Monsieur Jouy !

Et tout le café de répondre :

— Mon enfant, ça regarde votre maîtresse.

Plus tard, à quelques années de là, à un dîner chez Henri Rochefort, Koning était présent. Tout à coup, Rochefort dit, avec son accent traînard si amusant :

— J'ai rencontré tantôt la mère P... (Ici le nom d'une célèbre actrice), et pour dire quoi que ce fut, n'importe quoi, il ajouta :

— Elle avait l'air d'un vieux chameau !

Ernest Blum partait d'un rire délicieux, enfantin ; tout le monde regarda Koning avec des petits yeux, puis Rochefort. Koning, lui, ne regardait plus qu'une tranche de gigot — c'était du gigot qu'il avait dans son assiette — et qu'il touchait presque du nez.

Un silence relatif s'établit, je dis « relatif », car il y avait toujours le rire de Blum. Rochefort comprit enfin, puis, s'adressant à Koning, qui était exactement à l'autre bout de la table, devant lui, il lui cria :

— Victor... je ne savais pas !

— Quoi donc ? dit Koning.

— Eh bien, la mère Machin et toi, je ne savais pas ! Alors j'ai dit, comme j'aurais dit autre chose : « J'ai rencontré ce vieux chameau de mère P... ».

— Ça n'a pas d'importance, dit Koning.

— Le fait est ! ajouta Rochefort, et je dois à la vérité de le reconnaître : elle avait vraiment l'air d'un vieux chameau...

Et Koning a regardé tout le monde et, silencieusement, a souri, d'un air qui semblait avouer : « Je m'en fiche ! Ça m'est égal ! Ça ou autre chose... ».

■

J'ai encore joué « Andréa », de Sardou, avec Alice Regnault, puis, en Octobre suivant et pour l'inauguration de la nouvelle salle rafistolée et, hélas ! défigurée, j'ai joué « Nina la Tueuse », pièce en un acte, en vers, de Meilhac et Redelsperger, qui inaugurait la direction de Koning.

■

C'était l'âge, pour moi, d'être soldat, et je fis un service militaire abominable de trois cent soixante-cinq jours.

Je fus reçu au régiment, à Blois, au 113e, par cette bienvenue d'un capitaine, bellâtre et idiot :

— Ah ! c'est vous ? Bon ! Joignez les talons ! Regardez-moi bien en face. Vous ferez cinq ans !

Passons... Passons... Passons !...

Rendu à la vie au bout d'un an seulement — mais quel an ! — j'ai joué, à ce même Gymnase, « Madame Caverlet », d'Augier, avec Lafontaine et Pasca. Lafontaine jouait avec une emphase qui, à cette époque, « datait » déjà, le rôle de Caverlet. Mme Pasca était de premier ordre... mais pas plus.

Puis ayant signé, quoique lié avec Koning, un engagement pour la Russie, j'ai dû payer à ce directeur 35.000 francs de dédit. Ce même directeur comptant la liasse des 35 billets de mille voulut m'en rendre un :

— C'est un billet belge, ça perd neuf francs, je n'en veux pas.

Je voulus reprendre le tout, il se ravisa et supporta cette perte de neuf francs.

. . . .

LUCIEN GUITRY.



LUCIEN GUITRY
à 22 ans
(Portrait fait à Saint-Pétersbourg par Constantin MAKOVSKY)

LA COLLABORATION AU THÉATRE

Dieppe, 17 Août 1920.

Je vous ai parlé, mon cher Pic, des auteurs-*mâles* et des auteurs-*femelles*. Vous me demandez à quoi on peut les reconnaître. Rien n'est plus facile. Toutes les fois qu'un auteur a un succès sans collaborateur, c'est un mâle.

Le mâle de première classe est l'auteur qui n'a pas besoin de femelle (sauf dans les entr'actes). La femelle, au contraire, est l'auteur qui a impérieusement besoin du mâle, pour ses actes. C'est dans les entr'actes seulement qu'elle peut se passer de lui. La femelle peut écrire quelquefois, seule, une mauvaise pièce ; jamais une bonne, puisque, si elle écrivait une bonne pièce, elle changerait de sexe immédiatement.

Mais il y a plusieurs espèces de femelles et plusieurs espèces de mâles. Le mâle de seconde classe est celui qui n'a pas toujours un bon sujet à traiter et qui a besoin qu'on le lui apporte, qu'on en cause avec lui. La conversation, le croisement des répliques, la chasse aux idées l'excitent, l'enflamment. Le collaborateur peut être la bûche, mais, lui, il est la flamme. Il a l'ordre, la logique, l'art des gradations, le dialogue, le choix. Invention, exécution, tout est de lui, une fois le sujet donné, et quelquefois même le sujet se transforme en route. La femelle a donné un œuf ; le mâle lui rend un bœuf.

Dans la vie, le mâle a le plaisir, la femelle a la douleur de l'enfantement. Au théâtre, c'est le contraire. C'est le mâle qui accouche. A la femelle, la jouissance, tous les 14 du mois, date des règlements des droits d'auteur. Ici, nous rentrons dans la vie, puisque c'est le mâle qui enrichit la femelle.

Le mâle porte l'enfant, le débarbouille, le nourrit, nourrit la mère, et s'entend quelquefois traiter d'exploiteur, pour avoir touché la moitié des revenus !

Lorsque la femelle apporte un manuscrit, malheur au mâle, trois fois malheur à lui, si sa collaboration aboutit à un four ! Il peut être certain d'avoir un ennemi implacable, éternel, dans ce monde et dans tous les mondes à venir. Tout évolue, tout se transforme, excepté la rancune, l'hostilité de la femelle qui vous doit un four. Elle a eu l'humiliation, mitigée d'espérance, de s'adresser à vous. La porte de votre cabinet de travail fut, pour elle, les fourches caudines. Ce manuscrit, qu'elle presse contre son cœur, et qu'elle adore (on sait que les mères aiment quelquefois le plus leurs enfants contrefaits, difformes), ce manuscrit, vous allez y porter une plume sacrilège !... Si la pièce réussit, la femelle pensera :

— Parbleu ! Avec un pareil sujet !

Si elle tombe, vous savez ce qui vous attend, vous aurez abîmé la pièce, Monsieur.

Nous avons un cas, au théâtre — je veux croire qu'il est unique — où l'auteur, homme inconnu, en a beaucoup voulu à son collaborateur, homme tout à fait illustre, au lendemain d'un grandissime succès !

Il convient de se livrer à une étude psychologique et anatomique de ce cas prodigieux, inouï !

J'en tiens le récit de première main — je devrais écrire : de première bouche — de la bouche du mâle et d'un fameux : Alexandre Dumas fils.

Les Danicheff furent apportés à Dumas, par M. Pierre de Corvin. Puis, Dumas porta à l'Odéon, non pas *Les Danicheff* de P. de Corvin, mais *Les Danicheff* de Dumas.

La pièce était signée d'un pseudonyme : Pierre Newsky. Succès énorme. Galette, ultra-galette, super-galette. Vous et moi, nous eussions été reconnaissants, ultra et super à Dumas fils, — Dumâle fils — qui nous aurait valu cette aubaine.

M. de Corvin fut furieux. *Ce n'était pas sa pièce !*

M. de Corvin avait apporté de la Russie sincère ; on lui rendait de la Russie truquée ! Le Russe connaissait la Russie, mieux que Dumas, mais Dumas connaissait le théâtre mieux que M. de Corvin. L'indi-

gnation de celui-ci était une indignation jumelle de celle d'Emile de Girardin, qui avait apporté au même Dumas le *Supplice d'une Femme* et qui renia avec fracas le succès, parce que ce succès n'était pas celui de *sa* pièce.

— Ce n'est pas *ma* pièce ! dit M. de Girardin.

— Ce n'est pas *ma* pièce ! s'écria M. de Corvin.

Ces hommes scrupuleux préféraient leur pièce, sans le succès, au succès sans leur pièce.



HENRY BECQUE

M. de Corvin écrivit, ensuite, une pièce sans Dumas. L'absence du Maître fut très remarquée. Il n'était même pas dans la salle.

Duquesnel, qui monta *Les Danicheff*, a été toute sa vie un homme d'esprit. Il a toujours préféré un bon mot à une bonne recette, surtout si le bon mot était de lui et si la mauvaise recette était pour le commanditaire. Il me dit, un jour : « Je ne comprends pas pourquoi Becque se plaint : il a été joué dans plus de théâtres qu'il n'a fait de pièces ! »

J'ai collaboré avec Henry Becque (le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable). Vous ne connaissez pas la pièce ? Ni moi non plus ! Après quatre conversations, le long de quatre cigares ou plutôt de huit, car nous fumions tous les deux, je me vis contraint de dire à l'illustre auteur des *Corbeaux :*

— Maintenant, il n'y a plus que vous qui puissiez continuer.

Il était arrivé ceci que tous les personnages étaient devenus noirs comme de l'encre, qu'il me semblait, en écoutant Becque, que je suivais une douzaine de corbillards, comme au lendemain d'une catastrophe : explosion de mine ou répression sanglante de troubles. Becque n'a

jamais porté de lunettes roses. Quand il riait, il riait triste. Ce fut un grand souffrant, que j'ai beaucoup connu, avant qu'il montât au Capitole.

Apre, amer, sarcastique, mordant, agressif, injuste, cinglant, quelquefois cruel, tout cela n'était chez lui que débâcle du cœur, nausées, devant l'existence d'un homme qui n'avait pas l'estomac marin...

Il était né pour le bonheur, comme tout le monde...

Je parie que vous ne savez pas comment Henri Rochefort a collaboré avec Lambert Thiboust, sans le vouloir ?

On répétait, aux Variétés, un acte de Rochefort : *La Vieillesse de Brididi.* Henri pria son ami Lambert de venir jeter un coup d'œil à la pièce, avant la générale.

— Ton acte est très bien, dit Thiboust, très bien ; seulement, si tu veux me faire plaisir, tu couperas la chanson.

Quinze jours après, représentation, au même théâtre, d'un acte de Thiboust : *L'homme n'est pas parfait.* Rochefort était à la première et eut la stupéfaction d'entendre bisser et trisser les couplets que Thiboust lui avait conseillé de supprimer dans *La Vieillesse de Brididi !* Lambert avait fait la chanson comme on fait le mouchoir ! Observez qu'il avait dit à Rochefort : *« Si tu veux me faire plaisir... »*

J'ai collaboré souvent ; cela m'a permis de savoir que j'étais le plus mauvais collaborateur de Paris. On peut collaborer avec moi ; je ne puis collaborer avec personne. S'il s'agit de causer avant d'écrire, j'oublie tout. Si je prends des notes, elles ne me serviront pas, quand le moment viendra de dialoguer. Plus je pense à un sujet, plus il me fuit ! Plus je le creuse... plus il se vide ! L'invention et l'exécution sont, chez moi, inséparables et, si j'invente la veille, je suis certain que j'exécuterai autre chose le lendemain. Donnez-moi le manuscrit d'un autre et je parie treize francs que mon travail nous conduira à un four.

Voilà pourquoi je ne puis pas collaborer ; mais *on peut collaborer avec moi ;* c'est lorsqu'on prend mon propre travail et qu'on l'améliore ou qu'on le transforme. *Trois Femmes pour un Mari, La Poupée, Durand et Durand,*

Coralie et Cie, *Place aux Femmes*, etc., toutes ces pièces sont nées, non de la collaboration, mais, excusez le néologisme, de la *post-laboration.* Il n'était peut-être pas indispensable à la postérité que ce point d'histoire fut fixé, mais si je ne m'occupe pas un peu de moi-même, qui donc s'en occupera quand je ne serai plus là ?

Vous savez que le poète Armand Silvestre est le créateur d'un personnage célèbre : *Le Commandant Laripete.* Silvestre habitait la cité d'Asnières, ainsi que Paul Burani. Ces deux hommes décidèrent que Laripète serait mis au théâtre et en musique.

Vasseur fut chargé de la partie mélodique et le Palais-Royal ne tarda pas à mettre l'œuvre en répétition. Les répétitions ne marchèrent pas, ce qui fut très fâcheux pour moi. Les décors étaient prêts, la musique était charmante, ça ne marchait pas.

Silvestre et Burani vinrent me demander de pratiquer sur l'œuvre l'opération très délicate de la transfusion du sang. On me donnait huit jours, avec le mandat impératif de respecter la musique, les décors, les personnages, mais pas la pièce. L'insuccès fut considérable ; peut-être eut-il été moins grand, sans mon concours.

J'appris, pendant les répétitions, que non seulement la pièce avait pour auteurs Silvestre, Burani, Vasseur et le soussigné, mais encore que deux autres personnes y avaient collaboré avant moi : l'excellent comique Milher et un auteur bien connu dans le monde des pupazzi : Lemercier de Neuville.

Nous étions six ! Ce n'était plus une collaboration, c'était un rassemblement ! Je crois qu'on joua la pièce six fois et je suis certain que Silvestre et Burani ne m'ont jamais pardonné !

Ma dextre dans la vôtre.

ALBIN VALABRÈGUE.

SCRUPULES...

Emile Vuillermoz à Monsieur Pic.

A NUL autre qu'à vous, cher ami, je n'oserais écrire cette lettre. Vous seul ne me tiendrez pas rigueur de vous chercher une aussi sotte querelle.

Je vous tiens pour l'un des hommes les plus délicatement courtois de ce temps. Votre politesse est raffinée, élégante et ingénieuse. Elle sait s'affranchir, courageusement, quand il le faut, des préceptes codifiés de la civilité protocolaire et des usages mondains qui autorisent tant de grossièretés ; elle méprise l'étiquette qui permet à un gentleman de se comporter en parfait malotru sans violer la règle de ce jeu puéril et malhonnête. Et c'est précisément parce que j'admire profondément votre urbanité quintessenciée que je me permets de vous soumettre ce microscopique cas de conscience.

J'étais, hier, dans votre bibliothèque lorsque vous avez reçu la visite de ce vieux graveur sur bois que nous aimons et qui a déjà enrichi votre collection de quelques pièces particulièrement intéressantes. Il venait vous apporter une épreuve admirable que vous attendiez depuis longtemps. Vous l'avez complimenté et remercié avec une affabilité charmante, et, comme vous savez que ce vieil artiste est pauvre, vous n'avez pas usé du droit reconnu aux personnes très riches d'ajourner indéfiniment le paiement de leurs emplettes et vous avez réglé cet achat

séance tenante. Je vous ai vu ouvrir votre carnet de chèques, y inscrire une somme qui attestait votre générosité et tendre le feuillet au vénérable xylographe qui le reçut avec reconnaissance.

C'est tout.

Vous faites en vain votre examen de conscience et vous vous demandez ce qui a bien pu me troubler dans une succession de gestes aussi simples, aussi logiques et aussi naturels !...

Eh bien, mon vieil ami, voici. Je suis fâché que vous vous soyiez servi de votre carnet de chèques pour payer votre belle gravure !...

Vous vous demandez si j'ai perdu la raison ! Le chèque est un mode de paiement rapide, élégant et commode, d'une correction inattaquable et d'une délicatesse parfaite. C'est un instrument indispensable dans les transactions modernes. Les Américains, qui en font un usage beaucoup plus courant que nous, s'étonnent de notre hésitation à l'employer dans toutes les circonstances de la vie. Nous devrions en généraliser la pratique, dans l'intérêt de notre circulation monétaire. Pourquoi cette prévention saugrenue contre un procédé commercial aussi légitime ? Pourquoi cette résistance au progrès ?...

Oui, oui, cher ami, je sais tout ce qu'on peut dire sur un tel sujet et je m'empresse de déclarer que, dans le domaine des affaires, on ne saurait trop encourager ce jeu des petits papiers. Mais, en dehors de ce cercle professionnel, l'habitude de se libérer par la remise d'un chèque ne me semble pas absolument digne de nos vieilles traditions de chatouilleuse courtoisie.

Il faut toujours se méfier des « bonnes manières » qui nous viennent du Nouveau-Monde. La politesse n'est pas comprise dans la liste des importations américaines désirables dont on vient de nous demander le sacrifice.

Le paiement par chèque est simple, expéditif et facile, dites-vous ? Facile pour qui, mon bon ami ? Pour celui qui le donne, mais non pour celui qui le reçoit. Or, en bonne justice, dès l'instant que vous vous reconnaissez débiteur d'une somme d'argent envers quelqu'un, ne

conviendrait-il pas de vous préoccuper de ses aises plutôt que des vôtres ? Les simplifications, les facilités et les commodités ne devraient-elles pas être prévues pour lui et non pour vous ?...

Ah ! je sais bien que le geste est beau ! Il est si beau qu'on l'exécute sans arrière-pensée. Celui du semeur n'est pas plus auguste. Et c'est ce qui vous fait illusion sur sa délicatesse réelle.

Il y a, vraiment, une minute magnifique ! Vous ouvrez, d'un geste décidé, le petit carnet. Il y a là des possibilités merveilleuses... que limite seule l'importance de votre « provision » ! D'un trait de plume, vous allez donner à ce papier une valeur inattendue. Vous allez le transmuer en or. Vous éprouvez la joie d'un alchimiste mis en possession de la pierre philosophale. Il y a là des formules de commandement, brèves, militaires, un peu brutales, mais que l'on devine irrésistibles. « Payez à l'ordre... » Quel bel impératif catégorique !...

On sent que cette formule magique va réaliser des miracles. Elle va courber devant votre volonté d'innombrables serviteurs. Vous êtes un sultan des Mille et une Nuits. Là-bas, dans les palais qui sont les étables du Veau d'or, des esclaves inconnus, à la vue de ce talisman, se hâteront de murmurer : « J'écoute et j'obéis ! » Et ils accompliront docilement et strictement votre désir.

Vous inscrivez un chiffre, et vous signez ! Ah ! cette signature ! Ce paraphe autoritaire qui parfait l'incantation et détermine le prodige !... Voilà mon nom, mon nom tout-puissant et respecté qui forcera les lourdes portes blindées des coffres de la Banque ! Voilà un bon sur ma cassette royale ! Voilà un « laissez-passer » pour le pays de l'or ! Lorsqu'ils verront le « maître-mot » les caissiers les plus soupçonneux ouvriront leur tiroir et le garçon de recettes aux larges épaules humectera son index pour feuilleter fébrilement les liasses de papier-monnaie dont j'ordonne le départ ! Quelle puissance est la mienne !

Et ce n'est pas tout, cher ami. Il vous reste un dernier petit geste à exécuter, un petit geste désinvolte et énergique, du plus heureux effet. Il

s'agit de détacher le feuillet de sa souche pointillée. Vous accomplissez cette opération avec une négligente sûreté de main. Il y faut de la netteté et du chic. Crac !... Je vous offre un lambeau de mon opulence !... Crac !... Ma fortune est semblable à un artichaut : permettez-moi de vous en faire goûter une feuille !... Crac !... Pour vous, j'effeuille mon capital comme une marguerite : daignez en accepter ce pétale choisi !... Et si vous avez eu le soin, pour exécuter ces diverses manœuvres, d'ensourciller un monocle, de tenir du bout des dents un gros cigare et de cligner légèrement l'œil gauche, à cause de la fumée, alors, la mise en scène est parfaite et votre geste prend une valeur symbolique et une ampleur théâtrale d'une incalculable portée !

Mon bon Pic, tout cela est du théâtre, en effet. Songez à la signification réelle de votre action.

Le petit papier que vous venez de signer constitue, pour la personne dont vous vous reconnaissiez l'obligé, une injonction fort discourtoise. Il commande, il exige, il est plein d'arrogance. Le pauvre vieux graveur, en le consultant, s'apercevra qu'il ne pourra transformer ce certificat en numéraire qu'en se rendant dans un quartier lointain, choisi pour votre agrément et non pour le sien, à des heures fort incommodes. La caisse n'est ouverte que dix heures à midi et de deux heures à quatre. C'est le moment précieux de son travail. Il devra le sacrifier et faire une longue course pour toucher son dû.

Et là, il ne sera plus question d'élégance. Un employé saisira le billet, enverra notre homme faire la queue à un autre guichet en lui laissant entendre qu'il convient de s'assurer, avant toute chose, de la solvabilité de Monsieur Pic, de la sincérité de ses déclarations, de l'état exact de son actif. Ce Monsieur Pic n'a-t-il pas menti effrontément, ne s'est-il pas vanté de posséder des ressources imaginaires ? Où en est le compte de Monsieur Pic ?... Et le malheureux graveur se morfondra, en attendant l'appel de son numéro, pendant que s'ouvrira cette enquête désobligeante pour son amour-propre et le vôtre.

Voyons, mon cher Pic, est-ce juste ? Ce brave homme n'avait-il pas le droit de recevoir de vous, en honnête monnaie courante, la somme qu'il attendait peut-être avec impatience pour une acquisition urgente ? Votre beau geste américain n'est pas aussi correct que vous l'imaginiez : il sacrifie délibérément aux vôtres les commodités d'autrui, ce qui n'est pas d'une suprême élégance française. Pour un pauvre bougre qui n'a pas de compte en banque, l'octroi d'un chèque implique un certain nombre de corvées. Je suis certain, qu'à la réflexion, vous regretterez de les avoir infligées, sans raison, à notre vieil ami.

Je vous sais infiniment sensible aux nuances. Vous ne hausserez pas les épaules en disant qu'une telle pratique est désormais entrée dans nos mœurs et qu'elle n'a jamais choqué personne. Ce serait un raisonnement de millionnaire et l'on sait que votre dialectique est heureusement plus exigeante. Vous avez toujours été de ceux pour qui la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne : je serais heureux de pouvoir vous inspirer une certaine défiance des traditions purement scéniques en matière de versements ! Au théâtre la signature du chèque a remplacé l'orgueilleux lancement de la bourse à la volée : mais l'humiliation demeure la même pour le maraud !...

Et comme vous savez fort bien que ce n'est pas au théâtre qu'il faut prendre généralement des leçons de savoir-vivre, j'ai la conviction que vous me pardonnerez mon outrecuidance de casuiste et que peut-être, même, vous me saurez gré de défendre si jalousement le trésor de votre élégance morale qui vous a rendu si cher à tous vos amis.

Avec mes affectueuses excuses...

EMILE VUILLERMOZ.

LA VIE ET LA MORT DE M. RACAMBEAU

Henri Duvernois à Monsieur Pic.

UNE histoire, cher Monsieur Pic ? Voici :

Personne ne savait au juste de quoi souffrait M. Racambeau. C'était un petit vieillard très triste, très poli, avec une moustache en pinceau mélancolique, une barbe médiocre et des lunettes cerclées d'écaille qui le faisaient ressembler à un lettré chinois tombé dans le courtage en vins. Personne ne paraissait plus modeste, plus craintif, plus effacé, plus humble, plus soumis à tout et à tous que ce timide bourgeois. En réalité il avait une âme immense et d'infinis désirs. M. Racambeau, à soixante ans, gardait l'ambition dévorante, la soif de gloire d'un adolescent fiévreux. Il n'avait renoncé à rien. Il logeait dans un corps précaire un cœur désordonné. Ce conquérant, ce poète, ce grand amoureux, cet explorateur vendit pendant trente années des choses obscures dans une boutique noire. Nul ne saura jamais quels rêves il abritait derrière sa caisse quand il fermait son tiroir et ses livres pour se consoler de ce qu'il était en songeant à ce qu'il aurait pu être. Il ne se confiait à personne. Sa courtoisie, son affabilité distante cachaient un mépris profond. Et pourtant quelqu'un l'avait pénétré, quelqu'un l'avait deviné par amour. M. Racambeau était compris de sa femme. Mme Racambeau interprétait son silence, traduisait son mutisme mieux que s'il lui avait exprimé et son ambition et son désespoir. Elle n'en laissait rien paraître. Tout au plus soupirait-

elle parfois : « Quand je pense qu'il m'a épousée, moi... un homme pareil ! » Elle savait qu'il eut, à la tête des troupes, remporté plus de victoires qu'un général fameux ; qu'il n'allait pas au théâtre parce qu'il concevait, le soir, en se jouant, des pièces à côté desquelles les chefs-d'œuvre illustres eussent pâli ; qu'il ne se mettait pas à la fenêtre pour voir passer un roi parce que lui-même, Racambeau, les eut tous surpassés, si la fortune... Elle tentait d'épargner à son héros les vils soucis de la vie quotidienne. Ce n'est pas toujours facile, dans le commerce. Mais elle était aidée par une servante sublime. Si Mme Racambeau révérait son mari, Blandine se prosternait devant son maître. Elle l'avait peut-être aimé jadis, quand elle était arrivée dans cette maison. Il ne s'en était pas aperçu. « Un chêne ne sent pas une rose à ses pieds. » A cette époque, Blandine tenait de la rose pour la fraîcheur de ses joues. Trente ans d'arrière-boutique et de sombre cuisine l'avaient transformée. Maintenant, la bonne ressemblait à sa patronne. Leur teint était comparable à celui des bougies oubliées sur les lustres de salons provinciaux. On ne parlait pas chez M. Racambeau, on chuchotait. Cet étroit magasin avait un recueillement et comme une odeur d'église. Blandine y glissait comme une ombre. Le soir, les deux femmes cousaient en échangeant de rares paroles qui toutes se rapportaient à leur unique passion. Cette existence figée se mit tout à coup à bouillonner. Mme Racambeau était tombée d'une échelle si malheureusement qu'elle se vit clouée au lit pour trois mois. Elle dut prendre une demoiselle de magasin. Le hasard expédia auprès de M. Racambeau une ravissante créature qui mit une auréole de soleil blond dans cette caverne à la Rembrandt. M. Racambeau était assez usé, ayant aimé en imagination les plus éblouissantes créatures. Cette fois, la réalité l'emporta. Et M. Racambeau tomba amoureux. Tomba est une expression exacte. Si pâle, il trouva le moyen de pâlir encore ; si menu il put s'amenuiser. De nombreux galants assiégeaient la boutique. La jolie demoiselle riait à tous mais ne répondait à aucun. Elle nourrissait le secret désir de

plaire à un parfumeur et de diriger avec lui le plus délicieux, le plus féminin et le plus odoriférant des négoces. Elle ignorait avoir fait la conquête de son patron qui se confondait dans son esprit avec les casiers, le mètre de bois, les registres de comptabilité et le tiroir-caisse.

Mais Mme Racambeau devina tout, de son lit. Elle chargea Blandine de surveiller le maître et de le contraindre à prendre ses trois repas ; car le malheureux ne mangeait plus et se consumait sans flamber, rongé — selon l'expression de la bonne — par comme qui dirait un feu intérieur. Alors, il se passa quelque chose qui n'a de nom dans aucune morale. Cette épouse irréprochable, cette servante, vierge à cinquante-huit ans, tentèrent de faire partager leur foi à Mlle Eugénie. Elles vécurent toutes deux dans la même pièce pour réserver à la favorite l'ancienne chambre de Mme Racambeau. Blandine acheta des draps fins, un tapis oriental, des potiches qu'elle gorgea de fleurs splendides. Mme Racambeau la guidait ; elles parèrent avec un soin attendrissant ce lieu où le maître devait connaître les délices suprêmes. Mlle Eugénie ne devinait rien. Toutes ces prévenances l'ahurissaient. D'ailleurs M. Racambeau s'obstinait à se taire. Il la suivait d'un regard suppliant. Ce fut Mme Racambeau qui parla, aidée de Blandine. Elle apprit à Eugénie stupéfaite que M. Racambeau, homme supérieur, homme de génie, était au-dessus des règles ordinaires, qu'être remarquée par lui constituait une faveur insigne, qu'une honnête fille ne pouvait laisser se dessécher ainsi un être d'élection. « Moi, à votre âge j'en aurais été si heureuse ! soupira Blandine, songez : Monsieur... Monsieur ! » Et Mme Racambeau lâcha brusquement : « Je crois que je fais un assez gros sacrifice d'amour-propre ; vous pouvez bien faire un petit sacrifice de votre côté... Allons, ne soyez pas méchante... Vous verrez la bonne petite existence que nous aurons toutes les trois... Nous parlerons de lui... » Mlle Eugénie qui était fort simple, suffoqua : « Non, mais des fois !... C'est à croire que vous êtes tous loufoques !... Alors vous voulez que je couche avec ce vieux !... Et ici encore !... En voilà une dégoûtation !... » Elle dit bien d'autres

choses aux pauvres femmes consternées. « Vous êtes une brutale, conclut Blandine, vous êtes indigne de porter le nom de notre sexe. Je plains votre mère ! » Mlle Eugénie partit en claquant la porte et M. Racambeau fit une longue maladie. Après quoi ils vendirent leur fonds de commerce et se retirèrent dans une petite maison de Levallois-Perret. Une si vive commotion avait été fatale au cerveau du maître. Quand il eut pénétré dans sa petite maison qui ressemblait à une concession funéraire, il ferma la porte sur lui et ne sortit plus. Pendant deux jours il écrivit. Et il lut à sa femme et à Blandine un long factum dont il ressortait qu'il entendait être traité comme une Altesse Royale. Tous les détails d'une étiquette méticuleuse étaient stipulés. On ne devait aborder M. Racambeau qu'avec deux révérences et ne le quitter qu'à reculons. Ne jamais lui adresser la parole sans y être expressément convié. M. Racambeau mangerait seul, à une table. Deux jours par semaine il permettait qu'on le regardât dîner. Pour annoncer que Monsieur était servi, Blandine devait prononcer, à la manière de l'ancienne Cour : « Les viandes de Monseigneur sont portées. » La liste des personnes admises aux réceptions serait soumise quotidiennement à M. Racambeau et ratifiée par lui. Seuls venaient deux anciens voisins qui, épouvantés par ce cérémonial, raréfièrent leurs visites et finirent par s'abstenir. Dans sa villa sordide, habillé d'une redingote en lambeaux, coiffé d'un chapeau de paille défoncé, les pieds sortant d'infâmes pantoufles, M. Racambeau vécut son illusion, grâce à l'abnégation sans bornes de sa femme et à la dévotion de Blandine. Mme Racambeau était tour à tour dame d'honneur et lectrice ; Blandine maîtresse du palais et chef des cuisines. Prises à ce jeu elles se disputaient parfois les prérogatives. L'entrée restait rigoureusement consignée à tous les fournisseurs. « Monsieur travaille toujours ! » déclarait la bonne, « il ne faut pas le déranger. » Quelque chose le dérangea pourtant. En détruisant de vieux papiers, M. Racambeau mit le feu à sa bicoque, un matin que sa femme et que sa bonne étaient au marché. La cabane flamba tout de suite, avec

le pétillement résolu d'un bon bois de chauffage, bien sec. Pour la première fois, depuis des années, M. Racambeau fut tiré de son rêve. Il tressaillit comme si l'on venait de l'éveiller et sortit par le jardin. Il put se mêler à la foule sans être remarqué. Il entendit quelques réflexions. Il perçut : « Où va-t-il se nicher maintenant, ce malheureux bonhomme ? Il paraît qu'il ne pourrait pas vivre en appartement. Faudrait prévenir sa dame... » M. Racambeau étant très petit, dut fendre la foule : « Pardon ! Excusez-moi ». On s'effaça. Il marcha tranquillement jusqu'à sa maison et sauta dans la fournaise.

Quand on put donner quelques détails à Mme Racambeau elle demanda : « N'a-t-il rien dit avant de mourir ? » Quelqu'un la renseigna : « Si, il a crié quelque chose comme Eugénie ! ». Mme Racambeau admira : « C'était une pauvre fille à laquelle il pensait toujours, malgré sa haute situation ! Oh ! il était resté si simple ! » Un curieux interrogea la bonne : « Quelle haute situation avait-il donc, votre patron ! » Blandine hocha la tête :

— Ce qu'il y a de sûr et certain, répondit-elle, c'est que nous ne sommes plus rien maintenant, Madame et moi, plus rien...

HENRI DUVERNOIS.

Le Gérant : Jean Voilerin — Les Impressions d'Art, 17, rue Beaubourg. — Paris-4e

Sujet des lettres publiées dans les numéros précédents

N° 1. — 5 Mai 1920

SACHA GUITRY	Le Courrier de M. Pic.
MAURICE BARRÈS	L'Allemagne est-elle encore à craindre ?
HENRY BATAILLE	Mon vœu.
TRISTAN BERNARD	Le second jugement de Salomon.
COURTELINE	Aveux philosophiques.
HENRI DUVERNOIS	Lettres de Moineau.
CLAUDE FARRÈRE	La vraie morale du *Repas du Lion*.
LOUIS FOREST	Le langage de l'avenir.
SEM	Croquis.
LUCIEN GUITRY	**Mes Mémoires.**

et un autographe d'**HONORÉ DE BALZAC**

N° 2. — 5 Juin 1920

Cesse DE NOAILLES	Confidences littéraires.
HENRY BATAILLE	Portrait.
TRISTAN BERNARD	Le serment d'une jeune fille.
RENÉ BENJAMIN	La Chambre des Députés.
HENRI DUVERNOIS	Lettres de Moineau.
CLAUDE FARRÈRE	L'Expédition Shackleton.
LOUIS FOREST	Les origines du Dadaïsme.
SACHA GUITRY	Impressions de Londres.
G. DE PORTO-RICHE	Poésie intime.
J. et J. THARAUD	En Ukraine.
LUCIEN GUITRY	**Mes Mémoires.**

et un autographe d'**HENRY BECQUE**

N° 3. — 5 Juillet 1920

ÉMILE BOUTROUX	La maxime dangereuse.
TRISTAN BERNARD	Avarice spéciale des propriétaires d'autos.
HENRI DUVERNOIS	Lettres de Moineau.
CLAUDE FARRÈRE	Pétrole et Turquie.
FORAIN	Portrait de Mlle X...
SACHA GUITRY	Le Théâtre français en Angleterre.
R. DE MONTESQUIOU	" Cotillonnaire ".
FERNAND VANDÉREM	Plaie d'argent.
ALBIN VALABRÈGUE	La collaboration au théâtre
LUCIEN GUITRY	**Mes Mémoires.**

et un autographe de **VOLTAIRE**

N° 4. — 5 Août 1920

Le **N° 4** du *Courrier de Monsieur Pic* est un document littéraire du plus haut intérêt. Il est pour les graphologues **le plus suggestif des albums d'autographes.**

En ces feuillets sont exactement reproduites les lettres manuscrites, les photographies intimes envoyées à Monsieur Pic, au cours du mois de juillet, par la **COMTESSE DE NOAILLES, MM. MAURICE BARRÈS, ROBERT DE FLERS, LUCIEN GUITRY, SACHA GUITRY, HENRI DUVERNOIS, FERNAND VANDÉREM, TRISTAN BERNARD.**

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

COMPRENAIT, CES JOURS RÉCENTS, DES LETTRES DE

MES MÉMOIRES
par LUCIEN GUITRY

« Sarah Bernhardt devait donner à Londres une série de représentations, et j'étais en voyage. »

...« Durant la première année de mon séjour en Russie, l'Empereur et la Cour..............................

Mme DE NOAILLES.

ÉMILE BOUTROUX,
de l'Académie Française.

TRISTAN BERNARD.

ROBERT DE FLERS,
de l'Académie Française.

LUCIEN GUITRY.

SACHA GUITRY.

ANDRÉ MESSAGER.

ALBIN VALABRÈGUE.

ET DES

dessins d'ABEL FAIVRE.

...LES VOICI :

N° 6. — Octobre 1920 Prix : 5 fr.

à Monsieur Pic

— sans aucun espoir de réponse —

(car M. Pic, on ne sait pourquoi
ne répond jamais aux lettres
admirables qui lui sont adressées

Serait-il le seul à
ne pas les lire !

Abel Faivre



MES MÉMOIRES

par Lucien GUITRY

(Suite)



JACQUES DAMALA

AVANT de partir pour la Russie, j'ai été en Angleterre quelques semaines. Sarah Bernhardt, qui venait d'épouser Jacques Damala, devait donner à Londres une série de représentations et j'étais du voyage.

Jacques Damala était un grand, beau et fort élégant jeune homme, acteur tout-à-fait inexpérimenté, mais beau et excellemment costumé.

Je jouais Don Carlos dans *Hernani* et, à la fameuse scène des portraits du troisième acte, comme il n'y avait pas de tableaux à la muraille, le bon Cornaglia, qui jouait Ruy Gomez, me passait à la main et plaçait sous mes yeux de grandes feuilles de papier blanc, sur lesquelles nous avions à supposer, le public et nous, que, de Silvius au dernier des Silva, tous les ancêtres de mon vieux camarade étaient bel et bien portraicturés.

Ah ! ce premier voyage à Londres où j'arrivai le samedi soir à six heures. Tout était bouclé, et le lendemain c'était dimanche ! ! et le lendemain encore, c'était lundi de Pentecôte ! ! le mardi, c'était la fête de la Reine ! ! le mercredi, j'ai heureusement trouvé une occupation.

Après les représentations de Londres, on en donna quelques-unes à Manchester. Nous avions sans trop de peine décidé le vieux Talbot, sociétaire retraité de la Comédie, à répéter devant Sarah une scène du *Roi s'amuse* qu'il devait, l'hiver suivant, promener par toute la France. Il y était d'un comique irrésistible, surtout dans la scène du Désespoir, où Triboulet, croyant piétiner et marteler du poing le cadavre de François Ier, frappait à coups redoublés le corps de sa fille cousu dans un sac. Ce sac, dans la circonstance, était celui des balayures poussiéreuses du théâtre. Talbot s'envoyait, avec une ardeur louable, mais mal récompensée, des nuages de poussière noirâtre qui s'appliquaient immédiatement, et pour toujours, semblait-il, sur un visage ruisselant de sueur. Nous étions, dans l'obscurité de la salle, une demi-douzaine de pouffeurs, de glousseurs, qu'un accès de fou rire menaçait à toute minute d'emporter. Talbot éventrant ce sac et ayant tout-à-coup reconnu dans le flot des copeaux, des papiers, des tessons, des détritus de toute sorte, le corps de sa fille bien-aimée, fit entendre un gémissement qu'il croyait suffisant, et qui n'était pas irrésistible.



SARAH BERNHARDT

Il s'arrêta, nous fit voir la face d'un homme qui s'est roulé dans la




SARAH BERNHARDT

vase, dans la terre, dans n'importe quoi, puis s'avança vers la rampe et nous dit, d'un ton très doux, presque enfantin, rafraîchissant, après toutes ces fureurs : « C'est fini ! ».

Sarah, alors, s'avança vers Talbot et lui dit, les yeux encore remplis des larmes d'une immense rigolade : « Talbot, mon petit Talbot... je suis... je suis... je ne peux pas vous dire, c'est... voyez mes yeux, n'est-ce pas, c'est beau, beau, beau, beau, beau, beau, beau ! !... ».

Eh oui ! je dois reconnaître que c'était très beau.

A Blackpool, Sarah a joué *La Dame aux Camélias* dans un vaste établissement moitié théâtre, moitié jardin, qui n'était ni théâtre, ni jardin, ni promenade, ni cirque et pourtant tout cela réuni. On avait relevé jusqu'à la coupole des trapèzes, des agrès, servant à des exercices d'acrobates que l'on avait plutôt accoutumé de voir dans cet établissement et, durant le premier acte de *La Dame aux Camélias,* des milliers de

spectateurs ne cessaient de marcher sur du gravier, derrière des loges découvertes et sans cloison. On parlait, on fumait, on bougeait ; je ne sais pas si quelqu'un écoutait, mais je réponds que personne ne pouvait entendre, d'abord parce qu'on n'aurait pu entendre qui que ce fût, parlant même à voix haute dans ce brouhaha, et qu'ensuite, sur le théâtre, on ne disait rien, on bougeait, on remuait, on faisait des gestes, on faisait des réflexions qui n'avaient aucun rapport avec *La Dame aux Camélias* elle-même et qui, de loin, pouvaient passer pour quelque chose pouvant s'y rattacher, à la rigueur ! A quelqu'un qui s'enhardissait à trouver que c'était « un peu fort tout de même », Sarah répondit : « Si on m'embête, je mourrai au deuxième acte ». Elle n'attendit pas jusque là, et tout bonnement elle disparut après le premier. Elle rentra à l'hôtel le plus naturellement du monde. Elle avait, d'ailleurs, mille fois raison. Le public continua de se promener, encore une heure ou deux, puis s'avisa de réclamer, fit du tapage, et commença de casser pas mal de choses. On fit certaines menaces, il y eut une manifestation projetée pour le lendemain au moment où Sarah quitterait l'hôtel pour se rendre à la gare. La foule était en masse devant l'hôtel. Bravement, et comme s'il n'y eut personne qui l'attendît, Sarah prit place dans un landau découvert ; il y eut un grand silence immédiatement suivi d'une formidable acclamation....

Voilà.

Le lendemain, à Bradford, au dernier acte de *Adrienne Lecouvreur,* et comme j'étais à ses pieds, elle fut prise de crachements de sang, se mordit les lèvres, ne put se retenir... et je l'emportai jusqu'à sa loge.

Les représentations s'arrêtèrent là, et, le mois suivant, je partis pour la Russie.

■

J'emmenai avec moi à Pétersbourg, la première année, une femme de chambre qui, enivrée de l'aventure, ne se tenait ni de joie ni de fierté. Elle allait en Russie! Ce n'était arrivé à personne de sa famille et de son entourage.

En vingt-cinq minutes, nous avions franchi la distance qui séparait Paris de la première station. On criait le long du train le nom de cette station, je dis à la femme de chambre : « Où sommes-nous ? » — « Je ne sais pas, monsieur, dit-elle glorieuse, on crie déjà en étranger »... Nous étions à Chantilly !...

J'arrivai à Pétersbourg un soir, comme la nuit venait, et, dans le trajet de la gare à l'hôtel, je pris la résolution de ne pas déboucler les malles et de repartir aussitôt pour Paris. Je suis pourtant resté neuf ans là-bas !

J'ai dû attendre trois semaines le moment de débuter et, après ce temps, j'ai pu voir, au Théâtre Michel, la rentrée d'un acteur du nom de Valbel. Ce Valbel avait joué à l'Odéon quelque Philinte et quelque Adraste, un Dorante, peut-être, même Monsieur Lucidor, fort convenablement. A Pétersbourg il était devenu l'objet d'une sorte de culte frénétique de la part de certaine classe de la population pétersbourgeoise qui, les soirs où il jouait, garnissait la salle aux deux tiers, le reste appartenait aux raisonnables. Pour sa rentrée, on jouait le *Demi-Monde,* il était en scène au lever du rideau, et ce rideau était à peine levé qu'un crépitement formidable se fit entendre, accompagné de hurlements, de plaintes, de cris d'amour et de diverses autres sonorités acclamatoires. La partie de l'orchestre réservée aux musiciens était encombrée de fleurs, de couronnes, de caisses, d'étoffes, d'objets de toutes sortes qui représentaient des cadeaux, des hommages, des offrandes à cette quasi divinité. Les couronnes de lauriers apportaient sur la scène leur âcre, puissant et triste parfum. Sylvain Mangeant, le brave chef d'orchestre, plongeait des mains, amenait triomphalement à sa hauteur et présentait au-dessus de la boîte du souffleur des magnificences à Valbel ; un petit écrin, un gros ballot, une canne, une paire de bretelles, un plaid, un carnier de chasseur en soie et peluche (fantaisie), ça n'en finissait pas, ça recommençait, ça repartait, et des cris, des trépignements ! Je n'avais jamais vu ça ! Oh ! que ceci augmentait donc mon désir de m'en aller.

Ce Valbel était, au demeurant, un fort gentil garçon, et, ma foi, point gâté par ces triomphes incroyables qui ne le surprenaient pas outre mesure.

Un soir, on jouait *la Souris*, je crois, mais son personnage s'appelait Max, j'en suis sûr, on lui porta une couronne de lauriers de 1 m. 50 de diamètre. Au milieu, en immortelles blanches, trois lettres de 0 m. 50 de haut : Max. Il s'était saisi maladroitement de la couronne et la présentait à l'envers au public qui littéralement se tordait de rire. Max à l'envers faisait Xam, ce qui en russe veut dire idiot. Et il saluait, il saluait sans fin, il souriait, et tout le monde de rire aux éclats.

Il y avait aussi dans la troupe un fort aimable, fort agréable compagnon, Andrieux, si aimé de ces messieurs et dames, aimé en souriant, jamais pris au sérieux. Il y avait aussi Raynard, un comédien très fin, très amusant, terrible plaisantin qui jouait tous les rôles moyens et même petits qui lui étaient distribués avec une rage souriante pleine de mépris, et sitôt qu'il avait un rôle d'importance à jouer, il vivait dans un état de trouille indescriptible et passait une bonne partie de son temps dans l'endroit le plus retiré de son logis.



HITTEMANS

Hittemans, excellent bouffon doué d'un physique heureux et d'un irrésistible besoin de farcer. Des plaisanteries de lui ornent encore des mémoires fidèles. Quand, dans une pièce sérieuse une idée plaisante venait à son esprit, il ne résistait pas longtemps et, coûte que coûte, il fallait qu'elle sortît. Il ne savait jamais un mot de ses rôles, ce qui, en somme n'était gênant que pour ceux qui connaissaient le leur, négligeable minorité. Dans *Les Ganaches*, je me rappelle, ils étaient attablés trois à un whist, Hittemans jouait en face d'une place vide, réservée au « mort » dont il disposait les cartes, ayant à sa droite le marquis, à sa gauche le docteur. Les jeux étaient donnés et le

silence se prolongeait plus que de raison, quand le souffleur envoya la réplique de rentrée :

— « Alors, toi, tu nies le progrès ? »

Hittemans allait s'emparer de cette réplique quand le souffleur, énergiquement, lui fit signe que ce n'était pas pour lui. Un grand silence, puis le souffleur de nouveau :

— « Alors, toi, tu nies le progrès ? »

Hittemans, réprimant son envie de dire cette réplique, jette un coup d'œil au souffleur qui lui fait signe que c'est pour l'autre, et, quand à une troisième invitation secourable du souffleur :

— « Alors, toi, tu nies le progrès ? » succède le même silence de la part de l'intéressé, Hittemans se croit forcé de dire à haute voix :

— « Il y a quelqu'un ici qui nie le progrès !

A quoi l'acteur de gauche, chargé du rôle du Docteur, répond en colère :

— « C'est moi, mais laissez-moi donc le temps d'arranger mes cartes ! »

Et cent autres...

Le Grand-Duc Alexis dit, en sortant de là :

— Ack ! ce Huittemans, on devrait le fouetter sur la place Alexandre, mais, tout de même, il est à mourir de rire !

Mme Paul-Ernest était une duègne excellente. Elle se trompait fréquemment en scène, disait un mot pour un autre. Je l'ai entendue, dans le *Mariage d'Olympe*, affirmer que son gendre la mettait à la porte avec six mille livres de viande. Si l'on se reporte au texte, on voit que ces livres, c'est de rente qu'elles étaient. D'autres acteurs, d'autres actrices convenables, et même très convenables, faisaient du Théâtre Michel un théâtre, mon dieu, qui eût pu être, je crois, excellent ou presque, s'il y eut été accompli un travail possible, mais les spectacles changeaient tous les huit jours, on donnait quatre représentations de chaque pièce, et, ma foi, il était bien rare de voir les acteurs s'intéresser au résultat de cette besogne.

Durant la première année de mon séjour en Russie, l'Empereur et la Cour, prolongeant le deuil d'Alexandre II, ne vinrent pas au Théâtre Michel. Il y eut spectacle français un soir, au palais de Gatchina, et, après la représentation, gracieusement, l'Empereur Alexandre III nous fit inviter à l'attendre dans la grande galerie des Porcelaines. Nous y étions depuis cinq minutes, quand il nous apparut de loin se dirigeant vers nous, puis, s'arrêtant à cinq mètres environ du groupe que nous formions et s'adressant à tous, il dit, d'une voix singulièrement chantante et douce :



S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE

— « Je vous remercie, c'était charmant ! »

Puis, demeurant toujours à sa place, il regarda chacun en particulier avec un hochement de tête et un sourire. Ça se passait silencieusement. Les mines étaient tendues et les sourires assez angoissés. J'étais à l'extrémité de gauche, à côté d'une vieille actrice qui jouait au Théâtre Michel depuis vingt ans. L'Empereur fit trois pas dans sa direction. Cela intimida si fort ma voisine que son ventre se mit d'abord à crier, à se plaindre, à faire un vacarme incroyable, semblable à celui d'un tombereau lourdement chargé. Puis un ruissellement et une plainte, tout çà à l'intérieur, et soudain, comme un déchirement prolongé de plusieurs mètres de soie. Il m'était extrêmement pénible de penser que le Tzar pouvait attribuer à mes entrailles personnelles les propriétés inouïes du dedans de cette dame et je m'écartai de deux pas. L'Empereur Alexandre me posa quelques questions assez indifférentes. L'entretien se poursuivait, gracieux, mais exténuant, et, après un silence mortel, l'Empereur inclina légèrement le buste, salua tout le monde et s'éloigna d'un pas glissant de pavane ou de polonaise.

L'acteur Hittemans, qui faisait rire beaucoup l'Empereur, s'approcha de moi :

— Eh bien, vous pouvez vous vanter d'avoir été reçu splendidement. Pensez donc, le Tzar de toutes les Russies, maître absolu de 300 millions de sujets sur lesquels il a le droit de vie et de mort, et qui vous parle si gentiment. Lui ! lui !...

Alors Hittemans, sous l'enthousiasme de l'approche impériale, s'efforçait vers l'attitude effrayante des maîtres de l'Univers, et pour cela, faisait jaillir ses yeux à la façon des langoustes :

— Lui ! l'Empereur, qui, lorsqu'il reçoit des princes asiatiques, leur dit pour tout potage : « Foutez-moi le camp ! »

Hittemans, enivré du pouvoir qu'il s'attribuait provisoirement, prêtait à l'Empereur une façon de recevoir les princes asiatiques qui certainement ne devait pas être habituelle à Sa Majesté ; mais Hittemans était comique, même dans les empereurs.

. . . .

LUCIEN GUITRY.



LUCIEN GUITRY

PARADOXES SUR LES DIRECTEURS ET SUR LES FOURS



ALBIN VALABREGUE

Albin Valabregue à Monsieur Pic.

Cher Pic,

VOUS me posez deux questions : je vous dois donc deux réponses. « Quelle est votre opinion, m'écrivez-vous, sur les directeurs de théâtre et comment expliquez-vous qu'un si grand nombre de pièces ne réussissent pas ? »

Bien que le papier soit très cher, je répondrai à vos deux questions le moins sérieusement possible.

Ne rien prendre au sérieux me paraît être le sommet de la sagesse. Le jour où l'homme ne prendra plus rien au sérieux, — pas même les femmes, — il sera infiniment plus heureux qu'aujourd'hui. Qu'est-ce qui nous rend malheureux ? Tout ce que nous prenons au sérieux. Ne prenons plus rien au sérieux et tout change !...

Je ne vous apprendrai ni à vous, ni à personne, que pour faire une pièce de théâtre, il faut être auteur dramatique ; c'est indispensable. Pour être directeur de théâtre, il est complètement inutile d'être directeur de théâtre. Cela ne nuirait pas de l'être, mais, enfin, c'est tellement inutile qu'on cite peu d'exemples de directeurs de théâtre qui ont été, ou qui sont des directeurs de théâtre. C'est comme je vous le dis.

Il y a quarante-et-un ans que je vois des directeurs de théâtre ; à les voir, ce sont des hommes comme les autres. Ils sont même intelligents, quand on ne parle pas théâtre avec eux. J'en ai connu de toutes les tailles et de toutes les épaisseurs. J'ai connu le directeur solennel, le directeur artiste, le directeur jovial, le directeur idiot, le directeur modeste (il est mort, celui-là), le directeur nauséabond, le directeur bon enfant, j'ai même connu le directeur-directeur.

Ceux que j'ai fréquentés ne sont plus là et je n'empêche personne de supposer que les directeurs actuels sont des hommes tout à fait remarquables.

Ouvrons une parenthèse :

Je ne considère pas un auteur dramatique, qui prend un théâtre, comme un directeur. Il est, au contraire, celui qui supprime le directeur, tout au moins pour lui-même. Je lui adresse ici mes plus chaudes félicitations et je ferme la parenthèse au verrou.

Donc un auteur doit être un auteur ; un artiste doit être un artiste ; un souffleur, même, doit être un souffleur, et un machiniste, un machiniste, mais un directeur n'a pas besoin le moins du monde d'être un directeur. Il loue une salle, il dit : « Je dirige », et cela suffit. Hier, il était fabricant de chocolat, marchand de nougat, commissionnaire en marchandises, aujourd'hui, il est directeur de théâtre.

Pas besoin d'examen, de diplôme, de compétence ; l'argent suffit. Grâce à cet argent, on s'arrogera le droit de régenter le travail, de faire faire antichambre à tout un monde d'auteurs, d'artistes, d'employés, et de faire faire... chambre à beaucoup de petites femmes qui pensent que l'alcôve peut remplacer le Conservatoire. Grâce à cet argent, on dira péremptoirement à tous les auteurs français, sauf à cinq ou six : « Le Trois ne vaut rien ; jamais le public n'acceptera ce personnage ; le rôle de Totoche est trop court ; à votre place, je ferais entrer le domestique avec un bocal de cornichons, etc., etc... » C'est une chose des plus pitoyables que cette subordination de l'auteur au directeur. Là aussi l'argent est maître. Je n'entends pas, comme M. Ribot, les tambours de

Brumaire, mais j'entends le roulement du tambour de René Fauchois.

Dernièrement, un monsieur assez bien vêtu, s'est présenté chez moi et m'a fait part de son intention de devenir directeur de théâtre. Il a fait fortune dans une entreprise de pompes funèbres et il est familiarisé avec les fours, tout au moins crématoires.

— Est-ce que vous savez lire un manuscrit ? lui ai-je demandé.

— Je sais lire, naturellement. Bizarre question !

— Je ne vous demande pas si vous savez lire, je vous demande, ce qui est bien différent, si vous savez lire une pièce ?

— Je ne suis pas sûr de vous comprendre.

— Lire une pièce, ce n'est pas seulement lire des yeux les mots, les phrases qui sont écrits dans cette pièce.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— C'est se la jouer à soi-même, l'objectiver, l'extérioriser, grâce à un don de double vue.

Mon visiteur me parut ahuri. Je prolongeai son ahurissement :

— Une pièce manuscrite n'est une pièce vivante que si celui qui la lit, ou qui l'écoute lire, a le don de se la jouer, d'en sentir l'intérêt *derrière* la forme, de se dégager de la monotonie d'une lecture pour assister d'avance à la représentation. Il doit imaginer l'interprétation et deviner l'effet de l'œuvre sur le public. Quand il a cette faculté exceptionnelle, ce don de transposition, disons même : de divination, eh bien il n'est pas du tout certain qu'il a bien jugé. Tout dépend du public, de ces hommes et de ces femmes dispersés qui, le soir de la première, s'assembleront dans une salle et formeront l'être mystérieux, l'âme collective que l'auteur doit captiver, posséder et faire jouir de neuf heures à minuit moins dix. La pièce, avant que le rideau se lève, dépend donc de quelque chose qui n'existe pas encore, d'une âme éparpillée dans douze cents âmes, et faite de ces âmes individuelles reliées entre elles par un fluide magnétique. Voilà ce que j'avais à vous dire, pompier funéraire.

Il ne s'agit pas, au théâtre, de ne pas se tromper ; il s'agit de se tromper le moins souvent possible. Et cela nous conduit tout naturellement aux fours.

Le jour est venu de proclamer, à la face de l'univers, une vérité éclatante, ignorée de toutes les créatures vivantes : *« Jamais un auteur dramatique n'a fait un four. »*

L'auteur fait des pièces ; c'est le public qui *fait* les fours.

Un succès est dû à la combinaison, à la fusion des trois éléments :

a) Une pièce ;

b) L'interprétation de ladite ;

c) L'effet produit sur le public par *a* interprété par *b*.

Un succès est le résultat de trois chaleurs qui fusionnent : la chaleur de l'œuvre, la chaleur de l'interprétation, la chaleur du public. Je souligne : l'auteur ne fournit qu'une chaleur sur trois, et on l'accuse !

L'auteur, en écrivant, *suppose* toujours un public. Quand la pièce tombe, c'est que le public supposé n'était pas là.

Aphorisme : il n'y a pas de mauvaises pièces, il n'y a que de mauvais publics. La preuve ? Une foule de pièces, autrefois acclamées, parce que le public a bien joué son rôle de bon public, tomberaient aujourd'hui parce que le public, pour lequel écrivait l'auteur, n'existe plus. Donc, le public fait tout. Il y a cinquante ans, un public et une pièce se rencontrent. Succès. Aujourd'hui, la même pièce rencontre un *autre* public. Four. Et vous oseriez dire que l'auteur a fait un four ? Il a eu un four ; il a subi un four, mais il n'a pas *fait* ce four.

J'irai plus loin, j'irai beaucoup plus loin dans ma démonstration. J'ai promis que la vérité serait éclatante, elle le sera !

Phèdre, l'Arlésienne, Carmen, etc., etc..., ne furent-elles pas des œuvres nées avant *leur* public ? Racine, Alphonse Daudet, Bizet avaient porté en eux un public inexistant, un public qui exista plus tard. Eh bien, dites-vous que pour une foule de pièces, le public a existé... plus tôt !... Il y a des pièces très vieilles le jour de leur naissance. L'auteur a écrit

pour des gens qui ont eu l'insolence de mourir vingt, trente ou cinquante ans trop tôt. Ces défunts ne sont plus là pour lui faire son succès et il se trouve, à leur place, des étrangers, des nouveaux, des personnes qui ne sont pas à la page où a écrit l'auteur.

Et ne croyez pas que vous m'embarrasseriez s'il vous prenait la fantaisie de soutenir l'opinion contraire, s'il vous plaisait de respecter ce préjugé que le four est imputable à l'auteur, car, immédiatement, je vous dirais que, dans ce cas, l'auteur de la pièce qui tombe est un philanthrope. Si toutes les pièces, sans exception, tenaient l'affiche quatre cents fois, le nombre des auteurs qu'on ne joue pas serait beaucoup plus considérable. Une pièce qui tombe est donc bienfaisante au point de vue social. Sa chute est d'utilité publique. Elle fait plaisir à tant de gens !

Ce n'est pas tout ! Si toutes les pièces étaient admirables, les auteurs de ces pièces auraient beaucoup moins de mérite. Le beau n'est beau que par opposition avec le laid. Il faut donc qu'il y ait des *faiseurs de laid* et, j'irai plus loin, — oui, Monsieur, beaucoup plus loin — j'irai jusqu'à prétendre qu'en toute justice les grands ouvriers de la Beauté devraient entretenir les infortunés ouvriers de la laideur. Telle la Lumière qui subventionnerait les ténèbres qui la font plus belle !

— Il vous reste à m'expliquer, m'objecterez-vous, comment il se fait que nous ayons, à Paris, des auteurs très remarquables. S'il n'y a qu'un directeur de temps en temps, comment les directeurs, qui ne sont pas des directeurs, ont-ils fait connaître ces auteurs qui sont des auteurs?

— Cela, mon cher Pic, fait partie des énigmes de l'Univers. C'est ce que l'Église appelle un mystère ; c'est ce que la philosophie range dans la catégorie de l'inconnaissable et c'est une des rares preuves que nous ayons de l'existence de la Providence !

ALBIN VALABRÈGUE.

LE REGARD

Ce regard est le tien, et tu sais que j'en souffre
Parce qu'il est lui-même, et parfois tu voudrais
Savoir comment tes yeux possèdent le secret
De me faire osciller comme au-dessus d'un gouffre,
Par un mystérieux et ineffable attrait.

Tu t'amuse, malgré ta gravité native,
A sentir ma détresse en hâte se mouvoir
Entre tous les aimants de ta grâce incisive.
Tu portes en riant cet injuste pouvoir.
Tu sais, sans le comprendre, et demeurant modeste,
Que je suis la victime insigne de ce choix
Que la nature fait pour nous, cruelle et preste :
Ensuite il faut subir l'amour qui nous échoit...
— Et, bien que nous soyons rapprochés par nos rêves
Par nos mains, par nos voix, nos désirs et nos pas,
Nous sommes étrangers à l'instant où se lève,
Sans effort, dans tes yeux, tel un chant triste et bas,
Ce beau regard de toi que tu ne connais pas...

COMTESSE DE NOAILLES.

LETTRE

DE

M. ANDRÉ MESSAGER A MONSIEUR PIC

Cher Monsieur Pic,

JE suis très pris : je répète ! Si vous avez jamais fait du théâtre, vous savez ce que signifient pour un auteur ces deux mots : je répète ! Vous avez sûrement quitté précipitamment un ami ou un raseur (souvent les deux en une seule personne) en lui lançant un : « Excuse-moi, mon vieux... très pressé... je répète. » Ce qui veut dire : j'ai trouvé un directeur intelligent et plein de goût qui, ayant lu ou entendu une pièce ou une partition, a décidé de la jouer et de la présenter au public pour un temps qui ne peut pas être inférieur à une année de douze bons mois consécutifs. Et le charme opère toujours, aussi vieux que soit l'auteur dans la carrière, quel que soit le nombre de succès ou de fours à son actif.

Tenez, je me rappelle si bien le jour déjà lointain où je reçus le premier bulletin m'annonçant qu'au Théâtre des Folies-Dramatiques, à une heure et quart — ce qui veut dire une heure et demie, pour bien marquer qu'au théâtre tout est artificiel, même l'heure, — on répéterait... ma première œuvre. Oh ! elle n'était pas entièrement de moi ; j'avais

simplement recueilli la succession d'un pauvre ami mort avant d'avoir achevé sa tâche et je n'avais fait que mettre au point et terminer sa partition. Mais je m'imaginais volontiers que tout était sorti de ma cervelle, même le texte et le Roi n'était pas mon cousin, croyez-le bien. Le Théâtre des Folies-Dramatiques était un théâtre bien vieux et bien sale à cette époque. L'entrée des artistes consistait en un long couloir, étroit, obscur et malodorant, terminé par un escalier de bois boueux et gluant, au sommet duquel deux portes battantes ouvraient sur une vaste salle pompeusement nommée Foyer des Artistes.

C'est là que, rayonnant, je me présentai et fis connaissance de *mes* interprètes réunis pour la collation des rôles. Pas très encourageantes les premières répétitions ! Les dits interprètes déchiffrant péniblement la musique qu'un patient accompagnateur tapait d'un doigt sec sur un piano plutôt faux ; puis les ensembles monotones, les répétitions des chœurs accompagnés par un violon grinçant jusqu'à ce que le tout ait pris une forme à peu près convenable ! Enfin on descend en scène ; ça va marcher à présent ! Mais ça ne marche qu'à moitié. Les artistes paraissent préoccupés, nerveux ; chaque séance se termine par une querelle : chacun, à son tour, rend son rôle, pour du reste, le reprendre le lendemain. Il se passe évidemment, quelque chose d'anormal. Ce quelque chose c'est que la Direction est dans de très mauvais draps ; les recettes journalières baissant régulièrement, les paiements se font de plus en plus difficilement et c'est, un beau jour, l'annonce de la liquidation judiciaire de l'affaire. Nous voilà bien ! On continue tout de même à répéter : notre pièce est devenue l'ultime espérance : il faut passer et le plus vite possible.

Enfin, arrive le jour de la répétition générale. Une vingtaine d'amis et quatre ou cinq critiques dans la salle, suivant l'usage de ce temps là, qui était le bon. Hélas ! c'est le four, le four noir. Rien ne porte ; la pièce est terne, interminable ; la musique ne fait aucun effet ; bref, c'est lamentable ! Que faire ? — Après en avoir référé au liquidateur (!), le

directeur ne paraissant plus, on décide de reculer et de remanier. Et nous voilà taillant, coupant, ajoutant, modifiant. J'écris un duo que les orgues de barbarie moudront pendant des années ensuite. Je refais tout le finale du deuxième acte ; tout le monde s'y met, on répète trois fois par jour et le jour de la première c'est le succès, le succès fou ; tous les morceaux sont bissés ; à minuit moins dix, on bisse encore Bouvet qui remporte le premier grand succès de sa carrière. Moralité : la pièce *François-les-Bas-Bleus* fut jouée toute la saison, ce qui permit de vendre le théâtre très avantageusement à Henri Michaux et Jules Brasseur qui y réalisèrent des bénéfices considérables.

Voilà, cher Monsieur Pic ; vous m'avez fait bavarder comme une vieille pie et pourtant, je vous l'ai dit, j'ai beaucoup à faire, je répète et je me sauve, car on est déjà venu trois fois me dire que le *deux* était commencé...

Sans rancune, tout de même,

ANDRÉ MESSAGER.



Aquarelle de Deveria (Collection de Monsieur Pic)

M. Émile Boutroux à Monsieur Pic.

Cher Monsieur Pic,

DANS votre aimable réponse à ma dernière lettre, vous me faites — à très bonne intention certes — un compliment que je vous demande la permission de relever. J'ai, dites-vous, exprimé des pensées philosophiques, et, néanmoins, j'ai parlé clairement. Permettez-moi de vous chicaner sur le mot "néanmoins". Qu'est-ce, au fond, que la philosophie ? Une inquiétude de l'esprit humain, demandant au monde, à la science, à l'art, à la religion, à la pensée, à la conscience, à tout ce qui intéresse et constitue notre être : Qu'êtes-vous ? Que signifiez-vous ? Que me voulez-vous ? La philosophie

cherche à traduire le langage des choses en langage humain. Il est donc naturel qu'elle parle la langue de l'homme. Quand un Français demande qu'on lui explique un texte anglais, il s'attend qu'on lui donne l'explication en français. Socrate philosophait avec le premier venu, et Descartes souhaitait pour lecteurs ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure, de préférence aux docteurs en Barbara et Baralipton.

Vous avez bien voulu, cher Monsieur Pic, prêter attention à mes remarques sur la fameuse maxime : *Primo vivere deinde philosophari*. Non, disais-je, nous ne devons pas attendre, pour songer à l'idéal, que nous ayons satisfait aux nécessités de la vie pratique. L'idéal, lui aussi, nous est nécessaire, à nous hommes, à nous Français. Et l'idéal, lui aussi, lorsqu'on y croit bien, est pratique.

Or, quand je médite sur les conditions de ce culte actif de l'idéal qui, plus que jamais, réclame notre zèle, une idée s'impose à moi, qu'il me serait agréable de vous soumettre.

Qui, je vous prie, au cours de l'histoire, a tiré l'homme de sa grossièreté, de sa brutalité, de sa sensualité, de son égoïsme, de son matérialisme primitifs ? Qui lui a révélé l'amour, la poésie, la bonté, l'attrait divin de la faiblesse et de la grâce ? Qui a réalisé ce miracle : la force s'inclinant, d'elle-même, devant la beauté ?

Lorsque Socrate, dans le *Banquet* de Platon, s'apprête à sonder les plus profonds mystères de la communion de l'homme avec l'idéal, il prend soin de dire à ses auditeurs que ce n'est pas de lui-même qu'il va parler, mais qu'il va répéter ce que lui a enseigné une femme : Diotime de Mantinée. La plus noble divinité de l'antiquité classique est une femme : Pallas Athéna. Que si nous considérons le monde moderne, nous voyons, dès l'époque de la Chevalerie, le développement de la civilisation morale dominé par l'influence de la femme. Dans notre pays, en particulier, l'adage classique : " Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs " se vérifie, à travers les siècles, de la façon la plus brillante et la plus précise.

Qu'est-ce donc que revendiquer la part de l'idéal dans notre vie actuelle ? C'est souhaiter que la femme, profondément, exerce et fasse sentir sa merveilleuse influence.

La société est menacée d'oublier, dans la recherche anxieuse de l'indispensable et dans la jouissance matérielle, les hautes destinées dont elle porte au fond d'elle-même, grâce à la sublimité de la nature humaine, le gage et l'instrument. Aux femmes il appartient de montrer, non par des théories, mais par l'exemple et par l'action, que l'homme ne vit pas seulement de pain, que certain superflu lui est plus nécessaire que le nécessaire, que la grandeur des nations ne se mesure pas uniquement au volume de leur production matérielle, mais qu'au-dessus de la quantité il y a la qualité, la beauté, la bonté.

Sous l'influence de circonstances inouïes, les nations courent actuellement risque de ne plus voir dans la terre qui les porte autre chose qu'une mine à exploiter de la façon la plus intense et la plus complète. Aux femmes de leur rappeler les droits de la nature et de la poésie. Quoi ! nos campagnes, nos forêts, nos cours d'eau, la terre et l'air avec tout ce qui les peuple : tout cela ne serait plus que matériaux d'usine ! Les femmes, elles, pensent que les fleurs sont belles, et que, comme telles, elles ont droit à l'existence.

La vie moderne tend à effacer les différences que la nature a mises entre les hommes, et à créer un type d'homme moyen, d'esprit essentiellement pratique, vivant d'une vie tout extérieure, multipliant à l'infini ses relations, pour être au courant de tout et profiter de tout : type uniforme, qui se targue d'individualisme, et où, en fait, s'efface l'individualité. Aux femmes il appartient de maintenir ces fécondes écoles de noble individualité : la famille, où se concilient naturellement l'union des âmes et le développement individuel ; les relations proprement sociales, bien différentes des relations professionnelles ou des relations cosmopolites ; la vie intérieure, où prend sa source cette variété de caractères, d'humeurs, de goûts, de sentiments, de tempéraments intellectuels, de genres de vie, à

laquelle l'humanité doit sa beauté et sa puissance de création. Aux femmes de sauver l'homme, menacé par l'outil.

Qu'est-ce à dire, sinon que le remède est à côté du mal ? Ce que les femmes ont fait dans le passé, pourquoi ne le feraient-elles pas dans l'avenir ? Certes, les femmes ont la puissance de maintenir la société polie et hautement humaine qui s'est développée sous leur influence : à cette condition, toutefois, qu'elles demeurent femmes, au sens historique et éternel du mot ; à cette condition, qu'elles conservent, dans leur intégrité, les vertus spéciales et comme surnaturelles dont la nature les a douées.

Imaginez une évolution par laquelle les femmes deviendraient de plus en plus semblables aux hommes, revêtiraient de plus en plus, avec les métiers et le genre de vie des hommes, leur nature même : conserveraient-elles, alors, la capacité de corriger les défauts d'une civilisation trop exclusivement masculine ? « Rien, disait Homère, n'est plus beau et plus fort qu'une maison administrée par la collaboration harmonieuse de l'homme et de la femme. » Nulle multiplication des forces masculines ne peut remplacer cette dualité une, cette harmonie de deux contraires, cette forme originale et supérieure de l'existence : une société où vivent, non côte à côte, mais d'une vie commune, des hommes vraiment hommes et des femmes vraiment femmes, en un mot une société proprement humaine.

Bismarck aimait à dire que les Allemands étaient un peuple masculin et les Français un peuple féminin. Il en concluait que les premiers étaient faits pour commander aux seconds. Continuons, quant à nous, à mériter la qualification que nous donnait Bismarck. Moins que jamais il est permis de croire que la poursuite de l'idéal soit incompatible avec la force et l'énergie.

Excusez, je vous prie, cher Monsieur Pic, les réflexions vagabondes où m'ont induit vos trop gracieux encouragements, et croyez-moi

Votre bien dévoué,

EMILE BOUTROUX.



LA TRUYÈRE

Robert de Flers à Monsieur Pic.

VOULEZ-VOUS me permettre, mon cher Pic, de vous parler de mon nouveau chien. Je l'ai acheté il y a peu de jours à un braconnier. C'est un " bleu d'Auvergne ". N'allez pas croire au moins que ce soit là un parti politique. C'est le nom d'une race solide, trapue, au large poitrail et au pelage noir et blanc. C'est pourquoi l'on appelle ces animaux des " bleu d'Auvergne ". Pendant que je vous écris, l'excellente bête est confortablement couchée sur mes pieds. Je veux dire par là que je me trouve fort bien, et que j'ai les jambes gagnées par une bonne chaleur animale, qui laisse bien loin derrière elle le chauffage central.

Dans votre situation, mon cher Pic, il va falloir que vous vous mettiez à aimer les animaux. Si vous ne vous décidez pas à en posséder

quelques-uns dans votre jardin de l'avenue du Bois, vous semblerez n'avoir aucune relation, et puis on ne comprendra pas pourquoi vous habitez la campagne. On insinuera que vous avez trouvé une occasion avantageuse. Vous serez le Monsieur qui a fait une bonne affaire immobilière. C'est du dernier commun. Croyez-moi, cela ne vous fera pas d'amis. Faites de bonnes affaires si vous y tenez absolument, mais ne le dites pas. C'est le secret des fortunes heureuses.

Il va donc falloir vous décider. Aimerez-vous les chats et les chiens ? Car je ne vous crois pas encore assez fantaisiste pour choisir une autre espèce. Cela viendra peut-être mais cela n'est pas encore venu. Et pourtant, sachez-le bien, les animaux de n'importe qu'elle espèce trouvent toujours acquéreur. J'ai connu chez un couturier de la place Vendôme une loutre apprivoisée. Pendant l'hiver, alors que l'on apportait dans les salons d'essayage des robes garnies de fourrure, la pauvre bête était inquiète, et faisait des petites saletés, très petites d'ailleurs, dans tous les coins. Et puis le printemps est arrivé et la loutre de Bechoff-David — oui, c'était lui — est redevenue très propre. Elle avait été pêchée ou chassée je ne sais pas au juste, — car la loutre est éclectique et se fait tour à tour pêcher et chasser, — à côté du vieux moulin de la Valette, sur les bords de la Truyère, qui veut bien arroser mon vieux Gévaudan. Je ne sais point du tout ce qu'est devenue cette loutre, que j'ai pourtant connue enfant : on perd si facilement les gens de vue, à l'époque où nous vivons, mon cher Pic. Je n'insiste pas ; une loutre n'est point votre affaire.

Je vous proposerais bien une hermine ; j'en sais une à vendre, mais mon fermier a eu, précisément hier, un dindon mordu par une hermine. J'ai assisté au drame de la fenêtre de ma vieille maison. La petite bête leste, rapide et fûtée attendait au soleil, contre un mur en pierres sèches. Le volatile est arrivé à pas lents, en levant une patte après l'autre, avec cette componction qui donne aux dindons je ne sais quel air de fonctionnaire. Lorsqu'il a été à quelques centimètres du mur, d'un petit bond

léger comme un vol, l'hermine s'est jetée sur son plumage, et s'y est agrippée, exactement à la place où le cou ténu devient sans transition un estomac important. L'oiseau saisi, s'est mis, avec un affolement de préfet brusquement destitué, à courir en tous sens. En moins d'une minute il a fait trois fois le tour de la prairie. Il se secouait de toutes ses plumes. Trop tard, l'hermine avait déjà enfoncé ses minuscules quenottes en pleine chair, et sa tête disparaissait à l'endroit où le sang commençait de couler.



LA MAISON TÉMOIN DU DRAME

Le dindon se précipita à deux reprises contre le mur de pierres sèches, comme s'il avait voulu y écraser le vampire. A quoi bon, la mort est sur lui. Il n'en peut plus. Il s'affaisse en écartant les ailes, ces ailes inutiles qui n'ont point réussi à le sauver. Sa tête rouge pâlit, s'anémie. Il pousse un gloussement suprême et meurt, vidé de tout son sang.

Voilà, mon cher Pic, ce qui arrive dans nos plus saines campagnes.

Comme je sais d'autre part qu'une hermine est fort capable de se livrer sur un homme aux mêmes pratiques que sur un dindon, nous n'en parlerons plus. Ah non, pour rien au monde je ne voudrais lire dans un journal ce titre qui me fait frémir rien que d'y penser : « Monsieur Pic assassiné par une hermine. » Et puis, en cette saison, les hermines ont encore leur fourrure rouge et ressemblent à des écureuils en bas âge. Elles ne deviennent blanches que vers la Noël, lors des premières neiges.

C'est alors que les rois de France avaient coutume de les chasser. Et Dieu sait si depuis il leur est arrivé des ennuis.

Alors, n'est-ce pas, mon cher Pic, point d'imprudence. Rien n'est plus sot que de s'exposer pendant la paix. Pendant la guerre encore passe... Les chiens ou les chats, ne sortons pas de là.

Je sais fort bien que certains de vos amis, et surtout les plus raffinés, les plus prétentieux, — ceux qui ont fait le serment de ne plus entendre de musique tant qu'on ne rejouerait pas du Wagner à Paris, — vous conseilleront les chats. Ils vous diront que c'est plus distingué, plus intelligent. Ils vous diront que le chat est un animal littéraire, que Théophile Gautier ne cessait de se caresser les cheveux que pour caresser ses chats ; que si Baudelaire a fait les plus beaux vers du monde c'est parce qu'il les lisait dans les yeux or et noir des deux angoras qui, aux deux bouts de son divan, se répondaient comme des rimes de velours, et que si Sainte-Beuve " causait " si bien le lundi c'est qu'il passait son dimanche à s'amuser avec ses chats qui déchiraient, en ce jour du Seigneur, sa calotte de soie noire.

N'écoutez pas, mon cher Pic, ces esprits ingénieux mais compliqués. Rien n'est plus bête qu'un animal littéraire. Jusqu'au jour où il me sera donné d'entendre un chat miauler de plaisir en écoutant lire des vers de Victor Hugo, je suis décidé à ne point croire à cette légende. Oh ! je sais bien qu'avoir un chat endormi sur le bord d'une bibliothèque vous donne tout de suite l'air de l'avoir lue. Mais tant pis, il faut savoir résister à ces pensées avantageuses. Non, Pic, je n'aime pas les chats. J'ai l'impression qu'ils me jugent. J'ai bien assez pour cela de mes confrères. Oui, Pic, j'adore les chiens parce que je suis sûr qu'ils savent nous aimer sans discernement, et que lorsqu'ils nous ont une fois donné leur cœur dans leurs bons yeux, ils ne nous le reprennent jamais. Ils sont prêts à tout supporter de nous, notre indifférence comme nos caresses, et ils nous reconnaissent joyeusement, même après une longue absence. Voyez Ulysse. Vous ne connaissez pas ? Je vous présenterai. Enfin, mon cher

Pic, sachez que Michelet a dit des chiens qu'ils sont " des candidats à l'humanité ". C'est une phrase admirable que vous pouvez répéter de la façon la plus flatteuse, et qui suffit à embellir le plus quelconque épagneul ou le plus vague griffon. Je vous dis cela, mon cher Pic, car bien que vous soyez en progrès, je sais que certains petits ridicules ne vous sont pas encore étrangers.

Mais dépêchez-vous, mon cher Pic, car les nouveaux riches vont prendre un parti. Ils ont déjà arrêté leurs châteaux, leurs équipages, leurs hôtes et leur religion. Beaucoup ont également choisi leur maîtresse. Je crois d'ailleurs que c'est la même. Ils vont se décider pour telle ou telle espèce d'animaux. Je sais qu'ils sont tentés par les singes ou par les perroquets. Ils ont l'impression que cela fait « dix-huitième ». Mais ils peuvent changer d'avis. On ne sait jamais. Je crois qu'il serait bon de les devancer, du moins pour un homme qui, comme vous, est déjà millionnaire depuis au moins trois ans.

Je ne désespère pas que mon " bleu d'Auvergne " lorsque je vous le présenterai n'ait sur vous une influence décisive. Il est cordial et très " voyant " et il a l'air, aux yeux de ceux qui ne s'y connaissent pas très bien, d'avoir beaucoup de race. Au point où vous en êtes de votre évolution, c'est exactement ce qu'il vous faut. J'ai oublié de vous dire qu'il s'appelle Black. Du moins c'est ce que m'a assuré son ancien propriétaire. Mais je n'en suis pas sûr, car lorsqu'à la chasse je l'appelle de ce nom, en criant à pleins poumons, il ne paraît point du tout se soucier de mes hurlements. Quand vous chasserez, Pic, car vous chasserez, vous verrez comme c'est vexant quand on n'est pas seul. Je n'ai trouvé qu'un moyen, assez médiocre il est vrai, de sauvegarder mon amour-propre. Lorsque par hasard je m'aperçois que Black revient de mon côté, je me mets à l'appeler et s'il ne se détourne pas et qu'il arrive jusqu'à moi, je le caresse ostensiblement, en lui disant : « C'est bien, mon vieux, c'est bien », et j'éprouve une petite satisfaction que je force mes compagnons à remarquer.

Pourtant, hier, la patience m'a échappé. Mon chien ayant levé un lièvre s'est mis à le poursuivre avec tant de rapidité qu'il me fut impossible de le tirer. Comme un autre chasseur était à mon côté, et que je crus le voir sourire d'un sourire de confrère au théâtre, « quand ça ne va pas », j'estimai qu'il était de ma dignité de sévir. Je coupai une branche de



MON " BLEU D'AUVERGNE "

genévrier en me piquant terriblement les doigts, et j'administrai à Black une correction modérée mais suffisante. Après quoi nous continuâmes notre promenade. Black, tout le reste de la journée affecta de ne pas me connaître, et chassa pour lui, à plus d'un kilomètre. Cette fois je ne m'en sentais pas froissé ; il avait une raison et j'avais une excuse. Mais le soir, lorsqu'on lui présenta sa soupe, il la flaira d'un museau dégoûté et, sans y avoir touché, il s'en alla s'étendre dans mon bureau sur une superbe peau d'ours qu'il n'a jamais l'air de prendre au sérieux. Je crois d'ailleurs qu'il a raison. Le lendemain Black refusa également de goûter à sa soupe.

Une idée me traversa l'esprit, et m'inquiéta vivement. Je pensai : il m'en veut ; il a décidé de se venger : il fait la grève de la faim. Il n'en était rien fort heureusement. La soupe était à l'eau et sans graisse. On lui en a fait une ce soir, dont vous eussiez voulu, mon cher Pic. Black l'a engloutie du plus bel appétit. Toutes mes angoisses ont disparu.

Croyez-moi mon vieil ami, aimez les chiens. Ils nous causent quelquefois autant d'ennuis que les hommes, mais ils ne parlent pas, et c'est déjà bien joli.

ROBERT DE FLERS.



LES BORDS DE LA TRUYÈRE

PHOTOGRAPHIES

Tristan Bernard à Monsieur Pic.

Cher Monsieur Pic,

JE vous écris aujourd'hui d'un village de Seine-et-Oise, très proche de Paris et qui semble être à cent lieues de la Porte-Maillot. Je me suis arrêté pour prendre un café noir dans une petite auberge. La patronne qui me servait et qui me voyait pour la première fois, m'a dit en m'apportant ma tasse : « Voici, mon ami ».

J'ai trouvé cela très gentil.

A deux cents pas de là, c'était la fête du village. C'est-à-dire que sur une place déserte, il y avait un tir à l'œuf, un marchand de nougat russe et de pain d'épices et un photographe ambulant.

Et j'ai pensé qu'avant la guerre, il y a de ça une dizaine d'années, j'étais allé avec une dame de mes amies à la foire aux pains d'épices. Mais nous étions arrivés trop tard. C'est un sort. Je ne pense à aller à la foire aux pains d'épices que le dernier jour. Ce lundi-là, la plupart des forains étaient déjà partis, les tirs, les ménageries et les manèges de

chevaux de bois étaient déjà démontés. Il ne restait plus que quelques baraques, en bien faible activité, notamment des marchands de pain d'épices et de guimauve. Plus une seule « attraction ». Cependant un photographe, par une large bande de calicot, nous proposait des portraits à cinquante centimes pièce.

L'opérateur et son aide étaient des jeunes gens peu fortunés d'aspect. Ce n'était sans doute pas par préméditation que certaines parties de leurs vestons n'étaient pas de la même couleur que le reste. Et les franges de leurs pantalons, tombant sur des espadrilles usagées, n'étaient certainement pas « voulues ».

Ils ne parurent pas trop étonnés de voir arriver deux clients, nous firent asseoir l'un après l'autre sur une chaise assez bien consolidée, et, au milieu d'une forte odeur de collodion, commencèrent leur travail, moins soigné, certes, et moins moderne que celui dont Sacha vous entretenait le mois dernier.

Au bout d'un quart d'heure, ma compagne et moi, nous emportâmes deux petits médaillons, de trois centimètres carrés chacun, entourés d'un petit cadre de zinc doré. Nous étions ressemblants, à ceci près que nous avions l'air de deux condamnés à mort. (Au cas où la peine capitale serait un jour prononcée contre nous, j'ai mis ces deux photos de côté pour les journaux illustrés.)

Et l'un des jeunes gens, fort aimable d'ailleurs, nous dit : C'est huit francs.

— Bien, bien, dis-je... Mais est-ce que votre enseigne n'affiche pas cinquante centimes par portrait ?

— Exactement. Mais il y a en plus l'émaillage, deux francs et le cadre, un franc cinquante.

Je donnai les huit francs et nous quittâmes ces jeunes gens, sans intention bien affichée de leur conserver notre clientèle.

Certainement, après notre départ, ils ont du se regarder en riant et se dire que les bourgeois « c'est encore les meilleures poires ».

Et nous pensions, mon amie et moi, que ces deux pauvres petits estampeurs allaient au moins, ce soir-là, faire un dîner passable.

Il vaut mieux que chacun, dans la vie, ait son point de vue, pour que tout le monde, en fin de compte, ait à peu près raison.

Au revoir, mon cher Pic.

TRISTAN BERNARD.

⁂

AUTRE PHOTOGRAPHIE



Première photographie de Tristan Bernard faite au temps du roi Hérode à la demande de la danseuse Salomé.

SALUT A L'ANNÉE THÉATRALE QUI COMMENCE

VOUS allez peut-être vous demander, mon cher ami, pourquoi ce salut je vous l'adresse à vous. C'est tout bonnement parce que vous êtes à mes yeux le type représentatif du public de Paris. Vous avez près de soixante ans, vous êtes fin, sensible et distingué et vous êtes un tantinet réactionnaire. Vous êtes mon type, vous êtes le meilleur type qui soit. Voilà pourquoi je vous salue et vous souhaite une bonne année, mon cher ami, de tout mon cœur. Hélas ! trois fois hélas! que va-t-elle être cette année ? Je suis bien angoissé quand j'y pense et j'y pense sans cesse. Allons-nous avoir les mêmes embêtements et va-t-on continuer de se moquer de vous ? Car on se moque de vous mon pauvre ami ! On va même plus loin : on vous méprise et on vous méconnaît ! Jadis on vous craignait, votre opinion avait une importance considérable — aujourd'hui tout est changé, on prétend que vous n'aimez que les « cochonneries » et vous n'êtes plus bon qu'à payer votre place.

Dans les conversations, dans les discussions, dans les querelles il n'est plus jamais question de vous. Sous couvert d'altruisme, les questions soulevées sont toujours personnelles et elles n'ont rien de littéraire, je vous le jure. L'avenir du Théâtre n'est jamais mis en cause. L'envie, la jalousie, la haine, l'impuissance se sont déguisées. L'hypocrisie des orateurs les guide — et les froussards emboîtent le pas. Si bien qu'aujourd'hui l'Art Dramatique français court le plus grand danger.

Les coupables sont les Directeurs. Tandis que depuis trois ou quatre ans la vie devenait de plus en plus chère, ils n'ont pensé à

augmenter que le prix de leurs fauteuils. Les acteurs engagés n'ont pas osé se plaindre dans la crainte de compromettre leur situation et puis, ils avaient des engagements ! Les directeurs étaient dans leur droit et ils ont usé de leur droit sans songer que peut-être ils avaient aussi des devoirs ! Les acteurs qui se trouvaient sur le pavé n'avaient rien à perdre que leur temps. Secrètement poussés par quelques mécontents ils se sont réunis et n'ont pas été longs à se mettre d'accord. Tous ces malheureux qui ne parvenaient pas à gagner 10 francs par jour ont décidé que désormais ils ne joueraient plus à moins de 20 francs. Ceux qui gagnaient 10 francs, se sentant soutenus par le nombre considérable de ceux qui ne les gagnaient pas, se sont joints à eux. La Confédération Générale du Travail ne manqua pas d'accueillir dans son sein ce groupe nouveau qui lui apportait une force nouvelle, si bien qu'à présent, la loi nous est dictée dans les théâtres de Paris par des comédiens dont la majorité est composée de vieillards inemployés et de jeunes gens qui se croient des acteurs parce qu'un jour ils ont décidé qu'ils feraient du théâtre.

Donc les coupables, ce sont les directeurs. Leur mauvais cœur et leur avarice sont durement punis, et c'est bien fait ! Mais dans une aventure pareille il n'y a pas que des coupables et des victimes. Il y a des malheureux auxquels il serait sans doute cruel mais, il me semble, nécessaire de faire comprendre qu'ils n'ont pas le droit d'usurper la situation de victime et d'accuser les directeurs d'une malechance dont la destinée seule peut être responsable. Ce n'est tout de même pas la faute de quelqu'un si M. Tartempion n'a pas d'engagement. M. Tartempion prétend qu'il est acteur et il ajoute : « Je veux vivre ! ». Je me permettrai de lui répondre : « M. Tartempion, si vous étiez acteur vous joueriez la comédie et vous gagneriez de quoi vivre ». Mais M. Tartempion n'est pas homme à se laisser convaincre. Il est doué d'une prétention d'autant plus grande qu'il lui est impossible de la justifier. L'idée qu'il n'a pas de talent ne lui vient jamais à l'esprit. Et, comme il est légion, que fait-il ? Il vote et il décide. Tant qu'il sera sans engagement il fera tout au

monde pour empoisonner la vie des directeurs. Soutenu par la Fédération du Spectacle, il empêchera demain la représentation de « Carmen ». Dame! il ne risque rien, lui, et le mal qu'il fait lui est indifférent ! Le Théâtre n'est pas sacré pour lui puisqu'il en fait si peu partie.

C'est grave !

D'autant plus grave et compliqué maintenant que les auteurs dramatiques viennent de faire ce qu'avaient fait ces comédiens. Ils se sont syndiqués. Et voici d'autres malheureux, nombreux et révoltés, qui votent et décident ! Ils ne parviennent pas à faire jouer leurs pièces, alors, ils disent aux directeurs : « Si vous ne jouez pas nos pièces, nous ne vous laisserons pas jouer les pièces des autres ! »

Ceux-là croient qu'ils sont auteurs dramatiques, comme les autres croient qu'ils sont comédiens, parce qu'un beau matin ils ont écrit « acte premier » sur un cahier de papier.

J'ai l'impression que si on les laissait faire, j'ai l'impression que si les choses se passaient dans l'avenir comme ils le souhaitent, c'en serait fait de l'art dramatique. Ils sont environ deux mille, or s'il fallait que chacun fut joué à son tour, sous prétexte qu'il a dans ses cartons une pièce finie, toute carrière deviendrait impossible pour un grand auteur dramatique. Il y aurait peut-être de temps en temps des chefs-d'œuvre et cela n'en serait que plus douloureux, car pour qu'il y ait chef-d'œuvre il faut qu'il y ait génie. Or, s'il y avait génie, si Molière avait aujourd'hui vingt ans, on l'obligerait à se syndiquer, il lui serait impossible de donner librement ses œuvres, et, bien vite lassé des difficultés qu'il aurait à vaincre, il ne manquerait pas de reprendre son métier de tapissier. Le malheur serait considérable.

La solution ?

Elle existe assurément. Et j'ai la certitude que les choses s'arrangeraient bien vite si les décisions prises au syndicat des comédiens ne pouvaient être votées que par des acteurs munis d'un engagement.

De son côté, le Syndicat des Auteurs Dramatiques devrait avoir la

sagesse d'éliminer ceux qui d'auteur n'ont jamais eu que le titre. Un homme dont les pièces sont constamment refusées par tous les directeurs de tous les théâtres de Paris n'est pas un auteur dramatique. Il faudrait avoir le courage d'en convenir, un comédien est un homme qui joue la comédie, un auteur dramatique est un homme dont on joue les pièces.

Affectueusement à vous,

SACHA GUITRY.

THEATRE DU PALAIS-ROYAL.

Je reconnais avoir reçu de l'Administration du Théâtre du Palais-Royal, pour le montant de mes appointemens du mois de Janvier 1842. y compris mes feux

la Somme de Trois mille trois cent soixante six francs soixante six centimes

dont Quittance. A Paris, ce Février 1842

Déjazet.

A talent égal, syndiquée ou non, j'offre aujourd'hui 500 francs par représentation !

S. G.

Le Gérant : Jean VOITERIN.   "Les Impressions d'Art" 17, rue Beaubourg. — Paris-4e



LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

DIRECTEUR : SACHA GUITRY



SOMMAIRE
DU MOIS DE NOVEMBRE

N° 7. — 5 Novembre 1920

Prix : 5 fr.

SACHA GUITRY

publie chaque mois

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

Sujet des lettres publiées dans les numéros précédents

N° 1. — 5 Mai 1920

SACHA GUITRY . . .	Le Courrier de M. Pic.
MAURICE BARRÈS . .	L'Allemagne est-elle encore à craindre ?
HENRY BATAILLE . .	Mon vœu.
TRISTAN BERNARD .	Le second jugement de Salomon.
COURTELINE	Aveux philosophiques.
HENRI DUVERNOIS .	Lettres de Moineau.
CLAUDE FARRÈRE. .	La vraie morale du *Repas du Lion*.
LOUIS FOREST. . . .	Le langage de l'avenir.
SEM	Croquis.
LUCIEN GUITRY . . .	**Mes Mémoires.**

et un autographe d'**HONORÉ DE BALZAC**.

N° 2. — 5 Juin 1920

C^sse DE NOAILLES. . .	Confidences littéraires.
HENRY BATAILLE .	Portrait.
TRISTAN BERNARD .	Le serment d'une jeune fille.
RENÉ BENJAMIN. . .	La Chambre des Députés.
HENRI DUVERNOIS .	Lettres de Moineau.
CLAUDE FARRÈRE. .	L'Expédition Shackleton.
LOUIS FOREST. . . .	Les origines du Dadaïsme.
SACHA GUITRY . . .	Impressions de Londres.
G. DE PORTO-RICHE .	Poésie intime.
J. et J. THARAUD . .	En Ukraine.
LUCIEN GUITRY. . .	**Mes Mémoires.**

et un autographe d'**HENRY BECQUE**

N° 3. — 5 Juillet 1920

ÉMILE BOUTROUX . .	La maxime dangereuse.
TRISTAN BERNARD .	Avarice spéciale des propriétaires d'autos.
HENRI DUVERNOIS .	Lettres de Moineau.
CLAUDE FARRÈRE. .	Pétrole et Turquie.
FORAIN.	Portrait de Mlle X...
SACHA GUITRY . . .	Le Théâtre français en Angleterre.
R. DE MONTESQUIOU.	" Cotillonnaire ".
FERNAND VANDÉREM	Plaie d'argent.
ALBIN VALABRÈGUE	La collaboration au théâtre
LUCIEN GUITRY. . .	**Mes Mémoires.**

et un autographe de **VOLTAIRE**

N° 4. — 5 Août 1920

Le **N° 4** du *Courrier de Monsieur Pic* est un document littéraire du plus haut intérêt. Il est pour les graphologues **le plus suggestif des albums d'autographes.**

En ces feuillets sont exactement reproduites les lettres manuscrites, les photographies intimes envoyées à Monsieur Pic, au cours du mois de juillet, par la **COMTESSE DE NOAILLES, MM. MAURICE BARRÈS, ROBERT DE FLERS, LUCIEN GUITRY, SACHA GUITRY, HENRI DUVERNOIS, FERNAND VANDÉREM, TRISTAN BERNARD.**

N° 5. — 5 Septembre 1920

FRANÇOIS DE CUREL. de l'Académie française	L'Institut, la Chasse et le Conservatoire.
TRISTAN BERNARD. .	La Grande Semaine à Deauville.
HENRI DUVERNOIS. .	La Vie et la Mort de M. Racambeau.
CLAUDE FARRÈRE . .	Question de courtoisie.
LOUIS FOREST	La Saison à Vichy. (Notes et croquis intimes).
SACHA GUITRY	Les Inconvénients de la Photographie.
ALBIN VALABRÈGUE.	La Collaboration au théâtre.
FERNAND VANDÉREM	Les Martyrs.
EMILE VUILLERMOZ .	Scrupules.
SEM.	Maurice Rostand.
LUCIEN GUITRY. . . .	**Mes Mémoires.**

N° 6. — 5 Octobre 1920

C^sse DE NOAILLES . .	Le Regard.
EMILE BOUTROUX . . de l'Académie française	Comment le féminisme aboutit à supprimer les femmes.
TRISTAN BERNARD .	Photographies historiques.
ROBERT DE FLERS. . de l'Académie française	L'art d'aimer les bêtes et de choisir ses amis.
SACHA GUITRY . . .	Les conditions nouvelles du théâtre.
ANDRÉ MESSAGER . .	Entre deux coups de baguette.
ALBIN VALABRÈGUE	Paradoxes sur les directeurs et sur les fours.
ABEL FAIVRE	Croquis d'atelier. (Hors texte).
LUCIEN GUITRY. . .	**Mes Mémoires.**

Un abonnement à 24 numéros donne droit à une page AUTOGRAPHE de l'un des illustres correspondants de MONSIEUR PIC.

Administration : **2, rue des Italiens, à Paris**

Le numéro : 5 fr. — Abonnements : 6 numéros, 30 fr. ; 12 numéros, 60 fr. ; 24 numéros, 120 fr.



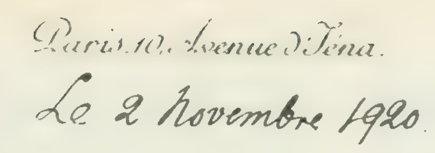
DESSIN INÉDIT D'HELLEU



Photo Decrauzat (Genève)

Le Prince Bonaparte et le Général Pillot
débarquant a Villeneuve (Suisse).





Le 2 Novembre 1920.

Cher Monsieur Pie,

Vous avez bien voulu me demander ce que j'avais fait pendant les vacances dernières ; ce que j'ai fait est bien simple, j'ai continué ce que j'avais coutume de faire depuis trente six années c'est-à-dire que je suis redevenu coureur de hauts sommets au milieu des hautes terres suisses assises près du ciel comme l'a dit un grand poète. Seuls les derniers évènements avaient empêché ce pèlerinage annuel au milieu des rochers et des glaces. C'est avec un nouveau plaisir que j'ai revu le défilé des Schöllenen, le Trou d'Uri et le Pont du Diable jadis défendu par nos soldats de la Liberté, paysans et citadins, volontaires de l'An II, devenus des héros. Leurs luttes contre les barbares moscovites d'alors commandés par le célèbre Souvorov Italiski, dit l'Invincible, furent épiques. On racontait alors aux soldats russes que les républicains français étaient des anthropophages et qu'ils mangeaient leurs prisonniers ; on le dit encore, paraît-il, en Russie soviétique. Puis ce furent trois courses aux environs de la Grimsel et au Lac des Morts, position jadis enlevée par les soldats de Gudin passant par des crêtes vertigineuses. C'est par une tempête de neige que nous y arrivâmes la première fois ; la chute avait été si abondante, qu'en quelques heures, le sol avait été couvert de vingt centimètres de neige masquant complètement les roches moutonnées sous-jacentes. La neige qui tombait toujours à gros flocons ne nous permettait pas de distinguer

Paris. 10. Avenue d'Iéna.



un objet à dix pas; nous étions noyés dans le blanc. Malgré cet horizon bouché plusieurs conducteurs d'automobiles, peu au courant des choses de la montagne, avaient essayé de franchir le Col; mais elles furent bientôt arrêtées par les amoncellements de neige aux endroits creux et l'on fut obligé d'aller chercher des chevaux pour les ramener à leur point de départ. Quelle ironie!
Au 18e siècle les spectateurs de ces scènes n'auraient pas manqué de parler des "sublimes horreurs" de la montagne et des affreux précipices; actuellement nous voyons autrement.
Ce fut ensuite une troisième visite au Grand Saint Bernard sur la route de l'Armée de Réserve de Bonaparte; que de souvenirs de la Grande Époque! Puis retour à Genève pour la réunion de la Fédération aéronautique internationale; nous traversons ensuite une seconde fois le Léman pour retourner à Brigue inaugurer le monument élevé à la mémoire de Chavez. Sur le lac trois hydro-avions accompagnent notre bateau; gracieusement ils viennent se poser sur les eaux bleues, calmes comme de l'huile puis s'envolent de nouveau comme de gigantesques mouettes.
A Brigue tout était en fête, des drapeaux flottaient partout; nous y entrons en cortège précédés par un peloton de pittoresques gendarmes valaisans. Sur la place où est érigé le monument en souvenir de celui qui le premier essaya de survoler les Alpes, mais qui y perdit la vie, une foule épaisse est rassemblée, foule sympathique et joyeuse. Déluge de discours en toutes langues,



Photo de M. Blondel La Rougery.

Photo Decrauzat, Genève.

LE PRINCE BONAPARTE DEVANT LE MONUMENT CHAVEZ, A BRIGUE (Suisse)

Paris. 10. Avenue d'Iéna.



B

interrompus un instant par l'arrivée de trois aéroplanes militaires suisses envoyés en notre honneur par le Conseil fédéral et qui nous survolent. Quand ils passèrent au-dessus de nos têtes toute la population entonna l'hymne national ; ce fut d'un effet grandiose et impressionnant que d'entendre des centaines de voix lançant vers le ciel les paroles de foi en la Patrie symbolisée par les drapeaux rouges à la croix blanche flottant à l'arrière des avions au-dessus des crêtes des Alpes.
Nous terminâmes par une course au Col du Simplon, sur cette route voulue par Bonaparte, Premier Consul de la République, qui tout en faisant écrire à ses ingénieurs, trop lents à son idée "quand pourrai-je y faire passer mes canons", voyait aussi dans cette route autre chose qu'un but militaire ; son génie toujours en éveil prévoyait le rôle social de cette première grande route carrossable à travers les Alpes qui était destinée à rapprocher les peuples par une voie de communication plus commode que les anciens chemins muletiers. Aussi son œuvre, gigantesque alors, a-t-elle laissé dans le pays une profonde impression dans l'esprit des habitants qui à l'heure actuelle parlent toujours de la route de Napoléon ; le pont sur la Saltine où elle commence à monter porte encore le nom de "Napoleonbrücke".
C'est avec un vif regret que nous dîmes adieu à cette population qui nous avait accueillis avec tant de cordialité républicaine ; aussi est-ce toujours vers elle que vont nos amicales sympathies. Mais ce n'est qu'une séparation momentanée car bientôt nous comptons retourner au milieu de ces Alpes qui au moment où nous les quittâmes se profilaient sur un ciel d'azur et commençaient à se couvrir de leur blanc manteau hivernal.

Paris 10. Avenue d'Iéna.



B

Au cours des promenades alpestres dont je viens de vous parler j'ai souvent causé avec nos amis suisses de la fameuse panacée universelle dite "Société des Nations" et avec la franchise habituelle d'un naturaliste regardant objectivement les choses j'ai dit ce que j'en pensais, c'est à dire peu de bien.

La Nature ne connait que la Guerre; la Paix absolue n'a jamais existé et n'existera jamais. La Guerre a dit un grand capitaine est un état naturel. Les êtres organisés sont continuellement en lutte les uns contre les autres, c'est la vie; les plus forts mangent les plus faibles telles sont les lois de la lutte pour l'existence. L'homme le premier des Primates, le plus évolué de tous, a cependant une grande supériorité, son esprit a conçu qu'on pouvait et qu'on devait lutter contre cette loi inexorable et inflexible de la Nature; il a imaginé la Justice, toute relative il est vrai et surtout la bonté, chose inconnue des forces naturelles. Il s'est efforcé de les faire régner dans le monde et c'est ce qu'on a appelé la civilisation. Mais la couche civilisatrice est bien mince; dès que les intérêts vitaux sont en jeu elle craque de toutes parts et les hommes reviennent rapidement à leur état primitif; des évènements récents nous l'ont suffisamment prouvé. Quand les Sociétés, ainsi que les hommes, sont acculés et que leur existence est mise en question, aucune loi humaine ne peut les empêcher de se défendre par tous les moyens en leur pouvoir, même les plus barbares. L'homme qui se noie entraine dans l'abîme la Mère qui veut le sauver.

La Paix universelle par le moyen de la Société des Nations et l'arbitrage obligatoire est un beau rêve, mais c'est tout. Quand l'existence d'un peuple est en jeu qui acceptera la décision arbitrale qui supprimera cette existence? Une décision des arbitres attribuant la Lorraine et l'Alsace à l'Allemagne serait-elle acceptée par le peuple français?

Paris 10, Avenue d'Iéna.



La dite Société ne peut aboutir qu'à la coalition des plus forts pour écraser finalement les plus faibles, avec l'apparence de la justice et de la légalité, après de nombreux et souvent honteux marchandages; ou bien de laborieux et interminables palabres ne conduiront qu'à l'inaction ou même à l'impuissance en présence du crime; ou bien encore, sans force réelle, elle agitera ses tonnerres de carton qui n'empêcheront pas les guerres de devenir chroniques au milieu d'une humanité artificiellement organisée contre une Nature qui n'en veut pas et qui est la plus forte. Il se pourrait aussi que pour éviter des guerres entre nations elle n'arrive qu'à déchaîner des guerres civiles bien plus cruelles encore. C'est ce que disait naguère un ancien Président des Etats-Unis... la Société des Nations serait plutôt une cause de guerre qu'un remède à la guerre...

La Paix absolue et réelle ne pourrait exister que si les hommes étaient des anges et encore! Ne nous a-t-on pas raconté dans notre jeunesse la légende d'un ange célèbre depuis, Satan, qui s'était révolté contre son créateur et qui luttait toujours contre lui. On ajoutait que malgré sa toute puissance le dit créateur n'avait pu supprimer le Génie du Mal. La Société des Nations sera-t-elle plus forte et plus heureuse?

Si tels sont les résultats qu'on veut obtenir ce n'est pas la peine de mobiliser et de concentrer tant de diplomates solennels. Les hommes ne pouvant légiférer pour l'éternité la paix momentanée ne peut exister que si elle est imposée par la Force et pour quelques générations seulement, mais c'est tout.

La Force est toujours la seule souveraine du monde; je le regrette!

Telles sont, cher Monsieur Lié, les réponses aux questions que vous avez bien voulu me poser à mon retour de Suisse et que je vous adresse avec mes meilleurs souvenirs.—

Bonaparte.



Dessin inedit d'HELLEU

Au revoir, cher Monsieur Pic, je m'en vais.

Octobre est venu, les feuilles mortes tombent.

(Comme elles tombent bien ! Dans ce trajet si court de la branche à la terre, comme elles savent mettre une grâce dernière...) Hélas ! au temps de Cyrano, cher Monsieur Pic, j'avais vingt ans. Il m'attriste d'y penser. C'est peut-être pourquoi, les feuilles mortes tombant, je m'en vais.

D'ailleurs, le Tout-Paris rentre : Paris Tout Court va donc devenir intenable. Le Maroc m'apparaît comme une terre promise. J'y vais.

— Au Maroc ?

— Au Maroc. Pourquoi, mon bon ami, voudriez-vous que je n'y allasse pas ? C'est un pays charmant, comme la Chine... et c'est le plus proche des pays : Asnières, somme toute, est plus éloigné de nous que Marrakech : car, en fait de voyage, il n'y a que la première demi-heure pour compter.

En outre, chaque pays doit être vu dans son temps. Et le temps du Maroc est à présent. Je m'explique : Vous, Monsieur Pic, avez été à Chicago, je crois vers 1850 ?(1) C'était trop tôt. Vous n'en avez pas rapporté grand chose. Moi, j'y fus l'an 1910. C'était trop tard. Je n'en ai rien rapporté du tout.

Eh oui ! en 1850, Chicago comptait 20.000 habitants ; autrement dit, Chicago n'avait pas commencé. En 1910, Chicago égalait Paris ; Chicago avait fini. C'est l'époque intermédiaire qu'il eût fallu voir.

Hic jacet lepus. Je vais maintenant au Maroc, cher Monsieur Pic,

(1) Monsieur Pic, chacun le sait, n'est plus absolument jeune.

parce que maintenant représente avec précision l'époque intermédiaire du Maroc.

Je m'explique encore : Casablanca, l'an 1908 (j'y étais), comptait 15.000 habitants. Casablanca, l'an 1940 (j'y serai) comptera un million d'habitants, mais Casablanca, l'an 1920 (et j'y vais être), compte ses 150.000 habitants et c'est le moment qu'il faut qu'on la voie.

Au Maroc, cher Monsieur Pic, la vie, en cet instant même, pousse comme champignon sous bois. Avouez qu'une poussée de cette espèce vaut bien qu'on abandonne le boulevard pour quelques semaines... voire, s'il était besoin, pour quelques mois. (Il ne sera pas besoin, d'ailleurs : mes voyages, presque aussi nombreux que les vôtres, m'ont appris à voir rapidement. J'ai vieilli par monts, par vaux et par mer, cher Monsieur Pic... et c'est bien le moins que la jeunesse n'ait pas tout !...)

Cela dit, parlons sérieusement. Savez-vous, cher Monsieur Pic, ce que, vraiment, je vais voir au Maroc ? Eh bien ! j'y vais voir une civilisation moderne qui respecte ses devancières. Il est entendu que notre proconsul à Rabat, Lyautey l'Africain, s'est proposé d'instaurer, entre Mogador et Oran, une nouvelle Amérique ou une nouvelle Australie. Il est entendu qu'il s'agit de multiplier les grains de blé et de faire pulluler les moutons. Il est entendu qu'il s'agit d'équilibrer un budget dans quoi les dépenses seront négatives, alors que les recettes se chiffreront par dizaines de milliards. Mais il est entendu aussi que Fez, Meq'nez et Marrakech, furent et sont encore de fières capitales, opulentes et pleines de civilisation. Et il est entendu aussi qu'à Volubilis des ruines romaines jaillissent du sol comme autant d'éblouissants témoignages. Le Maroc ne doit pas seulement être notre grenier : il fut d'abord le grenier de Rome. Et combien d'autres capitales avant Rome y puisèrent leur opulence et leur grandeur ? MM. Reinach, bons archéologues, trouveront peut-être un jour le nom de ces capitales-là.

Monsieur Pic, quelle joie de chercher dans la poussière du bled les traces des hommes qui nous y ont précédés. Et quelle joie meilleure de

constater qu'à ces hommes-là nous ne sommes point inférieurs, et qu'un Lyautey vaut un Scipion, comme un Foch vaut un Annibal ! Mais il ne s'agit pas de cela.

Il s'agit de ceci : qu'au Maroc d'aujourd'hui, je trouverai les traces que je vous dis, les traces du Maroc d'hier. Je les trouverai, oui ! et je les trouverai intactes. Nous n'avons pas encore eu le temps de supprimer les vestiges de ceux qui vinrent là-bas avant nous. Et le fait est peut-être sans exemple. Il a fallu pour l'obtenir le génie d'un homme extraordinaire qui est tout ensemble conquérant, fondateur d'empire et artiste. Lyautey l'Africain, prenant le Maroc, n'a pas pu n'être pas ébloui par la beauté de sa proie. Et il a entrepris cette entreprise impossible de fabriquer de l'avenir tout en conservant le passé. Je ne suis pas niais, cher Monsieur Pic, et je me hâte de vous le dire : Lyautey disparu, cette part de son œuvre disparaîtra. Les ruines retournent en poussière. Mais Lyautey présent, les ruines subsistent ; et les villes neuves s'élèvent, non dessus, mais à côté. A cette poésie, revenons à la prose : j'ai la chance, cette année, de voir ensemble le vieux Fez, vivant encore, et la jeune Casablanca, déjà adulte. Chance inouïe, cher Monsieur Pic ! Et vous voudriez que les générales annoncées, pour le mois prochain, sur toutes les scènes parisiennes, m'empêchassent d'aller voir, sur la scène planétaire, à mille lieues à peine du Vaudeville, une représentation pareille, laquelle représentation demeurera probablement unique dans le passé, dans le présent, dans le futur ?...

D'ailleurs, notre ami Sacha n'a-t-il pas déjà donné " *Je t'aime* " à Edouard VII ? Je reste sur cette délicate impression et je m'en vais, mon cher ami.

Au revoir. Comptez sur des cartes postales ; attendez-les patiemment : il y a justement dans votre jardin, cher Monsieur Pic, un bien bel orme.

Mes mains dans les vôtres,

CLAUDE FARRÈRE.

LE TÉLÉPHONE

Mon cher Monsieur Pic et vieil ami,

Il y a longtemps que vous n'avez entendu parler de moi. Je rentre dans le monde et je veux que vous soyez le premier à en être averti. Si cela vous intéresse de connaître les motifs de cette conversion, les voici : Je me suis enfermé un beau jour ou plutôt une belle nuit, « enveloppé des crêpes de la mort » tel le héros du vicomte d'Arlincourt. Tel aussi le Solitaire de Planard (musique de Carafa), j'aurais pu chanter :

C'est le Solitaire,
Qui voit tout,
Qui sait tout,
Entend tout,
Est partout.

Car la meilleure façon de porter un tendre intérêt à l'humanité consiste à s'éloigner des hommes. J'avais eu un chagrin. Un chagrin blond. De l'âge de Chérubin à celui où Casanova marqua sa décadence, je ne m'étais guère occupé que d'amour. J'avais eu la chance d'être malheureux en débutant, ce qui fait que la dernière trahison ne me porta pas à regretter ma jeunesse. Peut-être même la Juliette de mes quarante ans fut-elle moins cruelle que la Juliette de mes dix-sept ans. Elle eut le bon goût de ne point trop m'accabler sous l'énumération de mes défauts physiques

et intellectuels. A vrai dire ce fut une séparation assez douce et empreinte d'une certaine poésie. Nous nous trouvions elle et moi dans mon salon. J'avais un salon alors. C'est une pièce qui porte à l'ennui. Gilberte ne voulait pas lire, ne voulait pas sortir, ne voulait pas se coucher. Elle ne voulait rien. C'était un « Non » vivant, une négation charmante, parfumée, alanguie et rancunière. Je proposai d'allumer la lampe, c'est-à-dire de tourner le bouton de l'électricité. Gilberte me pria de la laisser dans le noir. Un timide clair-de-lune baignait nos fenêtres, trop faible pour pénétrer jusqu'à nous. Ce fut alors que Gilberte soupira. Il y a soupir et soupir. Ce soupir de Gilberte ressemblait à un bâillement. Je soupirai à mon tour. Mon amie remarqua :

— Cœur qui soupire n'a point ce qu'il désire.

Et je rétorquai :

— Nous sommes donc d'accord.

S'il avait plu, je suis certain que Gilberte ne serait pas partie, car elle était plus frileuse qu'une chatte et portée à considérer l'amour comme un refuge contre les intempéries. Mais il faisait beau dehors. Tout contribuait à faciliter notre séparation. Gilberte n'avait point passé ses mules. Elle n'eut donc pas à chercher ses souliers. Son chapeau et son manteau se trouvaient à portée de sa main, car elle jugeait mon antichambre indigne d'abriter ses précieuses affaires. Elle étendait sa fourrure sur le canapé du salon et coiffait de son chapeau le buste de Diane qui décore ma cheminée. Elle conclut, avant de s'éloigner :

— Veux-tu que je te dise, pauvre homme ? Tu es fait pour vivre seul.

Elle ajouta :

— Et dans un trou encore ! Parce que je vais t'expliquer : les gens dont on dit qu'ils sont égoïstes, ne sont souvent que de faux égoïstes, tandis que ceux dont on dit : « Ils sont bons ! », ce n'est la plupart du temps que du fumier. Prends ça comme je te le dis. Mais sache bien que je n'y ai jamais coupé, dans ta bonté ! Ah ! là ! là !

Je m'enfonçais au plus obscur de la pièce, je me recroquevillais,

j'aurais voulu entrer dans le mur. Gilberte, impressionnée, me demanda : « Tu es mort ? Où es-tu ? Pourquoi ne dis-tu plus rien ? » Et en cherchant la porte, elle buta dans la tête du léopard naturalisé qu'elle m'avait demandé si souvent, pour s'en faire un manteau. Ce léger incident provoqua de sa part, une exclamation, qui ne traduisit pas avec exactitude sa pensée et que provoqua sa maladresse, à un moment où elle aurait voulu effectuer une sortie digne et solennelle. Enfin, elle trouva la porte et disparut.

Ce fut ainsi que nous nous quittâmes, sur deux soupirs. Je pensai : « Cette distributrice de caresses distraites a raison. Je suis un égoïste qui s'ignore. Je veux vivre pour moi, dans une retraite fleurie de livres. » On pouvait encore déménager à cette époque. Je choisis un atelier qui donnait sur des jardins, à Neuilly, dans une petite maison dont le premier étage était occupé par un propriétaire vésanique et qui passait les jours et les nuits à astiquer ses meubles, à se baigner, à se savonner, à se rincer et à s'essuyer. Qu'un fou de ce genre soit béni ! Pour le rêveur qui veut vivre en paix, le voisinage d'un dément inoffensif est préférable cent fois à celui d'un sage qui jouerait du piano par exemple, ou qui donnerait chez lui à danser. Mon fou ne sortait guère de son appartement. Je l'imitai. L'atelier était vaste. J'y disposai tout ce qui est nécessaire à la vie, c'est-à-dire des livres, une bonne table, un lit et un de ces instruments divins que l'on appelle un poêle et qui vous fournissent de la chaleur en hiver et la possibilité de cuire, sans se déranger, les aliments indispensables à la vie. Je n'étais importuné par aucun visage humain. La concierge, dressée par le propriétaire, glissait le courrier et les journaux sous la porte et ne se montrait jamais. J'avais pour l'hiver un costume d'Arménien semblable à celui de Jean-Jacques Rousseau ; pour l'été, un costume de colon. Je me promenais dans le jardin qui était assez vaste. Mon propriétaire me l'abandonnait, car il avait essayé en vain d'épousseter les feuilles des arbres et de nettoyer le gravier à l'essence minérale. Le voisinage baptisait notre demeure « la maison des loufoques ». Je fus

heureux. J'avais mes plaisirs. Je ne les empruntais pas à l'amour qui laisse après lui une extrême fatigue et qui résiste au progrès général par les seules volontés des romanciers et des auteurs dramatiques dont il constitue le gagne-pain. J'avais des plaisirs innocents. L'arrivée d'un catalogue par exemple. Quand on a longuement médité sur les philosophes qui ne vous apprennent rien, il est doux de connaître le prix d'une pendule en bronze d'art ou d'une paire de bas de soie, ou d'un saut-de-lit en linon rose. Pour un palais rendu à sa délicatesse première par un régime frugal, qu'une humble compote de pêche est donc savoureuse ! Et qu'elle semble agréable l'eau pure qui coule en gémissant du robinet de cuivre ! Vous voudrez bien m'épargner les objections que je pressens et la première de toutes !... Mais non, mais non ce n'est pas indispensable... On pense à autre chose, voilà tout... Le désir ? Cela n'existe point. Ce qui existe c'est le désir du Désir, et un petit effort de volonté suffit à le dissiper. Mes années révolues s'étaient appelées Claire, Fernande, Augustine, Louise, Marcelle, etc. Mes années de solitude furent splendides comme ces femmes inconnues qui n'ont fait que passer devant vous, sans que vous pussiez accrocher une précision prosaïque à leur apparition. Elles furent bravement anonymes...

Et puis...

J'eus la visite d'un ami riche et amer, mon ami Crebs. Il me dit : « Tu as le bonheur complet. Je te félicite, cher André. Oui tu vois tout, tu sais tout, tu entends tout, tu es partout. Tu as des livres, des journaux, des revues qui te rattachent à la vie, mais tu n'as pas le téléphone. Regrettable lacune. Un vrai solitaire doit avoir le téléphone aujourd'hui. Le téléphone a été inventé pour les solitaires. Tu aurais évité ma visite si tu avais eu le téléphone. Tu as quelquefois le besoin d'entendre une voix humaine ? Oui, n'est-ce pas ? Eh ! bien tu décroches ton appareil, tu demandes un numéro, tu as quelques minutes de conversation et celà te rend meilleur, ensuite, ton emprisonnement volontaire. Laisse-moi faire. Je m'en charge. »

J'eus donc le téléphone. On me donna un numéro, comme au bagne. La demoiselle m'appela pour vérifier l'appareil et me quitta sur un « A bientôt » plein de cordialité. A bientôt ! Je ne connaissais plus personne. L'appareil était là sur ma table. Ah ! quel poète exprimera la mélancolie d'un téléphone silencieux, avec sa bouche d'ombre et son oreille inutile ! C'est un bavard qui resterait à côté de vous, comme un reproche, un frère sombre, une maîtresse qui vous « pique une muette ». Et la sonnerie qui ne sonne jamais et dont on guette involontairement le réveil ! Cela me hanta. Quelquefois je crus entendre le « drinn » libérateur. Je me précipitais : « Allo ! Allo ! — J'écoute, me répondait la demoiselle. — On m'a sonné ! — Peut-être. Raccrochez ; je vous rappellerai. » Et elle ne me rappelait point, pour l'excellente raison que j'avais été victime d'une hallucination. C'était à se tuer... Allo ! A l'eau !... Rien, le silence. La voix de mon propriétaire, dans un refrain de son invention :

Ça n'est pas tout de frotter
Faut qu'ça r'luise *(bis)*
Ça n'est pas tout de frotter
Faut qu'ça r'luise à aveugler !
Zou !

Un matin, pendant que je faisais ma barbe, je me coupai assez profondément. J'avais cru entendre la sonnerie de mon téléphone : « Non, non, pensé-je, je ne marche pas ! » Et j'étanchai le sang de ma blessure. Mais voilà que la sonnette retentit de nouveau. Je levai les yeux. Je vis le petit battant grelotter. Ce n'était donc pas un rêve. J'appliquai l'appareil contre mon oreille. Une voix parla. — C'était la voix de Gilberte...

— Allo ! faisait cette voix, monsieur Garingeard, s'il vous plaît ! C'est toi, André ? Comment vas-tu depuis trois ans ? J'ai rencontré Crebs qui m'a donné ton numéro.

— Et alors ! fis-je, très ému.

— Alors voilà.

— Parle, parle, parle encore... Je t'en supplie ! Ça me fait plaisir.

Elle parla. Elle me dit des choses vaines, dans un langage défectueux. Elle me donna son numéro. Ainsi les prisonniers correspondent par les tuyaux qui sont à leur disposition. La voix d'une femme qui parle sans haine à son ancien amant semble faite de toutes les caresses passées. Quand cet enchantement prit fin, le silence me fut insupportable, insupportable la vue de cet instrument d'ébonite et d'acier, bête soudain comme un violon, quand le virtuose a cessé d'en jouer. Je téléphonai ; je téléphonai éperdument, à tout le monde, à des actrices pour les féliciter de leur dernière création, à des peintres pour les féliciter de leur dernier tableau, à des imbéciles qui me croyaient mort, à d'autres imbéciles que je croyais vivants ; je donnai des rendez-vous ; j'en reçus. Gilberte revint. Elle avait réfléchi. Elle parut m'apprécier. Partie dédaigneuse, elle me revint terrifiée. Et prodigue de compliments : « Qu'as-tu fait pendant mon absence, vilain ? Tu n'es plus à comparer. » L'enchantement avait cessé ! J'occupe dans le quartier de l'Étoile un appartement au quatrième étage sur cour, avec phonographe et piano mécanique à tous les étages. J'ai un téléphone Louis XV, laqué blanc et un agenda pour inscrire mes obligations mondaines. Je danse, mon bien cher monsieur. On enlève les tapis et ça fait la rue Michel. Venez donc un soir à la maison. Ou bien j'irai chez vous. Nous bavarderons. Trois ans de silence à rattraper ! Entre nous, je suis devenu un peu raseur, je vous préviens. Vous me mettrez à la porte quand vous aurez assez de moi. Je ne sais plus m'en aller. Et parfois quand je considère Gilberte, non sans pitié, je pense : « Qu'est-ce qu'il a dû prendre le Prince quand il a tiré de son sommeil la Belle au bois dormant !... ».

Votre

« ANDRÉ GARINGEARD. »

HENRI DUVERNOIS.

POUR MONSIEUR DE LA PALISSE

Paris, 20 Octobre 1920.

Mon cher Monsieur Pic,

JE voudrais attirer votre attention, toujours si bienveillante, sur une œuvre de justice, un acte de réparation, qui s'impose en ce moment où la France dresse le bilan de ses gloires.

Il s'agit d'un de nos plus fameux hommes de guerre, qui fut doublement français, — par sa bravoure autant que par son bon sens, — mais à qui l'on n'a pas fait dans les milieux intellectuels la place qui lui revient. Bien que sa renommée soit des plus étendues et que son nom se répète journellement dans nos refrains populaires, cette familiarité même, pour savoureuse qu'elle soit, ne me paraît pas répondre convenablement à la qualité d'esprit du plus serré de nos logiciens : c'est Monsieur de La Palisse, vous n'en disconviendrez pas.

Je n'insiste point sur le guerrier illustre ; vous n'ignorez pas qu'il a succombé devant Pavie, cinq minutes exactement après l'instant psychologique où l'un de nos chants nationaux constate qu'il était encore en vie. C'est au grand ami de la Vérité que le moment est venu de rendre hommage ; à son loyal serviteur qui fut, comme qui dirait, le Bayard de l'Évidence, le chevalier sans peur et sans reproche, dévoué jusqu'à la mort à cette noble dame, que tous les bons esprits honorent en secret, mais que la plupart rougissent de fêter publiquement. Inexplicable pudeur, préjugé si répandu qu'insensiblement l'hymne a tourné au couplet et qu'à force d'être chanté l'impavide héros de Pavie finit par être chansonné. Que les gloires sont fragiles ! tous les Pères de l'Église le proclament ; il y en a qui tournent mal [1].

Il fallut à La Palisse moins de courage pour braver la mort à Pavie

(1) Des Gloires !...

que pour affronter les sarcasmes auxquels s'expose le paladin du sens commun, le héros qui ne s'épouvante pas du vrai dans la banalité, qui la professe sans sourciller jusqu'au seuil de la tombe et se précipite dans l'Éternité avec la certitude de n'y pas trouver de contradicteur, fût-ce au Jugement Dernier. Salut à notre blanc Lohengrin, qui s'en va de par le monde sur un cygne d'assentiment unanime !

Mais je vous vois d'ici, cher Monsieur Pic : si votre politesse raffinée ne vous l'interdisait, vous auriez beau jeu à me faire observer comme quoi votre publication, sans être indifférente aux vérités éternelles, est jusqu'à un certain point tributaire de l'actualité, — à laquelle évidemment, M. de La Palisse ne semble pas se rattacher aujourd'hui d'une façon immédiate.

(A propos d'heure, je m'aperçois que la pendule marque midi quarante-cinq. Permettez-moi d'aller déjeuner chez un modeste traiteur. Je m'expliquerai ultérieurement.)

. . . .

Pas mal ! je vous remercie, mais un peu cher : une omelette d'un œuf (et encore je ne suis pas certain qu'il y fût tout entier) ; l'os d'une côtelette bou-chère ; des pommes paille, cinq francs (une paille !), un doigt de roquefort, un carafon d'ordinaire (pour ne pas dire moins) et un couvert (notez bien que je ne l'ai pas emporté). Coût : 21 francs.

Je paie sans murmurer, en m'abandonnant aux plus amères réflexions sur le change, l'inflation des notes de fournisseurs, l'excès de la circulation fiduciaire ; cela me ramène tout naturellement à Monsieur de La Palisse, par la conférence financière de Bruxelles. Figurez-vous que j'ai eu l'honneur d'y siéger parmi les représentants d'une trentaine de nations civilisées ? Il y avait en outre l'Allemagne. On y a voté avec la plus rare unanimité des résolutions dont la moindre, s'il en était tenu le moindre compte, contribuerait sans doute à améliorer la situation matérielle du genre humain. Et puis on s'est séparé en se donnant rendez-vous à la prochaine paix.

Comment croyez-vous qu'on a récompensé le zèle de tant d'hommes de bonne volonté ? En constatant que leurs déclarations remontaient à Monsieur de La Palisse. Eh bien ! ces messieurs de la Conférence en doivent être fort honorés ; ils pouvaient choisir moins bien leur modèle et si tous les financiers, tous les économistes s'inspiraient plus souvent de cet homme au jugement sûr, les affaires du monde n'en iraient pas plus mal.

Deux et deux font quatre. La terre tourne autour du soleil. La ligne droite est le plus court chemin. On ne saurait trop insister sur ces principes, que personne ne conteste plus guère, mais dont peu de gens s'inspirent dans la pratique de l'existence. Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il n'y a rien de tel que de restreindre ses dépenses pour augmenter ses économies et nul n'ignore que la valeur des assignats s'abaisse lorsque s'élève leur nombre ; néanmoins nous voyons journellement les particuliers gémir sur la diminution de leur épargne, qu'ils se refusent à ménager, et les gouvernants s'étonner de voir diminuer le pouvoir d'achat des billets qu'ils multiplient.

Est-ce la faute à Monsieur de La Palisse si l'on ne prend pas plus au sérieux les aphorismes rimés de ce Zarathustra de l'Occident, qui vient de faire l'union des peuples dans le concile œcuménique de la finance. Il y siégeait à la meilleure place, comme partout où se tiennent des propos de sens commun entre hommes de bonne volonté et d'esprit pratique, habitués à voir les choses comme elles sont et dédaigneux de les enjoliver de littérature ou de les entortiller de paradoxes.

Cela n'est pas sans mérite et ne va pas sans courage dans un pays où les dons les plus flatteurs portent tant de citoyens à frapper l'imagination plus qu'à convaincre la raison et à poursuivre le brillant au détriment de l'utile. Soucieuse avant tout de retenir dans une identité de vues propre à l'unité d'action les peuples opposés par la divergence des intérêts, l'assemblée des économistes s'est appliquée à mettre en avant les préceptes qui les divisaient moins. C'est ainsi qu'elle a pris la responsabilité de leur proposer des affirmations de tout repos, sur lesquelles on est tombé d'accord

et dans les bras les uns des autres : qu'une stricte économie est recommandable aux gens dont les ressources ne sont pas illimitées ; que les charges militaires sont bien lourdes au pauvre monde [1] ; que l'union fait la force ; que le crédit est l'âme du commerce et que l'objet d'échange en est le corps ; que les matières premières sont indispensables à l'industrie, et en premier lieu la houille, cette femelle du coke.

Ce sont des vérités premières devant lesquelles il n'y a qu'à s'incliner. Néanmoins, certains esprits chagrins les traitent de banalités ; quelques-uns vont même jusqu'à prononcer le mot de « truismes ». Ne faites pas au truisme ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ! leur répondent négligemment les leaders de la Conférence et, sans s'émouvoir, ils persistent à promulguer des apophtegmes dont la démonstration serait oiseuse, par exemple : que l'Angleterre nous empile (notre charbon) et que l'État fait toujours de la mauvaise besogne quand il se mêle de ce qu'il ne sait pas, c'est-à-dire de tout. Ce sont des vérités de La Palisse et nous comptons bien qu'il ne se lassera pas de les répéter tant qu'il sera mort.

A vrai dire, notre La Palisse est le philosophe de la foule et, entre nous, c'est à lui que Descartes a emprunté le principe de la méthode : l'enchaînement des évidences. La doctrine de l'un est formulée dans un discours ; celle de l'autre dans une complainte ; mais ils sont les deux maîtres de la pensée nationale, l'un dans l'université, l'autre dans la rue.

Descartes est plus considéré, mais infiniment moins célèbre ; et c'est justice : à vrai dire, il n'a guère fait que tirer parti des riches matières fournies par son précurseur.

En somme, M. de La Palisse a été, chez nous, l'éducateur du sens commun. Au fait, cela nous conduit à Proudhon qui a écrit de fortes pages sur l'éducation du sens commun dans les « Contradictions Économiques » :

« J'appelle d'abord « sens commun » le jugement en tant qu'il

(1) Quel est l'homme d'État du siècle dernier qui répétait volontiers : « Je n'aime pas les canons, parce qu'ils font des dett' aux nations. »

s'applique à des choses d'une évidence intuitive et immédiate, dont la perception n'exige ni déduction ni recherche . . . .
. . . .

« ... Organiser la faculté judiciaire, ou le sens commun, c'est, à proprement parler, découvrir les procédés généraux au moyen desquels l'esprit va du connu à l'inconnu par une suite de jugements qui tous, pris isolément, sont d'une évidence intuitive et immédiate, mais dont l'ensemble donne une formule que l'on n'aurait pas obtenue sans cette progression, formule qui, par conséquent, dépasse la portée ordinaire du sens commun. »

(Proudhon, *Système des Contradictions Économiques*. T. II, Chap. XI.)

N'est-ce pas là un excellent tracé de l'évolution qui s'est développée de La Palisse à Descartes ? Pourquoi Proudhon ne les cite-t-il pas l'un et l'autre ?

C'est dans cette doctrine que se rejoignent deux de nos plus grands noms militaires, quand nous voyons l'humble vérité de La Palisse succombant devant Pavie s'élever jusqu'au génial bon sens de Joffre triomphant sur la Marne.

Quant à Foch, il a constamment professé, dans l'enseignement dont sa stratégie victorieuse est l'éclatante illustration, que le génie de la guerre réside dans la simplicité des conceptions.

En vérité je vous le dis, Monsieur de La Palisse n'a pas cessé de mener le monde, qui le blague sans s'apercevoir de ce qu'il lui doit. On le croit mort devant Pavie ; cinq cents ans après sa mort, il est encore tout en vie.

Il s'est montré à Bruxelles. Dieu veuille qu'on le retrouve à Genève !

GROSCLAUDE.



Dessin inédit d'HELLEU

AVANT, PENDANT ET APRÈS

Mon bien cher ami,

VOTRE lettre m'a fait plaisir et je vous en remercie. Eh ! Oui, une fois encore je viens de passer par les mêmes émotions, les mêmes fatigues, les mêmes transes et les mêmes joies !

A chaque pièce nouvelle c'est la même chose. Je veux dire qu'après vingt ans bientôt de travail continu, après quarante-quatre pièces jouées, j'ai la même inquiétude et si mon trac est différent chaque fois, c'est qu'il est chaque fois plus grand.

En principe, je ne pense pas qu'il y ait pour l'auteur dramatique un plaisir plus délicieux que celui de faire répéter une pièce de lui. La concevoir et l'écrire, ça c'est autre chose ! Il ne s'agit pas de plaisir à cette heure là, et ça, c'est le bonheur ! Mais le plaisir vraiment, c'est de la faire répéter. Chaque jour davantage les choses se précisent et, quand elles se réalisent, quelle joie ! quel espoir ! Avoir écrit un jour « Jacques entre » et un beau jour voir entrer Jacques, c'est exquis !

Or, si quelques-uns de mes confrères ont l'amabilité de m'envier

parce que j'ai pris l'habitude de jouer mes pièces, il m'est arrivé parfois de les envier, eux, de ne pas jouer les leurs !

Dame ! Ce n'est pas toujours très facile de faire répéter une pièce de soi lorsqu'on y joue un rôle important. Le fait d'être constamment en scène vous empêche d'avoir une opinion sur la façon dont l'enfant se présente, opinion que l'on ne peut se faire en somme que si l'on se trouve dans la salle. Le recul est nécessaire. C'est une question d'optique et d'acoustique. Il s'agit de savoir si la pièce passe ou ne passe pas la rampe. Car la rampe, même éteinte, joue un rôle considérable, en l'occurence. La rampe, c'est un peu comme les Pyrénées, vérité au deçà, erreur au delà.

Et les jours de générale ! ! ! Lorsque, à l'anxiété de l'auteur, il faut joindre le trac du comédien, on passe une soirée curieuse, je vous le jure !

Depuis que je joue mes pièces, j'ai eu l'incroyable bonheur de n'avoir pas de four, et, ma foi, je ne sais pas ce qui se passerait si cela m'arrivait. Aurais-je le courage d'aller jusqu'au bout ? Je ne sais pas ! Aurais-je le courage d'interrompre la pièce au milieu de la représentation ? Peut-être !... Oui, franchement, peut-être, tellement la crainte d'ennuyer ceux qui m'écoutent me hante et me poursuit. Cette crainte est chez moi au moins aussi vive que l'envie que j'ai de les distraire !

On a pris l'habitude de comparer ces soirs-là à des batailles. Cependant ce ne sont pas des batailles. Pour qu'il y ait « bataille », il faut qu'il y ait « ennemis ». Or s'il y a des ennemis dans la salle — hélas ! c'est possible ! — il n'y en pas sur scène. Sur scène, il n'y a que des amis, des amis remplis d'espoir, pleins de bonne volonté et farcis d'illusions ! Quant à l'auteur, sa bataille, il l'a livrée depuis longtemps, et c'est pendant qu'il écrivait sa pièce qu'il risquait sa vie.

Un soir de générale l'auteur ne peut pas se défendre. Son œuvre est terminée, et si elle tombe, c'est vous qui l'achevez ! Les comédiens, eux, ne cherchent pas à défendre la pièce, ils essayent de sauver leur peau. Seulement, lorsque ce sont de grands comédiens, l'illusion peut être

complète. Les comédiens qui jouent « la pièce » sont si rares ! La plupart d'entre eux n'ont jamais joué que des rôles dans des pièces !

La veille de mes générales, mes intimes me disent toujours :

— « Pourquoi es-tu nerveux à ce point... tu sais très bien que... »

Ils sont sincères. Ils croient que je sais... !

Et pourtant je vous jure que je ne sais rien du tout. Jamais je me suis dit la veille d'une générale : « Je suis sûr que ça ira ! » Et je n'ai jamais eu qu'une certitude — mais celle-là je l'ai chaque fois — c'est celle d'avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir !

Pendant les huit ou dix dernières répétitions, le travail que je fournis est divers et réellement considérable, et d'ordinaire je suis fourbu quand le rideau se lève.

Quant à mon rôle, c'est curieux à dire, mais je ne le sais jamais très bien, parce que je ne l'ai jamais assez répété. La majeure partie de mon temps, je l'ai employée à faire répéter les autres, et ce qui me sauve c'est que si je ne sais pas « particulièrement » mon rôle, je sais du moins toute ma pièce par cœur. Je la suis mot à mot pendant toute la soirée sur les lèvres de mes camarades, et cela non plus n'est pas très reposant.

Mais que la récompense est belle lorsque tout marche à souhait ! Comme ils sont gentils, comme ils sont tous gentils quand ils s'amusent bien ! Parfois, tout en jouant malgré moi, mes yeux se posent sur le visage d'un homme que je n'aime pas. Ah ! Que je l'aime alors, cet homme, si je le prends en train de rire !

Il peut se ressaisir tant qu'il voudra pendant l'entracte, il peut dire du mal de ma pièce, il peut même l'écrire. Ça m'est égal, je l'ai vu rire !

Mes amis, aux entractes, viennent me serrer la main et me féliciter, mais ce n'est pas absolument juste et si je me laissais aller, c'est moi qui irais dans la salle les remercier de s'être amusés, car lorsqu'ils s'amusent bien, mon plaisir est plus grand que le leur.

Quant à la presse, mon cher ami, en toute sincérité, je m'y suis fait. Je m'y suis fait en ce sens que je continue à être enchanté, ravi,

des articles exquis que l'on écrit sur moi, et nullement étonné, nullement contrarié des articles méchants que certains malheureux se croient obligés de me faire.

Je les connais d'avance leurs articles, à ceux-là !

J'ai deux espèces d'ennemis dans la presse : ceux que je ne connais plus et ceux qui ne me connaissent pas.

Alors !

A vous de tout cœur,

SACHA GUITRY.



DESSIN INÉDIT D'HELLEU

HILARION BALLANDE

Mon Pic,

EN vous parlant, le mois dernier, des directeurs de théâtre, j'en ai détaché un du troupeau, parce que je comptais vous le servir à part. C'est Hilarion Ballande, le créateur des matinées, à l'usage des personnes qui s'ennuient le dimanche et de celles qui n'aiment pas à se coucher tard. Ballande est béni par les spectateurs diurnes, mais il ne l'est pas par les artistes qui ne touchent pas de cachet supplémentaire, qui n'ont pas de « feux » et qui ne sauraient bénir la mémoire de l'homme qui a poussé, au milieu de nos théâtres, ce formidable « bis » du dimanche et des jours de fêtes.

Par contre, l'artiste qui touche un cachet de mille francs et qui le touche deux fois, quand il y a matinée, pourrait bien, une fois l'an, envoyer fleurs ou couronnes sur la tombe du plus « matinal » de nos directeurs — si j'ose m'exprimer ainsi !

Cet homme, qui n'arrivait pas à équilibrer le budget du Troisième-Théâtre-Français, dont il fut le fondateur et le directeur, était arrivé à équilibrer le budget de la Comédie-Française, pour laquelle les matinées furent une source de profits.

J'ai beaucoup connu Ballande. C'est le directeur de théâtre que j'ai le plus connu. Comment voulez-vous que je vous le serve ? Au poivre, au sel, au sirop ? De face, de profil, de dos ? Debout, assis ? A la ville, à la campagne ? Voulez-vous un Ballande sérieux ? Un Hilarion comique ? Un Ballande solennel, qui était comique, ou un Ballande, communicatif et familier, qui n'était point bête ? Voulez-vous le Ballande qui a joué le plus de pièces sorties des cartons des notaires français, ou celui qui a produit, le premier, Mounet-Sully et Mme Bartet ?

Au physique, il avait l'air d'un mousquetaire de province en retraite. Ni grand, ni petit, ni gras, ni maigre, moustache blanche retroussée sans provocation, il portait sur le visage, quand je l'ai connu, l'amertume de l'homme aux appels duquel Dame Fortune tarde à répondre.

Cet homme curieux, unique en son genre, avait avalé un polichinelle. Les jours où son polichinelle gigotait, il accouchait de choses énormes qui eussent embelli la vie de Gustave Flaubert. Socrate avait son démon ; Ballande avait son polichinelle !

Il a joué mes deux premières pièces ; on pourrait même les reprendre sans me déshonorer. Il m'avait nommé, en 1880, secrétaire-*colonel* du théâtre des Nations qu'il dirigeait, le grade de général lui paraissant trop élevé pour un jeune homme. J'avais eu l'imprudence de lui avouer que je recevais de ma famille 400 francs par mois.

— C'est très bien, me dit-il ; alors, je ne vous donnerai rien, car il n'est pas bon qu'un jeune homme ait trop d'argent !

Ainsi fut fait. Il ne me paya pas, par philanthropie. Puisse Dieu ne pas trop le lui reprocher.

J'étais obligé de lire tous les manuscrits — et il y en avait beaucoup qui se croyaient en vers, — et de donner une quantité telle de billets de faveur que l'on aurait pu en tapisser l'Odéon.

Le théâtre des Nations était pourvu de loges confortables, avec divan. Il était permis de supposer qu'on y flirtait, au moins, pendant les entr'actes. Dès l'instant que vous avez des divans, c'est pour qu'on les

utilise : si vous ne voulez pas des couples sur les divans, ne mettez pas les divans sous les couples !

On ne donnait ces loges qu'à des couples réguliers. Nous appelions : « réguliers » ceux qui avaient payé leurs places, et « irréguliers » ceux qui jouissaient de billets de faveur. Il eut été excessif de leur fournir des divans ! Un jour, un inconnu eut l'audace inouïe de nous écrire pour demander... un peu de parfumerie dans les loges !...

Une petite femme reconnaissante disait :

— Le théâtre que je préfère est le théâtre des Nations, quand Alfred prend une loge ; seulement je trouve que les actes sont trop longs et les entr'actes trop courts.

Elle envoya une lettre à M. Ballande pour le prier d'allonger la durée des entr'actes.

— Curieuse demande ! me dit M. Ballande, qui songea sérieusement à faire enlever les divans.

On entrait au théâtre des Nations par toutes les portes, ce qui est l'usage partout ; seulement, dans les autres théâtres, les portes sont fermées pendant la journée, tandis que chez nous les portes étaient ouvertes.

Un jour, M. Ballande, blême et palpitant des lèvres, entra dans mon cabinet et me dit :

— Monsieur, mon théâtre est hanté !

— Hanté ! ! !

— Je passais, tout à l'heure, dans le couloir, lorsque j'ai entendu des soupirs étranges.

— Hallucination de l'ouïe ! Moi, je suis un esprit fort. Retournons-y ; ... à deux, on est plus courageux. Venez, M. Ballande, courons aux soupirs !...

Nous nous avançâmes dans l'obscurité opaque du couloir et nous entendîmes des soupirs, qui n'avaient rien de diabolique.

— M. Ballande, lui dis-je, ces soupirs n'ont aucun caractère surnaturel. Ils remontent à la création du monde. Le premier fut poussé par

Eve, lorsqu'elle reçut d'Adam la révélation du baiser. Si vous connaissiez le répertoire de Meilhac, vous sauriez qu'on y chante :

Fermons les yeux *(bis)*
Ne gênons pas les amoureux...

Sans me laisser achever l'air, M. Ballande ouvrit la porte d'une loge et se trouva en présence de deux ombres, dont l'une, la féminine, dit à M. Ballande :

« Est-ce qu'on ne va pas bientôt commencer ? »

(C'était un jour de semaine, à trois heures de l'après-midi. Cette dame se payait nos têtes, nos loges et un jeune homme.)

— Madame et Monsieur, dit M. Ballande (car je vous crois tels), veuillez passer dans mon cabinet. Je désire dresser un procès-verbal.

Quand nous fûmes en plein jour, nous vîmes que le couple se composait d'une dame blanche et d'un nègre. Nous étouffâmes ce scandale bicolore et les portes furent fermées dès le lendemain.

Les jours où le polichinelle restait dans son tiroir, Ballande était plein de bon sens et émettait des réflexions excellentes, notamment celle-ci :

— Voyez-vous, cher Monsieur, il faudrait deux pièces : l'une pour la première, l'autre pour les représentations suivantes.

Aucun auteur ne dira le contraire. Il y a deux publics à Paris : le public des premières et le public tout court. Quand il est trop court, c'est un four.

Revenons au polichinelle, revenons à Hilarion.

M. Ballande, qui avait joué ma première pièce : *La Veuve Chapuzot*, m'en demanda une deuxième. C'est le mois d'Août qui m'était réservé. L'hiver est pour les hommes illustres. Pendant les répétitions, M. Ballande me dit :

— J'ai trouvé le moyen de faire courir tout Paris à votre pièce !

— Soyez béni ! Quel est ce moyen ?

— Je viens de découvrir une grande cantatrice. Faites-lui un rôle.

— Est-elle comédienne ?

— Non. Cantatrice d'opéra. Elle chantera des airs d'opéra.

— Dans une comédie dramatique ! ! !

— C'est nouveau. Du reste, si vous n'acceptez pas la cantatrice, je ne joue pas votre pièce.

Je me trouvais en présence d'un réveil offensif du polichinelle. Mes supplications furent vaines. Tout ce que je pus obtenir, c'est que la cantatrice ne chanterait qu'une fois, au commencement du deuxième acte, pour que l'incident fut réduit au minimum. Le soir de la première, ce fut, dans la salle, une stupeur indicible. Théodore de Banville et François Coppée se pinçaient réciproquement pour bien se convaincre qu'ils ne rêvaient pas. Après dix minutes d'un chant, qui me parut durer une heure, l'action continua, mais la plupart des spectateurs commentaient, presque à haute voix, cet épisode imprévu, et c'était comme un meeting improvisé. Charmante soirée !

Ballande avait souvent étonné le public, mais jamais à ce point-là. Ma pièce ne s'en releva pas. On l'écouta si peu que, si on la jouait demain, tout le monde la prendrait pour une pièce nouvelle.

Ballande reçut un drame écrit par le général Bordone, de l'état-major de Garibaldi. Garibaldi, lui-même, était le héros du drame. Le jour où Bordone lut la pièce, j'étais présent et je restai impassible. Impassible, comme un juge. Ballande me jetait des regards de feu chargés de reproches. A la fin, n'y tenant plus, il se dressa et dirigeant vers moi une main solennelle me dit, d'un ton tragique (il avait joué la tragédie, et avec Rachel) :

« Mais frémissez donc, Monsieur, c'est plus beau que Corneille ! »

Le soir de la première, le public ne frémit pas. La salle fut houleuse. Il y eut même une pluie d'écorces d'oranges et de papiers graisseux sur les spectateurs des fauteuils d'orchestre et je vois encore les critiques ouvrant leurs parapluies pour se préserver de ces projectiles inoffensifs,

mais salissants. Le critique du *National* et celui du *Constitutionnel* parlaient de descendre dans les caves.

La pièce y descendit, dans les caves, mais le polichinelle veillait et Ballande, posant la main sur l'épaule de Bordone, s'écria : — Je vous l'avais bien dit, mon général, c'est un chef-d'œuvre !

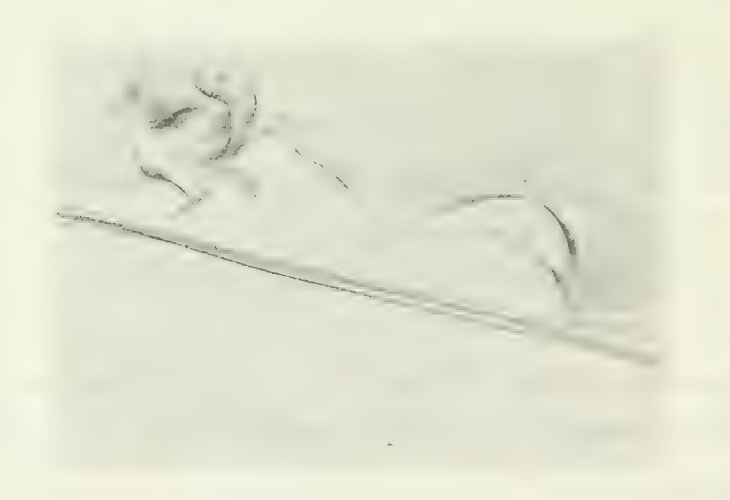
Et il l'embrassa.

M. Ballande finit ses jours en Périgord, berceau des bonnes truffes.

Son théâtre lui avait laissé, grâce aux billets à droits, trois cent mille francs de bénéfices nets. En ce temps-là, c'était la fortune. On avait, au théâtre des Nations, un excellent fauteuil pour deux francs. Il en coûtait moins pour aller au spectacle, en payant, qu'il n'en coûte aujourd'hui, pour y aller sans payer. Que l'âme de M. Ballande repose en paix ! Il sait, maintenant, que *Garibaldi* n'était pas un chef-d'œuvre.

Le théâtre des Nations porte aujourd'hui le nom de notre grande Sarah Bernhardt qui remplit encore la scène de toute la majesté de l'Art et de toute la magnificence du Génie.

ALBIN VALABREGUE.



Dessin inédit d'HELLEU





TROIS ASPECTS DE WARLAMOF

MES MÉMOIRES

par LUCIEN GUITRY

(Suite)

L'ANNÉE suivante je revis Alexandre III à ce même Palais de Gatchina et à peu près dans les mêmes conditions. Un spectacle allait être donné dans la salle à manger de chasse. C'était une vaste salle voûtée, à gros piliers carrés, rude d'aspect, simple et belle.

C'était blanc pierre, avec des revêtements de chêne. Des appliques de lumière faisaient un bel éclairage sans violence. Pour tout ornement, une ramure de cerf ou d'élan, au-dessus de chaque arcature. Un parquet très beau composé de bois rares et multicolores, œuvre de parqueteurs fameux, appelés d'Italie, je crois, par Catherine la Grande.

Et c'était tout.

Une grande table de soixante couverts où dinaient soixante enfants impériaux et grands-ducaux, de huit ans à seize ans.

J'ai pensé au réfectoire du lycée de Caen !

Le service était fait par des nègres costumés en mamelouks de Napoléon, et par une équipe nombreuse à la livrée impériale. Il y avait des gouvernantes et des valets particuliers qui circulaient autour de la

table, surveillant ces enfants de potentats qui, auraient peut-être empifré, comme ceux de la plèbe, des nourritures interdites.

C'était extrêmement gracieux. Il y avait bien un peu de contrainte et de maladresse. Des voix s'élevaient parfois toutes ensemble, puis se taisaient tout à coup, sans qu'on pût attribuer d'autre cause à ce changement que l'immobilité souriante, mais glaciale, d'une dame qui se tenait debout, à trois pas de la table, et vers qui s'étaient tournés tous les regards.

Ce phénomène se renouvelait toutes les cinq minutes. Où sont-ils, tous ? Qui sont-ils ?

J'en sais qui sont, l'un sous un faux nom, correcteur d'épreuves pour une imprimerie scientifique ; l'autre, agent de publicité ; une petite fille d'alors est princesse royale, bientôt grand'mère. Et il y en a qui sont Dieu sait, à quelle voirie ! le corps troué par des balles ou des baïonnettes, ou la tête cassée...

Le repas des enfants terminé, sur un signe impérieux et déférent *d'on ne sait qui,* tous se levaient et s'en allaient, convenablement. Sans tristesse, oh ! non ! mais sans gaîté.

La table fut enlevée, en une minute, peut-être. Des balayeurs, des frotteurs entrèrent et « firent » le parquet à la cire, à la brosse, au chiffon, en un rien de temps. Puis on dressa de nouveau la table : celle-ci, bien autrement somptueuse : la table des Souverains. Vraiment, la rapidité était réjouissante. Tout était prêt. Une suite d'entrées de valets, de sommeliers, d'écuyers tranchants, d'heiduques ; puis un orchestre inoui attaqua une marche solennelle et gracieuse du XVIIIe siècle et, Tzar, Tzarine firent leur entrée avec les convives.

C'était étonnant. D'une majesté massive et imposante. Il y avait là une bonne douzaine de personnages d'un aplomb, d'un poids, d'une verticalité, semblait-il immuables.

Vladimir, Serge, Paul, le vieux Michel et Nicolas, Worontzof Dachkof, Richter, Fredericks, et tant d'autres, et l'Empereur Alexandre III qui, ce soir là, comme presque tous les jours, était assommé de migraine et qui, en tenue de chevalier-garde, passait et repassait ses doigts

sous le col de son uniforme pour se déjuguler. C'était un bruit de conversations et de banquet dont l'orchestre avait toujours le dessus tant qu'il jouait, mais qui redevenait assourdissant dans les intervalles de la musique.

Je revois les belles, très belles Grandes-Duchesses Vladimir, Serge, Paul... Combien d'autres Dames...

Je revois l'Impératrice Marie Féodorovna, haut gantée de blanc, piquer d'une fourchette d'or des cerises déguisées dans leur collerette de papier, puis courbée en deux vers son assiette, je la vois, sans plus de façon, en rejeter les noyaux.

Je revois le Grand-Duc Nicolas, jeune alors, depuis Grand Chef de la Guerre, sous son uniforme vert des hussards, roussâtre de cheveux et de barbette, et assis de côté à la table Impériale, assez loin, presque au bout, traçant sur la nappe et de la pointe de son couteau des lignes, des ronds, des carrés, pour lui tout seul.

Debout derrière l'Impératrice, se tenait un personnage étonnant, costumé comme un tragédien du temps de Louis XV, mais rose, blanc et gris, et coiffé d'une sorte de diadème comme un casque ou casquette, ou bandeau d'or, d'où s'échappait une belle récolte de plumes d'autruche. Il avait à la main une grande canne d'or et saisissait, quand il le jugeait nécessaire, une cruche d'or des mains d'un écuyer et versait quelques gouttes d'un nectar probable dans le verre de sa Souveraine. Échanson ? Heiduque ? je ne sais ; mais extraordinaire.

Derrière l'Empereur, il y avait aussi un bon lot de chamarrures, mais Alexandre III ne buvait ni ne mangeait ; il passait et repassait sa main entre son col et son cou, comme pour faire descendre son effroyable migraine.

Après le repas impérial et éloignement des dîneurs, pareil enlèvement de la table. Et après, vaporisations, mise en place des fauteuils, face à la scène qu'on avait dressée au fond de la salle.

Comment j'ai vu tout cela ? Par le trou du rideau de scène, tout simplement. Et je me suis plus amusé que si j'avais été à la table Impériale.

Le spectacle fini, de nouveau on refaisait, pour la troisième fois, le

manège, en vue du souper. L'Empereur nous fit réunir dans une galerie voisine, pour nous remercier.

Il vint à nous comme précédemment.

Alexandre était, cette fois, accompagné de deux dames. Nous nous tenions comme eux, debout. Soudain, l'Empereur, s'adressant à moi, me dit en russe que son frère Alexis lui avait rapporté que je parlais admirablement le russe. Je le parlais c'est vrai, mais sans savoir comment. J'ignorais la qualité de mon russe et je répondis à l'Empereur en français. Il sourit et continua de m'interroger en russe ; je lui répondis en français. Enfin, à sa cinquième ou sixième question, l'Empereur me dit, toujours en russe :

— « Enfin, parlez-vous, ou non ? »

Le sourire était toujours là, mais le ton s'élevait. Un peu piqué, (j'entends : piqué au jeu) je voulus répondre par un adverbe russe très distingué afin simplement d'étonner mon tzar, et je choisis « lamentablement », que je dis en russe. L'Empereur poussa un petit cri, fait de rire, d'indignation et d'effarement : « Tschto !! tschto !! tschto !! » Les deux dames pouffaient derrière leur éventail, puis tout à coup, l'Empereur, levant les yeux au plafond, poussa une sorte de doux hululement : « bououou ! bououou ! bououou ! » mit une main sur ses yeux, fit une volte sur ses talons. De loin et sans me regarder, il m'envoya un signe de la main qui signifiait « au revoir » et s'en alla avec ses deux dames, riant, cette fois, aux éclats, et quels éclats ! Je reçus le soir, à souper, du Grand-Duc Vladimir, l'explication de cette joie impériale.

— « C'est vraiment, dit-il à toute la table où nous nous trouvions, c'est vraiment un chagrin pour moi de penser que Guitry, qui parle si admirablement le russe, pour la première fois qu'il s'adresse en russe à l'empereur, l'a appelé gadoue. »

J'avais simplement altéré la prononciation de mon adverbe.

Tant pis, que voulez-vous !

Parmi les excellents acteurs que j'ai rencontrés, il faut mettre en

bonne place, en très bonne place, peut-être placer au premier rang, les acteurs russes Davydof et Warlamof et aussi quelques autres, et des femmes admirables, je le dis, surtout des vieilles, (si j'ose ainsi sans galanterie parler) des vieilles sublimes, chose inconnue chez nous, car, si la place des jeunes fût longtemps gardée par les vieilles, la place des vieilles n'est tenue par personne. Que deviennent les vieilles actrices?

Pour ce qui est de ces comédiennes russes, que je ne puis nommer par défaut de mémoire, je déclare quelles étaient incomparables. Je parle encore un peu le russe que je comprenais très bien et je connais, Dieu merci, mes Russes.

Au Palais de Gatchina, devant l'Empereur et la Cour, j'ai vu jouer un tableau des « Ames mortes » de Gogol. C'était Davydof et Madame Medvedieff qui venait pour cela de Moscou. Jamais je n'ai vu dépasser cette merveilleuse perfection! Elle personnifiait une châtelaine et une grosse propriétaire terrienne de la Russie, du temps des serfs (que l'on appelait « âmes »). On avait soixante « âmes » c'est-à-dire soixante serves et serfs. Le propriétaire des dites âmes détenait le passeport de chaque individu, et, quand l'un deux mourrait, il n'était pas fait mention de cet épisode sur le passeport.

Or, un aventurier, un escroc, un habile homme, avait entrepris la rafle des passeports d'âmes mortes, et, en possession d'un imposant ballot, voulait opérer là-dessus « laissant croire quelles étaient vives ». Il arrivait chez cette richarde et la surprenait cartes en mains, occupée à une réussite. Volumineuse, et tenant tout un canapé de ses chairs et de ses jupes, coiffée d'un bonnet à barbes de dentelles enrubanné de coques, les bajoues s'appuyant sur une poitrine opulente et découragée, des mitaines aux mains, l'épouvante au cœur, et les yeux en colle de pâte, elle était là, méfiante terriblement, écoutant l'homme turbulent, facond, qui lui expliquait le but de sa visite : acheter des âmes mortes.

C'était une affaire magnifique, extrêmement tentante par les profits immédiats qu'elle donnait. La vieille était appâtée et épouvantée. Ce

rafic d'âmes mortes lui semblait de toute évidence une profanation. On la voyait penser, c'était très beau et très sérieusement effarant.

Davydof était en eau, il s'épongeait de son mouchoir boulé en énorme tapon, le front, la nuque, les lèvres, les poignets ; son œil ne quittait pas la vieille, il s'arrêtait de parler, la regardant toujours, haletait, il repartait, puis, à bout de souffle, s'arrêtait de nouveau, secouant très court sa tête bourrée ; c'était étonnant. (J'apprends à l'instant que Davydof est mort de faim ces jours derniers... pauvre ami !)

Warlamof était aussi un acteur très beau, très généreux. Oh ! les belles qualités de voix, d'allure, de prestance, quel allant ! Tour à tour, lui et Davydof jouaient dans le « Revisor », la célèbre pièce de Gogol, le domestique de l'aventurier ou le gouverneur de la ville. Quel plaisir c'était, et que leurs trouvailles étaient ingénieuses ! Ils ajoutaient certainement, mais ils ajoutaient vraiment ; ils donnaient, ils apportaient quelque chose, et c'était toujours d'un goût parfait, et Gogol devait se retourner de plaisir entre ses planches.

Oh ! cela pouvait rester comme tradition.

Le gouverneur de la ville qui, ce jour là était Davydof, entrait rapidement dans le salon, précédant de quelques pas « l'inspecteur en tournée » qui montait l'escalier. Son regard rapide parcourait tout le salon, mais avec quelle sécurité ! Tout était en ordre, et, soudain, il apercevait une petite boulette de papier. De la main d'un homme qui, à cette minute, aurait tué son père pour que cela ne fut pas, il cueillait cette boulette en grognant le plus épouvantable des jurons, la logeait dans le haut de sa botte, se retournait vers la porte, joignait les talons avec fracas, faisait à l'aventurier un sourire où il s'offrait des pieds à la tête et l'invitait à entrer dans sa demeure, « qui était à lui, comme sa femme, sa fille et tout le reste ». Oh ! la platitude sublime de cette bête féroce ! Et quand à bout de terreurs et de transes, il entendait tout à coup avec l'extase dont il eut accueilli la plus céleste des voix bienfaisantes, le ronflement du Revisor dont il avait si grand peur, Davydof laissait

tomber ses bras, sa tête, il s'asseyait, accablé de sa délivrance, et, mollement, sa main droite allait frapper de trois doigts réunis, son front, sa poitrine, l'épaule droite et le sein gauche, le signe de croix de reconnaissance au Seigneur.

Quand Warlamof jouait le rôle, et qu'il entendait le ronflement, il avait de chaque côté de lui un gendarme. Il regardait en silence ses hommes, comme si le trépas, après l'avoir effleuré de son aile, allait distraitement se poser ailleurs, un peu plus loin. Il les regardait avec, dans les yeux, une menace de mort immédiate au cas où ces deux brutes auraient fait le moindre bruit, et qui eut ramené le malheur. De chaque côté, une lourde main s'abattait sur l'épaule du gendarme, ils opéraient dans le plus grand silence ; et, insensiblement, une conversion, une volte-face, et les trois hommes s'en allaient, sur la pointe des pieds, si doucement, si doucement, qu'aucune vigilance n'aurait pu les surprendre.

Voilà les traditions qui méritent d'être admirées, et même d'être rappelées, avec les noms de ceux qui les ont établies.

Oh ! celles stupides, imbéciles, abjectes et criminelles, honteuses, que l'on voit souvent, trop souvent, hélas ! s'implanter, demeurer dans les plus nobles et fiers chefs-d'œuvre !

Oh ! l'ignominie, entre mille autres, des traditions du 2e acte de « Tartufe ! » Le cheveu sur la manche d'Orgon, les absurdes doigts de Dorine jouant avec la poche de son tablier ou la dentelle de sa coiffure, les minauderies écœurantes, la mendicité affreuse à quelles approbations... oh ! que c'est laid ! ! !

A mon passage au Théâtre-Français, et comme je voyais répéter « Tartufe », pour l'anniversaire de Molière, je signalais à l'acteur, qui jouait Orgon, la vilenie de ces jeux de scène, que rien n'autorisait, et je lui dis que, pour honorer Molière, il devrait bien renoncer à l'exploitation de cette ordure, il me répondit : « Oh ! je veux bien ! Moi aussi ; je trouve que c'est dégoûtant, mais cela fait rire ! »

Voilà le grand mot lâché ! le voilà lâché, comme autre chose ! est-il possible qu'on en soit encore là ? « Cela fait rire ! »

Pouvez-vous vous figurer quels sont les rieurs à ces bêtises, à ces malpropretés, à ces cochonneries ?

Ah ! cela fait rire ! Ah ! bonnes gens ! Mais rassurez-vous, on peut descendre encore plus bas et faire encore plus « rire » !

Le public, c'est tout de même composé de gens qui viennent du dehors, et il y a bien des gens dehors... et qui n'ont pas tout acheté en achetant leur billet !

Oh ! mes amis, ou ce qui est mieux : oh ! mes camarades, je vous en supplie à voix haute et ferme, réagissez, surveillez-vous. Ce n'est pas contre la Tradition qui vous a été transmise que je m'indigne, ah ! parbleu non ! je m'indigne contre ce qu'on appelle : les traditions et là nous sommes en plein dans la sottise propagée et la bassesse transmise.

Pensez qu'il suffit à un acteur de n'importe quel temps, même d'aujourd'hui, de risquer dans une scène, et au milieu d'une charmante pièce du délicieux Marivaux, de l'admirable Sedaine — oui, oui, admirable ! — et même de celui que nous adorons, de Molière, qu'il suffit, je le répète, à ce rien du tout, d'ajouter une « ânerie » qui « porte », comme on dit, pour que cela dure, se perpétue, s'éternise et risque d'empuantir encore pendant des siècles !

Il faudrait tout de même que l'on prît soin d'examiner — et sévèrement ! — tout ce qui a pu être déversé dans ces pièces, aussi bien en paroles, que personne n'était qualifié pour introduire, qu'en jeux de scène, souvent plus dangereux même que les paroles.

Offenbach, directeur de la Gaîté, il y a quarante-cinq ans, y faisait jouer « Orphée aux Enfers » et voilà qu'il tombe malade, il reste couché deux mois. La pièce poursuit sa carrière, les acteurs s'y amusent, ajoutent à leur rôle, créent des jeux de scène, embellissent, alourdissent, ajoutent, retranchent, vont à travers champs, piétinent, saccagent, bref, se divertissent. Offenbach se rétablit, se traîne jusqu'au

théâtre et fait à ses acteurs la surprise d'apparaître à un entr'acte sur la scène. Il avait assisté à une partie du spectacle caché dans une baignoire. Exclamations, joie, embrassades, quel bonheur !... Le voilà... quelle surprise... Il était dans la salle ! ! !... Ici, joie et crainte mélangées. On n'était pas très bien fixé. Mais Offenbach, d'une petite voix tremblotante de convalescent, dit : « Oui, mes enfants, ch'étais tans la salle, che fous ai vus tans fôtre pièce ; fous fous amusez pien tans fôtre pièce, mais comme moi che fous ai engagés pour chouer la mienne, nous allons la répéter demain à miti trois quarts. »

Croyez-vous qu'il n'y aurait pas lieu de renouveler ce petit discours, suivi de la répétition réparatrice décidée par Offenbach ?

. . . .

LUCIEN GUITRY.



De droite à gauche : Warlamof, Davidof, le danseur Bekefy et Lucien Guitry. dans une pantomime représentée au Palais du Grand Duc Alexis.



Dessin inédit d'Helleu

Le Gérant : Jean Vollerin.

" Les Impressions d'Art ", 17, rue Beaubourg. — Paris-4e.

THÉATRE ÉDOUARD VII

TOUS LES SOIRS

ET LES JEUDIS ET DIMANCHES EN MATINÉE

SACHA GUITRY

ET

YVONNE PRINTEMPS

JOUENT

JE T'AIME

Comédie en cinq actes de SACHA GUITRY

AVEC

MARCEL LEVESQUE

SUZANNE AVRIL SUZANNE GOLDSTEIN

BERTHIER HIERONIMUS

SAINT-PAUL KERLY LUCE FABIOLE

G. LEMAIRE DE REILLES TOURNIER

ET BLANCHE TOUTAIN

Décoration et mobilier des Grands Magasins du Printemps
Lingerie de la Grande Maison de Blanc
Piano Gaveau

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

Dans ce numéro :

"Comment on écrit l'histoire"

Pièce inédite en 2 actes
de SACHA GUITRY

Est-il permis d'être spirite ?

ALBIN VALABRÈGUE
et MONSIEUR PIC

Mes Mémoires

par LUCIEN GUITRY

et **un dessin** de FORAIN

N° 8. — 5 Décembre 1920. Prix : 5 fr.

LE COURRIER DE MONSIEUR PIC

DIRIGÉ PAR

SACHA GUITRY

PUBLIE DES LETTRES DE

Cˢˢᵉ de Noailles	Maurice Barrès
Emile Boutroux	Robert de Flers
Henri Duvernois	Tristan Bernard
Henry Bataille	Pᶜᵉ Bonaparte
Louis Forest	Franc Nohain
Vuillermoz	Abel Faivre
Forain	Sem
Helleu	Sacha Guitry
Claude Farrère	René Benjamin
Vincent d'Indy	J. et J. Tharaud
André Messager	Roland Dorgelès
Albin Valabrègue	Georges Courteline
Francois de Curel	Fernand Vanderem
Georges de Porto-Riche	Robert de Montesquiou

MES MÉMOIRES, par LUCIEN GUITRY

ADMINISTRATION : **2, Rue des Italiens, Paris**

Cédant à la prière de nombreux Abonnés nouveaux, la Direction du "COURRIER DE MONSIEUR PIC" maintient la décision qu'elle avait prise à l'occasion de la Fête de Monsieur Pic, d'offrir à tout abonné à 24 numéros une page autographe d'un de ses illustres collaborateurs.

N. D. L. D.

Les abonnements doivent être adressés à M. le Caissier Principal du "**Courrier de Monsieur Pic**" 2, Rue des Italiens, Paris.

6 numéros **30** fr. — 12 numéros **60** fr. — 24 numéros **120** fr.

*A Madame Sarah-Bernhardt
qui m'a fait le grand bonheur
de créer cette petite pièce.*

S. G.

“Comment on écrit l'histoire”

COMÉDIE EN DEUX ACTES DE

SACHA GUITRY

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE SARAH-BERNHARDT, LE 4 DÉCEMBRE 1920 POUR LES ADIEUX DE NOBLET ET IMPRIMÉE TELLE QU'ELLE A ÉTÉ REPRÉSENTÉE

PERSONNAGES :

LE ROI JÉROME..	M. LUCIEN GUITRY.
LE PRINCE LOUIS NAPOLÉON	M. SACHA GUITRY.
UN INTERVIEWER	M. NOBLET.
UN MAITRE D'HOTEL	M. ALEXANDRE DUVAL.
DEUX VALETS DE PIED..	MM. MAUREL ET LEVESQUE.
MARIETTE	Mlle YVONNE PRINTEMPS et Mme SARAH-BERNHARDT.

Les deux actes se passent dans le même décor : le premier acte en 1851, et le second acte en 1920.
Le décor représente l'intérieur d'une maison de campagne aux environs de Paris.

“Comment on écrit l'histoire”

ACTE PREMIER

Au lever du rideau, Mariette est seule en scène. Elle a vingt ans, elle est impatiente et, à plusieurs reprises, elle va écouter à la porte du fond qui donne sur le jardin.

Tout à coup, on entend le trot de deux chevaux ; elle se précipite à la porte et elle l'ouvre. Quelques instants plus tard, le Prince Louis Napoléon paraît. Il est en habit noir. Elle se jette contre lui et il la prend dans ses bras.

MARIETTE

Vous voilà !

LE PRINCE

Me voilà.

MARIETTE

Ah ! J'étais inquiète !... Mais que se passe-t-il donc ? Pourquoi tout ce mystère ? Pourquoi ne vous ai-je pas vu depuis quatre jours ? Et pourquoi ce regard si triste et si doux que vous posez sur moi ? Pourquoi me plaignez-vous en ce moment ? De quel chagrin suis-je donc menacée ? Un grand malheur m'est arrivé, n'est-ce pas, et vous êtes le seul à le connaître... et vous n'osez pas me le dire... et vous voulez que dans vos yeux je le devine moi-même !... C'est fait !... Vous êtes désolé profondément et un peu honteux parce que vous êtes cause de la peine que je vais avoir et que cette peine vous ne la partagerez pas avec moi ! Oh ! Oui, bien entendu... vous ne faites pas cela, volontairement, pour me faire du mal... c'est malgré vous... c'est plus fort que vous... c'est pour une raison capitale, considérable... que vous ne pouvez pas me dire... bien sûr... mais que je ne peux pas ignorer... puisque depuis des mois vous m'avez confié toutes vos pensées... et c'est cela n'est-ce pas qui va se réaliser ?... Demain ?... Oui, je me souviens que, à plusieurs reprises, cette date du 1er au 2 décembre revenait dans vos paroles... Et c'est cela... et dans une heure nous serons séparés... et ce sera fini pour toujours... et nous ne nous reverrons plus, n'est-ce pas ?... Jamais vous ne m'avez serrée plus fort sur votre cœur, et cependant quelque chose d'infranchissable nous sépare ! Déjà votre regard s'est éloigné de moi ! Vous êtes en train de fixer mes traits dans votre mémoire... et je sens que déjà je ne suis plus pour vous qu'un souvenir !...

Ne dites rien... je vous connais... je sais que vous n'aimez pas les attendrissements... je sais que vous avez horreur des larmes... vous n'en verrez pas... et je vais sourire... tenez, tenez... voyez... je vous souris... je vous accueille... et je vous dis : Bonsoir... entrez, entrez... quelle joie de vous avoir à souper... mais quel dommage que je n'aie pas eu le temps de faire préparer des choses plus exquises, plus savoureuses...

LE PRINCE

Je me suis permis de vous apporter quelques douceurs, voulez-vous m'autoriser à...

MARIETTE

Je vous en supplie...

(Le Prince va au fond et appelle.)

LE PRINCE

Alexandre !... Venez...

(Entre alors Alexandre suivi de deux valets qui portent des plats enveloppés dans des serviettes.)

(Il fait placer les plats comme il l'entend.)

LE PRINCE

Qu'est-ce que nous avons, Alexandre ?

ALEXANDRE

Monseigneur... du bouillon...

LE PRINCE

Ah ! Son fameux bouillon !... Et puis...

ALEXANDRE

Des alouettes fourrées... et des poires Jubilé...

LE PRINCE

Bien. Alexandre...

ALEXANDRE

Monseigneur ?...

LE PRINCE

A chaque saison nouvelle, vous ferez cueillir les plus beaux fruits et les plus belles fleurs que vous apporterez ici...

ALEXANDRE

Bien Monseigneur...

LE PRINCE

Rentrez au Palais et n'en sortez plus... personne ne doit savoir où je suis...

(Alexandre s'incline et sort.)

MARIETTE

Monseigneur...

(Elle le fait asseoir. Elle s'assied ensuite. On entend une voiture qui s'éloigne. Le Prince fouille dans sa poche et en sort quelques papiers qu'il tend à Mariette.)

MARIETTE

Qu'est-ce que c'est ?

LE PRINCE

C'est la maison... elle est à vous...

MARIETTE

Oh !...

LE PRINCE

Ceci... c'est autre chose... vous l'ouvrirez plus tard...

(Il lui remet une enveloppe cachetée.)
(Un temps.)

LE PRINCE

Petit oiseau qui m'enchantait... j'ai le cœur déchiré de tristesse !... J'accomplis mon destin sans enthousiasme et sans plaisir... comme en un rêve !

(On entend le bruit d'une voiture. Le Prince et Mariette écoutent. Le Prince se lève et se cache dans un coin du salon.)

LE PRINCE

Va voir... vite...

MARIETTE

(qui a couru à la porte et l'a entr'ouverte.)

Un homme descend de voiture.

LE PRINCE

Seul ?

MARIETTE

Seul.

LE PRINCE

Alors, ce n'est pas grave. Le connais-tu ?

MARIETTE

Non.

LE PRINCE

Me ressemble-t-il ?

MARIETTE

Non.

LE PRINCE

Ce n'est donc pas Morny. A-t-il l'air d'un policier ?

MARIETTE

Non.

LE PRINCE

Ce n'est pas Persigny.

MARIETTE

Il est grand, il est lourd, il a une drôle de tête.

LE PRINCE

Tu as ri... C'est mon oncle Jérôme.

(Il sort de sa cachette et vient se rasseoir à sa place.)

MARIETTE

Pourquoi l'appelle-t-on le Roi Jérôme ?...

LE PRINCE

Parce qu'il a été Roi de Westphalie...

MARIETTE

Dois-je m'éloigner ?

LE PRINCE

Mais non.

(On frappe.)

Entrez.

(Le Roi Jérôme paraît alors.)

JÉROME

Ah ! Te voilà !... Mon ami... dans quel état je suis !... Je cours après toi depuis deux heures et je suis au comble de l'angoisse !... Madame, il faut me pardonner d'entrer ainsi chez vous sans me faire annoncer, mais la raison qui m'amène est tellement... Charmante... Oh ! Charmante... visage tout-à-fait... mon ami, vite, vite, dis-moi que ce n'est pas vrai !... Tu ne commettrais pas une folie pareille, n'est-ce-pas ? Car ce serait une folie, tu t'en rends bien compte ! Pour l'amour de Dieu, ne te laisse pas berner par les étranges conseillers qui t'entourent ! Ne recommence pas l'équipée de Boulogne ! Tu as pu t'en relever, c'est un miracle... inclinons-nous... mais, prends garde, tu n'es plus dans la même situation... tu as prêté serment !.... Toi, tu peux l'oublier, soit... mais les autres ne l'oublieront pas ! J'ai tort de m'énerver d'ailleurs puisque je suis convaincu que c'est faux... n'est-ce pas ? Hein ?... Dis ?... C'est faux ? C'est complètement faux... pas ? Dis ?... Hein ?

LE PRINCE

Quoi ?

JÉROME

Ce qu'on m'a dit... c'est faux ?

LE PRINCE

Mais... je ne sais pas ce qu'on vous a dit ?

JÉROME

Est-ce que je peux parler ?

LE PRINCE

Oui...

JÉROME

Morny m'a réveillé vers une heure du matin !... On l'avait laissé venir jusqu'à mon lit... il m'a frappé sur l'épaule... j'ai sursauté... il s'est penché vers moi et il m'a tenu des propos dénués de sens et de précision... Avec ce calme imperturbable, qui n'est que la copie du tien, il m'a dit en propres termes : « La pièce est prête et le premier acte commencera demain matin. Tous les rôles sont distribués... Mazas sera plein à midi... les drapeaux sont sortis, les tambours sont crevés... le second acte se passera en province et le dernier acte se terminera aux cris de : Vive l'Empereur ! » Et il m'a été impossible d'en tirer un mot de plus ! Si c'est une plaisanterie, elle est d'un goût déplorable... Mais si, par hasard, tu as réellement conçu cette folie, je te supplie de faire tout au monde...

LE PRINCE

Il est trop tard...

JÉROME

C'est donc vrai ?

LE PRINCE

Oui !

JÉROME

Ah ! Mon ami !... Tu es fou !

LE PRINCE

Non !

JÉROME

D'abord, pourquoi est-il trop tard ?

LE PRINCE

Parce que tout est prêt !

JÉROME

Comment les choses vont-elles se passer ?

LE PRINCE

Très bien !

JÉROME

Mais... l'Assemblée ?

LE PRINCE

JÉROME

Quoi ?

LE PRINCE

JÉROME

Réponds ! L'Assemblée ?

LE PRINCE

Dissoute !

JÉROME

Dissoute ?

LE PRINCE

Oui !

JÉROME

Thiers ?

LE PRINCE

Heu...

(Il fait le geste d'une clef que l'on tourne.)

JÉROME

Arrêté ?

LE PRINCE

Dans deux heures !

JÉROME

Les questeurs ?

LE PRINCE

Aussi !

JÉROME

Et les autres ?

LE PRINCE

Egalement !

JÉROME

Changarnier ?

LE PRINCE

Ah ! oui

JÉROME

Cavaignac ?

LE PRINCE

Oui

JÉROME

Lamoricière ?

LE PRINCE

Oui

JÉROME

Les imprimeries ?

LE PRINCE

Elles sont gardées depuis une heure !

JÉROME

Morny ?

LE PRINCE

A l'Intérieur.

JÉROME

La Police ?

LE PRINCE

Maupas !

JÉROME

La guerre ?

LE PRINCE

Saint-Arnaud...

JÉROME

Et toi ?

LE PRINCE

Moi ?

JÉROME

Tu sortiras demain ?..

LE PRINCE

Oui

JÉROME

A cheval ?

LE PRINCE

Oui...

JÉROME

Tu vas te faire tuer...

LE PRINCE

Je ne crois pas !...

MARIETTE

Oh !...

LE PRINCE

Non, non, vraiment, je ne crois pas !... Vous le verrez d'ailleurs, puisque vous serez près de moi...

JÉROME

Près de toi ?...

LE PRINCE

Oui, oui... tout près... à deux mètres de moi.

JÉROME

Ah ! Non...

LE PRINCE

Si... je le veux !

JÉROME

Tu le veux ?... Déjà !!!

LE PRINCE

Oui !

JÉROME

J'ai perdu l'habitude de recevoir des ordres...

LE PRINCE

Hélas ! Je dois prendre l'habitude d'en donner...

JÉROME

Tu ne Lui ressembles pas, tu sais !

LE PRINCE

Pas encore !

JÉROME

D'abord, pourquoi t'es-tu permis de faire une chose pareille sans me consulter ?...

LE PRINCE

Parce que vous m'auriez déconseillé de la faire !

JÉROME

Et tu étais décidé à ne suivre ton idée.

LE PRINCE

Ce n'est pas une idée !... Je suis l'instrument d'une volonté supérieure à laquelle j'obéis !

JÉROME

Tu le penses ?

LE PRINCE

Mais oui !

(Jérôme se penche vers Mariette. Il lui demande, d'une façon inintelligible pour le public, ce qu'elle en pense... elle fait un geste vague... et tous deux regardent le Prince dont le regard éteint leur semble inquiétant...)

JÉROME

Mais cependant tu as réfléchi ?...

(Le Prince fait signe que non.)

Tu ne réfléchis jamais ?

(Le Prince fait signe que la chose est rare, en tous cas.)

Et cependant, cette fois, tu es sûr de réussir ?

(Le Prince fait signe que oui.)

Pourquoi ? Tu estimes que tu as pris toutes tes précautions ?

(Le Prince fait signe que oui.)

Et le peuple ?

LE PRINCE

Le peuple se trouvera devant un fait accompli. Et puis d'abord le peuple aime le changement... ensuite, puisque je fais arrêter les ministres, il sera bien obligé de supposer qu'ils étaient coupables... c'est une des suppositions les plus faciles à faire !... On est toujours enclin à suspecter l'honnêteté de ceux que l'on

a choisis soi-même... et enfin, il ne faut pas oublier que le peuple de France aime la Monarchie avec tout ce qu'elle comporte de luxe et de grandeur...

JÉROME

Mais qui est-ce qui t'a mis de telles idées en tête !... Tu as complètement perdu la raison... tu te ferais rire au nez par un enfant de dix ans !... Mademoiselle, voulez-vous me dire franchement...

LE PRINCE

Mon Oncle, il m'est impossible de tolérer davantage votre façon de me parler. Je vous ai tenu volontairement à l'écart du projet qui se réalise en ce moment ; mais j'ai néanmoins décidé que vous seriez à la tête de l'État-Major qui m'accompagnera demain !... Votre présence auprès de moi est nécessaire, et dites-vous bien que dans le cas où vous jugeriez préférable de vous abstenir, je me verrai dans l'obligation de vous traiter en ennemi...

(Jérôme se lève et, après avoir salué Mariette, il se dirige vers la porte avec une certaine noblesse, mais au moment de sortir, il prend une décision violente, et soudain il se retourne vers le Prince.)

JÉROME

Eh ! Bien, soit, tu me feras arrêter demain si tu en as le pouvoir mais du moins tu m'auras fait arrêter pour quelque chose... et je ne partirai pas d'ici sans t'avoir dit exactement ce que je pense de toi ! Tu n'es qu'un idiot et je partage l'opinion de Monsieur Thiers qui dit que tu es une tête de bois !... Et, tiens, tu vas savoir dans quelles circonstances je l'ai su, et du même coup tu vas savoir ce que j'ai fait pour toi !... *Quand tu étais candidat à la Présidence, Fould, ton ministre, est venu me trouver rue d'Alger où je demeurais, et m'a prié de me mettre sur les rangs pour la Présidence, au nom de MM. Thiers, Molé, Duvergier de Hauranne, Berryer et Bugeaud. Il m'a dit que jamais tu n'aurais le Constitutionnel ; que tu étais pour Molé, un idiot, et, pour Thiers, une tête de bois ; que, seul, je pouvais tout rallier et réussir contre Cavaignac. J'ai refusé. J'ai dit que toi, tu étais la jeunesse et l'avenir, que tu avais vingt-cinq ans devant toi et que j'en avais huit à dix à peine, que j'étais un invalide et qu'on me laissât tranquille ! Voilà ce que ces gens-là faisaient, et voilà ce que j'ai fait... et tu oublies cela ! Eh ! Bien, je répète comme Molé que tu es un idiot, et comme Thiers, que tu es une tête de bois !...* [1]

D'abord, l'Empire m'appartient !... Ah ! Tu parles de me traiter en ennemi... j'accepte !... Mon frère a

(1) Tout ce passage, imprimé en italique est de Victor Hugo. Il se trouve dans « *Choses Vues* », au chapitre intitulé « *Tâtonnements* ».

S. G.

failli me faire crever de colère et de honte... et j'ai tout supporté de lui... mais de toi, sache-le, je ne supporterai rien !... Et quant à m'associer à la mascarade de demain n'y compte pas !... Tu entends ce que je te dis... n'y compte pas !... Ta froideur ne m'impressionne pas moi, tu sais !!! La violence de l'Empereur me faisait hausser les épaules sitôt qu'il avait le dos tourné. alors, ta froideur, tu comprends je m'en moque !... Qu'est-ce qu'il signifie, ton calme, actuellement ? Rien !... Tu n'as pas la prétention de me faire croire que tu es calme ? Pourquoi joues-tu cette comédie ? Est-ce pour elle ou pour moi ?... Je te jure qu'en te regardant, il m'est impossible de supposer que réellement tu vas faire demain ce que tu viens de me dire... Voyons, voyons, dans le fond de toi-même... tu dois bien penser qu'une chose semblable ne peut se réaliser efficacement qu'à condition que tous les plus petits détails aient été règlés de la façon la plus précise !... Que tu aies la confiance de ceux qui t'entourent. je l'admets... tu vois, je l'admets... oui, je veux bien admettre que ton impassibilité soit une espèce de garantie de réussite... tu vois jusqu'où je vais... mais faut-il encore qu'une aventure pareille se joue avec toutes ses chances pour elle ! Faut-il encore que nos rôles à nous soient parfaitement définis !... Que je sois à cheval demain près de toi... bon... là, c'est entendu... mais tout le reste, il faut que nous nous en occupions. Tu ne peux pas tout faire toi-même... Eh ! Bien, il faut que tu emploies chacun selon ses aptitudes. Pour ma part, je vois bien des choses à faire du côté brillant... luxe... fêtes... réceptions... et ce que tu disais tout-à-l'heure est très juste... le peuple français aime çà, il aime beaucoup çà ! Mais, pour l'instant, veux-tu me permettre de te donner un conseil ?... Tu devrais rentrer et essayer de dormir pendant deux ou trois heures... c'est ce qu'il faisait toujours, Lui, tu sais... il s'arrangeait toujours de façon à dormir quelques heures la veille d'un grand jour. Tu ne veux pas essayer ?

(Le Prince fait signe que si.)

Merci !... Tu ne m'en veux pas d'avoir eu tout-à-l'heure ce petit mouvement ?

(Le Prince fait signe que non.)

Merci. Adieu, Mademoiselle... et veuillez agréer, de nouveau, mes excuses et mes hommages !... Charmante

(Il la salue et s'efface devant le Prince.)

LE PRINCE

Passez

JÉROME

Mais je...

LE PRINCE

Passez... Je vous rejoins

JÉROME

Bien Majesté...

LE PRINCE

Hum

JÉROME

Ah... certain !

(Le Roi Jérôme sort.)

LE PRINCE

Adieu... Ne m'oublie pas trop vite

MARIETTE

Je ne suis pas de celles qui oublient... et dussé-je vivre cent ans ma mémoire fidèle gardera le souvenir des minutes passées dans vos bras... et quant à l'heure que je viens de vivre elle est gravée en moi d'une façon ineffaçable.

LE PRINCE

Et si nous partions tous les deux... pour toujours... loin, très loin...

MARIETTE

Vous ne le pensez pas...

LE PRINCE

Du plus profond de moi...

MARIETTE

Eh ! Bien... n'êtes-vous pas votre maître ?

LE PRINCE

Hélas... Adieu... je n'ai plus de pouvoir que sur les autres !... Adieu... Chante-moi " Les Souvenirs du Peuple "... afin que le son de ta voix m'accompagne longtemps...

MARIETTE

(Chantant.)

On parlera de sa Gloire
Sous le chaume bien longtemps,
L'humble toit dans cinquante ans
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille,
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'Il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère,
Parlez-nous de Lui, Grand'mère,
Parlez-nous de Lui...

(Tandis qu'elle chante, le Prince s'éloigne... et,

LE RIDEAU TOMBE.

DEUXIÈME ACTE

Mariette est seule en scène au lever du rideau. Elle est, à cette époque, âgée de 89 ans. Elle parcourt un livre d'images. Un instant plus tard, on frappe à la porte du fond qui s'ouvre sur le jardin. L'acte se passe au printemps.

MARIETTE

Entrez !

(Paraît l'interviewer. Il referme la porte et marchant vers Mariette, il la salue.)

L'INTERVIEWER

Madame, excusez-moi d'entrer chez vous sans me faire annoncer. Je suis collaborateur au " Figaro " et nous avons appris indirectement une nouvelle qui peut intéresser nos lecteurs. On nous a dit que l'Empereur Napoléon III avait passé dans cette maison la nuit du Coup d'État. Pouvez-vous me dire, Madame, si la chose est exacte ?

MARIETTE

Elle est exacte.

L'INTERVIEWER

Ah !... Et la maison n'a subi aucune transformation ?

MARIETTE

Aucune.

L'INTERVIEWER

Elle a seulement vieilli ?

MARIETTE

Même pas. Les choses anciennes ne vieillissent guère.

L'INTERVIEWER

Saviez-vous, Madame, que l'Empereur était venu rejoindre ici une jeune personne dont il était épris ?

MARIETTE

Oui.

L'INTERVIEWER

Et savez-vous, Madame, ce qu'est devenue cette personne ?

MARIETTE

Elle est devenue vieille.

L'INTERVIEWER

Elle est vivante ?

MARIETTE

Mais oui.

L'INTERVIEWER

L'avez-vous connue ?

MARIETTE

Mais oui, très bien : c'est moi !

L'INTERVIEWER

Vous-même ?

MARIETTE

Mais oui.

L'INTERVIEWER

Quelle aubaine pour mon journal ! Voulez - vous me permettre de m'asseoir et de vous questionner, Madame ?

MARIETTE

Mais oui, Monsieur.

L'INTERVIEWER

Voilà que, tout-à-coup, je me sens très ému, Madame, en pensant que je vais avoir l'indiscrétion de re[illegible]r tant de souvenirs lointains et si précieux pour vous . . . mais peut-être conviendrez-vous . . .

MARIETTE

Je conviens volontiers qu'ils ne m'appartiennent plus... et que ma petite histoire devait fatalement, un jour, devenir de l'Histoire... je m'incline !... Puisez, Monsieur, puisez dans ma mémoire fidèle . . . Je vais docilement répondre à toutes vos questions.

L'INTERVIEWER

Vers quelle heure est-il arrivé chez vous ?

MARIETTE

L'Empereur est arrivé vers minuit . . . il était en Général d'artillerie . . . et il portait le grand Cordon de la Légion d'Honneur. Il était venu à cheval . . . et son escorte l'attendait dans le parc . . .

L'INTERVIEWER

Le parc ?

MARIETTE

Oui, le petit jardin qui est là, c'était le parc . . . Il venait me faire ses adieux. Toute sa domesticité l'accompagnait . . . car il avait tenu à apporter avec lui le dernier souper que nous devions prendre ensemble...

L'INTERVIEWER

Ah ! Et vous souvenez-vous, Madame, de la composition de ce souper ? . . .

MARIETTE

Oh ! Oui . . . Il y avait du caviar de Russie . . . de petites truites dans de la gelée de vin de Bourgogne . . . des ortolans farcis . . . et des gâteaux de crème blanche

L'INTERVIEWER

Quelle admirable mémoire vous avez, Madame

MARIETTE

Croyez - vous que l'on puisse oublier de telles choses. Songez que depuis tant et tant d'années je n'ai cessé de me les raconter à moi-même...

L'INTERVIEWER

Parfois le temps peut modifier certains détails . . .

MARIETTE

Le temps n'a pas tous les pouvoirs . . .

L'INTERVIEWER

Êtes-vous restée seule avec lui jusqu'à son départ ?

MARIETTE

Non... Un grand personnage est venu le rejoindre...

L'INTERVIEWER

Le Duc de Morny, sans doute

MARIETTE

Non, c'était un roi...

L'INTERVIEWER

Un roi ?... Le Roi des Belges ?

MARIETTE

Non... C'était un Roi allemand.

L'INTERVIEWER

Allemand !

MARIETTE

Oui... C'était le Roi de Saxe

L'INTERVIEWER

Oh ! Que c'est curieux... Mais pourquoi venait-il rejoindre chez vous l'Empereur ?

MARIETTE

Parce qu'il était inquiet...

L'INTERVIEWER

Au sujet des difficultés que l'Allemagne pouvait créer..

MARIETTE

Probablement.

L'INTERVIEWER

Ceci est extrêmement intéressant au point de vue historique, c'est capital !... Que s'est-il passé entre eux ?

MARIETTE

Ils ont eu une grande discussion, très violente... Le Roi de Wurtemberg...

L'INTERVIEWER

Vous disiez de Saxe ?

MARIETTE

Oui, oui, de Saxe... disait que les imprimeries étaient gardées

L'INTERVIEWER

Ah ! L'Allemagne trempait dans le coup d'État...

MARIETTE

Évidemment

L'INTERVIEWER

Formidable !... Et puis, Madame...

MARIETTE

C'est tout...

L'INTERVIEWER

Ils se sont mis d'accord...

MARIETTE

Oui

L'INTERVIEWER

Et le Roi de Saxe s'en est retourné. . .

MARIETTE

Oui

L'INTERVIEWER

Et l'Empereur est resté chez vous...

MARIETTE

Oui, pendant deux ou trois heures encore. .

L'INTERVIEWER

Parfait ! Puis-je sans être trop indiscret vous demander de quelle façon vous vous êtes séparés

MARIETTE

Il m'a dit : Adieu

L'INTERVIEWER

Pour toujours

MARIETTE

Pour toujours. . . et il m'a priée de lui chanter une chanson de Béranger qu'il aimait

L'INTERVIEWER

Ah. .. Et vous souvenez-vous de la chanson. . .

MARIETTE

Oh ! oui. . .

L'INTERVIEWER

Ne voudriez-vous pas ?. . .

MARIETTE

Si. . .

Il est un petit homme
Tout habillé de gris,
Dans Paris,
Joufflu comme une pomme...

L'INTERVIEWER

Oui, oui, parfaitement ! Et l'avez-vous revu ?

MARIETTE

L'Empereur ?. . . Jamais

L'INTERVIEWER

Et jamais vous n'avez eu de nouvelles de lui ?

MARIETTE

Non, mais à chaque saison nouvelle, son vieux maître d'hôtel m'apportait des fruits et des fleurs. . .

L'INTERVIEWER

Vous souvenez-vous du nom de ce maître d'hôtel ?

MARIETTE

Oui, il s'appelait Durand. . .

L'INTERVIEWER

Durand ? Merci. Et vous ne voyez pas autre chose à me dire ?

MARIETTE

Si. . . je voudrais vous demander votre nom, Monsieur. . . parce que votre visage ne m'est pas inconnu

L'INTERVIEWER

Voici mon nom, Madame.

(Il lui passe sa carte de visite.)

MARIETTE

Ah ! C'est ça ... je me disais aussi... Et alors, vous êtes également journaliste ?

L'INTERVIEWER

Non, Madame... je suis journaliste à présent... car j'ai quitté le théâtre...

MARIETTE

Vous n'êtes plus comédien ?

L'INTERVIEWER

Non...

MARIETTE

Pourquoi ?

L'INTERVIEWER

Mon âge

MARIETTE

Votre âge... Vous n'avez pourtant pas l'air bien vieux, vous savez...

L'INTERVIEWER

Merci, Madame, mais cependant, je crois qu'un peu de repos sera bienfaisant pour moi

MARIETTE

Tiens, c'est curieux... je ne vous comprends pas... et je me demande comment on peut quitter le théâtre !... Moi, je n'ai jamais été qu'une toute petite chanteuse... mais il me semble que si j'avais été artiste et que si j'avais réussi... je n'aurais jamais abandonné la scène !... Cela doit être si beau, le théâtre

L'INTERVIEWER

Vous n'avez jamais essayé de

MARIETTE

Oh ! Non... je n'aurais pas osé... et rien que d'y penser, cela me bouleverse... mais je vous avoue que c'était mon rêve !... Paraître en public... émouvoir, amuser... oui, j'aurais adoré cela... mais, encore une fois, il me semble que je n'aurais jamais osé... et que ma voix se serait étranglée dans ma gorge. Et j'ai toujours pensé qu'il y avait deux métiers qu'il était impossible d'abandonner... le métier de matelot et le métier de comédien. Je suis sûre qu'on ne peut pas renoncer à la mer et qu'on ne peut pas renoncer au théâtre. Et, comme les matelots, vous devez avoir la nostalgie du public, de ce flot humain, de cette vague qui revient chaque jour, qui n'est jamais la même et qui a la même forme pourtant. Et le rire qui grandit et s'éteint quand il monte vers vous ne fait-il pas le bruit énorme et si joli que font les vagues sur la grève.

D'ailleurs, on dit d'une salle qu'elle est houleuse, on dit aussi qu'elle est froide, on dit qu'elle est pleine... et d'une pièce qui n'a pas réussi, on dit qu'elle a sombré... On conseille à un jeune comédien de se jeter à l'eau... et chaque soir avant de commencer, avant de vous embarquer... vous venez regarder par le trou du rideau, comme par un hublot... et vous êtes radieux quand la salle est bien pleine... Dame, c'est si beau une salle remplie jusqu'aux bords... qui se passionne et qui s'amuse... Nous ne pouvons certainement pas nous en rendre compte de la salle aussi bien que vous pouvez vous en rendre compte, vous, de la scène. Mais je suis certaine que si le public pouvait voir ce que vous voyez, il comprendrait pourquoi la plupart des vieux comédiens ne peuvent pas se résigner à prendre leur retraite. Je suis certaine que ce n'est pas pour se montrer qu'ils s'obstinent à paraître en scène et qu'ils prolongent leur carrière audelà de leur mémoire... Non, ce n'est pas pour se montrer... c'est pour voir le public le plus longtemps possible. C'est si triste d'être un soir obligé de se dire : « Je joue pour la dernière fois ! » D'ailleurs le public le sait si bien que pour vous son indulgence est infinie... et chaque fois que l'un des vôtres est dans le besoin, il sait qu'il peut compter sur lui... Vous savez que ce serait presque de l'ingratitude de vous en aller... et je ne sais pas si, honnêtement, vous avez le droit de le faire... un comédien doit exercer son métier jusqu'à la dernière limite de ses forces, jusqu'à la dernière minute de sa vie... Et si j'avais été comédienne, je suis sûre que j'aurais donné l'exemple d'une volonté que rien n'aurait pu vaincre...

L'INTERVIEWER

Madame, ce que vous venez de me dire me bouleverse étrangement... et ma foi, je croyais ma décision plus ferme... je me sens retourné... vous m'avez presque convaincu... et l'idée de rejouer encore me trouble délicieusement...

JEANNE GRANIER
(De la salle.)

Mais voyons, Noblet, Madame Sarah a raison, on n'a pas le droit d'abandonner ce métier-là quand on n'a eu que des succès.

L'INTERVIEWER - NOBLET

Merci, chère et admirable Granier.

TARRIDE
(De la salle.)

Noblet, la pensée de ne plus vous voir nous est intolérable.

L'INTERVIEWER - NOBLET

Merci, Tarride.

SIMONE

(De la salle.)

Il ne faut pas penser uniquement à vous, Noblet, il faut penser au public.

L'INTERVIEWER - NOBLET

Ma chère Simone, vous avez autant de gentillesse que de talent.

HUGUENET

(De la salle.)

Je me demande ce qui pourrait t'empêcher de continuer à jouer les Noblet.

L'INTERVIEWER - NOBLET

Merci, cher Huguenet.

GALIPAUX

(De la salle.)

Nous avons joué ensemble pendant vingt ans, et je te refuse mon autorisation de t'en aller.

NOBLET

Merci, cher Galipaux.

VICTOR BOUCHER

(De la salle.)

Noblet, montrez encore aux jeunes qu'on peut toujours être drôle sans être jamais vulgaire.

NOBLET

Merci, Victor Boucher.

LOUIS MAUREL

(De la salle.)

Nous estimons que tu donnes ta première représentation d'adieu.

NOBLET

Merci, cher Maurel.

RAIMU

(De la salle.)

Et, avec ce programme-là, vous pourrez la redonner tous les ans.

NOBLET

Merci, Raimu.

NUMÈS

(De la salle.)

Tiens, Nono, écoute ça... Bravo Noblet !

TOUTE LA SALLE

Bravo Noblet !

NOBLET

Ma foi, cela, ça me décide.

(Sacha Guitry entre en scène, et il remet à Noblet une feuille de papier que Noblet signe immédiatement.)

SACHA GUITRY

(Au public.)

Je viens de lui faire signer un engagement de trois ans.

RIDEAU.



Collection de [illegible]

PORTRAIT DE Mlle L. V.

par FORAIN

LE SPIRITISME

(LE POUR ET LE CONTRE)

Pic à Valabrègue

Comment, Valabrègue, vous êtes spirite ? Trouvez, ici, onze points d'interrogation et soixante points d'exclamation !...

Valabrègue à Pic

Oui, je suis spirite. Pourquoi ? Parce que le spiritisme est, pour moi, l'évidence. Je vous accorde, je vous concède que si je n'avais que mon propre témoignage pour étayer ma conviction, je n'aurais aucune confiance en moi-même. « Tu as vu, me dirais-je, non, tu crois avoir vu. Tu as entendu ? Non, tu crois avoir entendu. Qu'est-ce que le témoignage d'un seul et surtout d'un seul qui est toi ? Rien. Cela s'est même dit en latin : *Testis unus, testis nullus.* » Tel serait le langage sévère que je tiendrais au Valabrègue que je suis, si j'étais le seul témoin du spiritisme et j'irais immédiatement demander des soins spéciaux à un médecin qui pratique la psychothérapie, ou l'art de chasser de l'âme les convictions imbéciles. Voilà, ô Pic, comment je me conduirais envers moi-même, si je croyais à un spiritisme qui me serait personnel. Mais, que voulez-vous, il m'est impossible d'admettre que des millions d'hommes ont vécu, ou vivent, dans l'illusion que ce qu'ils voient ils ne le voient pas, que ce qu'ils entendent, ils ne l'entendent pas, que les appareils de contrôle

ne contrôlent pas, que les clichés photographiques mentent, que cinq savants, qui entourent un médium et lui tiennent bras et jambes, sont victimes, quand même, de l'astuce, de la rouerie, de la puissance de suggestion de ce médium !

Voici des morts : ils parlent, avec une voix identique à celle que nous leur avons connue ; ils écrivent, et c'est leur écriture ; ils signent, et c'est leur signature. Ils apparaissent en chair et en os ; on les reconnaît, on les embrasse ; leur présence vous enivre d'une joie sans égale. Parfois, les objets se déplacent sans contact et les instruments de musique jouent, sans que les exécutants se montrent. Des centaines et des centaines de maisons hantées déconcertent des centaines et des centaines de commissaires de police qui ne peuvent pas découvrir des causes naturelles à ces phénomènes surnaturels.

William Crookes, Frédéric Myers, R. Wallace, Olivier Lodge, etc., etc., en Angleterre, Hodgson, Hyslop, William James, etc., etc., en Amérique et cent autres sont arrivés à la certitude de la survie, à la suite d'expériences où la méthode la plus rigoureuse et le contrôle expérimental le plus minutieux, ont été pratiqués par ces hommes qui, venus au spiritisme, avec des préventions bien légitimes, se sont déclarés vaincus par les faits constatés, vaincus par l'évidence, vaincus par la répétition des faits, et vaincus par les répétitions accumulées de l'évidence ! Et tout cela serait mirage, chimère, illusion, fraude et folie ? Allons donc !

Les hommes célèbres dont je parle étaient, avant de commencer, exactement dans la situation actuelle de M. Pic. C'étaient des négateurs, des négateurs farouches et obstinés et ils abordaient l'observation des soi-disant phénomènes pour en démontrer la pauvreté, la puérilité, l'absurdité et guérir les gens crédules, plus nombreux tous les jours, de cette superstition inconcevable ! Ils sont devenus spirites, Monsieur Pic, ils sont devenus spirites. La négation farouche s'est transformée en affirmation formelle et leurs œuvres sont à la disposition du public. Courez chez votre libraire.

Pic à Valabrègue

Vous avez entendu parler de l'hypnotisme ? Qu'est-ce que c'est ? C'est l'art de montrer ce qui n'est pas, de suggérer qu'on voit ce qui n'existe pas et qu'on ne voit pas ce qui existe. Les fakirs, vous le savez, exercent un pouvoir étrange de suggestion, non pas seulement sur une personne, mais sur tout un groupe ; enfin, l'histoire a enregistré des faits très nombreux d'hallucination collective. Tout le spiritisme est là. L'hypnotisme, le fakirisme, l'hallucination collective, le subconscient, le coulent et l'expliquent. Ajoutez quatre-vingts pour cent de fraudes et concluez.

Valabrègue à Pic

Vous oubliez de dire (nos contradicteurs oublient toujours quelque chose) que l'appareil photographique, projeté sur les visions du fakirisme ou de l'hypnotisme ne reproduit pas les choses vues. Première dissemblance. Vous oubliez encore (Ah ! faites un nœud à votre mouchoir, je vous en prie) que des empreintes ont été obtenues dans la paraffine et que ces empreintes étaient celles de visages, de mains, de pieds qui n'étaient pas ceux des assistants. Suggestion, auto-suggestion, télépathie, tout cela a été connu et prévu par les savants devenus spirites. Tout cela a été mis en avant, d'abord, et en arrière, ensuite. Le fait spirite s'est toujours dégagé, vainqueur et puissant, d'expériences nombreuses que ni l'animisme, ni le magnétisme, ni l'hypnotisme, ni la fraude, ne pouvaient expliquer. Et maintenant, je donne la parole aux grands témoins du spiritisme. Huissier, faites avancer le premier témoin.

ARAGO

« La négation n'empêche pas ce qui est d'être. Il n'y a pas d'effet sans cause : toutes les religions affirment la survivance de l'âme. Le spiritisme, seul, en donne la preuve certaine, positive, irréfutable. »

CAMILLE FLAMMARION

« Je n'hésite pas à dire que celui qui déclare les phénomènes spirites contraires à la science ne sait pas de quoi il parle. En effet, dans la nature, il n'y a rien d'occulte, de surnaturel ; il y a de l'inconnu ; mais l'inconnu d'hier devient la vérité de demain. »

VICTOR HUGO

« Eviter le phénomène spirite, lui faire banqueroute de l'attention à laquelle il a droit, c'est faire banqueroute à la vérité. »

RUSSEL WALLACE

« J'étais un matérialiste si complet et si convaincu qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence spirituelle. Les faits cependant sont opiniâtres : les faits me convainquirent et j'ai acquis la preuve de la réalité des phénomènes spirites. »

ZOLLNER

« J'ai acquis la preuve d'un monde transcendant et invisible qui peut entrer en relations avec l'humanité. »

FRÉDÉRIC MYERS

l'auteur du magnifique ouvrage : « *La personnalité humaine, sa survivance.* »

« Grâce à nos travaux, avant cinquante ans, nul ne doutera de la résurrection du Christ, tandis que, sans nos travaux, avant cinquante ans, il n'y aurait pas un homme pour y croire ! »

Professeur HYSLOP

« A en juger d'après ce que j'ai vu moi-même, je ne sais comment je pourrais me dérober à la conclusion que l'existence d'une *vie future* est absolument démontrée. »

RICHARD HODGSON

Président de la *Société américaine des recherches psychiques.*

« Je crois, sans avoir le moindre doute, que les communicants spirites, sont bien les personnalités qu'ils disent être ; qu'ils ont survécu au changement que nous appelons la mort et qu'ils ont communiqué directement avec nous, les soi-disant vivants, par l'intermédiaire de l'organisme de Mme Piper endormie. »

Sir OLIVIER LODGE

Recteur de l'Université de Birmingham et membre de l'Académie royale.

« Parlant pour mon compte et avec tout le sentiment de ma responsabilité, j'ai à constater que, comme résultat de mon investigation dans le psychisme, j'ai à la longue et tout à fait graduellement acquis la conviction, et suis maintenant convaincu, après plus de vingt ans d'études, non seulement que la persistance de l'existence personnelle est un fait, mais qu'une communication peut occasionnellement, mais avec difficulté et dans des conditions spéciales, nous parvenir à travers l'espace.

« Ce sujet n'est pas un de ceux qui permettent une conclusion facile ; les preuves ne peuvent être acquises que par ceux qui y consacrent du temps et une sérieuse étude. »

Professeur W. BARRETT

de l'Université de Dublin.

« Sans doute, pour notre part, nous croyons qu'il y a quelque intelligence active à l'œuvre derrière l'automatisme (écriture mécanique, transes et incorporations) et en dehors de celui-ci, une intelligence qui est plus probablement la personne décédée qu'elle affirme être que toute autre chose que nous pouvons imaginer. Il est malaisé de trouver une autre solution au problème de ces messages et de ces « correspondances-croisées » sans imaginer une tentative de coopération intelligente entre certains esprits désincarnés et les nôtres. »

LOMBROSO

Professeur à l'Université de Turin.

« Je suis forcé de formuler ma conviction que les phénomènes spirites sont d'une importance énorme et qu'il est du devoir de la science de diriger son attention, sans délai, sur ces manifestations. »

Docteur GUSTAVE GELEY

Directeur de l'Institut Métapsychique, Paris.

« Parmi tous ces faits, ceux de mouvements sans contact et ceux de matérialisation se prêtent surtout bien aux recherches de laboratoire. On se rappelle les belles et concluantes expériences, faites en 1905-1906-1907 par un comité de savants composé de MM. d'Arsonval, Gilbert Ballet, Mme et M. Curie, MM Bergson, Ch. Richet, de Gramont, Jules Courtier. Ces travaux serviront de point de départ aux nouvelles recherches de l'institut métapsychique. Une particulière attention sera donnée surtout aux phénomènes de matérialisation dont *l'importance dépasse celle de tous les autres.*

« On sait déjà en quoi consiste le phénomène dit de *dédoublement de la personnalité psychique.* Or, dans les matérialisations, on assiste à un véritable *dédoublement, non seulement de la personnalité psychique, mais aussi de la personnalité physique* du corps même du sujet. De l'organisme de certains médiums s'extériorise, soit sous forme de masse protoplasmique solide, une substance d'abord amorphe ; puis, rapidement, cette substance s'organise, forme des représentations biologiques : celle d'un doigt, d'une main, d'un visage, parfois d'un organisme complet. »

Fous, ces hommes ! Hallucinés ? Trompés par la fraude, victimes des surprises du subconscient ? Vous avez la parole.

Pic à Valabrègue

J'ai lu, je ne suis ni vaincu, ni convaincu. Je marche avec Gustave Le Bon qui a écrit, dans sa préface au livre de Lombroso sur le spiritisme qu'un savant qui se dit spirite atteste, par là, qu'il a une fêlure. A vous la pose.

Valabrègue à Pic

Voici l'opinion de deux français célèbres, qui ne sont pas fous, puisqu'ils ne sont pas spirites :

M. BOUTROUX

« Une étude large, complète du *psychisme* n'offre pas seulement un intérêt de curiosité, même scientifique, mais intéresse encore très directement la vie et la destinée des individus et de l'humanité. »

M. DUCLAUX

Directeur de l'Institut Pasteur, dans une conférence faite à l'Institut général psychologique, disait :

« Je ne sais si vous êtes comme moi, mais ce monde peuplé d'influences que nous subissons sans les connaître, pénétré de ce *quid divinum* que nous devinons sans en avoir le détail, eh bien, ce monde du psychisme, est un monde plus intéressant que celui dans lequel s'est jusqu'ici confinée notre pensée. Tâchons de l'ouvrir à nos recherches : il y a là d'immenses découvertes à faire dont profitera l'humanité. »

Pic à Valabrègue

Je constate que le nommé Pic demeure immuable et violemment antispirite. Je pense, avec Richet, dont vous parlez, que le matérialisme étant la vérité démontrée, tous ces faits inconcevables ne sauraient attester l'immortalité d'une âme... qui n'existe pas. Si tous les savants de la terre m'affirmaient que deux et deux font cinq, je ne les croirais pas.

Valabrègue à Pic

Parfait. Mais le spiritisme ne vous dit pas que deux et deux font cinq, ni même quatre et demi. Il vous dit que rien ne meurt, ce qui est l'évidence même. Vous croyez à la dissociation de notre être, et à la dispersion de nos cellules, donc, à l'anéantissement de la personnalité. Votre hypothèse ne tient pas debout. Si la moindre parcelle de l'être est immortelle, nous avons le droit de supposer qu'aux lois de l'agrégat terrestre succèdent d'autres lois d'agrégat fluidique, après la mort. Veuillez observer que le matérialisme n'est pas autre chose qu'une métaphysique à rebours. Je refuse de croire que des atomes, réunis en syndicat, sous la présidence du Hasard ont créé le monde! Telle est l'affirmation maté-

rialiste, relativement aux causes premières. Je la trouve burlesque. J'aimerais mieux, de beaucoup, être fétichiste que de me contenter de cette explication !... Permettez-moi une comparaison : vous n'ignorez pas, mon Pic, que vous êtes né de la rencontre d'un infiniment petit et d'un œuf minuscule dans la délicieuse obscurité d'une femme. S'il a suffi, pour créer Pic, de ces deux microbes invisibles, accordez-moi qu'il n'est pas absurde de penser qu'après la vie, il reste, au moins, de Pic, un microbe équivalent pour prolonger, dans l'au-delà, sa sympathique individualité. Rien ne meurt, tout se transforme, tout continue. Le Pic actuel n'est que le commencement d'un Pic à venir merveilleux et lumineux.

Pic à Valabrègue

Mon microbe d'origine a donné un être visible, palpable, indéniable; mais mon microbe hypothétique *de sortie* aboutit, suivant vous, à un être invisible, impalpable dont je refuse énergiquement d'admettre la possibilité!

Valabrègue à Pic

Vous serez, alors, un spirite posthume. Lisez *la Mort*, de Maeterlinck. Cet écrivain admirable est dans l'antichambre du spiritisme. Lisez *la Nouvelle Révélation* de Conan Doyle. Celui-là est un spirite intégral, comme votre serviteur. Le grand Balzac a été le précurseur et comme le préfacier des savants contemporains du psychisme. Et voici son opinion :

« La philosophie des écrivains du XVIII[e] siècle, basée sur le sensualisme, n'est pas allée plus loin que l'épiderme humain. Ils n'ont considéré que l'univers extérieur, et, sous ce rapport seulement, ils ont retardé, pour quelque temps, le développement moral de l'homme et les progrès *d'une science qui tirera toujours ses premiers éléments de l'Evangile, mieux compris désormais par les fervents disciples du Fils de l'Homme.*

« L'étude des mystères de la pensée, la découverte des organes de l'âme humaine, la géométrie de ses forces, les phénomènes de sa puissance, l'appréciation de la faculté qu'elle nous semble posséder de se mouvoir indépendamment du corps, de se transporter où elle veut et de voir sans le secours des organes corporels, enfin, les lois de sa dynamique et celles de son influence physique constitueront la glorieuse part du siècle suivant dans le trésor des sciences humaines. Et nous ne sommes occupés peut-être, en ce moment, qu'à extraire les blocs énormes qui serviront plus tard à quelque puissant génie pour bâtir quelque glorieux édifice. »

(*Physiologie du mariage*, Chap. III, méditation XXVI).

Voilà qui n'a pas le moindre rapport avec la thèse matérialiste de la pensée secrétée par le cerveau.

Balzac a devancé la science. Ce que le splendide romancier a affirmé, la méthode expérimentale le démontre aujourd'hui.

Pic à Valabregue

Je suis positiviste et matérialiste,
L'homme est un animal qui n'est pas immortel.

Valabregue à Pic

Je suis positiviste et spiritualiste,
Le corps est pour la terre et l'âme pour le ciel.

(Seulement, la prochaine fois, vous aurez la complaisance de trouver vos rimes vous-même).

Pic à Valabrègue

Vous ne pouvez nier que votre spiritisme, qui se sert par petites tables, ne soit puéril, niais, ridicule, avec ses communications bêtes et ses adeptes, trop confiants, qui croient converser avec Annibal ou saint Vincent de Paul !

Valabrègue à Pic

Vous prenez un chemin de traverse ! Nous ne parlons pas des concierges, nous parlons des savants !

Pic à Valabrègue

Je reviens sur la grande route. La matérialisation, qui vous paraît être la grande preuve spirite, me semble, à moi, tellement inconcevable, tellement inadmissible, qu'elle suffirait, à elle seule, pour m'éloigner de l'examen sérieux de la question. Vous ne ferez pas de moi un spirite.

Valabregue à Pic

Mais il n'est pas question de cela ! Il ne s'agit pas de faire de vous un spirite ; il s'agit de me disculper de l'être ! Je sais, par expérience,

qu'on ne transforme pas un citoyen français en spirite par le seul raisonnement. Une table qui tremble, le trouble et l'émeut beaucoup plus que trente volumes sur la question! Vous m'avez adressé des points d'exclamation et des points d'interrogation, de quoi remplir une corbeille; alors, j'ai pris la plume pour me défendre du reproche de crédulité excessive, de débilité intellectuelle, de je ne sais quelle déchéance du sens commun ou du sens critique. Maintenant, il faut conclure.

Le spiritisme apportera une telle révolution, de tels changements dans la science, dans la philosophie, dans les mœurs, dans l'éducation, dans les croyances, que de lentes préparations étaient nécessaires avant son épanouissement. Il fallait mettre l'humanité en garde contre les fraudes, qui sont innombrables, contre les illusions et contre tous les phénomènes, qu'Aksakof dans son gros volume, a rangés sous la rubrique de l'*animisme* et que Boirac, qui fut recteur de l'Académie de Dijon, a appelés : phénomènes *spiritoïdes*. La période préparatoire touche à sa fin. Le spiritisme ne va pas tarder à triompher. Il va jeter un manteau de pourpre d'or sur nos misères et sur notre désespérance. Le matérialisme a fait une besogne tragique; il a été le fossoyeur de la Foi et de l'Espérance, le créateur du pessimisme contemporain. Grâce au spiritisme, la Foi — cette chambre haute de l'âme — va être éclairée de toutes les lumières de la certitude et de l'évidence. Entre le matérialisme et le spiritualisme, le spiritisme est la synthèse. Le fluide est le lien entre la matière et l'Esprit. Le corps fluidique est aussi réel que le corps physique. Le dualisme en nous-même, (le bien et le mal) atteste notre double naissance avec prédominance, jusqu'à ce jour, de la naissance inférieure. La caresse de Dieu n'a pas été assez forte.

Vous niez l'âme ? Nous en avons deux. Le spiritisme aidera à détruire la mauvaise et à faire resplendir la bonne.

Il établira le pont solide (avec garde-fous) qui conduit du monde où nous sommes — et où nous sommes mal, — au monde de la délivrance totale, au séjour radieux de l'Esprit. Si votre conscience et votre raison

refusent, encore, leur adhésion à ces affirmations magnifiques ; si l'Etat-major des savants, que j'ai nommés et cités, n'entraîne pas votre conviction, reconnaissez, au moins, que la négation pure et simple ne se justifie pas et que des haussements d'épaules, accompagnés de facéties, ne sauraient infirmer le grand et beau dossier spirite.

Derrière la fraude, l'illusion, l'animisme et la télépathie, il y a le *spiritisme,* c'est-à-dire la preuve, pour nous, et bientôt pour tous, que l'âme est immortelle et qu'un avenir de lumière, de vérité, de béatitude et d'amour est certain ; que dis-je ? ce n'est qu'un minimum, car, par delà ces belles aspirations de notre âme d'aujourd'hui, se trouve un infini de possibilités insoupçonnées, une éternité d'extases croissantes. Notre âme porte, en elle, les germes de ces avenirs radieux. Ah ! que nous serons heureux, vous et moi, quand nous ferons notre entrée dans la splendeur des extases ininterrompues !...

ALBIN VALABRÈGUE.

P. S. — Les partisans et les adversaires du Spiritisme auraient un égal intérêt à réunir, à Paris, les meilleurs *médiums* du monde entier, et à organiser des expériences sensationnelles, contrôlées par des membres de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine. Si le spiritisme est encore contesté et combattu, le psychisme est de notoriété publique. Trente *médiums,* à Paris, et six commissions d'examen, permettraient de voir clair dans la question, de faire sortir le spiritisme de la pénombre. Avec cinq cent mille francs, on pourrait faire la preuve, désormais incontestée, de l'immortalité de l'âme. C'est pour rien !...

A. V.

MES MÉMOIRES

par Lucien GUITRY

(Suite)

IL était peut-être deux heures après minuit quand un matin des premiers jours de Mai, nous voguions en barque sur la Neva par un soleil déjà bien levé et qui éclairait superbement les Palais de la rive gauche et la forteresse, en face, de l'autre côté de l'eau. Il y avait bal chez le Grand Duc Wladimir, et nous pouvions voir entrer et sortir au grand jour, les invités en somptueuses toilettes et uniformes d'apparat.

J'étais avec deux amis, et nous pensions à la même promenade faite soixante ans auparavant par Joseph de Maistre et ses familiers. Les ponts étaient levés pour le passage attendu de puissants navires et l'on ne pouvait pour l'heure traverser le fleuve qu'en bateau.

Une embarcation venant du ponton de la forteresse croisa la nôtre, le passager derrière ses rameurs nous jeta un grand bonjour joyeux.

— Markof!... cria Dimitri qui l'avait reconnu, arrête-toi !

— Non, je vous verrai dans deux mois seulement... C'est l'ordre... Adieu !...

De fait, il y avait à côté de Markof un personnage qui, d'un

geste l'avait invité au silence, et comme ce personnage portait l'uniforme d'officier de police, que la barque quittait la Forteresse, et que Markof n'avait depuis deux mois donné nul signe de vie, il valait mieux rompre la conversation et attendre les éclaircissements.

▪

Deux mois avant cette rencontre, un soir comme le spectacle venait de finir au Théâtre Michel je vis arriver dans ma loge Dimitri en grande tenue d'aide de camp ; il était de service auprès de l'Empereur qui, ce soir là, était dans la salle.

— Eh bien, tu as vu le scandale.

— Non... Où ?... Quand ?...

— Tout à l'heure pendant que tu étais en scène. Markof a enfin rencontré Lapoukhine. Il s'est approché de lui, aux fauteuils, lui a touché l'épaule et lui a fait signe de le suivre. L'autre s'est levé et est parti à sa suite. L'Empereur l'a bien remarqué.

Oui, j'avais bien vu en effet un Tscherkesse en grand caftan brun s'approcher d'un officier aux Chevaliers-Gardes assis au premier rang et presque aussitôt les deux hommes s'étaient éloignés du même pas, remontant ensemble l'allée centrale des fauteuils.

Dimitri continua.

— Dans le vestibule, Markof a dit à Lapoukhine : — Je ne crois pas qu'il soit désirable de faire plus de bruit. Sommes-nous d'accord ?

— Parfaitement.

— En ce cas, voulez-vous envoyer vos témoins, tout-à-l'heure, chez Borel, où je vais souper avec deux de mes amis. Ces quatre personnes règleront les détails de la rencontre.

Puis les deux hommes s'étaient quittés après un salut et un bref claquement d'éperons.

— Viens-tu souper avec nous, tu connaîtras Markof et tu verras se manigancer l'affaire.

Dimitri m'avait mis au fait le matin même. Markof, fils de général, un des grands chefs du Caucase, était arrivé le jour même à Pétersbourg, pour y chercher Lapoukhine qui avait été leur hôte pendant quinze jours de chasse au sanglier. Lapoukhine s'était épris de Mademoiselle Markof, un mariage avait été projeté et les fiançailles déclarées. Puis le lendemain, Lapoukhine, soudainement, avait disparu sans autre explication. On fit des recherches, craignant à la fois et espérant qu'il lui fût arrivé malheur. Très vite, on sut qu'il s'était éloigné. Dans une troïka de louage, il avait gagné la ville et pris le train. Markof partit à cheval, mais ne pût rattraper le fiancé de sa sœur. Il continua néanmoins sa route et n'arriva à Pétersbourg que vingt-quatre heures après Lapoukhine. L'outrage étant avéré, toute récrimination, tout discours étaient superflus et ce rapide échange de quelques mots suffisait, entre eux. Le duel était résolu et, à deux heures du matin, fixé pour six heures plus tard à Gatchina.

Chez Borel, où nous soupions, Markof, Dimitri, moi et deux officiers encore, Markof nous apparût comme tout à fait détaché des évènements qui, nous semblait-il pourtant, devaient faire son unique préoccupation. Il semblait dépaysé et n'avoir qu'un désir : retourner là-bas et parcourir de nouveau et incessamment ses forêts, chassant le sanglier. A sa ceinture était un long poignard caucasien d'une trempe extraordinaire. Assis devant la table où on avait placé des pièces de bronze de 5 kopecks, Markof faisait faire à son poignard trois moulinets, et le tranchant s'abattait sur les pièces qu'il entamait parfois jusqu'à presque les séparer en deux. Dans la salle à côté, le duel se décidait ; j'étais du voyage. Les troïkas nous emmenèrent dans la nuit, et, vers sept heures, nous arrivions devant la maison d'Abbadzakian, officier de l'escorte Tscherkesse de l'empereur. En deux mots, on le mit au fait, et c'est dans le parc que le combat eut lieu.

Dès que le jour rendit possible la rencontre, on descendit, cherchant la place. Après l'avoir trouvée, on mesura la distance et, plaçant les

adversaires à trente pas l'un de l'autre, on leur remit des pistolets. Ils avaient la faculté de s'avancer de dix pas chacun. Au signal donné, Lapoukhine s'avança de dix pas vers Markof immobile qui le regardait fixement. Lapoukhine fit feu et l'autre ne fût pas touché.

Alors, Markof se campa de face, bien d'aplomb sur ses jambes écartées, la main gauche appuyée à la ceinture et il leva le pistolet de son bras droit tendu, il visa longuement et le chien s'abattit sur une capsule ratée. Markof, lentement, laissa retomber son bras et regarda les témoins. Ceux-ci s'interrogeaient ; il y eut une discussion. La chance avait-elle été courue ? Fallait-il, avant de recharger les armes, donner une balle à Markof ? La discussion se prolongeait, chaque argument semblait poser nouvellement la question. On discutait pendant que les adversaires, forcés de rester sur place, piétinaient pour se réchauffer. Je n'aurais voulu être ni l'un ni l'autre, (avec toutefois une légère préférence pour celui qui n'avait pas encore tiré). Enfin, on décida — après quel temps passé ! — qu'une balle serait donnée à Markof. Un pistolet chargé lui fût offert, il se remit en position et il envoya à Lapoukhine qui s'offrait au coup visé, une balle qui l'atteignit au ventre. Le coup était mortel. On emporta le blessé et, après des saluts cérémonieux, graves et sinistres, on se sépara. Ceux de Markof rentrèrent chez Abbadzakian, dans la petite maison. Pendant qu'on préparait le déjeuner, on s'en fut dormir dans des fauteuils, ou sur des canapés, aussi par terre, sur des coussins. Dans son fumoir, nous étions couchés quatre. Le déjeuner servi, on commença par les zakouskis disposés sur une longue table. Je me souviens qu'on bût dans de longs verres, de l'eau-de-vie blanche, du Votki, en quantité inappréciable. Aux environs du dixième verre, il était impossible, sinon au verseur, de les compter. Des toasts étranges furent portés pour encourager à boire. L'Empereur, la Famille Impériale, le Grand Duc Héritier (plus tard Nicolas II, qui était alors au Japon, et que le Prince de Grèce, plus tard aussi roi, Constantin, venait de sauver du poignard), avaient été

salués ; puis, individuellement, tous les membres des familles de ceux qui se trouvaient là. On finissait par porter la santé en termes inouïs et avec un accent burlesque, de : « Qui tu sais, qui je sais, que nous ne savons ni l'un ni l'autre et pourtant que nous aimons bien tous les deux » et puis, c'était trois baisers rapides près de la bouche. On s'est mis à table ; nous étions cinq et nous nous sommes arrêtés de boire du vin du Caucase à la cinquante-et-unième bouteille. Ce fut ensuite du champagne. Dans quel état, mon Dieu !

Autour de la table, par terre, assis à l'orientale, trente cosaques chantres de la compagnie de l'Empereur entonnaient des chœurs et des chansons purement adorables.

Markof, rentrant en ville, avait trouvé à son hôtel un officier de police qui l'avait emmené où?... Mystère. Pendant deux mois on l'avait tenu bouclé et, ce temps passé, l'Empereur mis au fait du duel et apprenant les motifs qui l'avaient déterminé ordonnait sa mise en liberté en même temps que son départ immédiat pour le Caucase. Il quittait la Forteresse quand nous avons croisé sa barque.

∴

Au début de son règne, Alexandre III, effrayé de l'innombrable quantité « d'aides-de-camp de l'Empereur », créés par Alexandre II et même par Nicolas, qui subsistaient à cette époque, résolut de ne plus en faire, du moins pour un temps.

Survint la prise de Ghéok-Tépé, une des dernières forteresses irréductibles du Turkestan, et le jeune officier, porteur de la nouvelle, se réclamant de l'usage qui voulait que ce titre précieux fût décerné au bon annonciateur, sollicita du nouveau Souverain, les aiguillettes d'or et sur ses épaulettes, le chiffre d'Alexandre III, surmonté de la Couronne Impériale.

Il l'obtint tout juste. Très fier de cette faveur, jusqu'alors unique, c'était un homme heureux. Il était officier d'artillerie. Jalousé infiniment, il fut l'objet d'une surveillance sévère. C'était un charmant garçon. Il était mon ami.

Pendant deux années, il n'y eut rien à reprendre en lui. Sa conduite était excellente. Il était joueur, mais parfaitement correct, et d'ailleurs gros gagnant, ce qui arrangeait les choses. Puis, la chance le quitta et il devint moins prompt à payer. Les usuriers firent des avances à l'aide-de-camp. Une nuit de poker lui fut fatale. Il avait lourdement perdu toute la soirée, lorsque, vers deux heures du matin, il revit du jeu, et même, sur un coup qui devait le refaire, il risqua sur parole tout ce qu'il pouvait espérer des emprunts du lendemain, et fit une grosse relance.

Il alla aux cartes, avec trois as et deux dames. Mais soudain, largement inspiré et voyant que le seul homme qu'il redoutait avait déclaré « servi », il cassa son full, jeta ses deux dames et, gardant ses trois as, chercha le quatrième. Il lui vint avec un roi. Il relança jusqu'à ce que l'unique joueur qui restât devant lui eût déclaré qu'il n'acceptait plus rien sur parole. Alors, il écrivit un mot, mit son jeu sous enveloppe, et l'envoya, cacheté, chez un usurier fameux, demandant vingt mille roubles sur son carré d'as. On réveilla le prêteur qui fit les fonds. Le messager revint, l'argent fut jeté sur table et on abattit. L'autre avait flush Royal. C'était perdu.

Je n'ai jamais vu pâleur pareille à un vivant.

Le lendemain, il fut appelé chez le vieux général X..., chef de la maison militaire de Sa Majesté.

Et, après dix minutes d'entretien, l'aide-de-camp d'Alexandre III quittait l'aide-de-camp de Nicolas I[er] ; il rentrait chez lui et, une heure exactement après, sur l'ordre du général, un officier de police sonnait chez mon ami. Comme personne ne répondait, on força la porte. Le premier aide-de-camp de Sa Majesté, dans son grand uniforme, gisait sur le tapis, au centre du salon. Un revolver d'ordonnance était encore dans sa

main droite et l'autre tenait serrée la photographie d'une petite danseuse en jupe de tarlatane qui, dressée sur ses pointes, souriait gentiment.

L'officier de police salua le mort et partit.

La cassette impériale a réglé les différences de jeu et remboursé le prêt usuraire.

Mon pauvre ami m'a légué le revolver d'ordonnance.

Nous suivions B... et moi, côte-à-côte, le convoi de ce malheureux. B... me confia qu'il avait connu le Grand-Père qui, joueur lui aussi, fournit à Nicolas Ier l'occasion de montrer que ce Souverain était homme d'esprit. Étonné de la tristesse de son aide-de-camp, l'Empereur s'informa et en apprit la cause. Il avait perdu cent mille roubles et allait vendre sa terre familiale. Il le fit venir et lui dit :

— Tu es triste, pourquoi ?

— Je ne dors pas.

— Tu devrais lire.

— Rien ne m'amuse.

— Voici un livre qui sûrement va t'intéresser. Prends.

Et l'Empereur lui remit un fort volume, l'engageant à ne l'ouvrir qu'à la maison.

L'autre rentra et distraitement ouvrit ce livre.

Il se composait de mille billets de cent roubles que l'Empereur avait placés dans une reliure. Il courut au Cercle et les perdit. Le lendemain il alla remercier son Bienfaiteur.

— As-tu dormi ?

— Non. C'était d'un tel intérêt que j'ai tout avalé jusqu'à la dernière page...

— Et ?...

— J'attends la suite avec une impatience...

Nicolas était encore plus beau joueur que l'autre ; il fit relier encore

cent mille roubles en un volume qu'il remit à son aide-de-camp. Mais de sa main il écrivit sur la feuille de garde : « Tome deux et dernier. » puis signa « Nicolas » avec un beau paraphe.

∴

Un matin je reçus la visite inattendue d'un très aimable jeune homme. Trente-cinq ans, extraordinairement affecté dans ses manières et son langage et même un tantinet — si j'ose dire — trop, vêtu à ravir, soigné à vomir, richissime fils d'un marchand richissime.

— Monsieur, me dit-il avec l'accent russo-bellevillois d'un homme de Pétersbourg qui veut mériter le surnom de parisien, je me présente sans avoir celui d'être connu de vous, et à la bonne franquette, parce que je viens vous offrir quelque chose de rigolboche... Avez-vous jamais vu une chasse à l'ours ?

— Jamais.

— Vous plairait-il d'assister à une chasse à l'ours ?

— Cela me passionnerait.

— C'est en effet très choquenozoff...

Ce langage me refroidissait bien un peu, mais... une chasse à l'ours !...

— Monsieur, j'accepte votre invitation.

— Chouette ! Je viens d'acheter un ours...

— Comment ?...

— Oui, un paysan qui connaît la tanière d'un ours vient de faire marché avec moi, et il s'agit d'aller où il est, le chasser et le tuer. C'est à quatre heures de chemin de fer de Pétersbourg. On part ce soir, à huit heures, gare de Varsovie ; le paysan nous accompagne, le voyage est préparé jusqu'au bout. Nous serons revenus demain soir. C'est un peu fatigant, mais...

— Mais une chasse à l'ours !... Ça vaut le voyage ! Seulement il faut des épieux, des couteaux ?...

— Rien de tout cela. Nous chassons l'ours au fusil et à balle explosive, j'ai ce qu'il faut. Soyez chaudement vêtu et prenez de fortes galoches. A ce soir huit heures !

J'employai le reste de ma journée à courir les magasins où l'on trouvait de quoi se garantir du froid quand on va chasser l'ours, et le soir j'étais à la gare, fort en avance.

Bien installés dans notre wagon, nous partions à l'heure dite, et, vers minuit, nous descendions de l'express pour remonter dans un train qui se reposait aux plus petites stations. A la cinquième nous descendions et nous sautions sur une chose étrange, un traîneau qui semblait être une échelle posée à plat sur la neige et que tirait un tout petit cheval à énorme tête, poilu comme une chèvre et tout ébouriffé. On se tenait debout en équilibre sur cette échelle par un miracle inexplicable.

Après une course de plusieurs heures et de je ne sais combien de lieues, on s'arrêta ; une cabane nous reçut. Puanteur horrible d'une lampe de kérosine dont la suffocante fumée asphyxiait. Deux heures au moins d'attente dans cette piaule affreuse. Mais tout cela n'était rien !... On allait chasser l'ours. La boîte aux fusils était là et le petit jour approchait sans doute !...

Mon ami m'invita à prendre un peu de repos et il s'endormit. Il n'était pas question pour moi de dormir !... Ma première chasse à l'ours !...

■

Le paysan dit enfin : « Para ! » (il est temps !) Quel mot !... Mon ami, réveillé, ouvrit l'écrin aux fusils, en prit un, y plaça deux cartouches et en mit d'autres dans sa poche. Je lui demandai mon fusil, il me répondit, gêné :

— Un seul suffit pour nous deux !

J'offris de m'en charger, il me dit en souriant :

— C'est inutile !

« Pourquoi me dit-il cela, pensai-je, j'aime bien porter mon fusil. »

On se mit en marche, à la file indienne ! Le paysan, en tête, nous arrêta au bout de cent pas : il écouta... puis s'orienta... et on repartit... Encore cent pas, puis halte nouvelle ! et attente interminable dans le silence et la froidure. Une petite lueur violacée dans le ciel, enfin ! et de nouveau, une marche de cent pas...

Puis, le paysan fit signe à mon ami de le suivre... je n'y comprenais rien... Alors, je vis le paysan tirer de sa poche des pierres et les jeter au loin sur un petit buisson givré... dont les branches remuèrent légèrement... tout aussitôt... une lueur dans une grande détonation... puis silence... second coup de feu... silence... puis deux mots : « Gatove oumer... » Fini... tué...

Complètement abruti, je restai là... une minute après mon ami revint vers moi, vidant son fusil de ses deux culots de cartouches, et souriant il me dit :

— C'est fini... voilà... *je l'ai tué* ... Venez le voir... Je suis heureux de vous avoir fait faire votre première chasse à l'ours...

« Oui, mon vieux... pensais-je, oui... et ma dernière aussi... »

Nous étions en effet de retour le soir à sept heures, juste à temps pour me trouver au théâtre Michel quand on allait lever le rideau sur "le Duc Job". J'étais anéanti, mort de fatigue. A la fin du 3me acte, je devais m'endormir en scène ; j'exécutai cette formalité avec un naturel parfait... Je restai endormi tout l'entr'acte... Le rideau se releva, comme il le fallait, sur le même état de scène. Seulement, je devais me réveiller tout seul et... il fallut m'envoyer quelqu'un... Ce soin échut à un acteur qui essayait en coulisse un costume de prêtre... Et ce réveil par un ecclésiastique fut troublant pour moi... Je vis la guillotine... la Roquette... la foule qui criait à mort... à mort... et, par bonheur, couvrant ces bruits, le souffle bienfaisant du souffleur lui-même qui m'envoyait mes premières répliques.

. . . .

LUCIEN GUITRY.

Le Gérant Jean VOITTRIN — "Les Impressions d'Art", 17, rue Beaubourg. — Paris.

LE COURRIER DE M. PIC

TRISTAN BERNARD
CLAUDE FARRÈRE
LOUIS FOREST
SACHA GUITRY
CHARLES PATHÉ
SERGE SANDBERG
EMILE VUILLERMOZ
Les Mémoires de LUCIEN GUITRY
et un dessin de VAN DONGEN

N° 9. — 5 Janvier 1921. Prix : 5 fr.



ANATOLE FRANCE écrivant.

Claude Farrere à Monsieur Pic.

JE suis moins vieux que vous, mon cher Pic ! encore que nos cheveux soient d'une même couleur, qui est celle de la neige. Vous êtes, ce nonobstant, mon aîné d'une bonne trentaine d'automnes.

Mais je n'en ai pas moins assisté aux primes débuts de cet art nouveau et de cette industrie nouvelle, le cinématographe.

(Au fait, pourquoi *tographe ?* les savants disent ainsi ; mais le peuple dit autrement : le peuple dit *cinéma* tout court. Et ce n'est pas à vous, mon vieil ami, que j'apprendrai l'infériorité écrasante de tous les mots savants sur tous les mots populaires. Disons donc cinéma comme le peuple, et nous dirons mieux : c'est moins long, moins laid, et cela signifie aussi bien ce que cela veut signifier.)

J'ai donc vu, il y a fort longtemps, les tout premiers cinémas. Ils nous déroulaient principalement des scènes de rues, de places, et surtout de gares. On ne songeait point encore à l'art : on se contentait de copier la nature et surtout dans ses transformations les plus promptes et les plus brusquées. *Cinéma,* le terme parle. Il s'agissait de mouvement. On était tout émerveillé d'avoir pu fixer au vol le galop d'un cheval ou le tourbillon des roues d'une locomotive. Et, pour l'heure qu'il était, on ne voyait pas plus loin. Mais je me souviens aussi qu'on eut bientôt fait de voir plus loin. C'est l'an 1902 que j'en eus la preuve d'une manière, ma foi, assez drolatique... Figurez-vous, cher ami Pic, que j'étais cette année-là l'hôte d'un homme considérable, du plus considérable de tous les hommes d'alors... (hélas! les choses ont changé pour lui!...) j'étais l'hôte de S. M. I. le Tsar Nicolas II, autocrate de toutes les Russies... et je me souviens qu'au palais de Livadia, en Crimée, je fus un jour spectateur d'une séance cinématographique donnée aux quatre petites grandes-duchesses, à celles-là même que le sieur Lénine a si ignoblement massacrées, depuis. C'étaient d'adorables fillettes que les quatre petites grandes-duchesses... si gracieuses, si gentiment courtoises, et si gaies! Quatre éclats de rire!... On s'efforçait donc, comme juste, de ne les jamais attrister. Ce pourquoi, probablement, je vis le film que je vais vous dire : — Une rivière de steeple ; un cheval qui sautait la rivière, et faisait panache en la sautant ; le cavalier, lancé comme une pierre par une fronde, s'allant aplatir à dix pas plus loin que le cheval, lequel, les quatre fers en l'air, se débattait violemment sans réussir à se relever. La pellicule à peine mi-déroulée, les petites grandes-duchesses avaient crié d'épouvante : mais, dans l'instant,

cette épouvante se changeait en gaieté folle : car, très ingénieusement, l'opérateur, retournant sa pellicule, la déroulait en sens inverse ; et l'on voyait, sur l'écran, le cheval refaire panache, mais à l'envers, le cavalier quitter le sol, décrire la plus fantastique trajectoire, retomber à califourchon sur sa selle ; puis cheval et cavalier, refranchissant l'obstacle, s'enfuir ventre à terre, — à reculons.

Constatez, mon bon ami, qu'il y avait là en germe toute la floraison actuelle des films comiques.

Hélas, m'est avis pourtant que les fleurs, en l'occurence, n'ont pas tenu tout ce que la graine promettait.

Au fait, cher Monsieur Pic, prêtez-moi le concours de votre grand âge, de votre sagesse avertie et de votre perspicacité : voyez-vous les raisons qui limitent aujourd'hui si étroitement la vraie valeur de nos films ? Pourquoi tous les scénarios qu'on nous présente à l'écran sont-ils si déplorablement vulgaires, vides de pensée, vides d'émotion, sauf de la plus grossière ? Bref, pourquoi tout l'art cinématographique actuel est-il si déplorablement primaire ? Notez qu'il n'en fût pas du tout de même pour le théâtre à son origine : *La farce de l'avocat Pathelin* était un chef-d'œuvre que Molière n'a pas dépassé ; *les mistères moyenâgeux* valent bien nos meilleurs drames modernes. Le théâtre s'est modifié ; il n'a pas progressé. Du premier coup, il s'est affirmé ce qu'il devait être : un art magnifique ; une forme littéraire qui oblige l'artiste à resserrer sa pensée et à la raccourcir mais qui lui permet de gagner en puissance et en profondeur tout ce qu'il perd en surface et en agréments. Est-ce à dire que le cinéma, lui, n'est pas un art et n'en sera jamais un ? qu'il sera toujours ce théâtre au rabais dont je vous ai parlé un jour pour m'en moquer ? qu'il lui faut définitivement se cantonner dans son domaine originel, c'est-à-dire dans la reproduction littérale du réel, de tous les réels ; y compris les plus rares, les plus insaisissables ; dans l'observation fidèle de tous les mouvements de la nature, y compris ceux qu'on ne peut saisir qu'au pôle nord ou ceux qu'il faut ravir à l'immensité sidérale ?

Il est bien possible qu'il en soit ainsi. Tout de même, je constate dans l'organisation présente du cinéma une assez grave absurdité, et peut-être cette absurdité disparaissant, nos films en seraient merveilleusement améliorés.

Reprenons la comparaison théâtrale. Qu'est-ce qu'une pièce ? — Un ouvrage où collaborent un auteur, un metteur en scène et des interprètes. L'auteur apporte sa pensée. Les interprètes la traduisent par leur voix, leurs gestes, et leur visage. Et le metteur en scène intervient entre la pensée pure et l'interprétation, pour donner la place qu'il faut à la convention théâtrale, et mettre le spectacle au point de vue du spectateur.

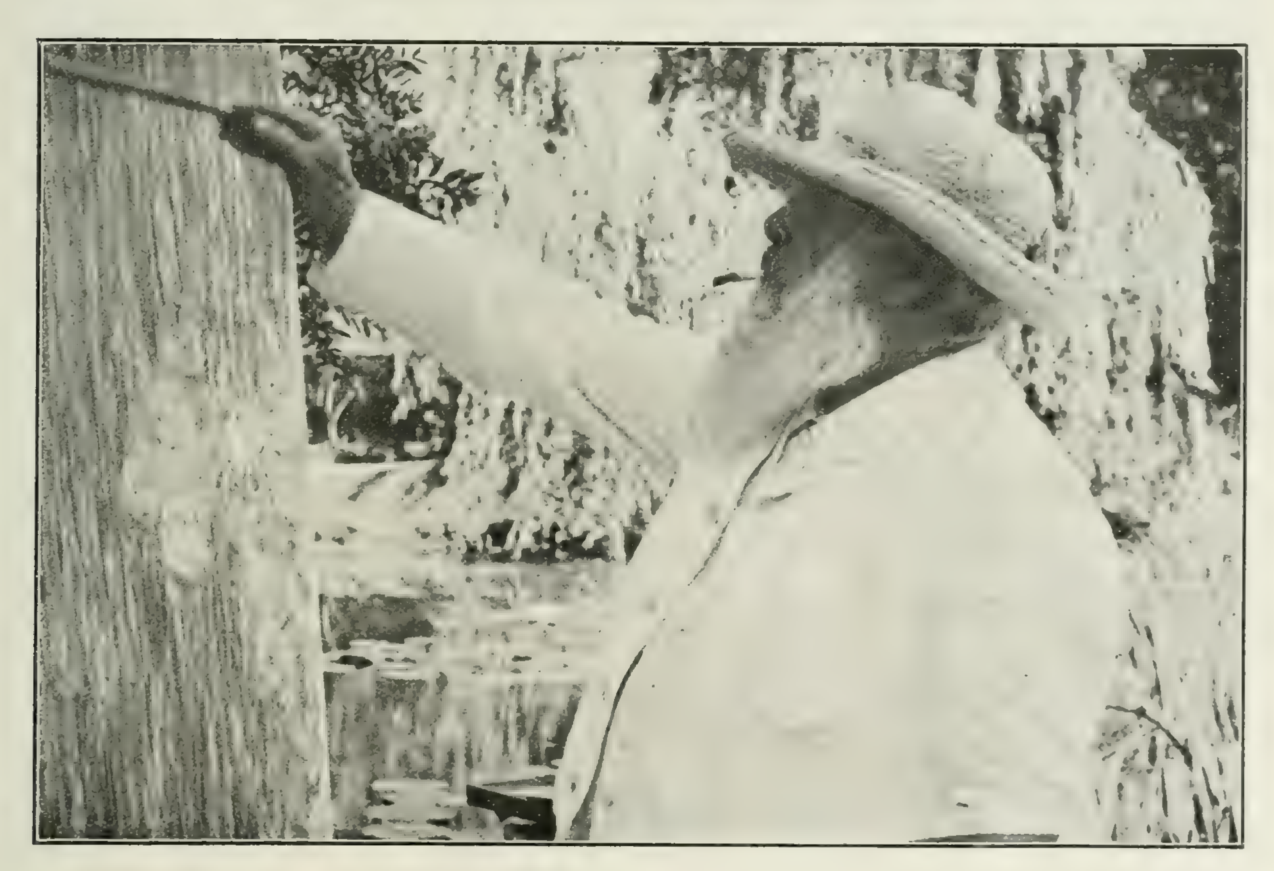
Laissons le théâtre, passons au cinéma. Qu'est-ce qu'un film ? — Un ouvrage où collaborent encore un auteur, un metteur en scène et des interprètes. Et, comme au théâtre, l'auteur apporte sa pensée; les interprètes la traduisent et le metteur en scène intervient pour tout régler. A vrai dire, le metteur en scène semble avoir au théâtre un rôle moins important qu'au cinéma. Mais qu'on y prenne garde, il n'y a là qu'une apparence ; et la preuve, c'est que les grands succès scéniques furent toujours obtenus par des pièces qui avaient connu les plus grands metteurs en scène. J'en appelle à Gémier, j'en appelle à Antoine...

Et, à vrai dire aussi, l'auteur, qui est au théâtre la personnalité indiscutablement la plus marquante, semble au cinéma ne jouer qu'un rôle très effacé. Que dis-je : "semble jouer" ! — "joue" ! Car, là, il ne s'agit plus d'un simple semblant. L'auteur d'un scénario n'intervient, en vérité, point dans la réalisation de son œuvre. Tout le détail lui en échappe ; et sa pensée livrée tout élémentaire au metteur en scène est le plus souvent défigurée par celui-ci. Tel film qu'on a tiré d'une nouvelle ou d'un roman s'écarte considérablement de ce qu'était le roman ou la nouvelle. L'auteur ne s'en soucie guère ; et, d'ailleurs, s'en soucierait-il beaucoup que ce serait le même prix. Vous savez, mon cher Pic, comment se traitent ces sortes d'affaires : on achète à l'auteur un droit d'adaptation qu'il vend pour une somme fixe. Que lui importe, dans ces conditions, le succès ou l'échec ? Il n'y est point intéressé. Sa réputation même n'entre

jamais en jeu... Bref, voilà qu'en somme le cinéma moderne a résolu le problème difficile d'interdire à celui qui rêva une œuvre, toute participation à cette œuvre réalisée. Y a-t-il pas là mieux qu'une absurdité, mieux qu'un non-sens, un véritable coup de folie ? Et n'est-il pas impossible, impossible tout court, que jamais un film soit beau comme est belle une belle pièce, tant que l'auteur n'aura pas conquis dans l'art de l'écran la place correspondante qu'il a dans l'art de la scène ? Cher ami Pic, est-ce pas votre avis comme le mien ?

CLAUDE FARRÈRE.

EXTRAIT DU FILM " *Ceux de chez nous* "



CLAUDE MONET

peignant.



CHARLOT ET HELLEU.

New-York, le 14.

Cher Monsieur Pic,

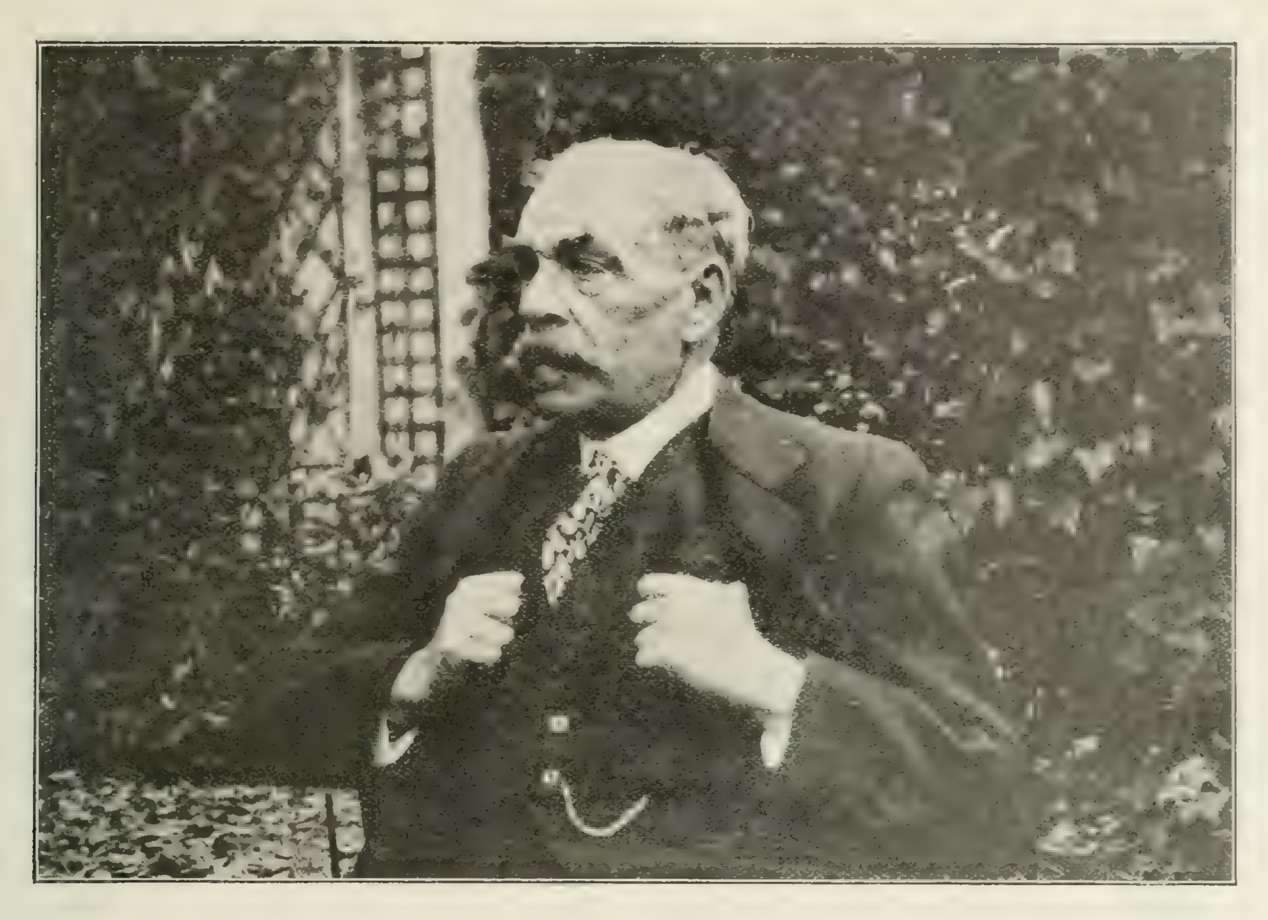
Je vous envoie la photographie de Chaplain (Charlot).

C'est un charmant artiste, distingué et souvent triste. Il ressemble énormément (en petit et en jeune) à Donnay dont il a la gentillesse. Je ne vous parle pas de son grand talent. Il m'a fait connaître une quantité de ravissants modèles.

J'ai énormément à faire et je suis récompensé de quarante ans de travail. Tout vient à point à qui sait attendre.

Croyez à mes sentiments les meilleurs.

HELLEU.



OCTAVE MIRBEAU

Louis Forest à Monsieur Pic.

Mon cher Pic,

VOUS êtes un amateur de cinéma ! Vous êtes un amateur parisien, c'est-à-dire que chaque fois que vous vous offrez un fauteuil au moulin à images, vous protestez : « Dieu ! Que c'est idiot ! » Vous jurez de ne plus revenir à ce spectacle, et vous y revenez. Le cinéma a donc pour vous une séduction que vous ne pouvez vous expliquer. Vous comprenez fort bien qu'un petit jeune

homme qui a la chance de pouvoir s'asseoir, deux heures durant, dans la nuit, à côté d'une petite demoiselle, trouve certains charmes à suivre des péripéties amoureuses qu'il a certaines possibilités de compléter ! Mais vous, vieil homme assagi par l'âge qui rime avec sage ? C'est bien pour la seule photographie animée que vous quittez votre maison douillette, votre fauteuil préféré, et vos livres, vos amis livres qui racontent cependant des histoires et des idées auprès desquelles les gestes du cinéma ne sont que pauvres polichinelleries...

Je vais vous dire ce qui attire, malgré vous, au spectacle à éclipses, l'esprit délié que vous êtes. Vous avez, devant l'écran, le vague sentiment, toujours poignant, de vous trouver devant une invention extraordinaire qui balbutie encore, pleine de mystères énormes et de périls pour la civilisation... C'est cette secrète erreur inavouée d'un grand drame insoupçonné qui vous tient, mon ami Pic ; et non point le frisson du cow-boy enragé ou de l'américaine échevelée qui dégringole de cent mètres dans la vague en furie ? Ce drame sourd, je vais vous l'expliquer, ami Pic. C'est une extraordinaire aventure.

Vous ne pouvez vous imaginer la transformation universelle que cette lanterne vraiment magique tient en puissance dans sa gélatine perforée, si, mon cher Pic, vous n'acceptez pas l'idée que l'invention du cinéma est plus importante que celle de l'imprimerie... Vous sautez en l'air, bibliophile ! Sautez ! Votre indignation ne changera rien aux événements. Les frères Lumière, qui, à Lyon, passent chaque jour paisiblement dans les rues brumeuses d'entre Saône et Rhône, les frères Lumière, appelez-les les frères Gutenberg. Et déjà, une clarté se fera en vous.

Le cinéma est une imprimerie qui imprime une langue universelle. Telle est la première constatation. Le même film se projette dans la Cinquième avenue, boulevard des Italiens, Potsdammerstrasse, à la Puerta del Sol, avenue de Ratâmen, boulevard Gitza, sur le Waitsner, rue Pascal, rue Sophocle, rue Confucius, dans la rue, l'estrada, la strada, la strasse et la street, le long de la Seine et le long du Bramahpoutre !

Peu à peu, cette langue plus facile que le volapuk, uniformise les sentiments universels et elle les rudimentarise. C'est bien l'idiome qu'il fallait au siècle où redominent, peu à peu, les majorités incultes !

■

Aux temps lointains des esprits frustes, l'écriture par laquelle les hommes cherchaient à fixer leurs pensées, fut d'abord la pictographie et l'idéographie. Au lieu d'écrire « un oiseau », c'est-à-dire de noter des sons et la parole, on figurait l'image et on peignait un oiseau. « Un oiseau » se dit, en allemand « ein vogel », et, en anglais « a bird ». Il y a donc, en trois langues, trois mots pour une même représentation. Montrez un oiseau au cinématographe, il sera oiseau partout, en Allemagne, en Angleterre, en France, dans toutes les langues ; et comme l'image sera animée, elle permettra de créer des phrases idéographiques rapides. L'idéographie primitive était lente ; la nouvelle est express, et sa force nouvelle vient de sa vitesse. Mais c'est toujours l'idéographie, c'est-à-dire le moyen d'expression de ceux qui pensent gros, et qui, dans le monde entier, redeviennent les maîtres.

Alors, mon cher Pic, j'invite votre imagination à un prodigieux voyage. Fermez, fermez bien les yeux du corps, pour mieux y voir par les yeux de l'esprit. Supposez que les hommes des anciens âges aient disposé d'appareils cinématographiques avant l'invention de l'écriture phonétique et avant celle de l'imprimerie. L'humanité eût commencé par une langue vue et universelle. Il n'y aurait pas eu de Tour de Babel ! Tous les hommes se seraient compris, comme tous comprennent le *Lys brisé.* Cette langue-écriture eût été d'une grande précision. Elle n'eût pas permis la fallacieuse rhétorique, les comparaisons trompeuses et les mots contradictoires. Nul n'eût pu écrire : « Cet homme est un chameau », car, au cinématographe, on ne peut placer un homme à côté d'un chameau, sans qu'il apparaisse, sur le champ, qu'aucun homme ne peut être chameau, de même qu'aucun chameau n'est un homme ! Le discours

trompeur est donc impossible au cinéma. Il faut dire ce qu'on dit. L'ironie eût été, avec la langue-écriture internationale, une figure sans signification. L'homme primitif eût donc été, avec le cinéma, forcé à la sécheresse de l'idée et à la précision ; mais alors point de rêves, de littérature affinée, compliquée. On n'eût connu, dans la suite, ni Shakespeare, ni Racine, écrivains nuancés. Et il aurait fallu aussi attendre l'invention de l'imprimerie et de l'écriture phonétique pour produire des esprits subtils. Supposez Ronsard ne disposant que du cinématographe pour raconter son cœur ! Par contre, Victor Hugo, avec ses oppositions rapides dans chaque vers et dans chaque scène et dans chaque personnage, eût été un grand cinématographiste. Il avait le sens cinématographique. Sa construction mentale était un film...

Mais, mon cher Pic, j'ai tort de chercher ce que l'écriture idéo-cinématographique eût produit dans la littérature, si elle eût été la première en date, car les belles lettres, sans doute, eussent été peu de chose dans une civilisation sans lettres, ni belles ni vilaines. Des conséquences plus importantes eussent été notées, par exemple, l'uniformisation universelle des esprits. Nous assistons, malgré la concurrence de l'imprimerie et des langues encore nationales, à une évolution de ce genre. Le film américanise le monde. Il internationalise les mœurs en les nivelant partout à la mode de Chicago. Sa propagande n'enseigne plus qu'une seule danse partout, et l'originalité de ceux qui portent encore des costumes qui ne sont pas des complets vestons, apparaît de plus en plus comme au magasin d'antiquités. Imaginez que toute originalité ait disparu depuis des siècles, et vous aurez le tableau de ce que serait notre civilisation si l'écriture idéo-cinématographique eût été à son origine comme elle sera à sa fin.

■

Déjà, mon cher Pic, les lettrés de moins en moins nombreux perdent pied. Leur influence sombre. Pullulent les écrivains « qui ne savent rien ». La finesse de l'intelligence qui, de-ci de-là, éclate encore magni-

fiquement à quelques foyers privilégiés, s'éteint ; et nous allons assister, sans doute, à une formidable régression de l'humanité. Les masses massives vont agir, et d'autant plus puissantes que le langage-écriture idéo-cinématographique va leur permettre de se mieux comprendre, de s'unir dans des sentiments communs qui remplaceront, moins nombreux et plus clairs, les idées.

A moins, mon cher Pic, que se passe le contraire de ce que je viens de vous peindre. Lorsqu'on reconstruit le monde en imagination, il est bon de rester modeste et de ne pas trop admirer son architecture impondérable. L'essentiel, que je vous prie de retenir, ami philosophe, c'est que l'invention du cinéma aura des conséquences fabuleuses, parce que l'humanité a été dotée par l'écran de la langue universelle, sans complications, qui manqua à son origine, et qui va lui être bien utile dans la période qui s'ouvre et où elle va, pour un temps, retomber en enfance, c'est-à-dire avoir besoin, pour comprendre les choses, de livres à images !

LOUIS FOREST.

EXTRAIT DU FILM *"Ceux de chez nous"*



RODIN

sculptant.

EN MARGE DES MÉMOIRES

Lucien Guitry à Monsieur Pic.

Mon cher ami,

HIER un de mes amis est mort en faisant une réussite.

Je ne sais pas ce qu'il demandait aux cartes ; il n'en demandait peut-être pas tant. Après tout, qui sait ?

Eh bien ! moi, ce matin, j'ai réussi la plus étonnante de toutes, celle que Marie-Antoinette (dit-on... dit-on) n'a jamais pu mener à bonne fin. Aussi... la pauvre Reine !...

Et, à propos de cette malheureuse, il me revient en mémoire qu'un jeune Français fort distingué, sans doute, d'esprit et de manières, fit à Montevidéo, quand j'y étais moi-même, voilà quelques années, une conférence sur la royale Veuve de l'infortuné Louis XVI. Il narrait sa splendide et pauvre histoire, relatant toutes les tentatives d'évasion ou d'enlèvement que des amis dévoués ébauchèrent pour Elle, et qui n'eurent pas pour effet de lui épargner le traumatisme terminal. A la

fin de sa causerie, notre compatriote reçut d'une aimable auditrice l'aubaine de ce beau compliment inattendu : « Oh ! Monsieur, quel talent vous avez ! Jusqu'au dernier moment j'ai cru qu'elle s'échapperait. »

Pour revenir à ma réussite, j'ai donc vu ce matin les trente-deux cartes de la « Marie-Antoinette » rangées de face, dans l'ordre voulu, sans qu'aucune d'elles se fût préalablement trouvée vue de dos à sa place définitive. Là, est le tour du hasard et la joie du meneur.

Mais, va te promener (si j'ose vous donner ce conseil), je ne peux pas me souvenir de mon vœu. Non ! Je ne peux pas me rappeler ce dernier. Il est, lui aussi, en promenade... Il faudrait pourtant retrouver sa trace puisqu'il est en passe d'exaucement.

Qu'était-ce donc ?

Courteline, ce génie bienfaisant, ayant, une nuit, entrepris de reconduire à son domicile l'adorable Verlaine dont il venait de faire la connaissance au Café (je n'entends point par là qu'il venait de lui souffler sa bonne amie) hissa le divin poète jusqu'au coussin du fiacre frété pour le voyage. Il demanda ensuite à Verlaine, fort abreuvé, où il logeait, et ne put obtenir qu'un vague « oui » dodeliné de la tête, de la noble tête de son compagnon. Courteline comprit vite qu'il n'obtiendrait l'adresse que par le moyen d'éliminations successives, l'autre n'ayant répondu à quelques questions que par dénégations ou acquiescements muets.

— Où demeurez-vous ? Voyons. C'est-il sur une place ? — Non. — Une avenue ? — Non. — Un boulevard ? — Non. — Une rue ? — Oui. — Voilà un point. Dans le centre de Paris ? — Non. — Loin ? — Oui, oui. — Bougre ! A l'ouest ? — Non... » Une heure après il la tenait sa rue. Rue de la Roquette !... Elle a 247 numéros. Enfin, l'opération se fit...

Si je m'interrogeais à la manière dont Georges questionnait Paul ?

Je vous demande quelques minutes.

. . . .

Voilà ! J'ai retrouvé. Le vœu réapparaît, et le voici...

Hum ! C'est un peu raide, mais j'ai trop abusé du préambule pour ne pas, comme on dit, lâcher le paquet.

Voilà le vœu !

« Est-ce qu'un jour viendra bientôt où le cinéma nous fera voir quelque chose de moins idiot que l'ensemble de la production actuelle — dont j'excepte avec empressement une vingtaine d'essais magnifiques, desquels on peut tirer une bonne dizaine de belles œuvres presque complètes ! »

Que voulez-vous ! Je pense du cinéma que c'est un prodige. Je pense que jamais on n'a mis pareil moyen d'expression — depuis le don de la parole et le moyen de s'en servir, ce qui remonte assez loin — à la disposition de l'homme, et de la façon la plus divertissante et la plus poignante. On a fait probablement ce qu'on a pu... mais guère davantage. A part les écœurantes vilenies, aussi bien dans l'ordre sentimental ou tragique, que dans le domaine de la farce ou de la plaisanterie, ou même l'horrible combinaison de ces deux niaiseries, je ne vois guère que les beaux films de Hart, de Douglas, de Ray ou de l'admirable Charles Chaplin, Mary Pickford — Gish charmante — et deux ou trois Griffith et disons... cinq ou six autres, et c'est tout.

On dit qu'il faut ceci ou cela, et encore ceci, et puis encore cela, et puis de la musique... Ce n'est pas vrai. Vous ne savez pas ce qu'il faut. Et Scott... S'y trouvait-il une bête histoire d'amour, une investigation policière, des cabrioles, des sottises soulignées, embellies, amplifiées par les sanglots du violoncelle ou les fraîcheurs des pipeaux ? Non. Rien qu'un récit très simplement écrit et lu, fort doctement, par un monsieur qui ne recherchait point d'inutiles bravos — et c'était le plus beau film — et l'adieu d'un petit bonhomme grand comme un doigt était autrement émouvant que la plupart des balivernes connues — et quand apparaissaient, en fin de compte, les effigies immobiles de Scott et de ses compagnons, les larmes coulaient.

Alors, Messieurs les habiles, les malins, les renseignés de la Belle Lanterne Magique, ne nous rebattez plus les oreilles des nécessités de faire laid, bête, vulgaire et même gracieux sous prétexte que c'est « de vente », puisque les belles choses peuvent avoir autant de succès que les ordures et même — ô miracle — être pareillement rémunératrices.

LUCIEN GUITRY.

EXTRAIT DU FILM *" Ceux de chez nous "*



EDMOND ROSTAND



DEGAS sortant de chez lui.

Charles Pathé à Monsieur Pic.

Cher Monsieur Pic,

LES écrivains et les artistes écrivent beaucoup depuis quelque temps sur le cinéma, lequel, après avoir conquis les primitifs et les enfants, commence aussi à être pris au sérieux par les savants.

Les industriels de la profession sont le plus souvent critiqués avec des arguments qui, pour être spirituels, ne sont pas toujours sensés lorsqu'ils sont considérés au point de vue de l'industrie.

Ces Messieurs oublient trop souvent en effet que la première condition du progrès, toujours possible et désirable, *est de vivre.* Or l'industrie cinématographique proprement dite, c'est-à-dire les producteurs de négatifs français, à part de rares exceptions, vivent d'expédients. C'est un fait. Seuls, les éditeurs de négatifs étrangers parviennent à boucler des bilans, qui sont d'ailleurs loin d'être brillants.

Ceci est la conséquence d'une législation douanière, qui a été établie à une époque où le prix de revient d'un négatif oscillait entre 10 et 20 francs le mètre, et qui continue d'être appliquée dans les mêmes conditions, bien que les prix de revient aient centuplé depuis.

Parce que j'exposais cette situation, avec ses conséquences, dans le rapport annuel que je fais aux actionnaires de notre Compagnie, lequel rapport montrait la situation de la production française sous un jour pessimiste, j'ai été attaqué par les écrivains et les artistes qui, en la circonstance, firent chorus avec les nouveaux venus dans la profession.

Les chiffres que contenait ce rapport n'étant pas discutables comme les mots, on m'a surtout reproché de ne plus avoir foi dans l'avenir d'une industrie à laquelle je devais tout.

Que j'aie à me défendre de ce reproche de ne plus croire au cinéma, cela a dû faire sourire tous ceux qui me connaissent, mais le nombre de mes censeurs et la diversité de leurs attaques me firent reculer devant la tâche — que j'estime trop considérable — de répondre à chacun d'eux.

Et, puisque vous m'invitez à vous donner quelques lignes sur l'avenir du cinéma, c'est par votre journal, Monsieur Pic, que je réfuterai cette accusation, la seule qui m'eût été sensible, en même temps que je plaiderai une fois de plus la cause du film français.

C'est avec mon collaborateur et ami, Monsieur Dussaud, que fut rédigée, il y a vingt ans, cette formule qui parut bien osée à l'époque : « *Le Cinéma sera le Théâtre, le Journal et l'Ecole de demain.* »

J'ai si peu changé d'avis au sujet du développement futur du

cinématographe que je crois qu'il sera supérieur aux conceptions les plus extravagantes et paradoxales qui ont pu être énoncées à ce sujet jusqu'aujourd'hui.



CHARLES PATHÉ

Je conçois le cinématographe comme devant servir de langage universel, se substituant avec avantage pour la masse à l'imprimerie, qui n'a universalisé les connaissances générales que dans les classes cultivées du monde entier.

Déjà, il est permis de se rendre compte de la façon dont le cinématographe a transformé les gestes et la mentalité de nos enfants, depuis l'importation excessive des films américains, qui date seulement de trois ou quatre années, et qui a monopolisé nos écrans.

Sans vouloir apprécier si nous devons nous en réjouir ou le regretter, l'effet a été indéniable et les parents timorés en savent quelque chose. Mais, par contre, disons aussi que l'enfant moderne voit plus vite, qu'il est moins ignorant que nous l'étions à son âge des us et coutumes de tous les peuples du globe. Aucun pays ne lui est vraiment étranger. Il peut débarquer à Tokio, à New-York ou à Singapour, l'ambiance de ces pays lui est presque aussi familière que celle de sa patrie.

Dix fois, cent fois plus rapidement que le livre, le cinéma, *en l'amusant,* a imprimé toutes ces choses sans effort dans son cerveau.

Il agira de même sur la transformation esthétique et sociale de tous les peuples, dont les progrès deviendront vertigineux comparativement à ceux que l'imprimerie a fait faire à la masse amorphe des gens qui ne lisent et ne liront jamais.

En effet, en admettant qu'un jour soit établie la thèse idéale, susceptible de régénérer l'humanité dans son ensemble, de l'améliorer au point que le bien devienne la règle et le mal l'exception, nous sommes tous d'accord qu'il faudrait se hâter de la répandre dans l'univers.

Or, pour cela, il faudrait des milliers de traducteurs dans toutes les langues et les idiomes du globe, de façon que chacun put la lire et surtout la comprendre. Plusieurs générations seraient nécessaires avant qu'elle fut connue et appliquée.

Avec le cinéma — qui seul partage avec la musique ce pouvoir unique et prodigieux d'avoir un sens universel sans étude préalable — tous ces délais et toutes ces difficultés seraient surmontés. Une année au plus suffirait pour que la fameuse thèse soit adaptée au cinéma et pour que cinq cent millions d'êtres humains la comprennent sans efforts.

Il faudrait le talent et l'imagination d'un écrivain comme Wells

pour développer les possibilités futures du cinéma dans tous les domaines, pour la transformation et l'amélioration de l'humanité entière.

Comme agent de diffusion des idées et des connaissances générales dans le monde, le cinéma peut être comparé, par rapport à l'imprimerie, à ce que sont aujourd'hui les chemins de fer, les autos et les aéroplanes comme moyens de transport par rapport aux diligences qui étaient, il y a moins d'un siècle, le seul moyen de circulation de nos aïeux.

Les temps sont proches où tous les idéalistes, apôtres et novateurs de tous les pays se rendront compte que le cinéma est le seul et unique moyen véritablement efficace de répandre par le monde leur voix et leurs idées, que l'imprimerie est trop lente à diffuser.

Or, il s'agit de savoir si cette conquête pacifique du monde, cette pénétration des peuples que nous avons le plus grand intérêt matériel et moral à gagner à notre cause, va être faite par les deux seuls pays susceptibles d'amortir régulièrement, sur leur territoire respectif, le prix élevé actuel de chaque négatif ; j'ai nommé l'Amérique et l'Allemagne.

Il s'agit, dis-je, puisqu'il en est temps encore, de savoir si les Pouvoirs Publics, dans l'établissement du nouveau statut douanier de notre industrie, vont abdiquer définitivement tout espoir d'expansion de la pensée française.

Avec un dévouement qui lui fait grand honneur, Monsieur Forest a pris en mains les intérêts de notre industrie, qui se confondent en réalité avec ceux du pays entier, pour indiquer le remède à apporter à la crise actuelle.

Avec un relèvement modéré des droits de douane, ce remède consisterait à réduire les taxes frappant les recettes des spectacles cinématographiques qui montrent des films français ; les directeurs trouveraient ainsi une compensation au prix plus élevé de location qu'ils paieraient pour ces films comparativement aux films étrangers.

Et si ce moyen soulevait de trop grandes difficultés d'application, il faudrait contingenter l'entrée des négatifs étrangers en France, qui ne

devrait pas dépasser 40 ou 50 %, au grand maximum, de la production française.

Il faudrait enfin, pour répondre aux décisions que l'Allemagne vient de prendre tout récemment en fixant à 15 % *seulement* la limite d'importation des négatifs étrangers sur son territoire, que dans le dispositif de la loi il fût mentionné que le Ministre sera toujours autorisé par un simple décret, à réduire ce contingentement de 40 ou 50 % jusqu'à 15 % si les évènements ou les circonstances rendent cette mesure opportune ou nécessaire pour l'industrie cinématographique française.

Tous les producteurs et éditeurs français (dont je ne fais plus partie) attendent avec anxiété les décisions de nos législateurs.

Ceux-ci peuvent écourter l'agonie du cinéma français en en sonnant le glas définitif, comme ils peuvent contribuer à sa renaissance. Mais il faut bien qu'ils sachent que, quelles que soient leurs décisions, elles n'auront aucune influence sur le développement futur du cinéma en général, qui conquerra définitivement le monde, avec ou sans la collaboration du génie français.

Bien cordialement à vous.

CHARLES PATHÉ.



SAINT-SAËNS au piano.

Tristan Bernard à Monsieur Pic.

Mon cher Monsieur Pic,

J'AI en mains votre lettre du 25 écoulé. Si j'ai tardé à vous remettre les comptes de notre affaire de ciné, c'est que je n'en avais pas encore reçu le détail complet. Mon correspondant d'Amérique s'était borné à m'envoyer le chiffre global du devis. Ce chiffre, de quatre millions de dollars, me paraissait assez élevé. Mais je comprends maintenant, une fois les explications complémentaires reçues, pourquoi le prix de revient a été si considérable. Et je me hâte d'ajouter

que l'affaire n'en sera que plus belle. Ce film offrira, en effet, un attrait sensationnel, qui n'a jamais encore été atteint...

Il me suffit de vous dire que les trois personnages, qui doivent être assassinés au cours du film, *seront tués véritablement*.

Ces vedettes, bien entendu, n'ont pas été faciles à trouver. Il a fallu mettre la main sur trois hommes un peu blasés sur les joies de la vie, et désireux, en la quittant, d'assurer le bien-être des leurs. C'est ainsi que nous avons dû garantir une somme de cinq cent mille dollars à Léo Smith, de Saint-Louis. Adolphus Palmer, de Springfield, nous a demandé une somme à peu près égale. Et Josuah Houck, de Denver, bien qu'il soit célibataire, n'a pas exigé moins de trois cent mille dollars, qu'il se propose de dépenser le plus gaiement possible pendant les deux mois qui le séparent encore de la convocation.

Bien que nos prises de vues soient faites en même temps par six appareils, il faut envisager la possibilité des ratages et des opérations à recommencer. Dans ce cas, le personnel, plus haut cité, ne serait pas utilisable à nouveau. Aussi s'est-on assuré les services éventuels de trois remplaçants, qui toucheront chacun quatre cent mille dollars si on a recours à leurs bons offices, et cent cinquante mille seulement si on ne les utilise point, cette somme devant servir d'indemnité pour les mauvais moments qu'ils auront à passer d'ici là.

Cette addition considérable s'augmente encore de frais de déplacements spéciaux, car beaucoup de gouverneurs d'États font des difficultés pour accorder leur autorisation, et la nécessité de choisir des États tolérants nous obligera à des voyages longs et coûteux.

Tels sont, mon cher Monsieur Pic, les motifs qui nous ont déterminés à demander à nos actionnaires un nouvel apport de fonds.

Avec mes sentiments les meilleurs,

TRISTAN BERNARD.

AVERTISSEMENT

MON cher Pic, vous me faites beaucoup de peine !... Et à qui donc, je vous prie, avouerais-je ce petit chagrin si ce n'est à vous, ami délicieusement indulgent, confident si compréhensif et si sûr ? Je viens vous dénoncer une de vos faiblesses, et je suis sûr que vous m'écouterez avec votre bienveillance habituelle dont une pointe d'ironie relève la saveur.

Pic, vous vous conduisez mal avec le cinéma. Pic, vous lui manquez de respect. Vous ne parlez pas de ce personnage considérable avec toute la déférence nécessaire. Prenez garde ! Vous vous en repentirez bientôt. Un jour viendra où vous serez humilié en constatant que vous avez manqué de clairvoyance. Et il sera trop tard pour rattraper tels propos incisifs, telles boutades que vous regretterez amèrement et qui vous couvriront d'un léger ridicule !

Bon Pic, Pic excellent, ne vous défendez pas ! Ne me dites pas que vous rendez justice à cette admirable invention, que vous aimez beaucoup les films documentaires, que l'écran est un puissant instrument de propagande, que vous êtes partisan du cinéma éducateur, que les peuples ont intérêt à s'armer de cette mitrailleuse à images et à idées, etc. Ne vous fatiguez pas. Le ton n'y est pas du tout. Vous êtes raisonnable, condescendant et protecteur. Nous sommes loin de compte.

Je vous connais. Vous avez les préjugés de votre éducation et de votre génération. Je ne vous accuse pas de snobisme, mais il vous est tout de même bien difficile de vous affranchir, d'un seul coup, de toutes

les habitudes intellectuelles de votre milieu. Or, c'est bien certain, intellectuellement, aimer le cinéma manque de chic. Cela ne fait pas riche. Que dis-je ? Cela fait presque nouveau-riche ! Cela sent son primaire d'une lieue. Le cinéma est le théâtre de l'illettré, le divertissement populaire par excellence ; son répertoire est composé à peu près exclusivement de niaiseries exaspérantes. On ne peut pourtant pas, lorsqu'on a des goûts délicats, s'afficher avec un pareil voyou !

Eh bien, mon cher Pic, j'en suis désolé pour vous, mais vous n'êtes pas à la page. Je ne vais pas vous vanter l'importance sociale, économique, politique, financière, commerciale, coloniale, industrielle et pédagogique de l'écran. Ce n'est pas avec de tels arguments que l'on jette un homme à l'amour. Non, je vais me lancer, résolument, en plein paradoxe en faisant tout tranquillement appel à votre sens artiste ! Oui, mon cher Pic, à votre goût éclairé, à votre œil exercé de collectionneur, à vos facultés critiques, à votre tendresse jalouse pour les choses fines et rares, à ce qu'il y a en vous de plus cultivé, de plus raffiné, de plus aristocratique. Tout simplement !...

Vous vous agitez et vous vous demandez si je n'ai pas perdu la raison. Depuis longtemps la question vous paraît tranchée. Le cinéma, un art ?... Tout ce que l'on voudra, mais pas ça ! D'éminents critiques nous ont expliqué fort clairement qu'une machine dont la fonction est d'enregistrer mécaniquement les aspects du monde sensible, par petits fragments rectangulaires, de copier servilement tout ce qui se trouve en face d'un objectif, ne saurait nous donner une émotion artistique, puisqu'elle est privée, par définition, de l'élément créateur essentiel, de l'interprétation, de la transposition du réel qui s'opèrent dans le cerveau du peintre, du sculpteur, du musicien ou du poète. Pour vous, n'est-ce pas, cette ingénieuse manivelle est celle d'un duplicateur qui, d'un texte plastique donné, tire à volonté d'innombrables copies rigoureusement conformes à l'original dont les moindres imperfections sont reproduites avec le plus grand soin ? Décalquer n'est pas composer.

Oui, oui, cher ami, je connais l'antienne. Et, cependant, je vous dis, en pesant bien mes paroles : Pic, ouvrez l'œil, Pic, regardez bien l'écran, regardez-le avec des yeux qui traversent la toile, regardez-le avidement, comme vous regardez les tableaux les plus précieux de votre galerie, vos objets d'art les plus mystérieux et les plus confidentiels. Il y a là un grand secret, une belle promesse difficile à déchiffrer, je vous l'accorde, mais qui s'inscrit, de temps en temps, en traits de feu, l'espace d'un éclair, dans le cadre de la fenêtre lumineuse ouverte sur l'inconnu. Si vous n'arrivez pas encore à la lire, je vous en supplie, ne l'avouez pas, taisez-vous. Vous vous repentiriez trop amèrement plus tard — bientôt peut-être ! — d'avoir été pris en flagrant délit d'aveuglement. Or, si l'on avoue assez volontiers une certaine ingénuité d'oreille — "Oh ! moi, vous savez, je ne suis pas musicien, je n'entends rien à l'harmonie, mais j'adore la musique !" — on ne se résigne pas aisément à confesser une "incompétence oculaire". Et, cependant, bien peu de gens savent regarder. L'éducation de l'œil est terriblement négligée au XXe siècle !

Le cinéma devrait, théoriquement, se charger de cette pédagogie spéciale. Malheureusement, il s'en acquitte aussi mal que possible. Les neuf dixièmes de ses metteurs en scène ne savent pas mieux se servir de leur rétine que le plus ignorant des spectateurs. Et, cependant, quelle mission est la leur ! Pouvoir cueillir dans l'univers n'importe quel objet, quel être vivant ou quel aspect du monde extérieur ; pouvoir choisir la minute précise où cet objet possède son maximum de beauté ou d'expression ; lui arracher son secret, développer son charme ou sa force, le baigner d'ombres ou de reflets, lui faire avouer son âme et fixer, pour toujours, la seconde mystérieuse de cet aveu... quelle étonnante puissance ! Pourchasser partout et capturer au vol le prolongement des choses, leur enveloppe lumineuse, leur corps astral, n'est-ce pas un sport de grande classe ?

Vous devriez le pratiquer, voluptueusement ! Il vous apporterait, dès maintenant, des joies délicates. Tenez, êtes-vous allé voir le *Lys Brisé* de

Griffith ? Oui, cet affreux mélo, sadique et larmoyant, où l'on voit un boxeur martyriser savamment et tuer à coups de fouet une fillette de quatorze ans ! Je sais ce que vous allez me répondre : vous êtes sorti de ce spectacle avec l'écœurement de la prétention américaine, de la sottise américaine, de la grandiloquence et du mauvais goût américains. Et vous avez eu cent fois raison. Ce scenario est d'une niaiserie agressive qui fait grincer les dents.

Mais savez-vous ce qu'il faut faire, maintenant ? Il faut retourner voir le *Lys Brisé*. Et non pas une seule fois, mais trois, six ou neuf, car il s'agit de signer un bail avec le mystérieux Génie de la Lampe ! Allez revoir le *Lys Brisé*. Vous ne serez plus horripilé par l'anecdote qui, la première fois, accapara votre attention et ne vous permit pas de voir autre chose. Vous n'entendrez plus le prêche du yankee puritain qui fait, avec une lenteur un peu complaisante, le procès de la flagellation ! Vous n'aurez plus à étudier, en Griffith, le cerveau, qui est médiocre, mais l'œil qui est miraculeux !

Allez revoir le *Lys Brisé*. Vous ne le reconnaîtrez plus. Les personnages se tairont mais la lumière vous parlera. Et elle vous dira des choses admirables. Il n'y a pas, dans ce film, d'effets visuels saisissants. La plupart de nos techniciens, déçus, n'y ont découvert aucune nouveauté pratique, aucune " recette " à copier pour les besoins de leur cuisine personnelle. Et pourtant quelle leçon ! Quelle démonstration éclatante du pouvoir surhumain d'un metteur en scène que ce pétrissage silencieux de l'argile humaine, ce modelage de Lilian Gish, de Donald Crisp et de Barthelmess, ce coup de pouce souverain qui pose son empreinte caractéristique, sur les interprètes, qu'ils jouent *Broken Blossom*, les *Cœurs du monde* ou *Intolérance !*

Jamais, au théâtre, un " animateur " de génie n'a pu envoûter pareillement ses artistes, habiter leur cerveau et leur cœur, en faire dans le sens le plus exact du mot, des marionnettes divines dont on réunit dans sa main tous les fils et qu'on rend, quand il le faut, sublimes malgré

elles! La technique cinégraphique, seule, permet ce miracle parce qu'elle est "pointilliste", qu'elle n'est pas asservie à l'écrasante obligation du "mouvement", trop long, trop lourd pour la plupart des acteurs, parce qu'elle peut choisir, parce qu'elle peut isoler, chez les plus médiocres, ces paillettes de beauté qui brillent en eux fugitivement, et qu'elle a tout le loisir de sertir et de mettre en valeur dans une œuvre patiemment ciselée.

Au théâtre, il faut reconstruire journellement le fragile échafaudage d'une bonne interprétation, trembler pour son équilibre instable et subir d'innombrables trahisons, anciennes ou nouvelles : au cinéma, le terrain gagné reste acquis. C'est de la beauté décantée, filtrée, clarifiée ; on ne garde de chaque talent que la fleur, la minute rare, l'instant exceptionnel.

Au théâtre, on livre, chaque soir, une nouvelle bataille pour obtenir souvent un résultat plus médiocre que la veille et l'on est cahoté entre les petites victoires et les petites défaites quotidiennes : au cinéma, on ne conserve que les solutions heureuses et on élimine les autres. Lorsque des auteurs dignes de ce nom auront la patience d'étudier de près ce mécanisme de l'analyse et de la synthèse psychologiques à l'écran, ils nous donneront des merveilles.

Le *Lys Brisé* vous apprendra tout cela et vous induira en réflexions sur ce problème. Mais il vous expliquera surtout la magie de la lumière, de la lumière de tous les jours, de celle que nous ne savons pas voir autour de nous, qui s'accroche aux flancs du vase, caresse une surface cirée, glisse sur une étoffe, flambe dans une laque ou chante dans un cristal, la lumière qui nous entoure de chefs-d'œuvre, qui exécute des pastels ou des eaux-fortes dans tous les coins du plus modeste appartement et qui divinise au passage la chair d'une femme ou l'épiderme d'un meuble !

Vous verrez comment on éclaire un personnage, du dehors ou du dedans, comment on rend perceptible, à travers son corps, la lueur claire ou trouble de son âme. Vous commencerez à concevoir la possibilité d'une sorte de radio-cinégraphie ! Vous lirez, à travers la chair devenue

transparente, le livre du cœur, ouvert à la page de la haine ou de l'amour. Vous comprendrez la valeur psychologique du flou, du clair-obscur, de l'éclairage brutal, du relief violent ou de la précision minutieuse, dans la présentation d'un visage humain. Et vous savourerez toute la gamme chromatique si riche, si nuancée, si souple qui va du blanc au noir et dont un bon musicien de la lumière peut tirer des arpèges éblouissants.

Griffith est, sur le clavier d'ébène et d'ivoire de l'orgue optique, un incomparable virtuose. Allez observer son doigté, ses accords profonds, ses trilles légers, son *legato* et son *staccato* également purs. Et sachez goûter la saveur de certaines scènes où les êtres et les choses ne laissent émerger de l'ombre que deux ou trois « indications » linéaires essentielles, quelques traits simples, frangés de lumière lointaine, qui amorcent, suggèrent et dénoncent leur forme sans en achever le dessin !

Tout cela dans un banal mélodrame ?... Mais oui, tout cela et bien d'autres merveilles encore que je vous laisse la joie de découvrir. Car vous m'écouterez, mon cher Pic. Vous retournerez au *Lys Brisé*. Vous irez vous « exposer » aux rayons bienfaisants de ce soleil électrique, passivement, en les laissant agir, comme un malade condamné à l'héliothérapie. Et vous m'en direz des nouvelles après trois semaines de traitement...

Et ce jour-là, Monsieur Pic, qui reçoit tant de lettres, m'en écrira une pour me remercier de lui avoir épargné pour l'avenir le très humiliant petit remords qui torture les hommes de bonne foi et de bonne volonté qui ont, un jour, « offensé la beauté inconnue !... »

EMILE VUILLERMOZ.



Le Bâtonnier HENRI ROBERT à la barre.

Serge Sandberg à Monsieur Pic.

Mon cher Monsieur Pic,

VOTRE dernière lettre m'a fort intéressé. Vous y exprimez des idées sur le cinéma qui sont d'une rare clairvoyance. Vous vous demandez pour quelles raisons le Gouvernement n'a pas utilisé ce merveilleux instrument pour sa propagande à l'étranger pendant la guerre. Vous me donnez là l'occasion de vous communiquer un document inédit à ce sujet.

Vers fin 1917, j'ai eu l'honneur, avec plusieurs de mes collègues, d'être convoqué à une conférence de la Commission des Affaires Exté-

rieures, présidée par M. Franklin-Bouillon, justement ému de l'ampleur prise par la propagande allemande par le cinéma chez les neutres.

M. Franklin-Bouillon, qui est un esprit prévoyant, mesurait à sa juste valeur le tort que cette propagande causait aux intérêts français. Il nous demanda des suggestions et des idées pour résister à cette propagande. Après de longs pourparlers, voici le texte de la proposition que j'ai soumise à M. Klobukowsky, Commissaire Général de la Propagande :

Paris, le 9 Juillet 1918.

A Monsieur le Commissaire Général de la Propagande,
Présidence du Conseil.

Monsieur le Commissaire Général,

Nous avons l'honneur de vous remettre ci-dessous, un rapport sur la propagande par le cinématographe, suivant l'entretien que vous avez bien voulu nous accorder le 1er courant.

I. — EXPOSÉ GÉNÉRAL.

L'Allemagne a compris, dès le début de la guerre, le formidable parti qu'offre le cinématographe comme moyen de propagande. Elle s'est rendu compte qu'aucune puissance n'était comparable à celle-là pour agir sur les hommes, pour répandre une vérité, ou, dans l'espèce un mensonge. — Des sommes immenses ont été employées par elle dans ce but, et tous les pays du monde n'ont pas cessé, depuis quatre ans, d'être travaillés avec une autorité et une perfidie inlassables par le film allemand.

Notre ennemie ne s'est pas arrêtée là.

Estimant à juste titre que la propagande, indispensable pendant la guerre, deviendrait pour elle, une fois la paix signée, une question vitale, l'Allemagne a acquis à coups de millions dans toutes les grandes villes des pays neutres, des salles cinématographiques importantes.



SERGE SANDBERG, par VAN DONGEN.

Un gigantesque appui financier l'a soutenue ; tout dernièrement les journaux enregistraient la création d'une nouvelle Société à Berlin au capital de 25 millions de marks,[1] et d'une autre à Cologne au capital de 40 millions, fondées uniquement pour cette destination.

Les conséquences de pareils agissements sont aisées à déduire.

Dès à présent et après la guerre, c'est la pensée française rigoureusement proscrite de tous les marchés mondiaux ; c'est la cause et la doctrine françaises partout battues en brèche, par ces sournoises combinaisons. C'est en revanche, l'influence, la *kultur*, les idées, les maximes allemandes implantées par le film sur tous les terrains où le rayonnement de notre génie national pouvait les combattre et les vaincre.

II. — PLAN D'ACTION.

Le seul moyen de résister à cette invasion plus dangereuse peut-être que l'autre, c'est d'employer contre notre adversaire les armes qu'il emploie contre nous.

Un groupement puissant est sur le point de se former, coordonnant enfin dans une action pratique la coopération des grandes banques, et pouvant réunir un capital très important.

Le but envisagé sera multiple et comprendra :

1° L'achat des salles cinématographiques existantes dans les pays neutres et alliés, à raison d'une grande salle dans chaque ville importante.

2° Si ces salles sont en Société, l'achat de cinquante et un pour cent des actions, de façon à en avoir le contrôle.

3° La construction immédiate des salles, là où il y a impossibilité d'en acquérir.

4° L'exploitation rationnelle et intensive de ces salles dans un but français avec une très grande publicité.

5° La fabrication et l'édition de films français d'une exécution im-

(1) Il s'agit de marks à pleine valeur.

peccable et avec tous les nouveaux procédés. Les scénarios de ces films seront demandés à tous nos grands littérateurs (même par voie de concours) et seront interprétés par nos meilleurs artistes.

III. — CONDITIONS.

La constitution de ce syndicat est subordonnée à certaines conditions.

Sans aller jusqu'à réclamer, comme en Allemagne, le concours effectif et financier de l'Etat, il a toutefois besoin d'un appui gouvernemental, qui n'aura vraisemblablement qu'une conséquence morale, mais qui devra se traduire par une garantie d'intérêt.

Cette garantie serait de six pour cent sur le capital engagé, pendant une période de quinze années.

Mais une longue expérience des affaires cinématographiques, permet d'avancer que l'Etat ne risque pas beaucoup en accordant cette garantie. Les exploitations cinématographiques bien administrées et assises sur des bases solides, donnent toujours de très bons résultats.

L'affaire en elle-même, bien gérée, peut donc être bonne, et on peut affirmer sans témérité, que la garantie réclamée ne jouera pas souvent.

Il serait nécessaire que les fonds l'assurant fussent pris sur le chapitre affecté à la propagande, qui n'aura jamais eu de champ plus favorable et plus fertile pour exercer sa bienfaisante action.

On peut poser en principe que cette action, indispensable durant les hostilités, le deviendra, si on peut dire, davantage encore après la conclusion du traité de paix. C'est alors que les Allemands déploieront toutes leurs ressources et toutes leurs intrigues, pour reconquérir sur le terrain économique les avantages qu'ils auront perdus ailleurs. Tout est déjà prêt chez eux dans ce but ; et l'industrie cinématographique entr'autres, a organisé, de longue main, une offensive et des moyens d'action contre lesquels la lutte sera dure, et qui se traduisent déjà, entr'autres, par les dangereux préparatifs exposés plus haut.

Notre effort devra forcément répondre au leur ; jamais notre propagande n'aura besoin de plus d'activité, de persévérance, d'ingéniosité, pour triompher de celle de l'ennemi.

IV. — CONSÉQUENCES DIVERSES.

En échange de son concours, l'Etat rencontrera dans ce nouveau mode de propagande, de nombreux et multiples avantages. Outre celui qui domine tous les autres, de contribuer puissamment à une œuvre de salut national, il trouvera dans le merveilleux outil que lui fournit le cinématographe, le plus sûr moyen d'implanter dans le monde les idées et les doctrines qu'il tient justement à propager.

Tant au point de vue militaire qu'au point de vue civil, commercial, industriel, géographique, artistique, la puissance, la séduction, le labeur, la supériorité de la France seront démontrés aux yeux de l'Etranger, de manière à accroître encore son prestige et l'admiration que la guerre actuelle a provoquée pour elle dans l'Univers civilisé.

En ce qui concerne les productions littéraires et intellectuelles, il peut être accordé à l'Etat un contrôle, lui garantissant que les œuvres qui auront reçu son agrément seront projetées sur les écrans des salles de la Société, tandis qu'on en bannira celles auxquelles il opposerait son veto.

Bien qu'il soit obligatoire que l'affaire conserve un caractère d'initiative absolument privé, un représentant de l'Etat, sans avoir de part dans la gestion, pourrait exercer une surveillance générale.

Enfin, en dehors de ces divers avantages, il serait possible, si l'Etat le désirait, de lui en concéder d'une autre sorte. Dans cet ordre d'idées, la Société pourrait considérer sa participation dans les bénéfices, après la rémunération du capital et les diverses obligations statutaires. Ainsi la garantie réclamée, garantie qui selon toutes les prévisions ne serait appelée à jouer que dans une faible mesure, constituerait, sans risques, une opération susceptible par la suite, étant donné les rendements des entreprises similaires, de devenir une source de revenus.

Telles sont, Monsieur le Commissaire Général, les bases de *l'œuvre d'intérêt national,* que nous soumettons à votre bienveillante attention.

Tel est le moyen de doter immédiatement la France de l'arme puissante — offensive et défensive — qui lui manque pour résister aux assauts.

Il y aura une compétition ardente, dans l'univers, pour la "maîtrise de l'écran". Le peuple qui saura se l'assurer jouira d'une autorité redoutable. *Il est en votre pouvoir de faire à notre pays un magnifique présent.*

Il n'est pas paradoxal d'attribuer une telle importance à un mode de vulgarisation qui, parti d'assez bas, a converti aujourd'hui ses détracteurs d'autrefois et établi son prestige même auprès de l'élite. Vous savez la force cachée dans cette invention prodigieuse. Pour la transmission, la diffusion et la propagation de la pensée humaine, le cinématographe est une trouvaille qui a l'importance sociale de la découverte de l'imprimerie. La "presse à images" aura, sur la civilisation, une influence aussi décisive que l'industrie de Gutenberg.

L'écran, c'est à la fois, *le Théâtre, le Livre, l'Image,* et le *Journal* démocratisés et vulgarisés à l'infini. C'est la somme de toutes ces puissances additionnées. L'influence de l'auteur dramatique, du romancier, du peintre ou du journaliste est insignifiante si on la compare à celle du compositeur de films. De tous les travailleurs de la pensée, lui seul a le privilège inouï d'atteindre simultanément tous les publics et tous les peuples, de retenir, au même instant, l'attention du citadin, du paysan, de l'ouvrier, de l'intellectuel, de l'illettré, du bourgeois et de l'artiste. Aucun sociologue ne saurait, sans aveuglement, écarter de ses préoccupations ce puissant dompteur de foules, ce tyrannique instrument de propagande qui fascine, obsède et envoûte irrésistiblement les millions d'êtres qui fixent son regard ardent.

Nos ennemis l'ont compris. Ils font, en ce moment, une mobilisation colossale de capitaux et de talents afin d'être en mesure de broyer le grain intellectuel allemand sous la meule allemande pour nourrir l'humanité et forcer tout l'univers à venir s'approvisionner à leur moulin d'idées.

Si nous ne les contre-attaquons pas sur ce terrain, ils ne nous laisseront plus, sur cette planète, la moindre sphère d'influence. Ils investiront l'intelligence et la sensibilité des neutres, ils coloniseront tous les peuples par la souterraine infiltration de leur « art muet ».

Utilisez la miraculeuse force persuasive du cinématographe, mettez ce projecteur éblouissant, cette lampe merveilleuse dans la main de nos penseurs et de nos artistes qui ont toujours été les porteurs de flambeaux de l'Humanité. La tâche est digne de votre effort. Elle assurera à notre pays de précieuses victoires sur les champs de bataille de la civilisation. Et vous aurez le droit d'être fier d'attacher votre nom à une initiative qui contribuera puissamment à permettre à la France de rester fidèle, dans la future Société des Nations, à sa mission séculaire de progrès.

SERGE SANDBERG.

EXTRAIT DU FILM "*Ceux de chez nous*"



Madame SARAH BERNHARDT récitant des vers.

Sacha Guitry a Monsieur Pic.

Mon bien cher ami,

JE viens de lire, avec attention toutes les lettres qui vous ont été adressées ce mois-ci au sujet du Cinéma — et que nous publions aujourd'hui.

Elles sont extrêmement curieuses, ces lettres, elles sont instructives et elles sont significatives.

Je les trouve, pour ma part, également navrantes.

Ainsi, cette industrie formidable est dans le marasme ! Vous voyez qu'il ne faut pas se fier aux apparences !

Toutes les grandes firmes cinématographiques françaises se plaignent que le pourcentage des films étrangers soit supérieur à celui des films français. Il est supérieur parce que les montreurs de films savent pertinemment que le public de France a une prédilection marquée pour les films américains — pour la simple raison que ces films sont plus « beaux » — et ils sont plus « beaux » parce qu'on a dépensé plus d'argent pour les faire — et on a dépensé plus d'argent pour les faire parce que les gens qui les ont fait là-bas sont parmi les gens les plus remarquables de leur pays. Si les gens les plus remarquables de notre pays s'occupaient du cinéma, sans doute, trouveraient-ils les capitaux nécessaires à l'exécution de films extraordinaires. Seulement, voilà ! les gens les plus remarquables de notre pays s'occupent d'autre chose ! Nous avons en France un passé littéraire qui oblige !

C'est très joli, les jeux de lumière — c'est ravissant le clair-obscur — c'est charmant de prendre le soleil dans un miroir et de l'envoyer sur la figure de Mlle Huguette Duflos ou de M. Signoret — mais, Phèdre jouée par Mme Sarah Bernhardt, ce n'est pas mal non plus !

Je dois même vous avouer que je trouve ça mieux !

Émile Vuillermoz vous conseille d'aller voir, neuf fois de suite, « Le Lys brisé ». Je respecte cet enthousiasme, car j'ai la plus grande estime pour Vuillermoz — mais, entre nous, si vous avez envie de voir neuf fois de suite la même chose, allez donc voir neuf fois de suite « Amoureuse », de Porto Riche.

Émile Vuillermoz s'emballe, s'emballe, et il établit entre le théâtre et le cinéma un parallèle, à mon sens, inacceptable. Il dit qu' « au théâtre il faut reconstruire tous les jours le fragile échafaudage d'une bonne interprétation », et il ajoute qu'il faut « subir d'innombrables trahisons » !!! Il va plus loin encore. Il dit : « Au théâtre, on livre,

chaque soir, une nouvelle bataille pour obtenir souvent un résultat plus médiocre que la veille... »

On livre chaque soir une nouvelle bataille, c'est vrai — et c'est très beau, cela ! Mais cette idée d'un résultat plus médiocre que la veille est fausse.

A-t-il été voir jouer mon père neuf fois de suite ? Qu'il y aille ! Et il verra — il verra autre chose que « Le Lys brisé » !

Qu'on dise que le cinéma est une invention merveilleuse, oui — mais qu'on veuille s'en servir pour diminuer l'art dramatique, ah ! non.

D'ailleurs, je ne connais rien qui soit plus différent du théâtre que le cinéma. Réellement, cela n'a aucun rapport.

Ce que dit Claude Farrère dans sa lettre est parfaitement juste et exact. Le rôle de l'auteur est, pour ainsi dire, nul au cinéma. Eh ! bien, tant que cela sera, il faut renoncer à l'espoir de voir un chef-d'œuvre sur l'écran.

Parmi toutes les tentatives qui ont été faites, certaines ont été intéressantes, curieuses — mais les films, en eux-mêmes, m'ont toujours semblé d'une puérilité extrême. La nécessité de plaire au plus grand nombre en est certainement la cause principale.

Mais, je partage complètement l'opinion de Louis Forest.

L'invention du cinématographe doit avoir des conséquences considérables et innombrables. Mais j'estime que toutes les berquinades qui passent sur l'écran depuis bien des années déjà, ne font que retarder l'époque où le cinéma jouera, enfin, le rôle social auquel il est destiné.

Ah ! Qu'il était beau le film de l'Expédition Scott ! Et celui de Shackleton ! Et la vie des oiseaux — et les bateaux qui dansent sur la mer — et les arbres secoués par le vent — et tout ce qu'on ne peut pas voir au théâtre, comme c'est beau, comme c'est émouvant ! Mais ne me parlez pas des comédiens médiocres, des figurants ridicules qui se balladent, en costumes Henri II, sous des sapins véritables qui ont, tout à coup, l'air plus faux que ceux qu'on peint sur de la toile ! Ne me

parlez pas de ces poursuites en automobile ! Ne me parlez pas de ces visages convulsés par la douleur et dont on grossit les traits pour épater le spectateur ! Ne me parlez surtout pas des scénarios, parce que, si vous me poussez à bout, je finirai par vous dire que ceux qui les font sont en train de faire, le plus inconsciemment du monde, un tort considérable à la littérature française. Il est en effet impossible de flatter davantage ce qu'il y a de bébête et de bas dans l'âme du public. Ce n'est vraiment pas la peine que nos aînés, nos maîtres nous aient enseigné l'amour de la vérité pour qu'en 1921, sur tous les écrans de toutes les villes de France, on l'offre à la foule ainsi travestie.

Mais, je ne suis pas injuste, et, pour la seconde fois, je reconnais les tentatives intéressantes qui ont été faites — mais je les trouve extrêmement rares, tandis que les stupidités je les trouve nombreuses, hélas !

A vous de tout cœur.

SACHA GUITRY.

P. S. — Je me suis permis d'illustrer ce numéro avec les reproductions d'un film que j'ai fait faire, il y a cinq ou six ans, et qui était — je peux bien le dire puisqu'en somme je n'y étais personnellement pour rien — et qui était une indication précieuse et précise de ce que l'on devrait faire, entre autres choses utiles.

S. G.

EXTRAIT DU FILM "*Ceux de chez nous*"



RENOIR

peignant.

LE BRUSQUE DÉPART

DE MONSIEUR PIC

POUR

L'ÉGYPTE

NOUS OBLIGE

A

SUSPENDRE

MOMENTANÉMENT

LA PUBLICATION

DE

SON COURRIER

S. G

Le Gerant : Jean VOITTRIN.   "Les Impressions d'Art", 17, rue Beaubourg. — Paris.

AU

THÉATRE ÉDOUARD VII

LUCIEN GUITRY

JOUE

Le Comédien

PIÈCE NOUVELLE
EN 4 ACTES, DE

SACHA GUITRY

